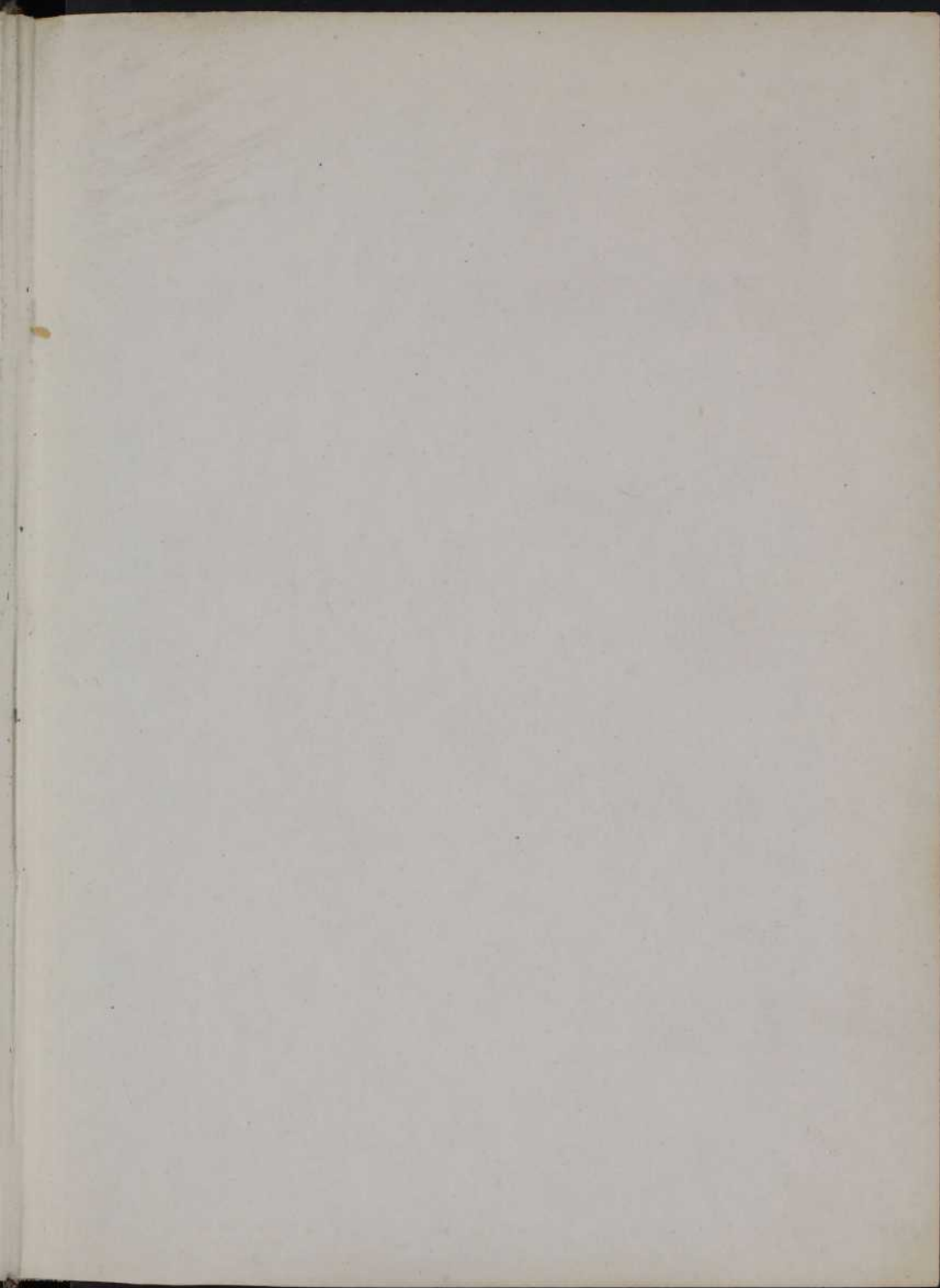
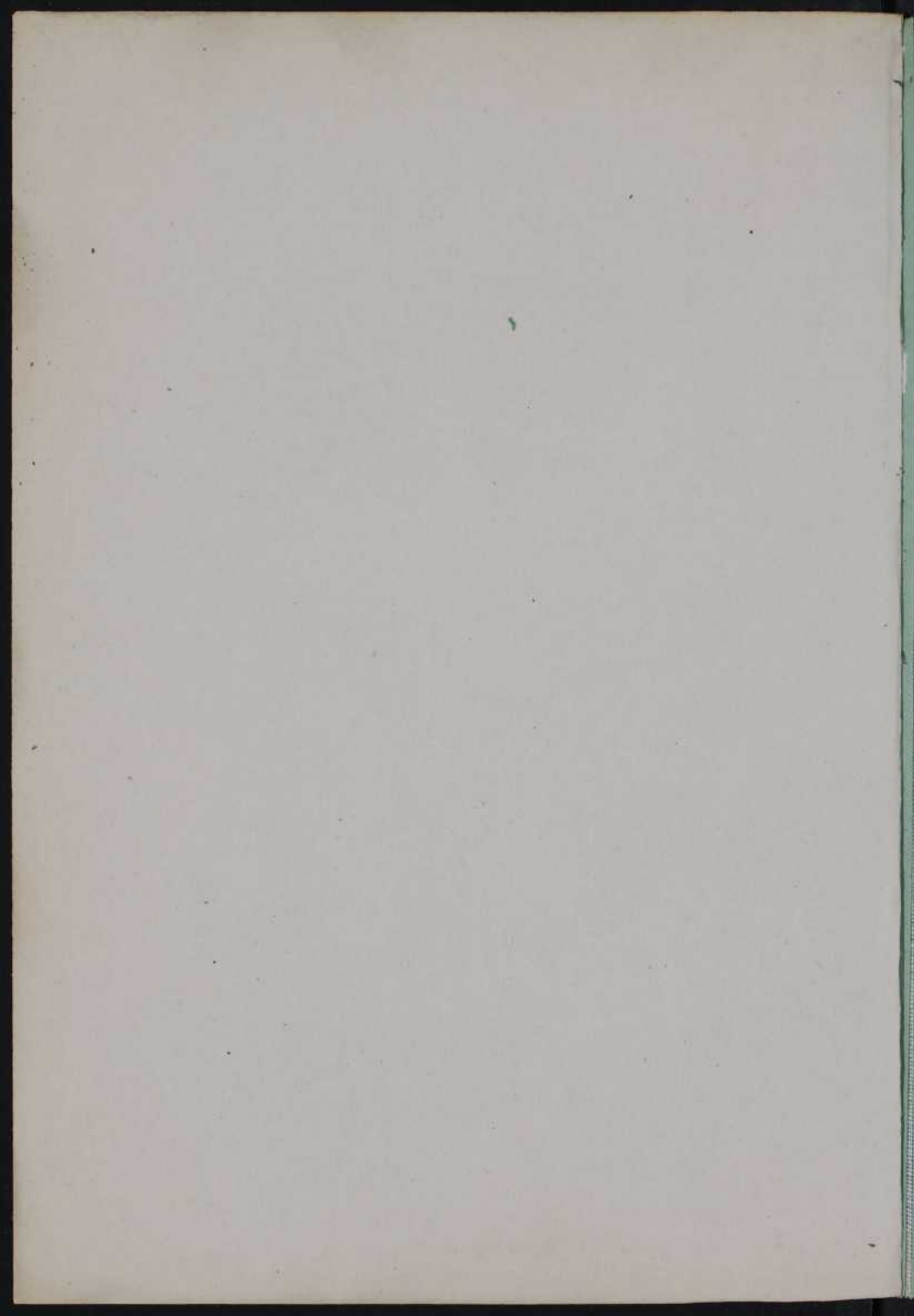










ALBERT LABERGE

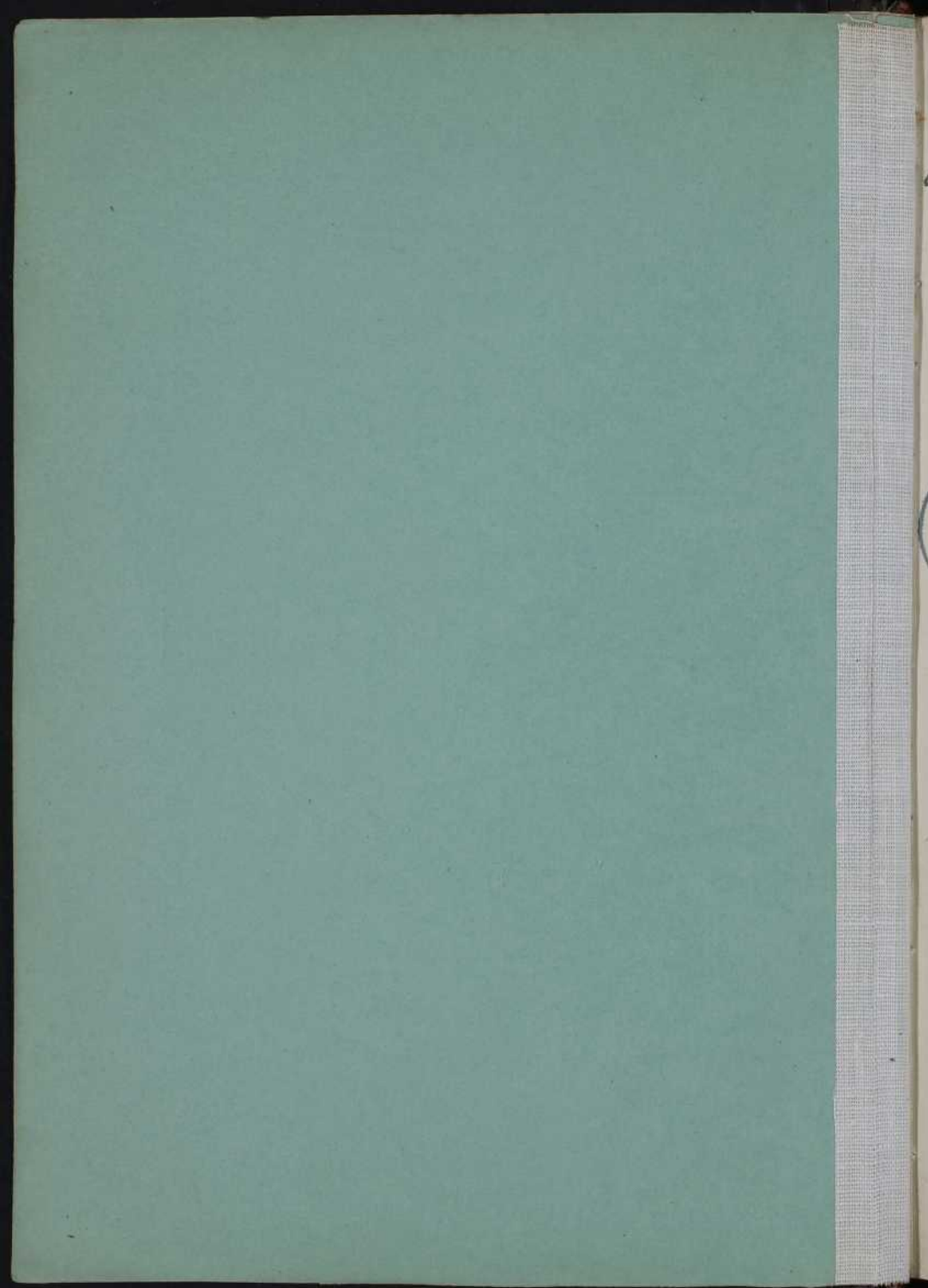
LA FIN
DU
VOYAGE



ÉDITION PRIVÉE

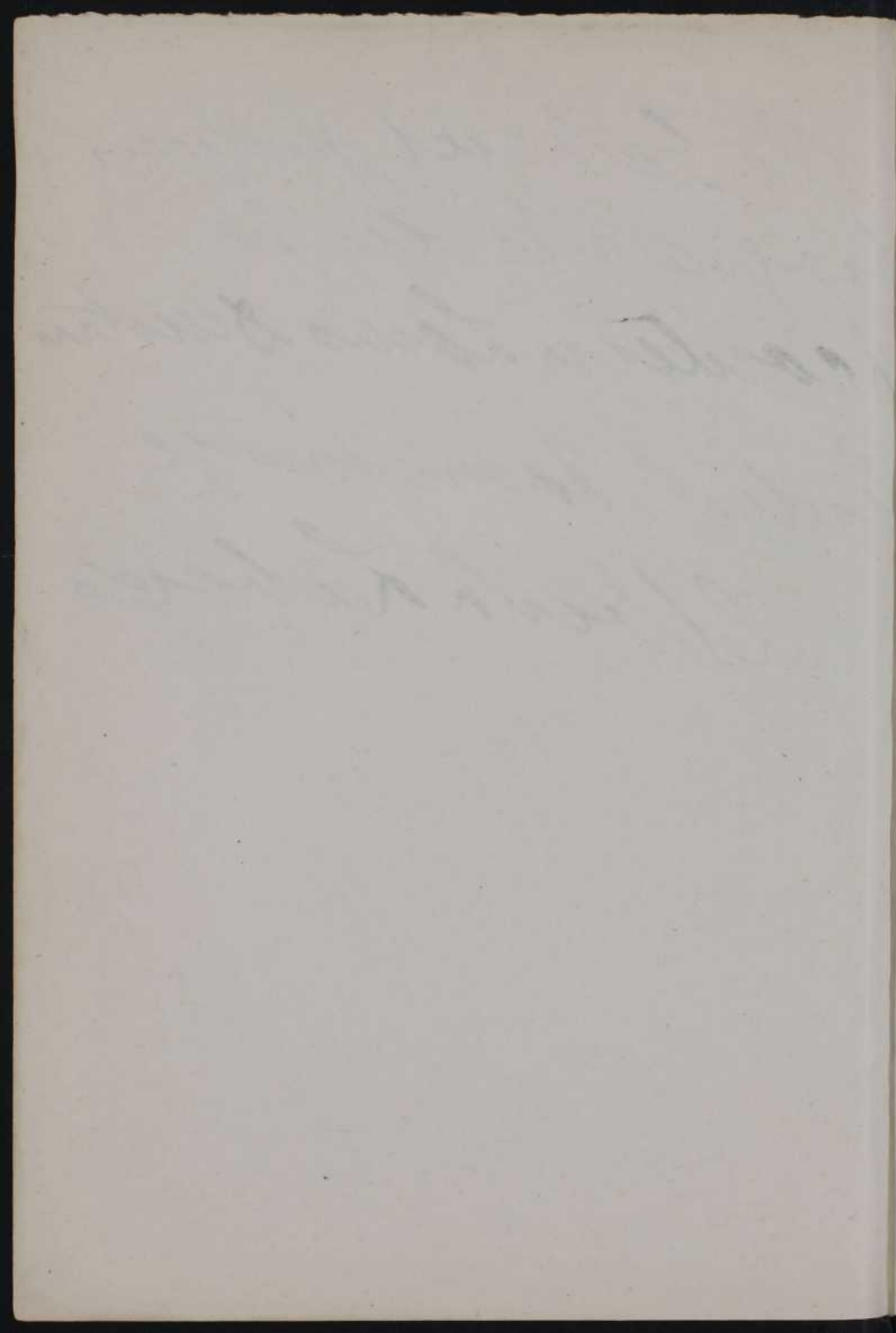
MONTREAL, 1942

30/41



A M. Gabriel Nadeau,
biographe du poète
montréalais Louis Gauthier.

Cardinal Pomeroy,
Alfred Laberge



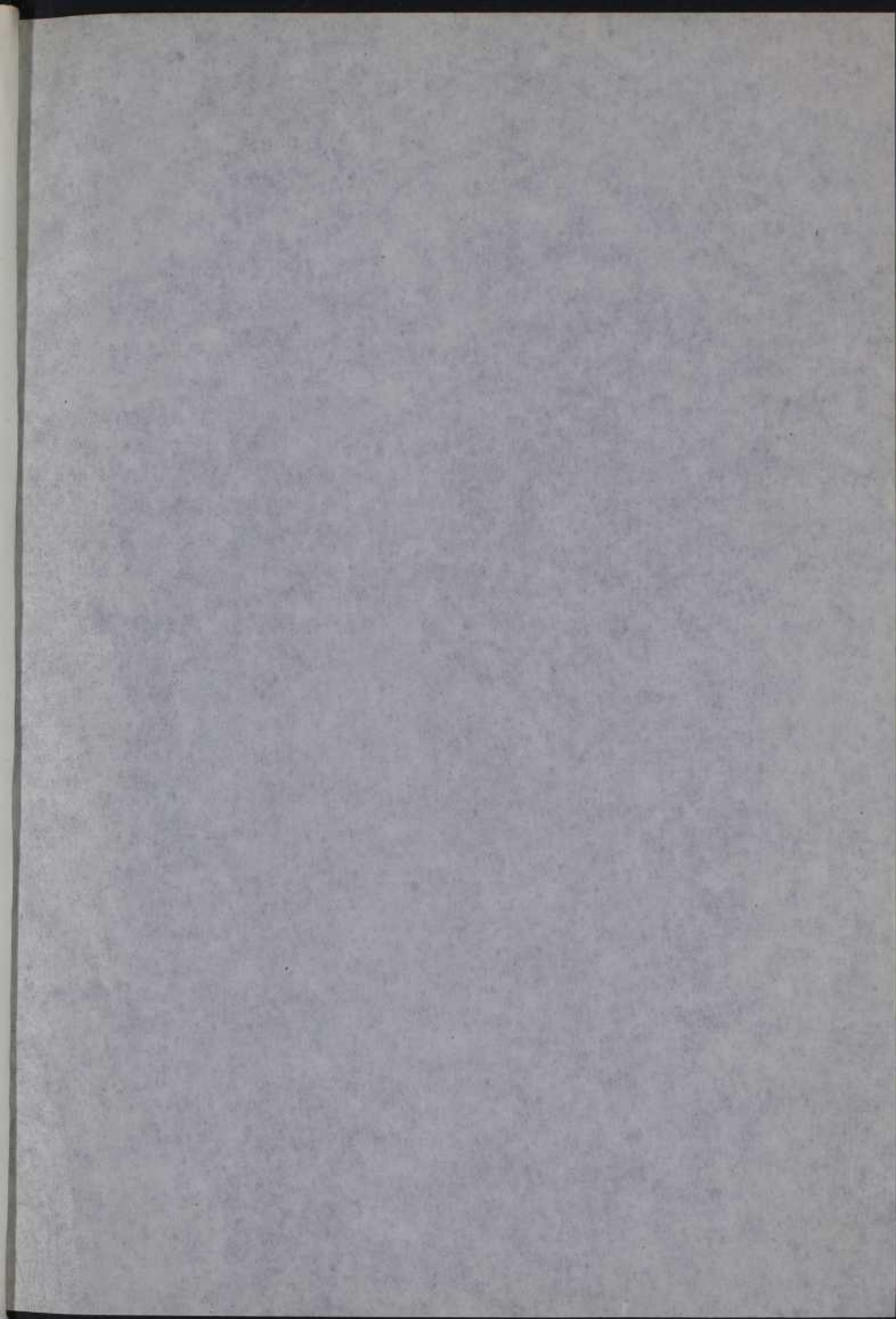
LA FIN DU VOYAGE

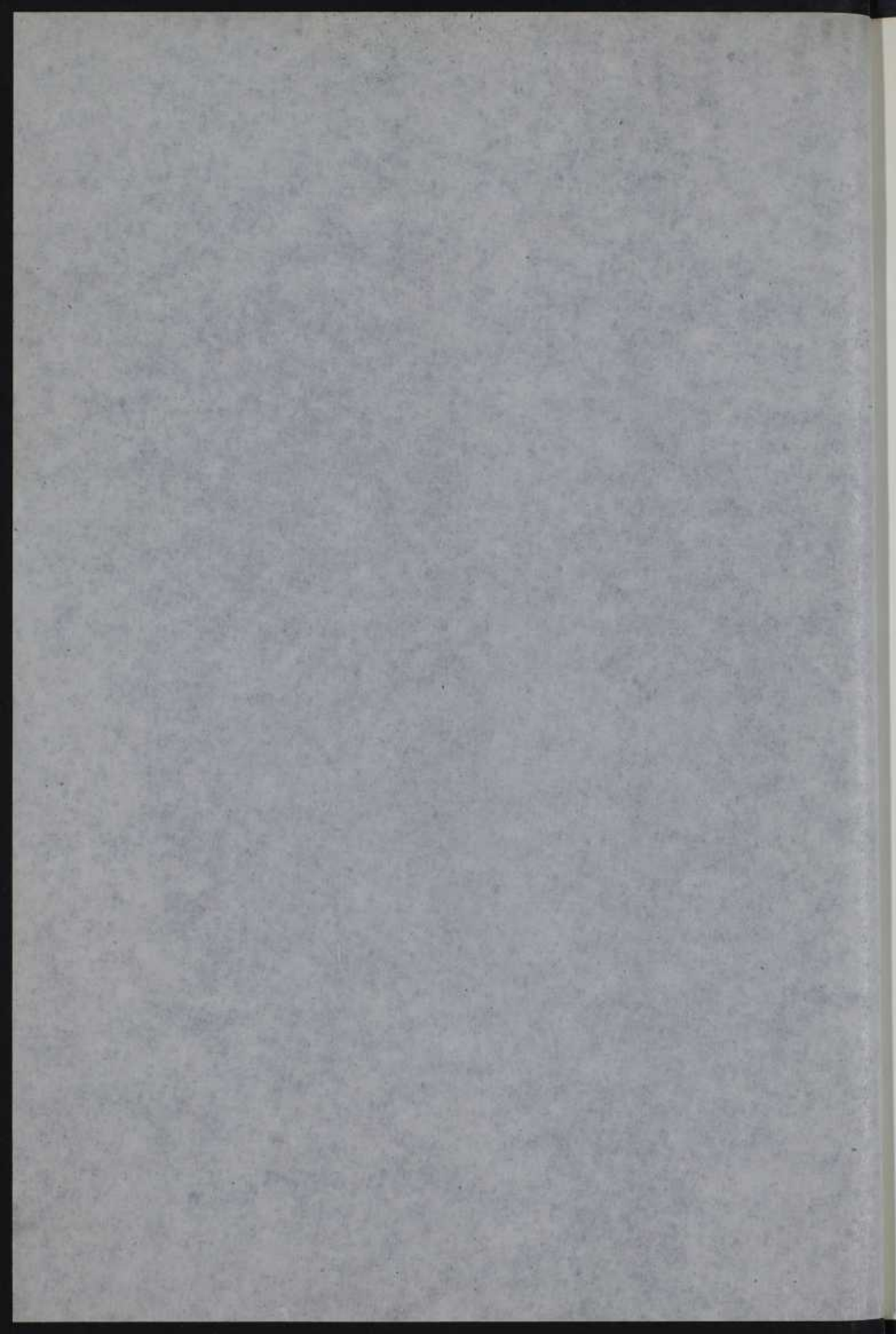
PS

9523

A 23 F56

1942







ALBERT LABERGE

Portrait par
GEO. LUNNE

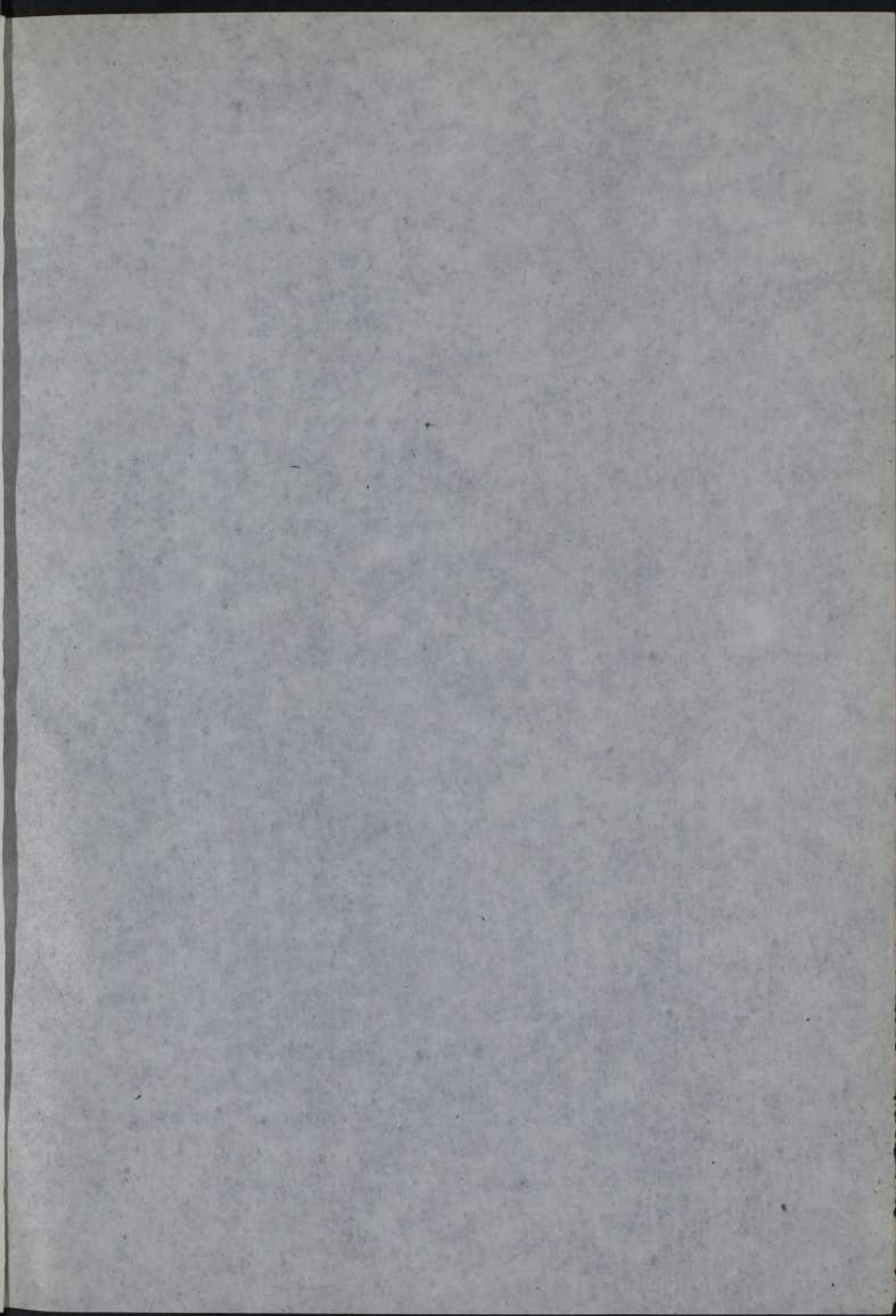


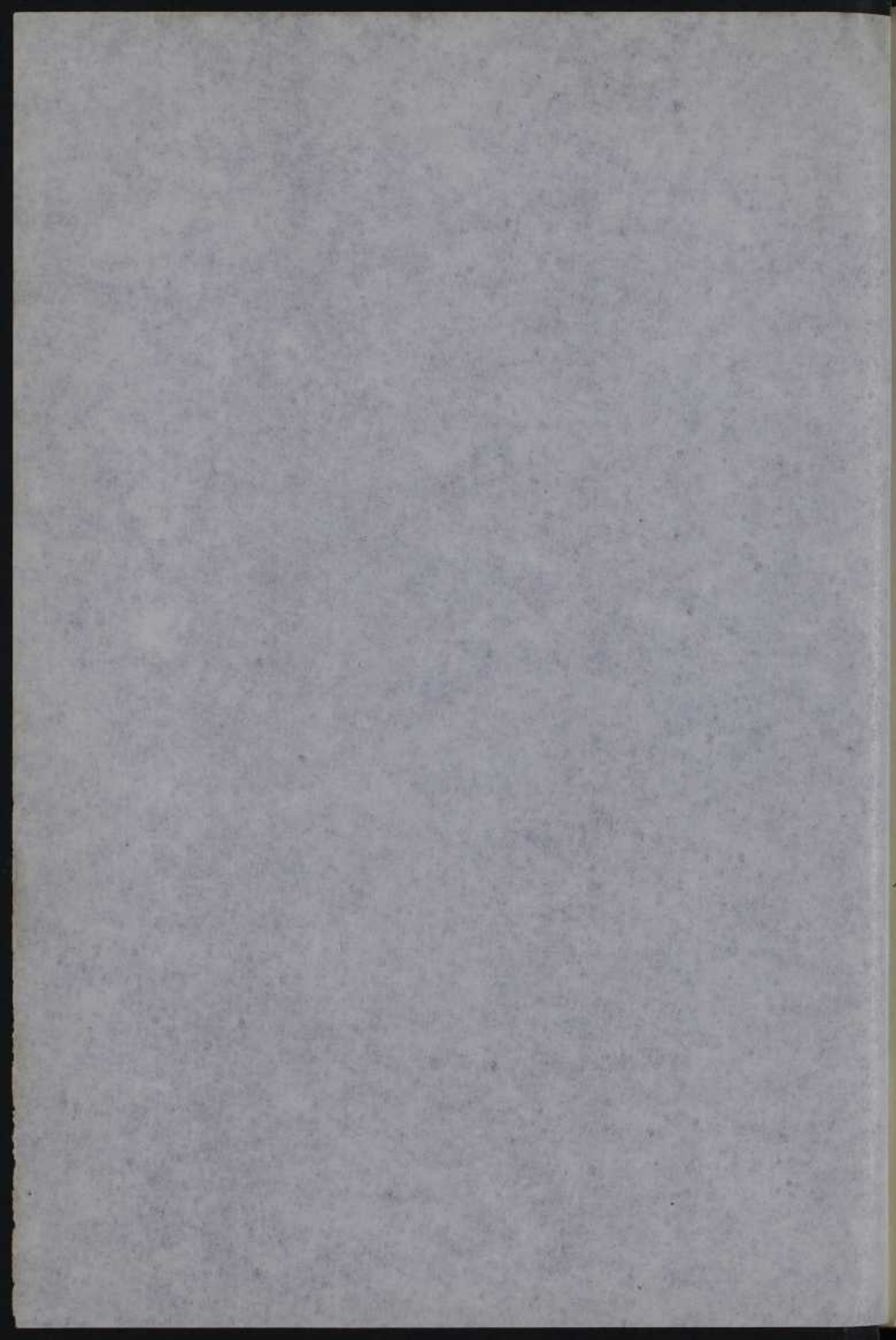




ALBERT LABERGE

Portrait par
FRANK IACURTO





ALBERT LABERGE

LA FIN DU VOYAGE

EDITION PRIVEE

MONTREAL

1942

*Cette édition a été tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés
et signés par l'auteur.*

No 7.0.....

Albert Laberge

Avertissement de l'auteur.

Les récits de ce livre sont fictifs. Les personnages sont fictifs et leurs noms sont fictifs. Tout est fictif. Il ne faudrait donc pas chercher à voir dans ces histoires des êtres ayant réellement existé, ni des aventures ou des faits qui se seraient véritablement produits. Tout est sorti de l'imagination de l'auteur.

PS

9523

A23 F56

1942

A LA MEMOIRE
DE MON CHER ONCLE

LE DR. JULES LABERGE

*qui a illuminé les années de ma jeunesse en me faisant connaître
Renan, Taine, Guyau, Michelet, Baudelaire et Verlaine.*

ALBERT LABERGE

Fils de Pierre Laberge et de Julie Laberge, cultivateurs de Beauharnois, Jules, avant dernier d'une famille de huit enfants, était déjà dans la vingtaine lorsqu'il décida d'employer son maigre patrimoine à se faire instruire. Dans ce but, il entra au collège de Sainte-Thérèse où il travailla avec acharnement, doublant les étapes et faisant deux classes par année. Mais cela n'allait pas encore assez vite à son gré et il alla prendre des leçons privées du vieil abbé Therrien, préparant son baccalauréat qu'il décrocha haut la main. Il étudia ensuite la médecine à l'école Victoria. Admis à la pratique, mais désireux de se perfectionner dans son art, il partit pour Paris où, pendant trois ans, il fréquenta la clinique de Charcot et celle de Potain, les deux sommités médicales de l'époque, puisant dans l'enseignement de ces deux maîtres des connaissances précieuses. De Paris, il se rendit en Allemagne où,

pendant un an et demi, il suivit à Berlin les cours du fameux Virchow. Le professeur estimait si fort son élève que lorsqu'il fit un voyage au Canada quelques années plus tard, il l'alla voir à Montréal, à son bureau de la rue Saint-Denis.

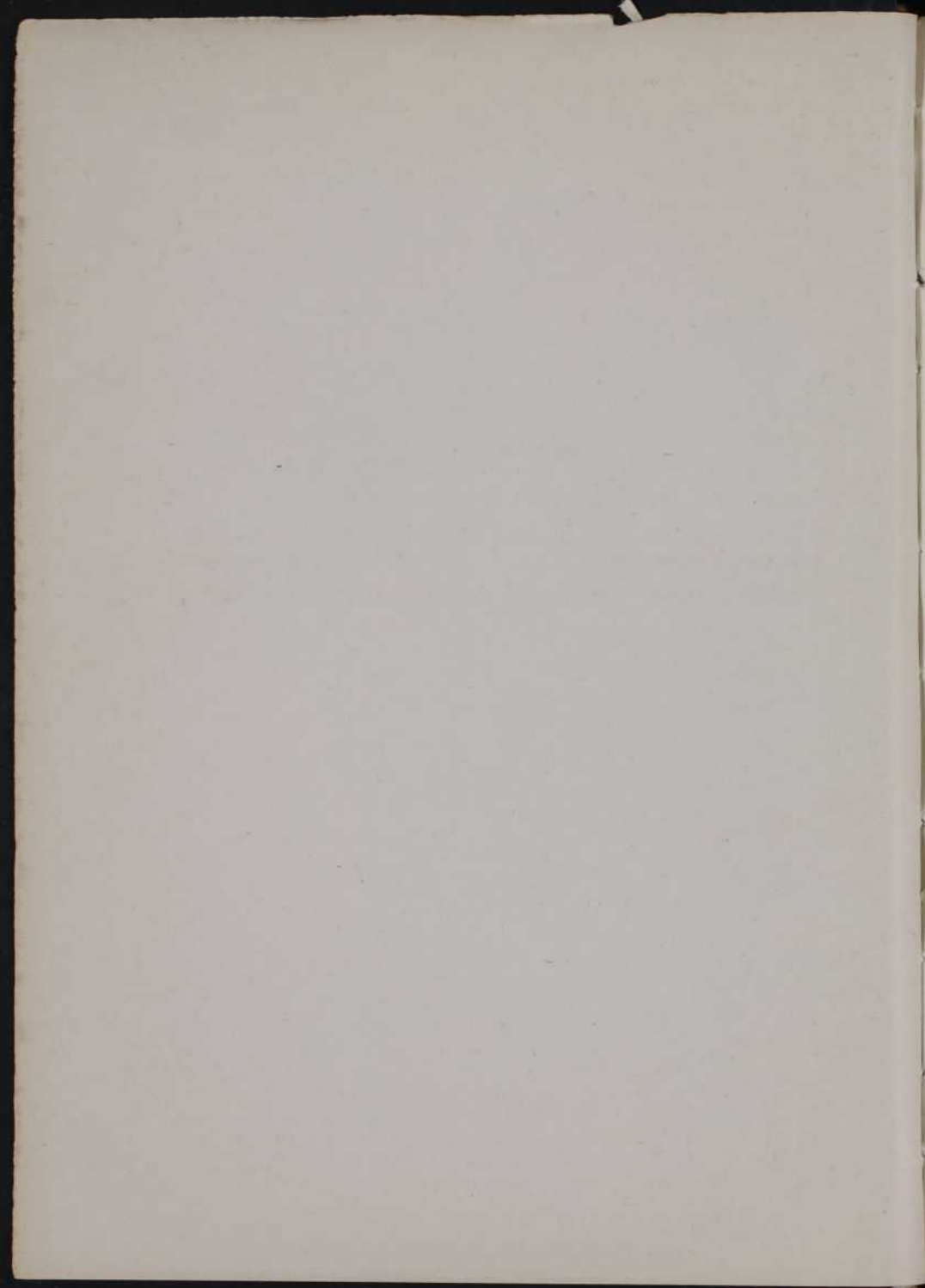
Esprit sérieux, réfléchi et très cultivé, le Dr. Jules Laberge possédait une noble et belle intelligence et un grand coeur. Il avait pris comme spécialité les maladies nerveuses et se tenait constamment au courant des plus récentes découvertes médicales et scientifiques. Il consacrait à la lecture des grands écrivains ses quelques heures de loisirs et s'était formé une bibliothèque extrêmement intéressante. Il lisait Goëthe, Schiller et Heine dans le texte allemand. Conscientieux, loyal, d'une rare probité, c'était un médecin qui faisait honneur à sa profession et qui possédait l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Sa vie était sereine, utile aux autres et il pouvait envisager l'avenir avec confiance. Il songeait à écrire un volume de souvenirs et était sur le point d'acquérir, pour y passer l'été, une vieille maison en pierre près d'un lac, à laquelle il avait déjà donné le nom de Villa Renan, mais la maladie le terrassa soudain et l'emporta prématurément à l'âge de quarante-huit ans.

Court dialogue.

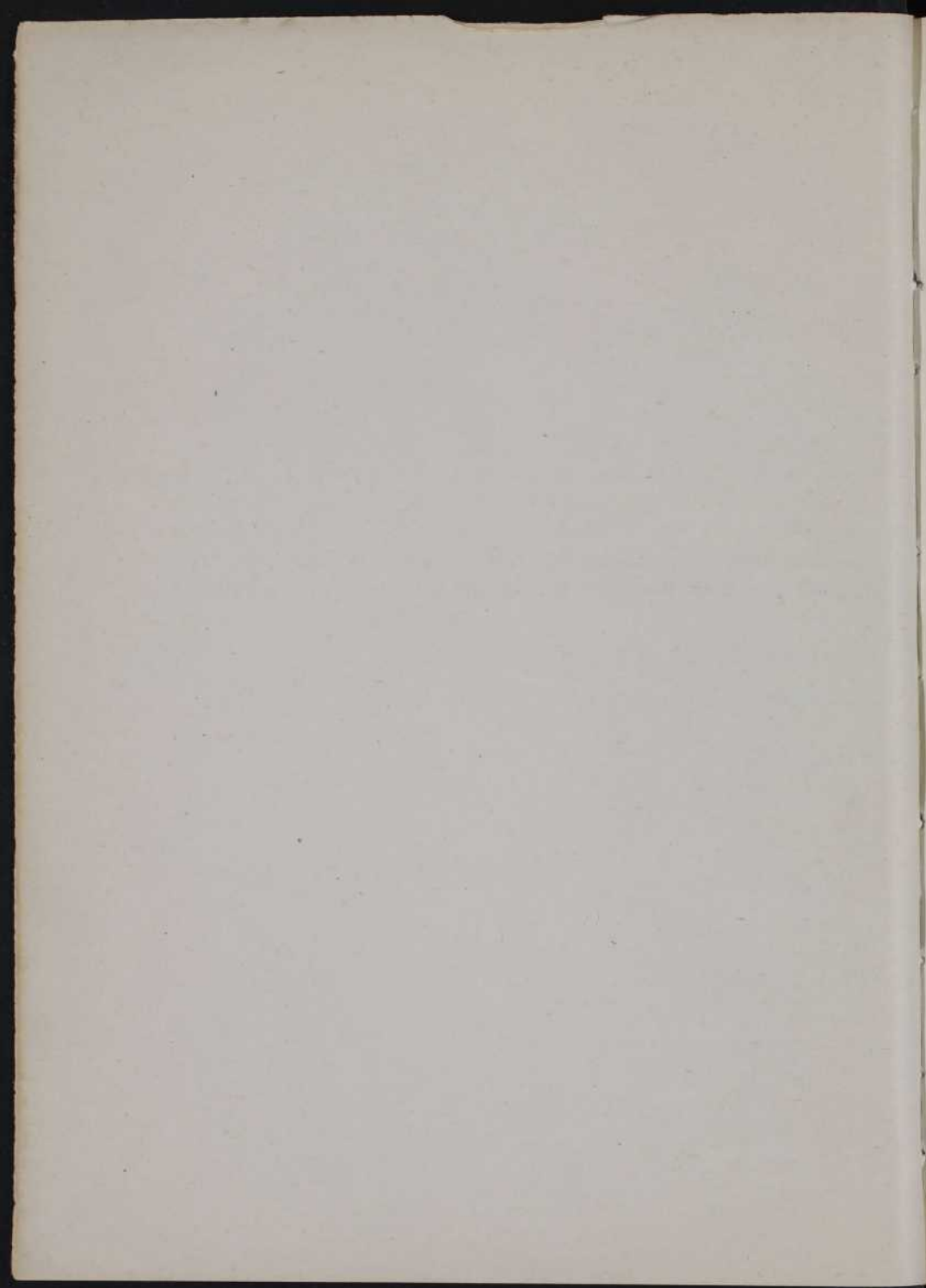
L'auteur — Moi, je prends mon bien où je le trouve.

Les lecteurs dégoûtés — Oui ? Bien, gardez-le pour vous. Nous autres, on n'en veut pas.

Baudelaire — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !



...des vies précaires, misérables, sordides, calamiteuses, crapuleuses, sur lesquelles pèse la fatalité, que guide un destin contraire. . .



La vie elle n'est ni juste ni injuste. Elle est simplement la vie. Elle ne fait pas faillite, car elle ne promet rien. Souvent, nous lui demandons des choses impossibles et si nous ne les obtenons pas nous l'accusons.



LA FIN DU VOYAGE

Au sculpteur Laliberté

L'HOMME assis devant le poêle, sa casquette sur la tête, se leva, ouvrit la porte et sortit sur le perron de sa demeure. Il sentit sur sa vieille figure le souffle glacé du vent, regarda le ciel sombre, sans lune et sans étoiles, les trois petits trembles près de la clôture, qui semblaient tout transis et le gros orme centenaire dont le tronc et les rameaux noirs paraissaient encore plus noirs dans la nuit qui descendait sur la terre. Le froid le fit frissonner. Puis il rentra dans sa maison sombre et silencieuse.

— Le vent est nardet. Il va neiger c'te nuit, annonça-t-il d'une voix impersonnelle, sans inflexions, comme s'il eût parlé au mur.

Personne ne lui répondit. Et il retourna s'asseoir devant son feu, sa casquette enfoncée sur sa tête grise.

Sa compagne tassée sur une chaise et si petite que, dans l'ombre, on l'aurait prise pour une enfant sans son dos voûté qui, sans erreur possible, révélait la vieille femme qu'elle était, ne bougea pas, ne prononça pas un mot. Toute sa vie, elle avait vécu ainsi silencieuse, résignée, dans la soumission passive à l'homme. Dans la cuisine éclairée seulement par la faible lueur

qui sortait du poêle, elle donnait par son immobilité l'impression d'être un poulet maigre, déplumé et malade, qui recourbé sur ses pattes et les yeux clos, endure son mal dans son obscure conscience.

Le vieux prit sa pipe de plâtre qu'il avait déposée sur le bord du cendrier, la bourra lentement de feuilles arrachées à une torquette, qu'il pressa avec soin de son pouce, saisit avec ses doigts un petit tison, le posa sur le tabac et se mit à aspirer fortement au tuyau pour allumer. Puis, il se mit à fumer régulièrement, en silence, pendant que sa femme assise immobile, la tête penchée en avant, les mains jointes sur les genoux, faisait songer à une ombre, à un spectre. Sur la corniche clouée au mur, au fond de la pièce, la pendule égrenait son monotone tic tac. Dans la maison, l'obscurité se faisait plus dense, plus épaisse et enveloppait les deux vieux assis près du poêle. Au dehors, aucun bruit, le grand silence des campagnes par les nuits de novembre. Le temps passait. Sur toute la terre, la vie heureuse ou malheureuse des êtres s'écoulait...

Puis l'homme parla :

— On va faire la prière.

Alors, comme chaque soir, les deux époux s'agenouillèrent sur leurs vieux os, les coudes sur le siège de leur chaise et le front appuyé au dossier. La femme commença. Elle avait, en récitant le PATER et l'AVE MARIA une petite note grêle de criquet. L'homme répondait, achevant les oraisons. Lui, avait une voix grave avec des trémolos. Elle montait et descendait comme un traîneau qui franchit sur la route une série de cahots. Dans la cuisine toute remplie d'obscurité, ces invocations prenaient un accent tragique. Les mots "*pauvres pécheurs*", "*à l'heure de notre mort*" semblaient sortir des entrailles de l'humble suppliant à genoux.

— *Ainsi soit-il.*

L'homme et la femme demeurèrent encore un moment age-

nouillés, comme écrasés par le poids de ces paroles si simples mais qui montaient si haut. Enfin, ils se relevèrent.

Le vieux saisit une énorme bûche de merisier et l'enfonça dans le poêle. Alors, la femme prit deux briques qu'elle avait mises à chauffer dans le fourneau, les enveloppa dans un lambeau d'étoffe, entra dans la chambre à côté de la cuisine, les plaça sous les couvertures au pied du lit, enleva sa jupe et ses souliers et se coucha. Ayant assuré son feu pour la nuit, l'homme s'étendit aux côtés de sa compagne. Bientôt, ils dormaient profondément. Tard dans la nuit, un train qui passait, jeta en arrivant au petit village du nord, son cri lugubre, déchirant, mais les deux vieux plongés à l'abîme du repos ne l'entendirent pas.

Lorsqu'ils se levèrent le lendemain, la terre était toute blanche. C'était comme si elle avait profité du sommeil des hommes pour faire une nouvelle toilette. La neige qui était tombé durant la nuit et qui continuait de descendre, recouvrait la campagne. L'hiver commençait et il durerait longtemps. L'an dernier, le vieux et sa vieille avaient passé cinq mois sans sortir de leur maison. Jadis, ils avaient affronté et subi bien des misères, ils avaient terriblement souffert du froid, mais maintenant qu'ils étaient âgés, ils ne pouvaient plus l'endurer. Elle, autrefois, avait été vaillante et dure à son corps, mais aujourd'hui sa force, son courage et son énergie étaient partis. Toute petite, toute menue, mince, maigre, frêle, émaciée, épuisée, usée par le travail, les enfantements et les privations, elle n'avait plus de sang. Toujours, elle était frigiduleuse, gelée, et devait se tenir constamment près du feu. L'air glacé l'aurait fait mourir, croyait-elle. Lui aussi, depuis deux ans avait perdu toute résistance. Il ne pouvait sortir au froid. Tout de suite, il éprouvait un saisissement, il ne pouvait respirer, il étouffait. Alors, il restait enfermé tout l'hiver. Leur vie à ces deux êtres tenait toute entre les quatre murs de leur vieille maison assiégée par le froid, la neige et le vent. Trois fois par semaine, Celine Ma-

ranne, la fille de la veuve Maranne, couturière du village, passait chez eux pour faire les commissions, entrer l'eau et le bois, vider le seau d'ordures. Le vieux et sa vieille hivernaient dans leur maison comme des ours dans leur cache, sans sortir jamais.

* * *

Trefflé Dignalais avait eu une vie agitée, dure, pénible, avait exercé bien des métiers, avait parcouru bien du pays. Lorsque son père, petit fermier à Labelle était mort, laissant le chemin du roi comme patrimoine à ses trois garçons. Trefflé, le plus jeune, alors âgé de dix-huit ans, avait travaillé deux hivers dans les chantiers, économisant cent piastres par saison. L'été, il avait besogné ici et là comme homme de peine chez des cultivateurs, mettant encore un peu d'argent de côté. Puis, il avait voyagé comme matelot. Deux ans. En ménageant, il avait amassé cinq cents piastres. Avec ce montant, il s'acheta une petite terre à Nomingue. Le seul bâtiment sur la propriété était une méchante cabane pour se loger. Néanmoins, il s'installa chez lui. Peu de temps après, il obtenait le contrat pour transporter la malle au village voisin. Cela assurait un revenu de cent-quarante piastres par année en plus des rares extras qu'il se faisait parfois en voiturant un voyageur que sa malchance appelait dans ces parages. Justement, un jour une fille d'environ dix-huit ans prit place dans sa barouche pour se rendre chez un oncle, sur la route qu'il suivait. Il causèrent. Elle était orpheline, sans argent. Alors, elle avait pensé à ce parent, mais ne savait trop quel accueil il lui ferait. Peut-être trouverait-elle là un refuge. Lui l'écoutait et la regardait. Elle lui plaisait. Il prenait vite une décision.

— Ecoute, dit-il, après une pause et la tutoyant soudain, qu'est-ce que tu dirais de nous marier ?

Elle tourna vers lui des yeux inquiets et le regarda un moment sans répondre.

— Tout de même, faudrait se connaître, répondit-elle enfin.

— On aura tout le temps pour ça, riposta-t-il. Tiens, fit-il, je vais te laisser chez ton oncle, puis, dans trois jours, j'arrêterai en passant. Pense à ça.

Devant la maison de l'oncle elle descendit.

Comme il l'avait dit, trois jours plus tard, il arrêta. Les autres étaient au champ. Aux premiers mots qu'il prononça, elle répondit qu'elle n'était pas décidée, que c'était difficile de s'engager comme ça pour la vie après s'être vus seulement une petite fois. Mais lui, il savait ce qu'il voulait et il avait l'horreur des discussions.

— Tu vas me marier ou je te tue, prononça-t-il, rude, énergique.

A ce moment, il était comme l'homme primitif qui, de gré ou de force, s'emparait de la femelle qu'il rencontrait. Alors, craintive, subjuguée par la menace, soumise comme les femmes des lointains millénaires devant le mâle redoutable : C'est bon, répondit-elle d'un ton résigné, on se mariera.

Aussitôt après la cérémonie religieuse, il l'amena dans sa cabane meublée d'une table, d'un banc, d'une armoire, d'un poêle et d'une pailleasse.

Il défrichait sa terre et il transportait la malle au village voisin. Comme tous les autres de la région, il menait la vie des pauvres colons.

* * *

Ils étaient mariés depuis quatre ans et ils avaient deux enfants, une fille et un garçon. Trefflé Dignalais s'était mis quelques centaines de piastres de côté et son champ s'agrandissait chaque automne par ses défrichements. Puis, voilà qu'en faisant sauter à la dynamite quelques grosses pierres fort nuisibles, il remarqua parmi les éclats de roc deux ou trois petites taches rouges de la grosseur d'un grain de blé. On aurait dit des gouttes

de sang. Intrigué, il se demandait ce que c'était. Avec un marteau, il détacha de leur gangue les cristaux colorés. Il les regardait à la lumière. Réellement, ils étaient d'une jolie couleur. Peut-être bien que ça valait de l'argent. Alors, il les mit dans une petite boîte qu'il obtint au village en allant porter sa malle et il l'envoya au département des mines à Ottawa. Au bout d'une semaine, il reçut une lettre ainsi que ses parcelles de cailloux. On lui disait que les échantillons qu'il avait soumis à l'examen étaient des grenats, pierres précieuses employées dans la bijouterie. Alors, rapidement, comme il prenait toutes ses décisions, il alla à la ville, vit des gens qui possédaient les outils, le matériel et les hommes pour les mines et s'entendit avec eux. Ah ! cela coûtait cher, mais il était certain d'être riche bientôt et il hypothéqua sa ferme. Les ouvriers travaillèrent avec leurs machines, éventrèrent les rocs, les broyèrent, les fouillèrent, mais les petits grains rouges qu'ils trouvèrent n'auraient pas fait un dizain de chapelet. Et Trefflé Dignalais perdit dans cette entreprise ses économies et sa terre.

La famille se rendit à Cobalt où l'homme fut embauché pour la construction des nouvelles routes. Plus tard, il redevint cultivateur et, pendant quatre ans, s'employa sur une pauvre ferme dans la province d'Ontario. Dignalais, il faut le reconnaître, n'avait pas l'amour du sol, son cœur n'allait pas à la terre. Il cultivait comme il aurait fait tout autre métier : forgeron, maçon, charpentier, pour gagner un peu d'argent et rattrapper sa vie et celle de sa famille. Par manque de talent et de goût, il négligeait son champ. Ainsi, à l'arrière de son étable était un tas de fumier, vieux de deux ans, qu'il laissait là, sur place, au lieu de s'en servir pour engraisser son terrain. Alors, le dimanche après-midi, l'été, lui, sa femme et les enfants allaient s'asseoir sur le monceau de paille et de bouses séchées et regardaient passer le train de voyageurs sur la voie ferrée qui traversait la ferme, près des bâtiments. Des heures qui passaient len-

tes, vides, monotones. C'est sur ce tas de fumier que fut un jour conçu Léonidas qui, plus tard, fut tué à la guerre. Chaque fois qu'il passait un convoi, Trefflé Dignalais s'arrêtait dans son travail pour compter les wagons. Un jour, il avait vu défiler une série de quatre vingt quatre voitures.

C'est à cette époque que la famille fit la connaissance de François Simon qui devait avoir une fin si tragique. C'était le troisième voisin à droite. Quelques années avant l'arrivée des Dignalais, il était venu s'installer dans le rang des Grosses Gorges, achetant un petit coin de terre sur lequel se trouvait une maisonnette. Tout de suite, il s'était bâti une écurie pour son cheval et sa vache. Agé d'une cinquantaine d'années, on ne savait s'il était veuf ou vieux garçon. Il vivait seul, faisant lui-même sa cuisine et son lavage. Dans le voisinage, on racontait qu'il avait de l'argent prêté sur hypothèques et qu'il avait plus d'une piastre par jour à manger. Bien sûr cependant qu'il ne dépensait pas même la moitié de ce revenu car on le voyait toujours avec une chemise aux manches en loques et un pantalon troué aux genoux. Un bien pauvre homme en apparence, sordide et l'air misérable. Un jour, sa maison avait passé au feu, avait flambé comme une meule de paille. Tout avait été consumé. François Simon vendit alors son cheval et sa vache et s'installa dans son écurie, apportant là quelques vieux meubles de hasard qu'il acheta à vils prix dans des encans. Le coffre à avoine lui servait d'armoire et c'est là qu'il serrait ses habits. Et comme auparavant, il préparait lui-même ses repas. Quelque temps après l'arrivée de la famille Dignalais dans le rang, François Simon s'amena un soir chez ses voisins comme l'on finissait de souper. L'on causa de choses et d'autres : de la récolte, des habitants de la localité, du prix des produits. Au bout d'une heure, le visiteur retourna chez lui. Une semaine plus tard, on le vit revenir au moment où la mère Dignalais enlevait les assiettes de la table. L'on jasa encore, puis comme la conversation lan-

guissait un peu, François Simon s'endormit sur sa chaise. Fatigué par sa journée de dur travail et éprouvant le besoin de se reposer, le fermier se leva et alla se coucher laissant la lampe allumée et le visiteur sommeillant sur son siège. Environ une heure plus tard, François Simon s'éveilla, se trouva seul dans la cuisine du voisin. Alors, il éteignit la lumière et se retira sans bruit. Par la suite, il revenait chaque semaine. En arrivant, il sortait sa pipe, la bourrait de tabac, allait puiser dans la boîte à sardines clouée au mur, disant : Je vous vole une allumette. C'était sa formule, toujours la même. Et chaque fois, invariablement, il s'endormait en causant. La famille Dignalais se retirait, le laissant faire son somme pendant que la lampe veillait sur la table. Lorsqu'il revenait à lui et se trouvait seul, François Simon ramassait son chapeau posé près de lui, soufflait sur la flamme et regagnait son écurie où il s'étendait sur sa paille.

Il venait veiller, il s'endormait et les autres allaient se coucher. La mère Dignalais le prenait un peu en pitié et un jour, elle lui dit : Si vous voulez, je vous prendrai en pension. Je vous chargerais quatre piastres par semaine. Le visiteur hésita un moment puis répondit : Je vais y penser, madame Dignalais. Après cela, il fut un mois sans revenir et jamais plus, il ne fut question de la chose. En lui-même, il se disait : Pourquoi payer quatre piastres quand je peux me nourrir pour une piastre et demie ou deux ? Faut pas jeter son argent ; il est bien dur à gagner et c'est commode d'en avoir.

Puis François Simon devint morose, taciturne. On ne le voyait plus bricoler autour de son écurie. De longues journées, il restait enfermé chez lui sans sortir. Un jour, il alla voir le médecin. Après cela, on ne le revit plus. Comme la porte de son habitation était toujours fermée et que la fumée ne montait plus de la feuille de tuyau qui servait de cheminée, l'on alla voir si le voisin était malade. L'écurie était vide. Son locataire n'y

était pas. Personne des environs ne l'avait vu. On le chercha dans les champs, dans les granges, dans les bois, partout. Il resta introuvable. Puis, un matin, douze jours après la disparition, Maximin Dupras, deuxième voisin de Simon étant allé au bout de son champ aperçut une pipe sur la couverture de son puits. L'examinant, il la reconnut comme étant celle de François Simon. Regardant à l'intérieur du trou, il vit le chapeau du disparu qui flottait sur l'eau. Subitement, il eut l'idée que l'homme pouvait être au fond. Tout de suite, il courut à sa remise chercher une gaffe et, accompagné de son fils, retourna au puits. Avec un certain émoi, il plongea sa perche dont le croc, agrippa quelque chose. Le fermier et son aide tirèrent, tirèrent, puis ils virent apparaître deux pieds et ensuite, deux jambes. Continuant de hâler, ils mirent à jour le torse puis la figure du noyé. Il fallut les efforts réunis du père et du garçon pour remonter le cadavre car une lourde pierre était attachée au cou. On la pesa. Soixante-dix livres. La face enflée, épouvantable à voir, était méconnaissable. On identifia l'homme par ses vêtements troués. Lors de l'enterrement, le médecin déclara que lorsqu'il était allé le consulter, François Simon souffrait d'une tumeur qui devait fatalement causer sa mort. Alors, il avait préféré en finir au plus vite. On découvrit que le défunt laissait plus de huit mille piastres. Comme il n'avait pas d'héritiers, son argent, fruit de tant de privations, tomba dans les coffres du gouvernement.

Un jour, l'automne de cette année là, l'on était à table. La mère avait versé la soupe aux pois dans les assiettes de son mari et des enfants, mais Trefflé Dignalais ne mangeait pas. Une pensée grave paraissait l'absorber. Enfin, il prit sa cuiller et, du bout, comme si c'eût été une mouche noyée, envoya sur le plancher l'un des quatre ou cinq pois noirs mêlés aux autres. Bien qu'ils fussent aussi bons que les blancs, il n'aimait pas ça lui, les pois nègres. Alors, avec une figure sans expression, d'un

geste sec, sans regarder, comme s'il eut été seul au monde, il les faisait sauter au loin. L'un alla s'abattre sur une vitre de la fenêtre, un autre atteignit à l'oeil l'un des enfants qui se mit à brailler. Deux autres allèrent choir derrière sa chaise. Son caprice satisfait, l'homme mangea sa soupe, récura son assiette avec une bouchée de pain, puis il annonça : On va vendre.

Il en avait assez de cette terre. Il avait assez travaillé là. Il lui fallait changer d'air. Il fallait partir.

Ramassant son chapeau déposé sur le plancher, à côté de lui, il répéta comme un jugement final : On va vendre.

Ainsi fut fait, le roulant de la ferme fut éparpillé et l'on s'en alla recommencer la vie ailleurs.

* * *

Ailleurs, c'était là où il rêvait toujours d'aller. Nulle part, il ne pouvait se fixer, prendre racine. Sans cesse, il s'imaginait qu'il pourrait faire mieux que là où il était. Un esprit de nomade le poussait aveuglement. A chacune de ces étapes de son existence, la famille augmentait.

Avec les siens, il passa deux ans à Macaza sur une terre qu'il avait prise à moitié. Ensuite Trefflé Dignalais se rendit à Winnipeg. Pas en wagon de luxe. Avec un groupe d'immigrants de toutes les races. L'on avait un peu de provisions dans un sac et l'on dormait entassés sur de dures banquettes. Arrivés là bas, le père se trouva un emploi de charretier pour une maison de transport. Il charroyait de la pierre, de la terre, de la brique, du matériel de tout genre. Tout naturellement, les enfants grandissaient. Des années passèrent. Comme les plus vieux des garçons étaient maintenant en âge de travailler à leur tour, la famille alla s'établir dans un centre industriel où on les attela à des tâches aux usines. On déménagea encore ailleurs où les jeunes firent partie du troupeau des filatures de co-

ton. D'une ville, l'on passait à une autre, espérant toujours pouvoir faire mieux.

Il y avait une loi dans la famille: celle du père. Il exerçait une autorité absolue, maintenait à la maison une discipline sévère, rigide, inflexible. Revenus du travail, aucun des enfants avait le droit d'aller se promener. Défense absolue de sortir, pas même de traverser la rue. Aller au travail le matin, rentrer chez soi la corvée finie et remettre intacte à chaque quinzaine l'enveloppe de paye. Pendant des années et des années. Tout l'argent allait à lui. Jamais un sou pour les autres, ni à sa femme, ni aux garçons, ni aux filles. Il prenait tout, achetait tout lui-même et payait pour tout. Trois ou quatre salaires qui entrent régulièrement dans une maison, ça minote. Mais malgré cela, on n'avancait guère, on ne devenait pas plus riche, car le père était un bien mauvais administrateur. Maladroit, imprudent, malchanceux. Au lieu de déposer l'argent à la banque, il le cachait dans sa chambre, entre son lit de plume et sa pailleasse. Onze cents piastres qu'il avait serrées là. Puis un jour, l'on sonne à la porte. Dignalais va ouvrir. C'était un colporteur grec portant deux valises. Bien fatigué il les laisse tomber sur le plancher, puis il les ouvre et exhibe sa marchandise. Mais Dignalais n'avait besoin de rien. Non, non, disait-il, à chaque objet que l'autre lui offrait. Mais sans se décourager, le vendeur puisait dans ses caisses. Il en sort un beau tapis de table en toile cirée. Et voilà que cette fois, Dignalais se laisse prendre et, après avoir marchandé pendant cinq minutes, achète finalement la nappe et tend en paiement un billet de dix piastres. Le colporteur paraissait embarrassé, car il n'avait pas la monnaie voulue. Alors, Dignalais ouvre la porte de sa chambre, y pénètre pendant que le grec jette un rapide et furtif coup d'oeil dans cette pièce. L'homme revient avec le prix du tapis.

— Vous ne pourriez pas me donner un gobelet d'eau ? demande l'étranger. Je me meurs de soif.

Alors, Dignalais s'en va à la cuisine chercher un verre d'eau qu'il présente au grec. Celui-ci avale une gorgée.

— C'est de la bonne eau, déclare-t-il. Puis il boit, remercie et s'en va.

Le samedi suivant, lorsque les jeunes revenant du travail lui eurent remis leur enveloppe, le père prit les billets de banque et alla à sa chambre pour les déposer dans sa cachette. Il resta saisi de surprise et de fureur en constatant que son trésor était disparu. Tout de suite, il pensa au colporteur, au maudit grec, qui lui avait demandé un gobelet d'eau et qui, pendant la minute qu'il était sorti, avait fait main basse sur l'argent. Il pouvait courir après son voleur. L'autre avait de l'avance. En possession du magot, il était disparu, était allé se perdre on ne sait où.

Cette aventure fit du bruit dans la localité et le marchand général où Dignalais faisait ses achats lui donna un conseil : M. Dignalais, déposez vos sous à la banque et lorsque vous aurez mille piastres, achetez une débenture qui vous rapportera cinq ou six pour cent. De cette façon, votre argent ne se posera pas dans votre couchette. Il travaillera pour vous et, en même temps, vous serez protégé.

Alors, au bout de six mois, Dignalais acquit une obligation rapportant cinq et demi pour cent. Pendant quinze ans, il n'avait qu'à détacher ses coupons et à retirer son intérêt. Après avoir bien pensé à la chose, sans en dire un mot à personne, il cacha sa débenture entre deux feuilles de gazette, sous le prélat de la salle à manger. Satisfait, il amassait de l'argent pour acheter une nouvelle obligation. Puis, voilà qu'à l'approche des fêtes, la mère Dignalais, comme toutes les autres femmes du pays, commence un grand ménage dans sa maison. Pendant que son mari était sorti, elle enlève le prélat, balaie le plancher, met de nouvelles feuilles de journaux à la place des anciennes et

replace le tapis. Elle achevait justement ce travail lorsque son mari entra.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? demande-t-il.

— Bien, comme tu vois, je fais le ménage. J'ai nettoyé sous le prélat et j'ai mis du papier neuf pour remplacer le vieux.

— Tu as enlevé le papier ! s'écrie l'homme. Où est-il ? où l'as-tu mis ?

— Les vieilles gazettes, mais je les ai jetées dans le poêle. Elles sentaient la poussière et le mois.

Alors, Dignalais éclate.

— Sacré tête folle ! Maudite étourdie ! Tu as fait du feu avec ma débenture de mille piastres.

La mère tremblait comme une feuille au vent.

Et Dignalais marchait de long en large dans la pièce, jurant, injuriant sa femme, en proie à une rage indescriptible, renversant les chaises, donnant des coups de poings dans la cloison, absolument fou.

— Tiens, je te tuerais, si je n'avais pas peur d'être pendu !

Il bavait de fureur.

Tout de même, comme l'abeille qui a été dépouillée de son miel patiemment recueilli et qui recommence à faire sa nouvelle provision, Dignalais se remit à amasser de l'argent. Très chèrement, il avait acquis l'expérience. Lorsqu'il recevait les enveloppes de paye, il déposait les montants à la banque, gardant strictement ce qu'il fallait pour la nourriture. Plus de cachettes. Près de dix mois s'étaient écoulés depuis sa dernière mésaventure et il avait environ douze cents piastres de côté. Depuis quelque temps, il songeait à s'acheter une maison. Ainsi, il n'aurait plus de loyer à payer. Le loyer, ça le taquinait toujours. Les victuailles, les vêtements, pour ça, il n'avait rien à redire. En échange de ce qu'il payait, il recevait quelque chose de tangible, mais le loyer, il lui semblait que c'était de

l'argent qu'on lui arrachait de force et sans motif. Une maison. Pour sûr, il en parlerait au notaire.

Il était dans le bureau du tabellion. Un gros homme court, au ventre arrondi et qui était toujours à bout de souffle en parlant.

— Une maison ? Oui, bonne idée. En avez-vous une en vue ? Non, vous me l'avez dit. Attendez un instant que je regarde . . . J'ai un magasin, deux épiceries, un restaurant, mais dans le moment, je n'ai pas de maison. Tenez, M. Dignalais, je vais vous proposer une chose. On me demande de l'argent à prêter sur une terre. . .

Assis en face du notaire, de l'autre côté du bureau, Dignalais regardait le gros homme court et il se demandait si l'un des boutons de son gilet n'allait pas s'arracher soudainement et rebondir sur la table. Cela lui causait des distractions, l'empêchait de suivre ce que lui disait l'homme de loi. Aussi, il était embarrassé de ses mains. Tout en écoutant son vis-à-vis, il jouait avec ses gros doigts, les tournait, faisait craquer ses jointures. C'était le résultat de l'effort mental qu'il faisait pour comprendre, pour ne rien perdre de ce qu'on lui disait.

. . . une belle terre, continuait le notaire. Il y a une première hypothèque de quatre mille piastres. Vous venez ensuite. Vous avez douze cents piastres. Mettons que vous prêtiez vos douze cents piastres. Ça, ça vous rapporterait six et demi pour cent. C'est de l'argent, ça. Une bonne affaire qui ne se présente pas tous les jours. Puis, si vous trouvez une maison qui vous convient, vous pouvez vendre votre hypothèque. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il était à bout de souffle le notaire au gros ventre. Il n'aurait pu parler plus longtemps.

Un notaire, ça connaît les affaires. Ça sait comment faire de bons placements. Ce qu'il disait, ça avait du bon sens.

Plus énergiquement que jamais, Dignalais faisait craquer

ses jointures. Et il prêta ses douze cents piastres sur une terre de cent arpents appartenant à Elzéar Trottois. Mais quatre mois plus tard, il apprenait que l'habitant ne parvenait pas à payer ses intérêts et que le détenteur de la première hypothèque faisait vendre la ferme. Ce n'était pas tout. Il y avait une deuxième hypothèque de deux mille piastres dont le notaire ne lui avait pas parlé. Lui, venait en troisième lieu. Enfin il avait la désagréable surprise d'être informé que la terre valait tout au plus cinq mille piastres. Dans cette escroquerie du notaire, Dignalais perdit ses douze cents piastres.

Des voleurs, des voleurs, il n'y a donc que cela sur la terre ! grognait-il. La nuit, il ne dormait presque pas et en s'éveillant le matin, songeant à son tricheur, il répétait rageur : Maudite canaille ! maudite crapule ! C'était là sa prière du matin.

Il devenait mauvais, brutal. Ce n'était pas gai pour les siens. Loin de là. Il s'en prenait particulièrement à Omer, le cinquième de la famille. A douze ans, à quatorze ans, même à seize ans, c'était, le matin, sans raison aucune une paire de claques de chaque côté de la tête du garçon. Elles lui résonnaient dans les tempes et le laissaient à demi étourdi. Souvent, le soir, avant de se mettre à table, le père avait comme le besoin de taper sur son fils et c'était encore une couple de gifles qui renvoyaient la tête du malheureux à droite puis à gauche. Après cela, Omer n'avait pas beaucoup le goût de souper. Fréquemment, il restait assis en silence dans un coin, les joues en feu, le cœur gonflé. Parfois à la dérobée, il regardait son bourreau et il se disait avec amertume que cette brute était son père. S'il se mettait à table, il n'osait presque pas manger parce que les regards du vieux le surveillaient constamment. Bien heureux était-il si la lourde main paternelle ne lui réchauffait pas les oreilles au cours de la soirée. Des gifles par la tête tous les jours. A ce régime, le garçon ne devenait pas très intelligent. Même, il prit un air stupide. On put constater qu'il avait l'esprit dé-

rangé. A la manufacture où il travaillait on le renvoya. Il n'était plus apte à la besogne. Avec cela d'ailleurs, il était devenu à moitié sourd. Les coups et les mauvais traitements avaient fait leur oeuvre. Puis, les troubles mentaux s'accrochèrent et il devint complètement fou. On aurait dû le faire interner, mais c'aurait été une dépense. On le garda à la maison. Alors, il tomba malade, languit trois mois sans aucun soin du médecin et mourut.

Oui, un homme rude, violent, cruel, un homme des époques primitives, voilà ce qu'il avait toujours été Trefflé Dignalais. Alors qu'il était fermier à Macaza, il avait une petite jument baie d'une nature ombrageuse, farouche. Un jour, qu'il s'en allait en charrette porter un panier d'oeufs chez le marchand, au village, il aperçut sur la route un fer à cheval qui avait été perdu. Tout aussitôt, il descendit pour le ramasser. Mais voilà que la bête prit soudain le mors aux dents et démarra à toute vitesse. Dignalais s'élança à sa poursuite, en jurant, pour la rattrapper, courut, s'essouffla, mais en vain. Dix minutes plus tard, il retrouva l'animal et sa charrette, mais quel dégât! La voiture avait versé dans le fossé, l'un des brancards était brisé, le harnais était cassé en plusieurs endroits et les oeufs avaient fait une omelette fantastique. A ce spectacle, Trefflé Dignalais était tombé dans une rage terrible. Il avait cassé une tige de bouleau et avait administré une formidable râclée à la cavale fautive, la frappant à la tête, sur le nez, les oreilles et tout le corps. Encore en fureur, il l'avait ramenée chez lui et là, l'avait solidement attachée à un arbre. Puis, s'armant d'un bâton, il s'était mis à cogner de toutes ses forces sur la croupe de l'animal. Pendant quelque temps, celui-ci rua, se jeta à droite, à gauche, mais l'homme pris de frénésie, continuait de bûcher. Sentant toute résistance inutile, la jument resta immobile, recevant les coups sans bouger. Le bâton était tout sanglant et des gouttelettes rouges giclaient sur la figure et les vêtements du bourreau. Di-

gnalais ne s'arrêta que lorsqu'il se sentit épuisé. Tout le côté droit de la croupe de l'animal était un morceau de chair vive, meurtrie, saignante, horrible à voir. Redoutant maintenant de perdre son cheval, le fermier arrosa d'huile l'immense plaie afin qu'elle pût se cicatriser. Avec le temps, elle guérit, mais toute l'étendue qui avait été martelée resta pelée, raboteuse, ridée comme l'eau qu'agite la brise. Jusqu'à son dernier jour, la petite jument baïe, porta les traces de la formidable bastonnade qu'elle avait reçue.

* * *

Ils étaient six enfants vivants, cinq de morts. Mélie fut la première à quitter la maison. C'était une belle grande fille qui faisait se retourner tous les garçons à son passage. Depuis l'âge de quatorze ans qu'elle usait ses forces et sa jeunesse dans les manufactures sans avoir jamais un sou à elle. A cette heure, elle avait près de vingt ans et était entourée de l'admiration des jeunes gens, mais elle était très malheureuse. Jamais une robe passable, une paire de souliers coquets ou un chapeau qui a de l'allure. Quand on est jeune et jolie et qu'on n'a pas une petite toilette à se mettre sur le dos c'est bien triste. Alors, elle se découragea et, un jour, elle annonça qu'elle partait et qu'elle s'en allait se faire religieuse. Pour sûr qu'elle aurait pu faire pire. Réellement ce n'était pas sa vocation, mais il y a un bout pour toujours peiner et être mise comme une pauvre au milieu de compagnes qui étalaient fréquemment de nouveaux atours. Ses soeurs et ses frères l'approuvèrent.

Ensuite, ce fut Amédée, l'aîné des garçons qui, à peu de temps de là, fit un paquet de ses pauvres hardes et prit la route. Longtemps après, l'on apprit qu'il était rendu à Détroit.

Et soudain, ce fut la guerre, la grande tuerie de 1914. La loi de la conscription força Léonidas à partir. Il tenta vainement d'éviter son destin en s'éloignant, en allant travailler dans un camp de bûcherons dans la forêt lointaine, mais un

jour, une escouade de militaires fit irruption dans le chantier et le ramassa avec quelques camarades comme en aurait fait de vulgaires criminels. On le fit monter dans un train, on lui mit un uniforme sur le dos et deux jours plus tard on le poussa sur un navire en route vers les champs de carnage. Pas d'adieu à sa mère ni à personne. Comme un animal que l'on va chercher dans son pâturage pour le conduire à la boucherie. On l'envoyait se battre de l'autre côté des mers contre des gens qui lui étaient aussi étrangers que l'homme dans la lune. Quelques jours après qu'il fût sur l'océan, une lettre des autorités militaires informa la famille qu'il était sous les drapeaux, qu'il s'en allait lutter pour la patrie. Le père écrivit alors à son fils lui disant de signer une déclaration à l'effet que sa solde de soldat fût payable à lui. Pendant que Léonidas guerroyait on ne savait où, le vieux travaillait aux munitions. Le soldat était parti depuis trois ans et demi lorsqu'on reçut une lettre annonçant sa mort. Il avait laissé son pays jeune, fort, en santé et maintenant, son corps mutilé, défiguré par les engins de guerre pourrissaient bien loin. Mais il avait été conçu sur un tas de fumier.

Avec la solde du défunt et ce qu'il avait gagné lui-même à faire des obus, le père se trouvait à avoir amassé une somme rondelette. Alors, comme pendant ces années, la famille s'était éparpillée, il résolut de s'acheter une petite propriété et d'aller finir là ses jours. A l'Annonciation, il trouva justement ce qu'il cherchait. Une maison, la dernière du village, avec un bout de terrain pour cultiver des légumes était à vendre. Il l'acheta. Sa place payée, il restait au vieux une somme qui lui rapporterait un revenu de \$145 par année. C'était suffisant.

Désormais l'aventure de sa vie était finie. L'homme et la femme avaient accompli leur tâche, avaient déposé leur fardeau. Ils descendaient la côte qu'ils avaient gravie si péniblement. Dans la vieille maison, ils vivaient solitaires, en silence, et chaque jour qui finissait, les rapprochait du terme fatal.

Oui, c'est ainsi. Avec un an ici, deux ans là, quatre autres ailleurs, le temps passe, la vie s'use et l'on arrive à la vieillesse. L'on a fait des haltes, d'autres haltes, l'on a mangé plein sa faim de misère et l'on s'aperçoit un jour qu'on est presque à la fin du voyage. Et l'on est seuls, car la famille qu'on a élevée, s'est dispersée comme graine de chardon au vent.

Lui, Trefflée Dignalais, il s'en rendait bien compte qu'il était presque au bout de sa route. Il souffrait de la maladie des vieux : la prostate. Les anciens, ils nommaient ça autrement : rétention d'urine. Son grand père, son père, un de ses grands oncles étaient morts de ça. C'était une maladie bien ennuyante, bien souffrante. Après avoir travaillé et peiné toute sa vie, est-ce que c'était juste d'avoir des afflictions comme ça ? Cette prostate comme le docteur nommait ça, ça lui causait bien des ennuis et le mal s'aggravait sans cesse. Assis devant son poêle, dans la maison silencieuse, assiégée par la neige et le froid, il y pensait constamment et il n'avait aucun doute sur la façon dont ça finirait.

* * *

Pour manger, ils se servaient toujours des deux mêmes assiettes, des assiettes blanches, communes, avec une bordure bleue. L'une d'elles était fêlée presque d'un côté à l'autre. Chaque fois qu'elle était placée devant lui, le vieux se disait qu'elle allait sûrement se briser, qu'une moitié lui resterait dans la main et que l'autre tomberait sur la table lorsqu'il la tendait à sa femme pour qu'elle le serve. Ça faisait déjà longtemps qu'elle était fêlée ainsi, mais elle tenait bon, elle durait. Aux remarques de son homme, la vieille répondait : Il y a des malades qu'on dit toujours mourants et ils continuent de vivre. Ils enterrent les gens bien portants. Mange sans crainte dans ton assiette. Elle a la vie dure.

D'habitude, ils se levaient à bonne heure. L'on déjeunait ensuite. Lui, il avait de l'appétit. Chaque matin, il avalait

une couple de grillardes de lard salé avec des pommes de terre, deux ou trois tranches de pain et une tasse de thé. Elle, depuis des années, ne mangeait presque pas. Un bout de pain grand comme trois doigts, très légèrement beurré, avec une petite tasse de thé pour son déjeuner et son souper, et le midi, quelques cuillerées de soupe dans une soucoupe. Parce qu'elle n'avait plus de dents et ne pouvait mastiquer, elle avait depuis longtemps renoncé à la viande, mais elle aurait aimé prendre une chopine de lait par jour. Elle en avait toujours raffolé. Dans son village, le lait se vendait cinq sous la pinte, trois sous la chopine, mais le vieux refusait de faire cette dépense. Du lait ? Est-ce que j'en prends, moi ? disait-il. Je m'en passe. Fais comme moi. Oui, il s'en passait, mais le midi, il avalait une large et épaisse tranche de steak ou de porc frais. Sa femme aurait tant aimé ça une trempette de pain dans du lait. Du lait, ajoutait-il, c'est bon pour les bébés. Tu n'est plus un bébé.

En se levant, le père Dignalais allait à la fenêtre, voyait le pays tout blanc de neige. De la neige, il n'y avait que cela. Elle s'entassait sur la couverture de la remise, elle encombraït la route, elle recouvrait les branches de l'orme noir à côté de la maison, elle s'étagéait sur les clôtures. Froide, triste, affligeante, la neige blanche s'étendait sur toute la région. Quand on est jeune et qu'on travaille, la neige n'offre pas de terreur, mais lorsqu'on est vieux, que le froid vous pénètre comme une lame de couteau et que vous restez enfermé dans la maison, prisonnier de l'hiver, la neige quand on la regarde à travers la fenêtre prend un aspect funèbre et vous endeuille l'âme.

Selon une ancienne habitude qu'il avait prise, le vieux passait des journées entières en camisole devant le feu. Une chemise c'était bon pour le dimanche, mais la semaine, quand on est chez soi, pourquoi s'embarrasser d'un pareil vêtement ? Alors, il restait en corps et passait les heures à fumer la pipe, à tisonner son feu et à se poncer au vin de salsepareille. L'après-midi,

après avoir avalé sa soupe, il se couchait en rond sur le plancher, un coude comme oreiller, à côté du poêle. Absolument l'attitude d'un grand chien étendu près du feu. Il restait ainsi une heure, deux heures ou plus, à sommeiller. Parfois, la noirceur survenait alors qu'il reposait ainsi. Dans la pièce que l'ombre et les ténèbres envahissaient, on aurait dit un cadavre gisant par terre. C'était comme si la mort l'eût terrassé et qu'il fût tombé là. Souvent, sa vieille était prise de terreur en arrêtant ses regards sur cette forme écrasée qui semblait sans vie. Comme il ne remuait aucunement, restait toujours dans la même posture, elle se demandait s'il dormait réellement ou s'il n'était pas trépassé. Ça arrive que des gens meurent subitement pendant leur sommeil. A cette idée, la peur l'envahissait.

Ils se couchaient tôt les deux vieux et naturellement, ils s'éveillaient à bonne heure. L'homme se levait, se chaussait à la lueur de la petite porte du poêle et fumait sa pipe en silence. Une journée nouvelle commençait et, au soir, c'en serait une de moins du nombre qu'il avait à vivre. Quand on est vieux, c'est ainsi qu'on pense en fumant sa pipe devant le feu.

Pendant que le froid et la neige faisaient rage au dehors de la pauvre maison, que la pendule faisait entendre son monotone tic tac, que les heures s'écoulaient lentement, que l'homme songeait tristement à sa prostate, la petite vieille assise le dos voûté près du poêle, ses mains grises, aux veines saillantes, jointes sur son maigre ventre, revivait des scènes du passé et des souvenirs, comme de silencieuses images de cinéma, se déroulaient dans sa tête qui rappelait celle d'un poulet déplumé et malade. Elle pensait aux dents qu'elle s'était arrachées elle-même. Ah ! il en avait fallu du courage ; elle avait dû souffrir atrocement avant de se décider, mais enfin, elle s'était exécutée. La première, c'était à Macaza, à l'automne. Elle avait une dent cariée qui la torturait depuis des jours. C'était devenu une douleur intolérable. Impossible d'endurer cela plus longtemps, autrement,

elle serait devenue folle. Et quant à demander vingt-cinq cents à son mari pour la faire extraire, elle ne pouvait s'y résoudre. Il aurait crié, hurlé, et lui aurait refusé l'argent. Alors, elle avait trouvé un moyen. Prenant un bout de fil de fer, elle le fit chauffer à blanc, se plaça devant le petit miroir où son homme se faisait la barbe, ouvrit la bouche tout grande, se mit la langue de côté et appliqua le métal ardent sur la gencive. Il se produisit comme une légère écume et la chair devint blanche. Après un côté, l'autre. Jetant ensuite la tige brûlante sur le cendrier du poêle, elle saisit de ses doigts la dent déchaussée et l'arracha. Alors, les jambes comme cassées, elle se laissa tomber sur une chaise. Tout son corps tremblait, elle n'était plus qu'une loque. Elle aurait cru cependant que ça lui aurait fait beaucoup plus mal. Réellement, elle n'avait presque pas senti la douleur et elle était contente d'être débarrassée de cette dent qui l'avait tant torturée, qui l'avait empêchée de dormir pendant des nuits. Une guenille qu'elle se sentait et elle restait écrasée sur sa chaise, sans force, sans volonté, ayant fait une trop grande dépense nerveuse dans l'effort qu'elle avait dû fournir pour braver le fer rouge. Tout de même, au bout d'un temps, elle se leva, alla de nouveau devant le miroir et regarda sa bouche. Autour d'une cavité rouge foncé, des morceaux de gencive cuits, blancs, pendaient. Elle les arracha. Ensuite, elle fit une demi tasse de saumure afin de rincer sa plaie.

Par la suite, en huit années, elle s'était débarrassée de douze autres dents de la même façon. Treize dents en tout qu'elle s'était arrachées en brûlant la gencive avec un fer rouge.

Le souvenir de cet hiver qu'elle avait passé seule avec sa fille Mélie dans une hutte pire qu'une grange, à Témagami, hantait souvent sa mémoire. Le mari était parti travailler à la construction d'un bout de chemin de fer, lui laissant dix piastres pour subvenir à ses besoins. C'était la première fois depuis son mariage qu'elle avait de l'argent à elle.

— Surtout ne le gaspille pas, lui avait-il recommandé en lui remettant le billet.

La misérable habitation ne possédait pratiquement pas de mobilier. Juste un lit étroit avec une pailleasse, une table, un coffre, quelques ustensiles de cuisine et un petit poêle bon pour faire chauffer une boîte de fèves ou bouillir un peu d'eau pour le thé, mais insuffisant pour les grands froids. Et avec cela, pas de bois de chauffage. Ça le bois, c'était toujours la dernière préoccupation de Trefflé Dignalais. Elle avait bien une hache, mais les arbres autour du camp c'étaient seulement des petits trembles et des jeunes bouleaux. De peine et de misère, elle en avait abattu une cinquantaine, mais du tremble vert ça ne brûle pas et le bouleau, ça ne vaut guère mieux. Heureusement que les anciens occupants du camp avaient transporté là quelques dormants de chemin de fer. Elle s'en servait pour allumer le feu. Avec une partie de son argent, elle avait acheté quelques livres de lard salé, une poche de pois et un demi gallon de pétrole pour le fanal qui remplaçait la lampe absente. Evidemment, on ne vous livrait pas la marchandise à votre porte. Fallait l'emporter soi-même, et la femme et sa fille chaussées de méchantes bottines, avaient fait cinq ou six voyages de quatre milles pour transporter leurs pauvres achats.

La cabane était aussi froide qu'une grange. Pour ne pas geler, la mère et sa fille avaient pratiquement passé quatre mois de l'hiver couchées dans leur lit étroit, recroquevillées sous leurs minces couvertures. Le petit poêle remplissait la pièce de fumée, mais ne répandait pas de chaleur. Le pain qu'on allait chercher chez la famille voisine, à vingt arpents de distance, gelait dans le camp et il fallait le couper avec la hache. Tout cet hiver là, on avait vécu de soupe aux pois à moitié cuite, de quelques bouchées de lard et de pain gelé. Un jour, par un froid terrible, les allumettes avaient manqué. Celles qu'on avait étaient devenues humides et refusaient de s'allumer. Alors, la

mère avait dû se rendre chez le voisin pour en obtenir. Un trajet de quarante arpents par une température de trente-cinq degrés en bas de zéro. Oui, un hiver de misère indicible, passé à grelotter sur une pauvre paillasse dans une cabane enfumée et glacée.

Enfin, le printemps était revenu, le mari aussi. Mais le malchanceux, il revenait les poches vides. Comme la chose se produisait fréquemment, le contracteur était parti, s'était enfui, en négligeant de payer les hommes qu'il avait employés, de pauvres bougres qui avaient fourni une saison de dur labeur et qui comptaient sur l'argent de leur salaire pour acquitter les dettes contractées par leurs familles. On disait que les détectives étaient à la recherche de l'exploiteur, mais allez donc voir.

Un hiver qu'on n'oublierait pas.

Une autre tragédie de sa pauvre vie. Trefflé Dignalais était redevenu colon sur une terre à peine commencée à défricher. Il s'était construit une pauvre petite maison, mais elle était loin d'être terminée. Pour sûr qu'il y avait un toit, mais le plancher n'était pas posé. Le fermier avait jeté quelques planches sur le sol en attendant d'avoir le temps de finir la besogne. Un matin, au commencement d'octobre, la femme se sentit soudain prise des premières douleurs de l'enfantement. Aussitôt, le père dépêcha les jeunes chez le plus proche voisin et partit lui-même en toute hâte pour aller chercher le médecin. Mais c'était une course de douze milles, aller et retour, sur une route de boue. Il n'avait pas laissé la maison depuis un quart d'heure que les douleurs redoublèrent. La femme se tordit, s'écrasa sur le sol et là, loin de tout secours, donna naissance à un enfant. Pendant deux heures, elle resta étendue immobile, sur les planches posées sur la terre froide, son sang s'échappant d'elle-même et n'osant cependant bouger, redoutant que ce mal né gisant sur le sol ne prenne une pneumonie mortelle. Finalement, le médecin était arrivé, l'avait délivrée et lui avait pro-

digué les soins que réclamait son état. Le petit, fils de la misère, avait résisté. C'était celui-là qu'on avait nommé Léonidas, celui-là qui, à vingt-quatre ans, fut tué à la guerre. N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il mourut à sa naissance ?

Elle évoquait ces souvenirs la vieille, pendant que son mari, en camisole, couché en rond comme un grand chien, sur le plancher, près du poêle, dormait la tête posée sur son coude comme sur un oreiller.

Parfois, songeant à son lot, elle répétait résignée le dicton populaire : Quand on est né pour un petit pain, c'est pas pour un gros.

Ce qu'elle avait désiré toute sa vie, ce qu'elle aurait aimé à avoir, c'était une pendule qui sonne les heures. C'est si gai, c'est comme un oiseau qui chante. Même si on est triste, ça vous fait du bien. Une fois, à la ville, elle en avait entendu une qui sonnait que c'en était une vraie musique. Bien souvent elle y pensait. Un jour qu'elle avait exprimé son désir, l'homme avait répondu : Mais t'as pas besoin d'entendre sonner pour savoir l'heure. T'as des yeux. T'as qu'à regarder le cadran. C'est simple.

La seule chose qu'elle aurait aimé posséder, elle ne l'avait pas eue, elle ne l'aurait jamais.

* * *

Ses idées voyageaient et des jours elle songeait à sa petite Clémentine et à Malvina qui étaient mortes du croup à sept et huit ans et qui avaient été enterrées à Macaza. Un midi, un mendiant était arrêté à la maison et avait demandé à dîner pour l'amour de Dieu. On l'avait accueilli. Il avait pris le repas avec la famille et était reparti. Mais deux jours plus tard, les fillettes étaient tombées malades et elles étaient mortes en l'espace d'une semaine. Alors, on apprit qu'avant de venir chez eux, le quêteux avait couché la veille dans une maison où les enfants

étaient atteints de la diphtérie. Ensuite, il était venu, s'était assis à table, avait mangé le pain de la charité et avait communiqué le germe de la maladie aux petites. Ah ! c'est bien curieux la vie. La pauvre petite Clémentine si jolie, si douce, si sage, qui avait de grands yeux graves, comme si elle eût prévu son destin, comme si elle avait su qu'elle devait partir jeune. Ç'avait été une grande perte et ç'avait été difficile pour la maman de se consoler. Malvina aussi était gentille, mais la vieille pensait toujours à Clémentine. Elle les aimait bien toutes les deux, la mère, mais la petite Clémentine était si fine. Ah ! elle ne l'oublierait jamais.

Il y avait le petit Paul qui était parti jeune, à onze ans. Il s'était noyé dans un puits. Son père l'avait envoyé puiser de l'eau pour les deux vaches au pâturage. Avec un crochet en bois, il descendait un seau, le retirait plein et le versait dans une cuve, à côté de la clôture. Les planches recouvrant le puits étaient devenues mouillées. L'enfant avait glissé, était tombé à l'eau et s'était noyé. Ah ! c'est bien triste de se noyer dans un puits, dans un champ, loin de tout le monde. Ça faisait longtemps de ça.

Il y avait aussi Cyrille et Victor qui avaient été emportés par la picote à trois jours d'intervalle. Des enfants de trois et quatre ans, jusque là pleins de santé.

Et Léonidas, un rude gars, attaché à sa mère, qui était mort à la guerre et qui avait laissé ses os en terre étrangère.

La pauvre Mélie qui s'était faite soeur parce qu'elle n'avait pas une jolie robe à se mettre sur le dos, il y avait bien longtemps qu'elle avait été emportée par les fièvres paludéennes à la Louisiane où elle avait été envoyée.

Quand on est vieux, qu'on arrive au bout du voyage, on a laissé en route bien des pauvres morts.

Il leur en restait maintenant cinq de vivants des enfants. Amédée, l'ainé, qui demeurait à Détroit, n'avait jamais donné

de ses nouvelles, jamais écrit. Vaguement, on savait qu'il s'était marié avec une polonaise. Quelle était sa vie ? On l'ignorait. Parfois, c'est préférable de ne rien savoir.

Clara habitait Winnipeg où elle avait épousé un veuf avec cinq enfants. La dernière lettre qu'elle avait écrite remontait à quatre ans.

Philorum travaillait dans l'industrie de l'amiante dans les Cantons de l'Est. Il y avait eu des grèves. Les salaires avaient bien diminué, disait-il, et la vie était difficile. A chaque jour de l'an, il envoyait un petit mot.

Lucette, sa destinée l'avait conduite dans l'Abitibi où elle était devenue la femme d'un colon. Bien sûr qu'elle n'avait pas de temps à donner aux écritures.

Daniel après avoir été employé pendant des années aux filatures de coton de Valleyfield était allé s'établir à la ville. Depuis le commencement de la dépression, il était sous le secours direct. Une magnifique affaire. Comme s'il avait reçu un héritage. Vingt enfants qu'il avait dont deux garçons mariés qui demeuraient avec lui. En restant les bras croisés, il recevait beaucoup plus qu'il aurait jamais gagné en travaillant. Il serait chômeur jusqu'à la mort et ses enfants aussi. Ce serait idiot de se désâmer pour les autres quand on est nourri, logé, éclairé et qu'on a les soins du médecin rien qu'à rester assis près de son feu. La vieille était allé le voir un jour. Une belle maisonnée qu'elle avait trouvée ! Un tas de jeunes morvaillons, le tour des yeux rougis, cireux, la face toute couverte de gales d'eczéma. Des figures pas invitantes à embrasser pour une grand'mère. Puis, ce monde avait tout le temps la main dans les cheveux, se grattait constamment. Des pleins de poux. Et ça jacassait, ça criait, ça se chamaillait, ça braillait et la radio se faisait entendre à cœur de jour.

Et la bru et les femmes des deux garçons étaient grosses. On s'attendait à ce que ça arrive à peu près à la même époque.

Trois femmes enceintes. Comme des vaches dans l'étable au printemps et qui vont bientôt vêler. Ce seraient trois autres petits chômeurs qui augmenteraient la famille et grossiraient l'allocation. Sur les murs couraient des coquerelles. Ah ! elle avait toujours été pauvre la vieille et n'avait jamais habité des palais, mais il n'y avait jamais eu de vermine dans sa maison et ses enfants à elle, ils n'avaient jamais été des galeux.

Le curé était passé à cette époque pour sa visite paroissiale. Vrai, il avait dû être impressionné ! Daniel en bras de chemise, une main dans sa poche de pantalon et la cigarette à la bouche, répondait aux questions que le prêtre lui posait tandis que sa femme avec son gros ventre se tenait à côté de lui. Juste à ce moment, la petite Luce, deux ans et demi, avait pris son petit pot et s'était assise dessus, faisant ses petits besoins comme ça, sans gêne aucune. Elle était là comme une poulette sur son nid et jetait un coup d'oeil du côté de l'étranger. La vieille ne se faisait pas grosse parmi ces gens. Jamais de sa vie elle n'avait eu si honte. Le curé avait abrégé sa visite et était parti sans se confondre en encouragements. On dirait qu'il s'est sauvé, déclarait Daniel, dès la porte refermée.

Non, jamais plus la vieille ne retournerait là.

* * *

L'hiver était arrivé pour de bon. Il faisait froid et il neigeait. Par la fenêtre, on la voyait tomber la neige. Elle descendait épaisse et drue et l'on ne distinguait rien d'autre que cette blancheur qui s'abattait sur la terre. Il neige à plein temps, disait le vieux.

Puis, le froid augmenta et la neige devint fine comme du sable et le vent l'emportait, la charriait. La campagne prit un aspect de désolation infinie. Calfeutrés dans leur maison, les vieux regardaient par la fenêtre le ciel gris, blême, d'où la neige tombait, livide. Alors, ils se rapprochaient du poêle pour réchauf-

fer leurs vieux os, leur chair de misère. Ils vivaient en silence. Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils ne prononçaient pas vingt paroles dans la journée. La nuit, quand l'obscurité enveloppait le petit village et que le froid devenait plus intense, on entendait parfois dans la maison enténébrée, comme quelque chose qui éclate, un bruit sec, comme si le froid faisait se disloquer une mortaise.

En fumant sa pipe devant son feu, le vieux Trefflé Dignalais pensait à toutes les années écoulées, à ces années entrées dans le passé. Son père, son grand père, qu'il y avait donc longtemps qu'ils étaient disparus dans le passé ! Toutes ses actions également étaient choses du passé et bientôt, lui-même, il entrerait dans le passé. Le passé, il n'y avait plus que cela qui existait pour lui. Il ne s'affligeait pas cependant. Simplement, il fumait sa pipe en attendant que son heure arrive, mais sa prostate le faisait bien souffrir.

Le soir, la maison restait toujours noire, comme inhabitée. Sûr qu'ils avaient une lampe les deux vieux, mais ils ne l'allumaient jamais. Pour se voir ? Ils savaient qu'ils n'étaient pas beaux. Une lumière ça les eût dérangés dans leurs songeries.

Cette demeure sombre, sans clarté, c'était l'image de leur vie. Ailleurs, lorsqu'on voit des fenêtres claires, qui font des trouées lumineuses dans la nuit, l'on imagine de la joie, de la gaieté. Leur maison aux deux vieux avait un aspect funèbre.

Comme toujours, avant de se mettre au lit, ils faisaient la prière, ils récitaient ces oraisons dites et redites chaque soir pendant tant d'années. Dans la solitude de leur maison, dans le noir qui les enveloppait, avec le poids de l'âge qui courbait leurs épaules, ils se sentaient faibles, petits, misérables, perdus. Alors, ils invoquaient le PÈRE qui est aux cieux et la VIERGE secourable. Comme si elle eut chaviré, la voix du vieux avait des gargouillements, prononçait comme dans un sanglot "*pauvres pécheurs*" et "*à l'heure de notre mort*". De cette vieille maison perdue

dans la nuit, l'humble prière des deux vieux montait à travers le froid, le vent, la neige, le noir, vers l'infini, là haut...

Le dimanche, ils voyaient passer quinze ou vingt voitures : carrioles, boîtes carrées et traînes à bâtons attelées de petits chevaux à long poil, aux os saillants, la crinière et la tête couvertes de frimas, emportant au son monotone des grelots leur charge d'hommes coiffés de bonnets de fourrure, la figure protégée par des crémonnes ; de femmes et d'enfants emmitoufflés dans leurs manteaux, recouverts de grands châles et la tête enveloppée dans des fichus de laine qui leur cachaient le visage. Ces braves campagnards venaient des rangs éloignés, du fin fond de la paroisse, se rendant à l'église pour accomplir leurs devoirs religieux. Et après la messe, on les voyait repasser au lent trot de leurs petits chevaux et s'éloigner sur la route de neige pendant que le son monotone des grelots se perdait avec la distance et que les habitants rentraient dans leurs maisons. Après cela, l'unique rue du village retournait à son morne silence et les chemins glacés redevenaient déserts. Le dur hiver régnait sur la région. Le froid et la neige glaçaient le coeur.

* * *

Décembre, janvier, février. Ah ! que c'est long l'hiver. Des jours de froid, de neige, de tempêtes pendant lesquels l'on entendait passer la rafale qui soulevait des tourbillons de poussière blanche et glacée, jours pendant lesquels défilent au lugubre accompagnement du vent, les souvenirs dans les têtes de ceux qui ont vécu leur vie. Pendant la nuit, les vitres des fenêtres se couvraient d'une floraison de givre, de fantastiques dessins de glace que la chaleur du poêle faisait fondre un peu pendant la journée. Rarement, voyait-on passer une voiture. La Céline rapportait qu'il y avait cinquante-six pouces de neige dans la campagne. A peine apercevait-on au bord de la route le bout des piquets. Les clôtures étaient ensevelies sous toute

cette neige qui recouvrait aussi les toits des maisons, des remises et les branches des arbres. Puis le vent qui semblait venir des solitudes glacées du pôle arrivait, soufflant avec une violence inouïe et faisait passer sur la région une poudrerie qui vous glaçait le coeur rien qu'à la voir venir.

A côté de la maison, le gros orme noir avec sa rude écorce bravait le froid, les éléments. On le sentait dur, résistant, indomptable. La rafale passait dans ses branches, mais il restait solide, inébranlable. La nuit, à la lueur d'une lune blafarde et de quelque rares étoiles comme perdues au fond du firmament, il voyait passer les épais tourbillons de neige qui semblaient vouloir effacer le petit village du nord. Ce n'était pas seulement un arbre, mais une sentinelle sombre et farouche, sentinelle placée là par la nature.

Mais les trois petits trembles, près de la clôture, avaient des mines transies d'enfants qui vont périr de froid. Ils étaient minables et pitoyables. Petits trembles, vous êtes gelés, entrez donc vous chauffer, eût-on été tenté de leur dire.

Monotones, les jours se succédaient lentement, mais l'on arriverait quand même à la fin de l'hiver comme l'on arriverait aussi à la fin de la vie. Il y a la fin de tout et lentement, tous les jours, cette fin approche pour tous.

Toujours, les hommes pensent à leurs misères, à leurs infirmités. Lui, Trefflé Dignalais, il pensait à sa prostate. Ça le faisait souffrir, c'était douloureux et ça ne pouvait qu'empirer. Ça, il le savait et il n'avait pas de doute sur ce qui l'attendait. Des jours, assis devant son poêle, sa tête grise coiffée de sa casquette, il songeait, après des moments pénibles, à la satisfaction qu'il éprouvait autrefois à s'arrêter une minute dans son champ, au bord d'une route, quand ça lui disait, et à se soulager facilement, copieusement, sans douleur. Ah ! quelle allégresse ce serait s'il pouvait maintenant rejeter ce liquide qui l'empoisonnait, le martyrisait.

Ah ! c'est bien triste de vieillir.

Ah ! oui, je serai bien quand je serai dans mon trou, pensait-il.

* * *

Ce jour-là, la Céline s'apprêtait à retourner chez sa mère après avoir accompli sa besogne habituelle, lorsque le vieux Dignalais eut une idée.

— Attends une minute, dit-il, tu vas porter mes bottes chez le cordonnier pour leur faire poser de nouvelles semelles.

— Mais il n'y a rien qui presse. Tu ne les porteras pas avant le printemps prochain, remarqua sa vieille.

— Oui, mais elles seront prêtes lorsque j'en aurai besoin, répondit l'homme.

En se courbant, il prit ses chaussures dans l'armoire sous l'escalier du grenier et les remit à la petite servante.

Une semaine plus tard, la Céline les rapporta enveloppées dans un vieux journal. Dignalais examina attentivement le travail. C'est bon, fit-il, puis il alla serrer les bottes dans l'armoire où il les avait prises pour les faire réparer. Ramassant ensuite la gazette qu'il avait laissé tomber à terre, il la regarda distraitemment. Le père Dignalais n'était abonné à aucune feuille ; ça ne l'intéressait pas, mais parfois, il jetait un coup d'oeil sur les vieux journaux qui enveloppaient le pain ou la viande que la Céline allait acheter. Il était là debout au milieu de la cuisine quand soudain, il poussa une exclamation.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ? demanda sa femme toute effarée.

— Ben, c'est le mari de Clara qui l'a tuée et qui a été pendu.

L'homme et la femme se regardaient, accablés par ce grand malheur qui tombait si subitement sur eux. Une détresse profonde les oppressait. Puis, d'une voix émue, chevrotante, qui ressemblait à celle qu'il avait pour dire la prière le soir, le vieux lut la nouvelle, une brève dépêche de Winnipeg, disant : Frank

Bailey a été pendu ce matin pour le meurtre de sa femme Clara Dignalais, qu'il avait assassinée il y a trois mois, alors qu'il était rentré ivre un soir à la maison.

Le vieil homme restait là la face grave, tenant toujours la funeste feuille. Sa femme la lui prit des mains et la regarda sans plus, car elle ne savait pas lire les imprimés ordinaires. Elle ne déchiffrait que les caractères de son livre de messe et de l'almanac. Dans un volume ou une gazette, elle était absolument perdue, ne pouvait arriver à comprendre l'idée exprimée là.

On imagine qu'aujourd'hui sera comme hier, qu'il ne se passera rien, que les minutes et les heures s'écouleront sans rien apporter puis, tout à coup, sans que vous vous y attendiez aucunement, il vous tombe comme ça une mauvaise nouvelle qui vous assomme, empoisonne votre vie.

— Je me demande si on avait besoin d'apprendre ça, fit l'homme après une pause tragique.

Puis il reprit le journal et regarda la date en tête de la page. Il était vieux de plus d'un an. Sûrement qu'il provenait d'un lourd paquet acheté à tant la livre par le cordonnier pour envelopper sa marchandise. Dignalais pensait à sa fille Clara qui avait épousé un veuf de nationalité étrangère, père de cinq enfant, et qui avait été assassinée par son mari et à cette fatalité qui lui avait fait tomber entre les mains ce vieux journal qui lui apprenait cette tragédie. N'aurait-il pas été préférable de ne rien connaître ? Vraiment, rien ne l'obligeait dans le moment à faire poser des semelles à ses bottes. S'il ne les avait pas envoyées réparer, probablement qu'il n'aurait jamais appris le malheur. Mais quand une chose doit arriver, il n'y a rien à faire. On ne peut pas l'empêcher. Et nous sommes les inconscients instruments du destin. Pourquoi entre tant d'autres feuilles, le bottier a-t-il pris précisément celle qui vient affliger sa vieillesse, alors qu'il aurait tant aimé finir ses jours en paix ?

Finir ses jours en paix, comme si ce n'était pas le désir de

tous les hommes. Mais combien achèvent en paix leur putain de vie ? Finir ses jours en paix, ce serait vraiment trop beau. Il y en a tant qui, avant de partir de ce monde, ont toutes les peines et les misères imaginables.

Dans la pièce qui s'enténébre, la vieille pleure silencieusement...

Couchés le soir dans leur maison enneigée, ils songeaient à leur fille assassinée par son mari. Si elle était morte dans son lit, ça aurait été triste, mais être tuée par un homme ivre, par un homme qui vous frappe, qui meurtrit votre chair, qui fait jaillir le sang qui rougit les vêtements, éclabousse les meubles et coule sur le plancher, c'est bien pire.

Les deux vieux avaient le coeur gros. Ils dormirent bien mal cette nuit là.

* * *

Ça allait mal avec sa prostate, puis vint un jour où ça n'allait plus du tout. Un homme est là entre les quatre murs de sa maison avec sa vieillesse et ses infirmités. Pendant des semaines et des semaines il a lutté avec son mal, il l'a enduré patiemment, puis la maladie prend le dessus. Elle maîtrise son adversaire, elle le terrasse. Alors le désespoir entre dans la vieille tête grise et la douleur, sourdement, torture l'infortuné. Il y pense à toutes les minutes et sa chair souffre. C'est ainsi qu'il était le vieux Trefflé Dignalais. Ah! s'il se sentait seulement comme la semaine dernière, même comme hier, ce serait supportable, se disait-il, mais maintenant, c'était atroce. Ce n'était plus tenable. Justement, c'était la journée où la Céline venait entrer l'eau et le bois, faire les commissions. Il la pria de passer chez le médecin, de lui dire de venir. Le vieux, de faiblesse et de douleur, dut se mettre au lit. On a été debout et l'on s'étend comme si l'on était déjà mort. C'est mauvais signe. Le docteur connaissait ça ces maladies là. Il en avait traité bien d'autres vieux et il savait où ça mène la prostate : au cimetière. Avec sa sonde,

il lui procura tout de même un peu de soulagement. Alors, toute la nuit, il songea le vieux, la tête sur son oreiller. Naïvement, il se disait qu'un médecin de la ville pourrait peut-être faire mieux. Non pas le guérir, mais améliorer son état, ne fût-ce que pour quelques mois. Oui, il fallait essayer. Aussi, à bonne heure le matin, il se leva péniblement, s'habilla et, pour la première fois de l'hiver, franchit le seuil de sa maison pour se rendre à la petite gare. En sortant, il faillit étouffer. Il éprouvait un saisissement, ne pouvait prendre sa respiration et suffoquait. Ses jambes le portaient difficilement et il se demandait s'il n'allait pas écraser. Mais il voulait tant être soulagé ! Alors, il ramassa tout son courage et, péniblement, dans le froid et la neige, se rendit au train. Dans le wagon, pendant tout le trajet, il endura un vrai martyre. Il avait hâte d'être rendu. Depuis longtemps, il avait une adresse qu'il avait vue dans un journal et il l'avait mise dans sa poche. En débarquant du train, il prit un taxi pour le conduire chez le médecin. Arrivé là, le chauffeur dut l'aider à descendre. Le vieux n'avait pas le prix exact de la course et il tendit un billet de cinq piastres. Alors, l'autre l'empocha d'un geste rapide et s'éloigna à toute vitesse pendant que le campagnard comme figé au bord du trottoir, la main tendue, attendait sa monnaie. Volé de quatre piastres ! Mauvais début. Ah, qu'il était faible et malade ! Enfin, il se trouva dans le bureau du médecin, un homme à tête ronde, les cheveux gris hérissés, la figure sanguine, mais terriblement fripée, fatiguée, l'air de quelqu'un qui a passé la nuit à jouer aux cartes et à prendre quelques verres de scotch. Ce devait être un homme de mérite cependant, car il avait une décoration, un ruban violet à sa boutonnière.

— Docteur, commença le vieux, je suis bien malade. Voilà deux jours...

Mais l'autre, brusquement, l'interrompit.

— Ecoutez, monsieur, avant de me parler, faut mettre dix piastres sur la table.

— Dix piastres ?

— Dix piastres.

— Batêche ! vous ne soignez pas pour des prières.

— Non. Et le boucher, je ne paie pas sa viande avec des prières rétorqua le médecin. Vous savez, moi ça me coûte mille piastres par mois pour vivre, et il faut que je les trouve. Il faut que l'argent entre, que les gens paient.

Ce n'était pas le temps de marchander et le vieux sortit un billet de dix piastres et, la main tremblotante, le déposa sur le bureau avec un soupir.

La tête dans sa main et avec un air ennuyé, l'autre prononça : Bon, maintenant, je vous écoute.

Au bout de vingt minutes, le vieux sortit. Il avait été soulagé de dix piastres et d'une chopine d'urine.

Il était venu bien loin, il avait bien souffert et il n'était guère plus avancé. Sûrement qu'il aurait mieux fait de rester chez lui.

Ce qui le vexait le plus, c'était de s'être fait voler par le chauffeur de taxi. En retournant à la gare, il parlait seul, à haute voix : Avec les quatre piastres qui me revenaient, j'aurais pu m'acheter une paire de chaussures, faire dire une messe pour les âmes du purgatoire ou payer le salaire de Céline pendant huit semaines.

Ah, ce qu'il regrettait d'avoir fait ce voyage ! Profondément, il en sentait l'inutilité. Maintenant, tout ce qu'il voulait, c'était d'être chez lui, dans sa pauvre maison, de s'étendre dans sa couchette, de ne plus voir personne.

En entrant, sans un mot, la figure sombre, il se dévêtit et se mit au lit.

Il gisait sur sa couche comme une loque, en proie à la douleur et ne sachant que faire de son pauvre corps. Depuis longtemps, il n'avait plus d'appétit, ne mangeait pas. Un jour, sa femme lui apporta une orange qu'elle avait fait venir par la Céline. De ses yeux chargés d'amertume, le malade regarda ce qu'on lui apportait et il remarqua l'assiette fêlée. Alors, d'un faible geste de la main, il repoussa le fruit. Oui, décidément, cette assiette durerait plus longtemps que lui. Et il tourna sa figure du côté du mur.

La crise durait depuis dix-sept jours. Maintenant, il ne pouvait plus parler ; il avait perdu connaissance. Il ne pouvait plus que souffrir. Sa figure et les faibles mouvements de son corps disaient le mal qu'il endurait.

Au cours de l'après-midi, le médecin vint le voir. C'est le plus grand froid de l'hiver, fit-il en entrant.

Longuement, il regarda le malade en silence, comme hésitant à dire ce qu'il pensait. Il n'en a pas pour longtemps, déclara-t-il enfin en regardant la femme. Il n'y a plus rien à faire. Tout de même, avant de partir, il mit une pilule de morphine dans la bouche du moribond.

Dans la maison, la vieille était comme une âme en peine. Elle était lasse, extrêmement lasse, elle aurait pu se laisser choir sur le plancher. Quelque chose de plus fort qu'elle la tenait debout. Elle attendait et l'attente était désespérée. Son mari allait mourir. Cela, elle ne pouvait l'empêcher et rien au monde ne pouvait l'empêcher. Confusément, elle se rappelait des paroles qu'elle avait entendues autrefois : A chacun son heure. La sienne à lui approchait. Près du lit, elle regardait cette figure contractée par la douleur et elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour soulager le malheureux. Elle déplorait son impuissance. Certes, il avait été dur et autoritaire, mais il était fait comme ça. C'était pas sa faute. Il l'avait trébuchée d'un coin

de misère à un autre coin de misère, mais que voulez-vous ? Il n'avait pas le talent pour devenir riche. Ça, c'est pas donné à tout le monde. Sûr qu'elle n'avait jamais eu d'agrément, mais lui n'en avait pas eu davantage. Ah, qu'il est donc triste de voir souffrir le compagnon de sa vie ! La pendule égrenait son monotone tic tac. Au dehors, il faisait un froid noir. La poudrierie faisait rage. Le vent balayait la neige dans l'étendue blanche, la chassait devant lui, l'enlevait dans les airs. Une infinie désolation. Lentement, les heures coulaient. Puis le soir tomba. Alors, comme il faisait sombre dans la demeure, la vieille alluma la lampe. Ça faisait des mois que ça n'était pas arrivé. Dans son lit, l'homme s'agitait faiblement, en proie au martyre. Il n'avait plus sa connaissance, mais sa chair souffrait et sa figure crispée était d'un tragique intense. Ses yeux vagues et rougis, ses lèvres comme remuées par un tic nerveux, toutes les rides de sa face disaient la détresse humaine. Il était muet, mais sa bouche, son nez, son menton, son cou même se lamentaient, son masque d'homme à la torture semblait hurler de douleur. Par moments, l'on entendait la rafale emportant la neige dans la nuit glacée et les ais du grenier craquaient soudain. C'était un souffle inlassable. C'était comme une furie qui passait sur le monde. Le froid, la neige, les ténèbres, quelle redoutable et terrible trinité !

Près de ce moribond dans la nuit, pendant que le vent mugissait dans la solitude et faisait tourbillonner la neige jusque par dessus les maisons du petit village, la vieille était prise d'une terreur folle. L'homme à l'agonie respirait faiblement. Sur le vieux couvrepieds à carrés multicolores, l'une de ses mains faisait peur. On aurait dit qu'elle tentait de repousser une terrifiante vision. Subitement, prise d'épouvante, la vieille se jeta à genoux et, d'une petite voix grêle, une voix de criquet, se mit à réciter le JE VOUS SALUE, MARIE. Alors qu'elle était là avec son dos courbé, la tête penchée près du lit, la tourmente déchaînée

sembla ébranler la maison. Comme elle prononçait à *l'heure de notre mort*, elle entendit un bruit sec, comme quelque chose qui éclatait là-haut, comme un clou qui se brise, une mortaise qui craque. Et sur sa couche, l'homme ouvrit la bouche plus grande et, brusquement, cessa de souffrir...

LES CHAUVES SOURIS

Au poète Lionel Léveillé

C'ÉTAIT une histoire étrange et dramatique que celle de Raoul Restaire et de Lucienne Hartier et elle s'était terminée d'une façon tragique comme un drame antique.

On aurait cru voir là dedans la main d'un destin inéluctable, me déclarait le docteur Dorion qui me l'avait racontée.

Victor Restaire, le père de Raoul, était professeur de chant. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait épousé Annette Soliveau, jeune fille d'une rare beauté, très amoureuse, mais fort jalouse. Elle aimait son mari d'une passion ardente et exclusive ; elle ne voyait que lui au monde et ne vivait que pour lui. C'était son adoration et son dieu. Au bout de dix-huit mois de mariage, un fils naquit, Raoul. Ce fut vers cette époque que le professeur de chant rencontra Emma Hartier, femme d'un propriétaire de cinéma. C'était une petite brune, aux cheveux noirs frisés, aux yeux très vifs, qui semblaient dire une foule de choses. Immédiatement, elle devint sa maîtresse. La liaison devint vite connue. Madame Restaire fut quelque temps avant d'en être informée, mais elle finit tout de même par être mise au courant. Cette trahison lui porta un coup terrible, lui causa une douleur atroce. Elle faillit en devenir folle. Tout le long des jours, elle

y pensait et la nuit, étendue dans son lit, les yeux ouverts, incapable de dormir, elle était torturée par l'idée que son mari la trompait. Elle lui fit de violentes scènes, pleura, fit des crises. Elle était révoltée et ne pouvait accepter ce coup du sort.

— Ne vous tuez donc pas avec votre peine, lui dit un jour une amie plus âgée qu'elle. Je comprends que vous souffriez, mais c'est là un accident fort commun et qui n'a pas toute l'importance que vous y attachez. Je suis certaine que votre mari ne tardera pas à se fatiguer de cette femme qui s'est jetée dans ses bras et qu'il vous reviendra repentant et plus amoureux que jamais. Vous savez, c'est sûrement là un feu de paille qui s'éteindra aussi vite qu'il a pris. Ayez confiance, car soit dit sans vous flatter, vous êtes bien plus séduisante que son amie et vous avez toutes les qualités du coeur et de l'esprit qu'elle n'a pas. Pour moi, je ne comprends réellement pas que votre mari se soit épris de cette créature à peine jolie et parfaitement insignifiante.

Cet encouragement et ces consolations ne produisirent que peu d'effet sur la pauvre femme et la prophétie ne se réalisa pas.

La passion de Victor Restaire et d'Emma Hartier dura dix-huit ans. Seule la mort de cette dernière mit fin à cette liaison. La maîtresse qui s'en allait laissait une fille de cinq mois plus âgée que le fils de son amant.

Pendant ces dix-huit longues années, l'épouse trahie endura un supplice indicible. Chaque jour de sa vie elle était à la torture, car malgré l'indigne conduite de son mari elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Son martyre quotidien fut quelque chose d'atroce. Sa santé s'altéra ; elle vieillit avant le temps et sa figure devint le masque de la douleur et du découragement. En la voyant, on devinait qu'il y avait une tragédie dans son existence.

Et pendant ces journées de détresse, son enfant grandissait. Trompée par son mari, la mère avait mis toute sa confiance en son fils Raoul. Celui-ci, son affection était sûre. Personne ne

la lui volerait. Son coeur ulcéré avait foi en lui. Et elle semblait espérer que la vie lui acorderait, à cet enfant, une revanche de toutes les souffrances, de toutes les humiliations dont son existence à elle avait été remplie.

Raoul Restaire avait hérité de la grande beauté de sa mère et il était absolument séduisant. A l'âge de dix-sept ans, il entra à l'emploi d'une compagnie d'assurance. Trois ans plus tard, son père mourut sans avoir jamais manifesté aucun regret du long martyre qu'il avait fait souffrir à sa femme.

Cet été là, pendant qu'il prenait ses vacances dans un hôtel des Laurentides, Raoul Restaire rencontra Lucienne Hartier, la fille de l'ancienne maîtresse de son père. Or, le même coup de foudre qui s'était produit il y a vingt ans, se produisit de nouveau, la même passion éclata entre les deux jeunes gens qu'entre le père de l'un et la mère de l'autre. Tous deux connaissaient le drame qui avait désuni deux familles, mis la tristesse dans deux foyers, mais ils n'y pouvaient rien. Leurs sentiments seuls parlaient. Ils s'aimèrent.

Tout d'abord, Raoul Restaire garda jalousement son secret. Sachant tout ce que sa mère avait souffert, il ne voulait pas lui parler de la fille de celle qui l'avait supplantée dans le coeur de son mari, mais comme les deux jeunes gens se rencontraient assez fréquemment et qu'on les avait remarqués, la mère fut informée des amours de son fils comme elle l'avait été de la trahison de son mari. Cette révélation fut quelque chose de terrible. Ainsi, non seulement cette femme lui avait pris son mari, mais voilà que sa fille avait maintenant ensorcelé son fils et celui-ci l'aimait. Cette pensée réveilla toutes les douleurs anciennes, la mit à la torture. Elle eut avec son fils une explication orageuse. Tremblante et avec des éclats de voix, elle lui rappela la façon dont la mère de Lucienne avait attiré son mari hors de son foyer et l'avait tenu pendant dix-huit ans dans ses chaînes. Le moins qu'il pourrait faire par respect pour sa mère

et pour la dignité de la famille, ce serait de ne plus jamais revoir cette fille.

Madame Restaire était toute agitée, hors d'elle-même, elle éprouvait quelque chose de trop fort, de trop violent, quelque chose qui la tuait. Mais Raoul Restaire était amoureux, follement amoureux de Lucienne Hartier et, ni les supplications ni les larmes de sa mère ne pouvaient l'amener à renoncer à celle qu'il aimait, qui était sa vie. Découragée et sentant que sa torture ancienne allait recommencer, la vieille femme souhaita mourir. Et doucement, charitablement, la mort vint. La mère la sentit venir avec joie. S'en aller, disparaître, elle ne demandait plus que cela. Elle n'était plus qu'une lamentable loque humaine. Un soir, elle éprouva une faiblesse extrême et elle comprit que son heure était arrivée. Ses souffrances allaient enfin finir. Elle appela son fils et, lui prenant d'un dernier geste la main qu'il avait posée sur le lit, près d'elle, elle lui dit d'une voix haletante :

— Ecoute mon fils, je ne veux pas que tu épouses cette fille. J'ai détesté sa mère qui m'a volé mon mari et je la hais elle-même. Promets-moi que tu ne la prendras pas pour femme.

Alors, comme le fils hésitait à faire une promesse qu'il se sentait incapable de tenir, la mourante le regarda les yeux dans les yeux et ajouta :

— Et si, malgré tout, tu l'épouses, il vous arrivera malheur. Et la vieille femme mourut.

Le fils la regardait. Les yeux de la morte gardaient encore dans leur prunelle la menace que sa bouche avait prononcée avant de rendre le dernier soupir.

Dix mois plus tard, bien qu'il fût encore en deuil et malgré les exhortations, les prières et la sombre prophétie de sa mère, Raoul Restaire épousa Lucienne Hartier.

Ils étaient jeunes et ils s'aimaient. Ils vécurent des heures et des jours d'un bonheur presque parfait. On leur avait prédit le

malheur, mais est-ce que le malheur pouvait les atteindre quand ils s'aimaient l'un l'autre à ce point ?

Il y aurait bientôt un an qu'ils étaient mariés. Dans une couple de mois, Lucienne serait mère. Alors, comme elle se sentait plutôt mal en train, faible, nerveuse, le médecin consulté, conseilla au jeune mari d'installer sa femme à la campagne, dans un endroit où il pourrait la voir tous les jours. Raoul Restaire ne savait trop de quel côté aller.

— Tiens, allez donc à Woodlands, sur le bord du lac Saint-Louis, fit le médecin. Vous trouverez là à des conditions faciles un petit bungalow très commode que vous pourrez louer pour l'été. J'ai moi-même ma maison à Bellevue, ajouta-t-il et je me ferai un plaisir de vous conduire dans mon auto en me rendant chez moi.

Raoul Restaire accepta l'offre avec reconnaissance.

— Or figurez-vous, me dit le médecin en me racontant cette histoire, que j'eus une panne ce jour-là alors que je suivais la route longeant la rivière Châteauguay. Je dus faire demander de l'aide au garage le plus voisin. Or, l'accident était arrivé juste en face d'une vieille maison en pierre, une maison de plus de cent ans, mais toute entourée de pommiers et de lilas en fleurs. A côté du perron et le long de la clôture du jardin des touffes de muguet montraient leurs clochettes blanches. Et l'on respirait un arôme grisant. Accrochée à l'un des poteaux de la véranda était une affiche avec l'inscription : Maison à vendre ou à louer.

Raoul Restaire regardait cette vieille maison parmi les fleurs. Alors une idée lui vint.

— Pourquoi aller plus loin ? Pourquoi ne louerais-je pas ici ? demanda-t-il. On dirait que c'est le hasard qui a voulu me dire de m'arrêter ici en causant cette panne.

Il poussa la barrière donnant accès à la propriété, fit le

tour de l'antique demeure, monta sur la véranda qui dominait la rivière, bordée de grands arbres. Il était ravi.

— C'est bien simple, dit-il, je loue ici. Immédiatement, il alla aux informations, tout à côté. Pour cinquante piastres on lui laisserait l'usage de la maison avec les vieux meubles qu'elle renfermait. Et l'affaire fut bâclée en dix minutes. On lui indiqua en même temps l'adresse d'une pauvre femme, tout près, qui pourrait faire un peu de ménage car le logis n'avait pas été habité depuis des années et la poussière avait dû s'accumuler. Sans tarder, il prit les arrangements pour faire nettoyer et mettre en ordre les quatre pièces du rez-de-chaussée : la cuisine, la salle à manger, la chambre et le salon.

Trois jours plus tard, il était rendu avec sa femme dans la vieille maison en pierre. Cependant, Lucienne souffrait de malaise et le mari me téléphona, me priant d'arrêter en passant, à la fin de l'après-midi. J'arrivai vers les cinq heures, presque en même temps que lui qui avait pris le train. La femme était couchée dans un vieux lit dans lequel plusieurs générations avaient été conçues et étaient mortes. Les autres meubles, les murs de la chambre parlaient aussi d'un long passé éteint. Par la fenêtre par laquelle la lumière entraît à flots, l'on voyait les pommiers et les lilas fleuris. Et cette éternelle jeunesse de la nature faisait davantage sentir tout l'éphémère de la vie humaine.

— C'est beau, mais c'est un peu triste, fit la malade, puis, il y a une chose qui m'agace et m'énerve au plus haut point. A certains moments, je pourrais en crier. C'est ce gros tuyau noir qui part du poêle dans la salle à manger, qui traverse toute la chambre et va se jeter dans la cheminée. Toute la journée, j'ai souffert de cela et je suis rendue à bout. Oh ! enlevez-le, ou je vais devenir folle.

Réellement, elle était très énervée cette femme malade.

Le mari regarda un moment ce gros tube rouillé, ce laid

cylindre de tôle qui allait d'un bout à l'autre de la pièce en passant au-dessus du lit. Il regardait et ne savait trop que faire, car il n'était pas habitué à ces travaux.

— Raoul, enlève-le ou je vais perdre la tête.

Alors, résigné, il ôta son habit, son gilet, sa cravate et son faux col, monta sur une chaise et, après un effort maladroit, réussit à séparer le tuyau en deux tronçons. Ensuite, il détacha le fil de fer qui supportait et maintenait au plafond la section attenante à la cheminée. Soulevant cette partie dans ses bras, il tira dessus pour la dégager mais le tube tenait bon comme s'il eut été cimenté dans le trou pratiqué dans la pierre et la brique. Avec des gestes gauches et malhabiles et pendant que les sueurs lui coulaient sur la figure, il continuait de tirer sur le cylindre de tôle rouillée. Soudain, avec un crissement, celui-ci quitta son cadre et mon homme debout sur sa chaise faillit perdre son équilibre. Comme le tube violemment arraché sortait de l'ouverture où il était encastré, il se produisit là un sombre éboulis de bêtes étranges et répugnantes. Du trou noir, nous les vîmes choir dans la pièce. C'était une colonie de chauves souris qui s'était établie là et que nous venions de déloger. Il en déboulait de l'orifice de la cheminée, il en tombait du bout de tuyau que le mari tenait dans ses bras. C'était une fantastique avalanche qui dégringolait. Alors, aveuglés par l'éclatante lumière qui régnait dans la maison, ces oiseaux se mirent à voler à l'aventure. Ils se frappaient aux murs, aux fenêtres, aux meubles. Le mari était descendu de sa chaise et heurtant la cloison avec son tronçon de tuyau qui répandait un flot de suie noire sur le tapis, avait ouvert la porte de la cuisine et l'avait lancé au dehors. Dans la chambre, les chauves souris continuaient de voler en tous sens. Il y en avait une cinquantaine, peut-être plus. Il en tombait sur la courte pointe blanche du lit, il y en avait qui gisaient sur le plancher, il y en avait partout. Un vrai cauchemar ; une effrayante vision pour une malade. C'étaient

comme des oiseaux de malheur, des instruments de vengeance. La femme continuait de crier comme si on l'eût assassinée.

— Tuez-les ! mais tuez-les donc ! hurlait-elle.

J'avais ouvert la fenêtre pour que les chauves souris pussent sortir et, avec mon chapeau que j'agitais comme un épouvantail, j'essayais de les chasser, mais l'éblouissante lumière les aveuglait complètement et elles restaient dans la pièce. En revenant, le mari avait saisi son veston et il le secouait frénétiquement à droite, à gauche, pendant que moi-même avec mon chapeau, je faisais des efforts désespérés pour faire fuir ces bêtes maudites. Nous courions et nous nous agitions tous les deux dans la chambre pendant que la malade continuait de pousser des cris de terreur et d'épouvante, des cris de femme que l'on égorge. C'était sinistre. Mais, tout en courant ainsi, par un étrange reflexe, je nous regardais agir et je me demandais si c'était là un jeu ou une scène de démence dans un asile d'aliénés. Parfois, nous accrochions une bête et nous la lancions au plancher où nous l'écrasions avec les pieds, la piétinant avec rage. Nous en martelions avec nos poings sur les murs et sur les meubles. Le sang nous éclaboussait et nos mains étaient rouges. Ici et là, il y avait des oiseaux écrabouillés. Quelques-uns étaient sortis par la fenêtre ouverte.

Pendant ce temps, la pauvre malade avait perdu connaissance. J'eus toutes les peines du monde à la ramener, puis, au bout d'une heure, elle accoucha prématurément d'un enfant qui arrivait près de deux mois avant terme et qui mourut en naissant. Une hémorragie se produisit. Je fis l'impossible pour sauver l'infortunée jeune femme, mais elle mourut vers le matin suivant.

— Bien, vous savez, me dit le docteur en terminant ce récit, je ne crois pas aux sorts, aux malédictions, ni à toutes ces histoires fantastiques qui ne tiennent pas une seconde devant la raison, mais tout de même, la prédiction de malheur de la vieille mère s'était réalisée.

LA PENSION RAPIN

A Rodolphe Girard

NON, elle n'avait pas eu de chance dans la vie Mme Rapin. A certains moments, il est vrai, le sort lui avait souri, l'avait traitée en privilégiée, mais ç'avait été pour lui faire plus durement sentir ses coups par la suite. Deux fois, la fortune s'était penchée vers elle, puis s'était enfuie, la laissant bien malheureuse. Elle avait été élevée richement et, à l'approche de son mariage, son père avait une fortune d'une centaine de mille piastres, mais honnête et loyal, confiant, crédule même, il se fit dépouiller et ruiner en un tour de mains par un associé sans scrupules qui lui fit signer, sans qu'il prit la peine de les lire, des papiers qui le dépouillaient. Pour compenser ce malheur, sa fille épousa M. Lionel Rapin dont les parents étaient morts et qui possédait plus de deux cents mille piastres en débentures dans un coffre-fort et qui était en outre fort bel homme, ce qui ne gâte rien. Devenu indigent, le père de Mme Rapin alla habiter avec sa fille et son gendre. Les deux époux étaient bien heureux. La vie était belle. Et par surcroît, un fils leur arriva. On lui donna le nom de Roméo. Puis vint la rage de la spéculation sur l'immeuble. C'était comme une épidémie. Tout le monde en était atteint. Tout le monde achetait des terrains. Et

tous ceux qui entraient dans cette danse faisaient un argent fou. M. Rapin se dit qu'il serait bien sot de laisser dormir ses capitaux dans un coffre-fort quand il pouvait les faire fructifier. Faire fortune, c'était très simple. Il s'imaginait qu'il n'y avait qu'une chose à faire : acheter une ferme, la subdiviser en lots, les vendre, acheter une nouvelle ferme, la subdiviser en d'autres lots et les vendre. Et réaliser ainsi des bénéfices de deux cents pour cent, devenir millionnaire.

Résolument, M. Rapin se lança dans les affaires. Il achetait et revendait des terrains. Il amassait de l'argent, comme à la pelle, plus d'argent qu'il en aurait jamais besoin. En train de devenir millionnaire. Déjà, il pouvait se vanter de posséder un demi million. Depuis quelque temps, il s'était acheté une maison princière qu'il avait meublée magnifiquement. Chaque jour, on le voyait assis devant un bureau, réplique de celui de Napoléon Ier, qui lui avait coûté \$2,000, donnant ses instructions à des secrétaires, des publicistes, des vendeurs, et signant des contrats. Il pouvait s'imaginer alors qu'il était une espèce de Napoléon de la finance. Mais lui aussi, devait trouver son Waterloo.

Brusquement, tout craqua, tout s'effondra. Maintenant, tout le monde en avait des lots. Non pas un, mais six, dix, douze, vingt. Tout le monde avait spéculé, tout le monde avait voulu gagner de l'argent facilement, devenir riche. Et aujourd'hui, les gens ne savaient plus qu'en faire de ces lots. Alors, au lieu de continuer à payer, on les abandonnait. On préférerait perdre l'argent qu'on avait déjà versé et les laisser aller. On avait complètement cessé de faire des paiements. Alors, ceux qui, comme M. Rapin, avaient acheté des fermes ne pouvant les payer, se faisaient déposséder par les anciens propriétaires après avoir déboursé des montants très élevés pour acquérir la terre. Un vrai désastre. Ce fut comme lorsque la glace se brise soudain sous vos pieds et que vous êtes précipité dans le

courant. Vous ne vous débattiez pas longtemps dans l'eau glacée. Vous allez vite au fond. M. Rapin alla au fond. En moins de six mois, le demi million fut englouti. Après avoir été riche, il ne lui restait pas cent piastres à lui. La belle maison, les meubles, le bureau orné d'aigles en bronze doré, réplique de celui de Napoléon Ier, tout fut emporté dans la débâcle. Alors, pauvre comme tout le monde, M. Rapin fut forcé de se chercher du travail pour vivre. Comme il était fort bel homme, grand, robuste, bien campé avec une figure aux traits réguliers, d'abondants cheveux châtain rejétés en arrière, qu'il possédait un air distingué, de belles manières et une bonne instruction, on pouvait croire qu'il trouverait quelque chose. Mais rien. Il fut agent pour ceci, agent pour cela, mais il avait beau être agent, il ne vendait rien. Tout le monde était soudain devenu pauvre par suite de cette spéculation effrénée. M. Rapin sollicita des emplois. Mais lorsqu'il était admis dans le bureau d'un grand marchand, d'un industriel, d'un financier, celui-ci malingre, jaune, les joues flapies, souffrant de constipation, l'haleine fétide, assis sur ses hémorroïdes et trompé, à sa connaissance, par sa maîtresse, apercevant devant lui cet homme d'une si belle prestance, imposant, et apparemment plein de santé, était soudain pris d'une rage de jalousie. Il souffrait trop de la comparaison et il se vengeait de son désavantage physique par des refus et des rebuffades.

Finalement, après bien des démarches, il trouva une place de professeur pour des cours privés dans une institution qui préparait les jeunes gens à passer leurs examens de baccalauréat. Pour cette besogne, il recevait le mirifique salaire de vingt piastres par semaine pendant dix mois et dix piastres, pendant les vacances. Lui, il enseignait le latin, la philosophie, l'histoire, la géographie. Un autre professeur s'occupait des sciences : physique, chimie, algèbre, géométrie.

Alors, après avoir vécu pendant quelque temps en millionnaires, on vivait bien petitement avec le salaire du professeur.

Des années s'écoulèrent ; le petit Roméo grandissait. L'on continuait de vivre bien pauvrement. Mme Rapin ne s'achetait pas souvent de nouvelles toilettes.

Lentement, le temps passait. Accablé par la monotonie de sa besogne, M. Rapin avait perdu toute ambition. Tout était devenu pour lui une routine.

Quinze ans après le premier, un autre fils était survenu. On l'avait nommé Fernand. L'autre, Roméo, s'était marié à vingt ans. Assurément, ce n'était pas un mauvais coeur, mais il était bien étourdi. Jamais il ne réfléchissait. Bien certain qu'il n'arriverait jamais à rien. Sa femme, une grosse blonde, forte en chair manquait de cervelle également. Avec cela, vaine, gaspilleuse.

M. Rapin gagnait la pitance, mais sa femme en arrachait pour joindre les deux bouts. Toujours calculer les sous pour s'efforcer d'arriver, pour ne pas se laisser prendre dans l'engrenage des dettes, n'avoir jamais une piastre pour parer à l'imprévu, ne pouvoir jamais rien s'acheter, vivoter maigrement, c'était une existence bien lamentable. Puis voilà que son Fernand à Mme Rapin, qui avait environ quinze ans, commença à se plaindre de douleurs dans le côté. Alors, elle se décida à aller consulter le médecin.

— C'est l'appendicite, madame. Il faudrait le faire opérer ce garçon avant qu'il ne survienne une attaque plus grave. Ce serait préférable de ne pas tarder.

Alors, hésitante, Mme Rapin a demandé :

— Combien pensez-vous qu'il exigerait le chirurgien pour ça ?

— Oh, pas les yeux de la tête. Peut-être cent cinquante piastres.

Ce médecin il parle de cent cinquante piastres comme si vous alliez le ramasser dans la rue, en sortant.

Mais depuis la fameuse débâcle, la famille Rapin n'a jamais

eu cent cinquante piastres à elle. Et quant à aller trouver un chirurgien et à lui expliquer qu'on ne peut pas payer, ça, vous n'ignorez pas que c'est inutile. Des chirurgiens, comme tout le monde le sait, ça ne travaille pas pour des prières. Vous vous imaginez peut-être qu'après vous avoir écoutée, il va vous dire : Ma pauvre dame, je sais bien que vous n'avez pas les moyens de payer, mais je vais vous l'opérer quand même votre petit garçon.

Bonnes gens !

D'autres années passèrent. Monsieur Rapin vieillissait. Ses cheveux châtain étaient devenus argentés. Depuis longtemps, il était résigné à son sort. C'est à peine s'il songeait parfois qu'il avait jadis été riche, c'est à peine s'il gardait le souvenir de son bureau, réplique de celui de Napoléon Ier, qu'il avait eu autrefois. Il donnait ses cours ; il vous défilait la guerre de Cent ans, la guerre de Trente ans, la guerre de Sept ans, la guerre des Deux-Roses, toutes les guerres. Il inculquait ces nobles connaissances à ses élèves, il leur démontrait, par des preuves irréfutables, l'existence de Dieu et il faisait des commentaires sur les *Géorgiques* de Virgile. Ainsi, il glanait la pitance de la famille. M. Rapin était un peu comme le pur sang qui a gagné autrefois de glorieuses courses, mais qui est maintenant attelé à une voiture de laitier. Il a oublié les acclamations des foules en délire, le collier de fleurs qu'on lui a passé au cou. Aujourd'hui, il fait sa ronde de lait. Oui, M. Rapin avait presque oublié le demi million perdu dans la spéculation sur les terrains. Une par exemple qui n'oubliait pas cette aventure, c'était sa bru. Celle-là, c'était à son beau-père qu'elle en avait. Parfois, causant avec son mari, elle lui demandait :

— Alors, ton père, il a déjà eu \$500,000 ?

— Il valait près d'un million, répondait le mari, un peu porté à exagérer.

— Bien, laisse-moi te dire que c'est un fier imbécile, ton père. On n'a pas idée d'un homme qui perd une fortune de près

d'un demi million et qui n'en sauve pas un peu pour ses enfants. C'est criminel ça. Dis-moi un peu tout ce qu'on aurait fait avec cet argent, la belle vie qu'on aurait menée. Moi, j'aurais eu une nouvelle robe chaque jour. Puis, on aurait passé les hivers en Floride. C'est un vieux fou, ton père et je souhaite qu'il en arrache jusqu'à la fin de ses jours. Il a été trop bête. Tiens, quand je pense à ça, je pourrais le battre.

Il n'y avait jamais d'argent à la maison.

Alors, un printemps, Mme Rapin a pris une décision. Elle a déclaré à son mari : Ecoute, mon vieux, je vais t'aider un peu cette année. Je vais prendre une pension pour l'été au bord de la mer. Ce sera à la Malbaie. Ça, c'est une place que tout le monde connaît et qui devrait être favorable. Tu en parleras à tes élèves ; tu leur recommanderas de le dire à leurs parents. Moi, je vais voir les gens que je connais. Je crois que j'arriverai.

M. Rapin ne disait rien, ne répondait pas. Alors, sa femme a ajouté :

— Tu sais, nous sommes tout nus. Nous n'avons pas de linge, puis il faudrait faire opérer Fernand.

M. Rapin a tristement baissé la tête. Oui c'est vrai qu'il n'apportait pas beaucoup d'argent à la maison.

Mme Rapin a loué une villa pour l'été et, dès le commencement des vacances, les pensionnaires sont arrivés. Plus nombreux même qu'on s'y attendait. Toutes les chambres étaient prises. Alors, l'on a tendu une toile comme un rideau, sur l'un des côtés de la véranda et l'on a installé là un banc-lit pour M. Rapin, un vieux canapé pour sa femme et une berceuse pour Fernand. La famille couche là.

L'on a engagé une petite bonne, mais elle ne peut tout faire. Alors, M. Rapin prête ses services. Le matin, à l'heure du déjeuner, l'on voit ce bel homme aux cheveux argentés, à l'air si distingué, entrer dans la salle en tablier blanc, un plateau sur le bras. S'adressant à l'élève à qui, il y a un mois, il exposait

les théories de Malebranche et le système philosophique de Platon, il demande : Prendrez-vous du jambon avec un oeuf, M. Dubuc ? Et à celui-ci, à qui il expliquait tel passage de Cicéron, il suggère : Encore un peu de café, M. Lambert ? Lui qui a le physique idéal pour le personnage de gouverneur, de sénateur, de diplomate, il sert les tables dans une petite pension de villégiature.

Les pensionnaires font la grasse matinée, mangent, vont s'étendre sur le sable, au bord de la mer, se baignent, revêtent une toilette fraîche pour le souper, puis vont ensuite danser quelque part ou se promener, suivant leur caprice. Mme Rapin, elle, est tôt levée, prépare le déjeuner, surveille tout, voit à ce que rien ne se perde, à ce que chacun soit satisfait. Elle va aux provisions, car elle ne veut pas se faire voler par les fournisseurs et elle veut voir avant d'acheter, choisir le morceau avantageux. Pendant des heures, elle cuit devant ses fourneaux. Bien certain qu'elle voudrait aller se baigner comme les autres, elle aussi, mais le temps lui manque et elle remet la chose au lendemain. Enfin, la journée finie elle se couche sur son vieux canapé, sur la véranda et elle se lèvera le lendemain matin les reins moulus.

Et le jeune Fernand qui ressent toujours des douleurs dans le côté, travaille du matin au soir. Il court pour les commissions, fait sécher les costumes de bain, balaie les chambres. Quelques fois, il récolte un maigre pourboire. Toute la famille tire dans le collier, mais personne ne se plaint, car la pension est un succès. L'on a du monde et chacun dit en partant qu'il reviendra l'an prochain si Mme Rapin se décide à louer de nouveau la maison.

On ne saurait imaginer ce qu'il faut travailler et suer quand on est pauvre pour amasser un peu d'argent, pas une poignée, mais seulement une pincée, tandis que, quand on est riche, l'argent arrive tout seul, pour ainsi dire. Les Riches, eux, leur Richesse s'accroît pendant qu'ils mangent, qu'ils dorment, qu'ils

forniquent. Tout le temps. L'argent leur arrive comme par vagues régulières, continues.

Vers le milieu de juillet, Mme Rapin reçut une carte postale illustrée venant d'Old Orchard. C'était son fils Roméo qui lui annonçait qu'il passait une quinzaine de jours à cet endroit avec sa femme et les deux enfants et que toute la famille irait la voir à son retour.

La mère fut surprise et un peu froissée. Au lieu d'aller dépenser son argent chez les américains, il aurait bien pu venir chez elle. Mais ce n'était pas lui qui gouvernait. Elle sentait bien la mère que c'était sa bru qui avait voulu aller à Old Orchard. Les jours passèrent. La pension Rapin était absolument remplie, lorsque Roméo s'amena un dimanche avec sa famille.

— Je regrette, mais je ne pourrai vous donner une chambre ce matin, fit la mère. Elles sont toutes occupées, mais il y a deux jeunes filles qui partent ce soir et je vous donnerai la leur.

La femme de Roméo, la grosse blonde, avec une abondance de chairs, paraissait désappointée.

— Je ne peux pas mettre les gens à la porte, expliqua Mme Rapin. Je vous installerai ce soir.

— C'est que, vous comprenez, on arrive de voyage. On est sale et l'on a besoin de se débarbouiller.

— Mon Dieu, pour ça il y a la chambre de toilette qui est à votre disposition.

La grosse blonde et ses deux enfants eurent leur chambre le soir. Roméo lui, repartit pour la ville.

— Ils vont passer deux ou trois jours, puis je viendrai les chercher, dit-il à sa mère en partant.

Chaque matin, la bru descendait avec une nouvelle toilette pour le déjeuner.

— J'ai acheté ça à Old Orchard, disait-elle. Réellement, on les a pour rien. Ils ne les vendent pas, ils les donnent. Moi, j'en ai pris une demi douzaine.

Et à chaque repas, elle reprenait le propos d'Old Orchard où elle avait passé quinze jours et elle ne tarissait pas en éloges de cet endroit.

— Ça, c'est une belle plage, disait-elle. Et c'est si gai, il y a tant de monde. Jamais de ma vie, je n'ai vu une si belle place.

Chaque fois que l'on se mettait à table, la même note revenait.

— Elle vante tellement Old Orchard qu'on dirait qu'elle veut déguster mes pensionnaires de la Malbaie, disait Mme Rapin irritée.

Après le déjeuner, la bru mettait son costume de bain et s'en allait avec les enfants au bord de la mer. Jamais elle n'offrait à Mme Rapin de faire quoi que ce soit pour l'aider. Une grande dame ! Mme Rapin était toute sur les nerfs, agacée de voir une pareille égoïste.

Roméo ne vint que le dimanche suivant. Pendant cette semaine, Mme Rapin aurait pu louer la chambre une demi douzaine de fois. A regret, elle devait refuser ces clients.

— J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyée d'Old Orchard, fit Mme Rapin à sa bru au moment du départ.

— Ça fait un changement, répondit l'autre d'un ton sec. Et ils partirent.

Naturellement, ils ne parlèrent pas de paiement. D'ailleurs, la mère ne l'aurait pas accepté. Mais ils allaient dépenser leur argent chez des étrangers et ils venaient ensuite se faire héberger gratuitement chez des parents pauvres. Non, Mme Rapin ne portait pas sa bru dans son cœur.

Les jours et les semaines passèrent. Mme Rapin tâchait de ne pas penser à sa bru.

L'on était rendu aux premiers jours de septembre et la saison de villégiature était pratiquement finie. Il ne restait plus que quelques pensionnaires qui devaient partir incessamment

Elle Mme Rapin avait décidé qu'elle passerait encore une dizaine de jours à la Malbaie pour se reposer un peu après le dur et épuisant été qu'elle venait de traverser. Oui, ça avait été pénible, mais c'était fini et elle ne regrettait pas ses labeurs. La saison, estimait-elle, lui rapporterait environ quatre cents piastres de profit. Pour une première année, c'était satisfaisant, car l'ambition la prenait maintenant de revenir l'an prochain afin d'augmenter leur revenu.

Alors, dès leur retour à la ville, songeait-elle, elle ferait opérer Fernand qui éprouvait toujours des douleurs dans le côté. L'appendicite c'est grave et il vaut mieux ne pas attendre indéfiniment pour aller voir le chirurgien. Justement, après son séjour de l'été au bord de la mer, le garçon était plus apte à subir l'opération, il avait plus de chances de se rétablir rapidement. Puis, elle achèterait des vêtements à son mari qui en avait bien besoin, le pauvre homme. Enfin, car il faut aussi quelques fois penser à soi, elle remplacerait le vieux manteau en mouton de Perse qui datait du temps de leur ancienne splendeur et qui était à la veille de tomber en pièces. Oui, on avait durement trimé, mais on pourrait se payer quelques choses bien nécessaires.

Elle songeait à tout cela un matin vers sept heures, lorsqu'elle entendit le bruit d'une automobile qui arrêtait devant la pension. Elle jeta un coup d'oeil par la fenêtre, et, à sa grande surprise, reconnut son fils Roméo, qui débarquait de sa voiture. Il avait l'air extrêmement fatigué, abattu, la figure défaite. Elle resta toute saisie et, immédiatement, elle eut l'idée d'un malheur.

— D'où viens-tu comme ça ? demanda-t-elle.

— De la ville.

— Alors, tu as voyagé toute la nuit ?

— Toute la nuit.

— Voyons, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il ne répondit pas, paraissait gêné, embarrassé.

— Allons, dis-moi ce qui t'amène.

— Ecoute, maman, je voudrais te parler.

— Mais parle !

Il jeta un regard tout autour de lui comme quelqu'un qui cherche à s'assurer s'il n'y a pas des oreilles indiscreètes quelque part.

— Il n'y a personne, fit-elle, comprenant ce qu'il ne disait pas. Tiens, viens dans la salle à manger.

Ils entrèrent dans la grande pièce où les couverts étaient disposés sur les tables pour le déjeuner, avec un plateau de fruits au centre de chacune et des serviettes en papier à chaque place. La mère regardait son fils si abattu, et elle était elle-même atterrée, oppressée, dans l'attente de ce qu'il allait dire.

— Bon, parle, maintenant.

Enfin, il se décida.

— Je suis mal pris, fit-il, laconiquement.

— Comment mal pris ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Explique-toi.

— Bien, maman, j'ai commis un faux, ou plus exactement, j'ai majoré un chèque et j'ai été pincé.

— Tu as majoré un chèque ? Toi, tu as fait ça ? Mais c'est grave.

— Oui, c'est grave, je le sais, et si je ne rembourse pas dans les quarante-huit heures, je vais aller dedans.

— Toi, tu vas aller en prison ?

— Si je ne rembourse pas.

— Mais à quoi pensais-tu quand tu as fait ça ? Tu es bien avancé maintenant.

— Ecoute, maman, tu sais bien que c'est parce que je n'y ai pas pensé que je l'ai fait. Je ne suis pas le premier à faire ça et je ne serai pas le dernier. Demande à tous ceux qui sont en prison s'ils ont réfléchi une minute avant de faire ce qui les a

conduits là. Tu sais, maman, on fait des choses sans penser. Puis ensuite, c'est fait.

— Mais toi, voyons, pourquoi as-tu fait ça ?

— Tu comprends, maman, ça coûte cher pour vivre. J'avais des dettes. Puis l'occasion s'est offerte. J'ai eu un chèque entre les mains. Je l'ai majoré et j'ai reçu l'argent.

— Et qu'est-ce que tu en as fait ?

— Bien, j'ai payé des dettes, puis tu sais, on avait un vieux radio qui marchait pas. J'en ai acheté un autre, puis une horloge avec un carillon. Tu verras comme il sonne bien quand tu viendras à la maison. . . (Il négligeait de dire qu'il avait donné cent piastres à sa maîtresse).

La mère pensait à la femme vaine, paresseuse, dépensière, gaspilleuse, qui était la cause de ce drame.

— Alors, tu as besoin d'argent ?

— Oui, maman, et si je n'en ai pas, je suis certain d'être cofré.

— Maintenant, dis-moi, quelle somme te faut-il ?

— Vois-tu le chèque était de trente-quatre piastres. Je l'ai porté à trois cent trente-quatre.

Elle pâlit.

— Alors, il te faudrait trois cent trente-quatre piastres ?

— C'est ça.

Avec un grand soupir elle annonça :

— C'est bon, je te donnerai l'argent.

— Tu sais, maman, j'en ai besoin immédiatement, car il faut que je retourne aujourd'hui à la ville et que je paie demain matin avant neuf heures.

— Tu l'auras tout à l'heure. Nous irons à la banque et je te donnerai le montant.

— Merci, maman. Je savais bien que tu ferais cela pour ton petit garçon.

Et l'homme de trente-deux ans, jeta sur sa mère un regard caressant.

Amère, elle se dit en elle-même : Oui, ils nous aiment quand ils reçoivent notre argent.

— Maintenant, fit-elle, tu vas déjeuner, puis tu dormiras un moment et à dix heures, nous irons à la banque.

— Je vais manger un peu, mais je ne pourrais trouver le sommeil. Je dormirai la nuit prochaine.

A l'ouverture du bureau de la banque, ils étaient là tous les deux, la mère et le fils. La vieille femme prit une formule de chèque.

— Tu as dit trois cent-trente-quatre piastres ? fit-elle, tenant la plume, prête à écrire.

— Oui, mais si ça ne te fait pas de différence, mets donc trois cent-cinquante. Ça fera un chiffre rond. Je te le rendrai.

La mère restait stupéfaite. Ainsi, non seulement il lui demandait de rembourser le montant du chèque, mais négligemment, comme il aurait prié un camarade de lui passer une cigarette, il disait : mets seize piastres de plus. Comme si elle avait une réserve inépuisable, comme si elle n'avait qu'à puiser dans les coffres de la banque, il jetait la remarque Ajoute seize piastres, ça fera un chiffre rond. Ah ! le pauvre enfant, ce qu'il était égoïste, inconscient. Il ne se rendait compte de rien. Et c'était là son fils !

— Tu sais, si ça te gênes, si ça te mets de court. . .

Mais, sans un mot de plus, elle remplit le chèque pour trois cent-cinquante piastres, le signa, le présenta au caissier et reçut en retour un lot de coupons verts.

Lorsqu'il tint dans ses mains la liasse de billets que sa mère venait de lui remettre, toute sa figure s'illumina. Il était sauvé, débarrassé de soucis, d'inquiétudes. La vie reprenait pour lui. Il ne pensait pas à l'esclavage, aux durs travaux auxquels les siens s'étaient pliés toute la saison pour acquérir cet argent. Il

pensait à lui-même, la menace qui pesait sur lui depuis deux jours était écartée. Il avait les fonds pour payer, pour éviter la prison. A cette pensée, il était tout heureux comme un homme qui, en costume de bain, se chauffe au soleil sur le sable.

Oui, sa mère avait peiné tout l'été, s'était surmenée, elle ainsi que son père et son jeune frère, pour gagner et économiser cette somme, mais en ce moment, il oubliait tout cela pour ne songer qu'à sa sécurité et, la main sur la poche de son pantalon où était la liasse de billets, il ne songeait qu'à une seule chose : il la tenait la rançon.

De retour à la pension, il embrassa sa mère, alluma sa cigarette, sauta dans son automobile et partit en hâte pour la ville. La route était belle !

C'était au tour de la mère maintenant d'être déprimée et abattue. Oui, les trois cent trente-quatre piastres, elle les aurait données de bon coeur, car, n'est-ce pas, on met des enfants au monde et il faut bien s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre, ils commettent des erreurs et il n'est que juste que ceux qui les ont jetés sur la terre, leur viennent en aide dans les moments critiques. Mais ce qu'elle ne pouvait accepter, c'était le fait, pour Roméo, d'avoir demandé seize piastres de plus pour faire un chiffre rond. Ça, ça la dépassait. Est-ce que son fils s'imaginait qu'elle pouvait jeter les seize piastres comme ça, sans compter ?

Maintenant, elle n'avait plus le coeur à rien, ni à travailler, ni à se reposer, à rien. Plus de courage, plus d'espoir, plus d'ambition. Alors, en moins de trois jours, elle a fermé la pension Rapin.

Et après avoir trimé, s'être surmenée, avoir sué et cuit devant les fournaux, avoir servi les autres pendant trois mois, avoir, faute de chambre, dormi sur des chaises et un banc-lit sur la véranda, elle retourne à la ville, plus pauvre que lorsqu'elle en est partie.

Alors, l'hiver prochain, elle portera encore son vieux manteau de mouton tout usé, qui tombe en lambeaux, son mari donnera ses cours avec son complet râpé, élimé, et le pauvre Fernand continuera de se plaindre de douleurs dans le côté et si une attaque aiguë se produit, s'il arrive un malheur, il sera bien débarrassé de toutes les misères de la vie.

LE MOUTON NOIR

JULIEN Chantareau était le mouton noir de la famille. Un garçon qui avait mal tourné et dont l'avenir s'annonçait bien tristement. Quand on en parlait parmi les siens, c'était avec des mines lugubres pour déplorer le scandale qu'il causait par son inconduite, pour se lamenter du déshonneur qu'il jetait sur ses parents et pour s'inquiéter de ce qui l'attendait. Et toujours, l'on ajoutait avec de graves hochements de tête : Pour sur qu'il finira mal. La prédiction paraissait avoir des chances de se réaliser, car Julien Chantareau semblait réellement prendre plaisir à mal faire ; de gaieté de coeur, il marchait à sa perte. Oui, c'était certain qu'il détestait tous ses parents d'une haine profonde et qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour les humilier et les plonger dans l'inquiétude. Tout simplement, il empoisonnait leur vie. Tout jeune, ils l'avaient envoyé à l'Ecole de Réforme et il ne pouvait leur pardonner le tort irréparable qu'ils lui avaient causé. De parti pris, il était entré dans le chemin du vice, en souffrant lui-même, mais satisfait de souffrir du moment que les siens étaient malheureux. Triste situation. Déjà, il avait été envoyé en prison, avait fait un séjour au pénitencier et paraissait plus décidé que jamais à mal faire. Ah ! le pire n'est pas encore arrivé, disait-on tristement. C'était d'autant plus malheureux que la famille comptait parmi ses ascendants un

évêque et un député dont le souvenir était entouré, l'un de vénération et l'autre, de légitime fierté. Ah ! c'était affligeant de penser que ces hommes si estimés avaient parmi ceux de leur race un pareil mécréant. Et chacun le blâmait et le jugeait plus sévèrement du fait qu'il avait d'aussi illustres exemples à imiter et qu'il était devenu un tel félon. Ah ! s'il n'avait jamais eu parmi les siens que des cultivateurs, des bouchers, des épiciers ou des employés de bureau, certes, il n'aurait pas été excusable de se mal conduire, mais quand on a parmi ses grands oncles un évêque et un député, on devrait modeler sa conduite sur la leur. Noblesse oblige. Toujours, dans la famille, on parlait de l'évêque Isidore Chantareau et du député Napoléon Chantareau qui, par leur talent, leur travail et leur bonne conduite étaient arrivés, l'un à être le pasteur d'un grand diocèse et l'autre, à siéger au Parlement comme représentant d'un important comté. Ils avaient été les premiers de la famille Chantareau à occuper ces charges élevées.

Dans le salon de sa grand'mère, il les avait assez vues Julien, les photographies agrandies de l'évêque Chantareau, dans son costume épiscopal avec la mitre et la crosse, et le député Chantareau coiffé du tuyau qu'il portait dans ses campagnes électorales, alors qu'il prononçait les éloquentes discours qui lui avaient valu les suffrages de ses concitoyens et l'honneur d'occuper un siège au Parlement. Il les avait remarqués ces portraits lors de ses premières visites chez la vieille. Et comme planté sur ses petites jambes devant les lourds cadres dorés, il regardait les figures avec curiosité, la grand'mère avait dit : Ça, mon petit, c'est un évêque et un député. Ce sont des membres de notre famille. Ils ont bien réussi. Tâche de faire comme eux.

A écouter les doléances des Chantareau lorsqu'ils parlaient du malheureux mouton noir, on éprouvait de la sympathie pour eux et l'on comprenait leur juste affliction. Mais en toute cau-

se, en tout procès, il y a les deux côtés de l'affaire. Il aurait été intéressant de connaître la version de Julien.

Le père Chantareau était un modeste fonctionnaire qui, chaque jour, accomplissait consciencieusement sa tâche, mais sans initiative aucune. Justement, sa besogne routinière lui plaisait parce qu'elle ne demandait aucune décision à prendre, juste des formules à remplir. De même, sa vie privée, était régulière, sans écart. A l'âge de vingt-six ans, il s'était marié avec une jeune fille insignifiante, timide, veule et silencieuse. Julien Chantareau était né quinze mois après le mariage de ses parents. Un an plus tard, était arrivé une fille et ils lui avaient donné le nom de Julienne. Ils ne péchaient pas par excès d'imagination le mari et la femme Chantareau. Et il y avait la grand'mère Chantareau, veuve depuis quelques années, une femme autoritaire qui avait toujours mené son homme comme une mitaine. Comme elle s'ennuyait seule dans son logis, elle allait parfois chez son fils et, au moment de partir disait : Tiens, je vais amener cet enfant à la maison pour quelques jours. Ça va vous débarrasser et ce sera de la compagnie et de la distraction pour moi. Alors, Julien passait trois ou quatre jours chez sa grand'mère, après quoi, celle-ci le ramenait sous le toit paternel. Il avait cinq ans lorsqu'au cours d'une visite, la vieille dit à son fils : Pourquoi ne me le laisserais-tu pas ? Je l'élèverais. Ce serait moins de trouble et moins de dépense pour vous autres et il serait très bien avec moi. Devant le désir de la vieille, les parents avaient abandonné le petit Julien à la grand'mère et il était parti demeurer là-bas. On ne lui avait pas demandé son avis.

C'était un enfant ni pire ni meilleur que les autres, Julien Chantareau. Comme tous les jeunes, il était turbulent, aimait à crier, à courir, à jouer et il était un peu gourmand, mais pas de malice pour un sou. En grandissant, avec les années, il se serait calmé, serait devenu un être tranquille et pacifique com-

me son père, mais l'enfance, tout de même, c'est l'enfance. Au bout de quelque temps, il commença à regretter le changement survenu dans sa vie. C'était toujours de la part de sa grand-mère des: Cours pas tant, tu vas tout casser dans la maison. Crie pas si fort, tu m'étourdis. Essaie donc de rester sage un peu. Veux-tu pas parler tout seul comme ça, ça a l'air fou, et mille autres remarques de ce genre. En elle-même, elle se disait qu'elle avait bien du mérite à garder chez elle un pareil garnement. Même, elle en était arrivée à croire que c'était une charité qu'elle faisait là et que le petit lui devait beaucoup d'obligation. Il ne pouvait remuer, se tourner sans que la vieille se mette à grogner. Bien sûr qu'elle avait été le chercher chez son père, mais maintenant, l'enfant l'agaçait. Lui, ne disait pas que sa grand-mère était bien désagréable. A table, la vieille lui poussait une croûte, un bout de pain rassis, dur, disant: Toi qui as un si bel appétit, mange ça. Puis, un autre jour s'il y avait un morceau de viande brûlée ou de gras, un plat à moitié gâté, un légume cuit depuis une couple de jours et qui commençait à sûrir, elle le mettait dans son assiette, disant: Toi qui as un si bel appétit, mange ça. Et toujours ainsi. Mais un jour qu'elle avait fait une tarte aux fraises comme dessert et qu'après avoir mangé la tranche qu'elle lui avait servie, il en avait redemandé, elle lui avait durement répondu: Quand on est chez quelqu'un par charité, on ne prend pas deux fois du dessert. C'était comme s'il avait reçu un soufflet. A ce moment, il avait huit ans et n'était pas en mesure de comprendre toutes choses, mais il se rendait compte que sa grand-mère avait voulu l'humilier, le blesser et lui avait adressé une rebuffade absolument imméritée. Méchante, stupide, de mauvaise foi, voilà ce qu'elle était.

Par contre, lorsque sa mère venait prendre le dîner avec la petite Julienne, la vieille comblait la fillette d'attentions et de gâteries, lui donnait le meilleur de ce qu'il y avait sur la table, la

bourrait de friandises et n'oubliait jamais au départ, de lui donner une pièce de dix sous pour s'acheter des bonbons. Oui, la fillette choyée et le garçon traité en paria.

Souvent, la vieille amenait le petit dans le salon et le conduisant devant les deux portraits lui demandait : Et toi, quand tu seras grand, que feras-tu ?

Alors, gêné, hésitant, il balbutiait : J'sais pas.

Cela irritait la vieille qui avait de l'ambition et qui aurait aimé l'entendre répondre : Moi, je ferai un prêtre, un avocat, un docteur, quelque chose enfin. Mais ce timide et mol : Je ne sais pas, l'irritait, la désappointait.

Un jour, elle avait pris dans sa commode une petite boîte soigneusement enveloppée et l'ouvrant devant Julien en avait sorti un minuscule morceau de bois doré et lui avait dit : Tiens, ça c'est un morceau de la crosse de l'évêque Chantareau. Quand je mourrai, je te le laisserai. Et elle avait remis le précieux bout de bois dans sa boîte et l'avait serré dans sa commode.

Une fois par mois, deux religieuses arrêtaient à la maison et sollicitaient l'aide de la vieille pour les missions en Chine. Il fallait sauver ces pauvres petits chinois que leurs parents trop pauvres pour les nourrir, abandonnaient aux cochons ou laissaient crever de faim. Alors, elle avait toujours un billet de banque à leur donner. Vrai, elle était sensible aux malheurs des petits chinois, la vieille grand'mère et n'hésitait jamais à ouvrir sa bourse pour leur venir en aide.

Et les années passaient. Julien allait à l'école. Pas brillant, médiocre même, mais jamais de mauvaises notes. Bientôt, il aurait douze ans. Arrivant un jour à la maison après la classe, il ne vit pas sa grand'mère. Alors, il entra dans sa chambre pour voir si elle n'était pas là. Non, elle devait être sortie, mais il aperçut de l'argent sur un meuble, des pièces de vingt-cinq sous. Il les compta. Huit, empilées les unes sur les autres. Subitement, une impulsion le poussa à en prendre une. Ce fut

quelque chose d'irraisonné, d'irréfléchi. Ce qu'il comptait en faire, il ne le savait pas. Il tenait une pièce dans sa main lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir. Alors, un peu affolé, il la glissa rapidement dans sa poche. Vrai, il était rudement mal à son aise, mais il le fut bien davantage dix minutes plus tard. On sonna à la porte. C'était la femme de ménage à qui la vieille devait deux journées. Justement, celle-ci l'attendait et avait mis la monnaie toute prête sur le bureau. Elle prit les pièces et les compta en les mettant dans la main de la femme de peine. A sa surprise, elle n'en trouvait plus que sept alors qu'elle était bien sûre d'en avoir mis huit sur le meuble. As-tu pris vingt-cinq cents ? demanda-t-elle en regardant Julien d'un air méchant, irrité. Devant cette colère, impossible de dire oui. S'ils avaient été seulement tous les deux, peut-être bien qu'il aurait avoué, mais devant cette étrangère, il ne le pouvait pas, c'était trop humiliant. Non, balbutia-t-il enfin, mais il était devenu tout rouge. Alors, devant la femme qui se tenait là attendant son dû, la vieille plongea la main dans la poche de culotte du garçon et en retira la pièce disparue. Petit voleur ! petit voleur ! s'écria la vieille. Ah ! mauvais garnement, tu finiras mal !

Et pour commencer on le mit à l'Ecole de Réforme. On le prit cet enfant de douze ans pareil à tous les autres garçons de son âge et on l'enferma pour cinq ans avec les mauvais caractères, les incorrigibles, les dur à cuire. Il connut la sévère discipline, les révoltes refoulées, l'amertume de l'injustice. A causer avec ses nouveaux camarades, il comprenait que plusieurs de ceux-là avaient peut-être mérité d'être internés, mais lui, le condamner à passer cinq ans dans cette maison pour avoir dérobé une pièce de vingt-cinq sous à sa grand'mère c'était inique, odieux. Cette idée d'injustice le brûlait, faisait dans son esprit de terribles ravages. Parfois, la nuit, alors qu'il ne dormait pas, il rêvait de s'enfuir, mais comment ? Où aller ? Bien que tout jeune, il réalisait l'impossibilité, la folie de vouloir s'échapper. Il comprenait

qu'il lui fallait faire son temps, subir son injuste sort. Puis, peu à peu, il s'endurcit ; il acceptait les punitions, les humiliations, le travail, sans rien dire. Simplement sa haine contre ses parents devenait plus grande. Non, mais fallait-il qu'ils fussent vaches pour condamner leur enfant à une semblable existence ? Que des étrangers eussent agi de la sorte à son égard, il l'aurait un peu compris, mais son père, sa mère, c'était incompréhensible. Et cette vieille charogne de grand'mère, n'avait-elle pas commis un crime en prenant l'initiative de le faire interner. Une écoeurante, voilà ce qu'elle était. Ah ! il en ruminait des choses le soir sur son dur oreiller le petit Julien Chantareau. Tes père et mère honoreras. Ah, oui, les salauds, il les honorerait, maluron lurette.

Lorsqu'il les avait revus ses parents au sortir de l'Ecole de Réforme, il les avait scandalisés et horrifiés en leur déclarant dans un accès de rage : Vous avez gâté ma vie, vous avez ruiné mon avenir. Vous avez tué la joie en moi, vous avez sali mon enfance, mais sachez-le, je vais me venger. Je souhaite de devenir le plus grand vaurien que vous aurez connu et je vais faire de mon mieux pour y parvenir. Quand même je le voudrais, je ne pourrais pas oublier et être heureux. Vous qui auriez dû être mes protecteurs, non seulement vous avez failli à votre devoir, mais vous avez étouffé tout ce qu'il y avait de bon en moi, vous avez écrasé tous les sentiments nobles et généreux que je possédais. Vous m'avez implacablement meurtri le coeur. Eh bien, préparez-vous maintenant à souffrir. Ah ! vous avez l'évêque Chantareau et le député Chantareau dans la famille. Maintenant, vous aurez le vaurien Chantareau.

Il était amer, aigri, fielleux. C'était comme si on lui avait inoculé le virus de la haine. A la place du coeur, c'était, lui semblait-il, une poche de haine qu'il portait en lui, une espèce de tumeur. Ah ! si on avait pu lui pomper cette haine, comme un chirurgien pompe et vide un sac de pus, il serait devenu un

homme normal, il aurait mené une petite vie paisible, aurait pu être heureux dans la faible mesure où le sont les autres humains. Mais toujours, il était rongé par cette haine. Il haïssait son père, sa mère, sa soeur et surtout sa grand'mère. Comme il comprenait cet aveu qu'un de ses camarades de l'Ecole de Réforme lui avait fait au temps maudit de sa détention : Le plus beau jour de ma vie, c'est celui où j'ai voulu tuer mon père. Il haïssait son père, ce sans-cœur qui, docilement, l'avait abandonné, avait, sans protester, signé le papier qui l'emprisonnait pour cinq ans dans cette institution de malheur ; il haïssait sa mère, cette femme sans entrailles, cette guénille qui n'avait pas élevé la voix, n'avait pas dit un mot pour le défendre, lorsque la vieille avait décidé de l'envoyer à cette maison de peine ; il haïssait sa soeur qui avait toujours été choyée, gâtée et qui le considérait avec un insultant mépris, le regardait comme une bête galeuse, mais surtout, il haïssait d'une haine féroce, inextinguible, cette marâtre, cette punaise de grand'mère qui ne lui avait donné à manger que les déchets de sa cuisine et qui, pour une peccadille, avait empoisonné sa vie. Ah ! un bon cœur, une belle âme cette grand'mère. Une piastre par mois pour sauver les petits chinois et cinq ans de réclusion à l'Ecole de Réforme à son petit-fils pour lui avoir dérobé vingt-cinq sous, cinq longues années derrière des fenêtres à barreaux. Les cinq plus belles années de sa vie qu'on lui avait volées, ces années où il aurait dû rire jouer, goûter les joies du jeune âge. Ah ! l'amour des parents, quel réconfort pour les enfants ! En pensant à cela, il sentait un flot de haine couler dans ses veines.

On lui avait appris les rudiments du métier de cordonnier et il se trouva un emploi mal rémunéré dans une petite boutique. Du matin au soir, il raccommodait des vieux souliers, posait des semelles, remplaçait des talons éculés. Ah ! la belle vie.

Alors, le dimanche, il s'enivrait avec de la bière et s'amusait à passer et à repasser devant la maison de ses parents et celle de

sa grand'mère. Même un samedi soir qu'il avait bu plus que de coutume, il fut arrêté par la police et dut faire huit jours de prison. Ses parents le sauraient sûrement. Il était heureux. C'était un commencement de vengeance.

Puis, vers les vingt ans, il rencontra une espèce de traînée et l'installa dans la chambre qu'il occupait, vivant en concubinage avec elle. Et il passait ses samedi soirs et ses dimanches à vider des caisses de bière. Vrai, il ne menait pas une existence bien édifiante et n'avait pas une conduite bien recommandable, Julien. Ses parents étaient bien humiliés et bien malheureux.

Souvent, assis sur son banc de cordonnier, occupé à enfoncer des clous dans une semelle, il ruminait des choses. Il s'apitoyait sur son sort. Oui, ça aurait été bon de vivre comme tout le monde, d'exercer un métier propre et qui rapporte un bon salaire, de loger dans une petite maison bien tenue, de manger de bonnes choses, de dormir en paix sans être continuellement rongé par la haine. Ah ! il y en a qui gagnent bien agréablement leur vie, comme par exemple les commis de banque, toujours mis comme des cartes de mode et recevant derrière leur loge grillagée l'argent que le public leur apporte et le remettant ensuite à d'autres clients riches qui n'ont qu'à signer des chèques pour retirer des poignées de beaux billets. Oui, une occupation bien plaisante que de compter tout le temps de l'argent, d'arriver au bureau vers les dix heures et de finir sa journée à quatre heures. Lui, il réparait des vieux souliers et il était un crève-la-faim, un mange-misère et il le serait jusqu'à la fin de ses jours. Tout ça, par la faute de sa grand'mère et de ses parents. La vieille poison ! Ce qu'il aurait eu du plaisir à l'étrangler, à lui tordre le cou. Mais non, pas cela. Elle ne souffrirait qu'un moment et ce serait fini. Plutôt lui faire honte, l'humilier, lui torturer l'esprit. Bien certain, tant qu'il vivrait elle se ferait du mauvais sang en pensant à son vaurien de petit-fils. Ah ! ce qu'il la

détestait ! Parfois, en rapiécant une bottine percée, il lui semblait qu'il allait vomir la bile qui était en lui, toute cette haine qui l'étouffait.

Un soir que la rage l'étranglait, il monta dans un taxi, assomma le chauffeur et le vola. Cela lui valut deux ans de pénitencier. Au cours du procès, il remarqua un journaliste qui prenait des notes dans la salle. Alors, passant près de lui après avoir été condamné : Faites-moi un beau gros titre, dit-il. Puisqu'il s'en allait au bagne, il voulait l'annoncer à la famille, le faire savoir aux parents comme d'autres leur annoncent qu'ils partent en voyage de plaisir en Floride, aux Antilles, en Europe. Ah ! on fait comme on peut dans la vie.

Cette haine qui était en lui était comme une plaie purulente qui se refuse à guérir. C'était comme la syphilis qui pourrit le corps humain. Mais le plus triste, c'est que ce n'était pas son corps qui était atteint, c'était son cerveau, son esprit. C'était une maladie mentale. Le corps, quand il est malade, on peut toujours le soigner, ou même l'opérer, mais quand c'est l'esprit qui est malade, que peut-on faire ?

Lorsqu'il sortit du pénitencier, sa première question fut : La vieille garce est-elle morte ? La vieille garce c'était sa grand-mère. Non ? Tant mieux, elle souffrirait plus longtemps.

Le séjour au bagne ne l'avait pas calmé. A peine sorti, il reprit sa vie crapuleuse. Quelques mois plus tard, il amenait vivre avec lui une femme mariée qu'il avait enlevée à son mari. Torrieu ! il voulait du scandale, lui.

Ah, vrai ! les Chantareau étaient désolés, bien malheureux. Sans cesse ils se lamentaient sur sa triste conduite et se demandaient avec appréhension quel nouveau mauvais coup il allait commettre. Quel malheur d'avoir un enfant qui a mal tourné, qui ne respecte rien et qui se plaît à causer de la peine à son père et à sa mère !

Sa soeur Julienne maintenant mariée avait déclarée : Moi,

je le renie pour mon frère. Je ne veux jamais le revoir. Qu'il ne s'avise pas de venir à la maison. Je ne lui ouvrirai pas la porte. Oui, je le laisserais crever de faim dans la rue. C'est ce qu'il mérite. Tous les jours, je prie le bon Dieu de venir le chercher. Quel bon débarras ce serait !

Et la vieille grand'mère assise l'après-midi dans son salon en face des portraits de l'évêque Isidore Chantareau et du député Napoléon Chantareau avait une figure bien amère, bien déjetée. Quand on est arrivé à soixante-quatorze ans, quelle calamité que d'avoir un petit-fils qui fait le désespoir des siens ! Dans le silence de sa maison, sa tête grise penchée, le menton sur la poitrine, elle soupirait bien fort.

Maintenant, il sombrait vite, Julien. Très souvent ivre et végétant misérablement avec sa triste compagne. Comme cela se conçoit, le travail devenait difficile à obtenir. Un patron ne s'embarrasse pas d'un ouvrier sur lequel il ne peut compter, qui arrive fatigué à l'atelier et qui gâche la besogne qu'on lui confie. De nouveau, il fit de la prison pour avoir causé du désordre dans une taverne.

Ses parents étaient bien affligés. Certains jours, ils en parlaient avec des figures allongées et en arrivaient toujours à la conclusion qu'il finirait mal. D'ailleurs, ce n'était pas surprenant. Il avait mal commencé et l'Ecole de Réforme ne l'avait pas corrigé. Mauvais sujet il était resté. Le mouton noir, voilà ce qu'il était. Ah ! c'était bien triste pour de braves et honnêtes gens que d'avoir un pareil fils. Non, bien sûr qu'il ne tenait pas d'eux. Mais que voulez-vous, chacun a ses épreuves et si tous les enfants étaient de bons enfants, ce serait trop beau, le monde serait trop heureux. Tout de même, c'était bien contraignant pour une famille d'avoir comme ça un mouton noir. Et sûr comme le soleil se lèverait demain, il finirait mal...

C'était fatal et la chose arriva.

Oui, la haine était plus forte que tout et il fallait que l'abcès

crève. Il dormait sur un oreiller de haine, il baignait dans la haine. Il était comme une voiture dont une roue est prise dans une ornière, qui n'en peut sortir, qui doit la suivre jusqu'au bout. Lui, il devait aller jusqu'au bout de sa haine. Depuis longtemps, il était un vaurien. Ce n'était pas assez. Il serait un assassin, il serait pendu et sa maudite famille serait stigmatisée à jamais. Julien logeait chez un couple âgé. Un samedi soir, il but plus que de raison, but toute la nuit, et au matin, comme s'il se fut résolu au suicide, il pénétra dans la chambre des vieux pendant leur sommeil et, avec un marteau qu'il maniait comme un forcené, leur défonça le crâne, leur démolit la figure, faisant une bouillie sanglante sur les oreillers. Il ne leur en voulait aucunement à ces pauvres gens, mais il désirait en finir avec son pitoyable destin. Et il avait pris ce moyen. Arrêté le jour même, il avoua son crime.

Au procès, le procureur de la couronne eut la partie belle et il écrasa l'accusé sous un réquisitoire terrible. Il le montra tout jeune encore, volant sa bienfaitrice, sa vieille grand'mère qui l'élevait avec un soin et un dévouement dignes des plus grands éloges. Alors, pour le réformer, on l'avait placé dans une institution pour jeunes garçons, on l'avait confié à des religieux dont le zèle, la compétence et la sage direction étaient trop connus pour qu'il fût nécessaire de les rappeler. On leur confia ce jeune dévoyé afin de redresser son caractère porté au mal. Ces dignes éducateurs lui donnèrent l'instruction, lui apprirent un métier afin qu'il fût plus tard en mesure de gagner honnêtement sa vie ; ils l'habituerent aussi à pratiquer les exercices de notre sainte religion qui est un si grand appui pour maintenir l'homme faible dans le droit chemin. Ah ! le dévouement des bons religieux avait été bien mal récompensé. Au sortir de l'institution, l'accusé s'était fait remarquer par sa regrettable inconduite. Il s'était adonné à l'ivrognerie, avait passé ses soirées dans des salles de pool avec des camarades moins que recommandables,

avait eu des moeurs extrêmement déplorables, vivant en concubinage avec des femmes de la dernière catégorie, se livrant au vice, au vol, faisant de la prison, puis du pénitencier et aboutissant finalement au meurtre. Rien, ni l'amour des parents, ni les bons traitements des religieux n'avaient eu aucune influence sur lui. C'était l'incarnation de l'esprit du mal comme il l'avait prouvé en demandant à un journaliste lors d'une de ses condamnations de lui faire un beau gros titre. Cela seul, dit-il, témoigne de la triste mentalité de l'homme qui est devant la justice. Vous voyez là l'un de ces êtres, bien rares heureusement, imbus de perversité. C'est une bien cruelle épreuve pour une honorable famille dont le nom a été illustré dans le passé par un haut dignitaire de l'église qui a brillé par ses vertus et par un patriote distingué dont la parole éloquente a souvent retenti au sein du Parlement où il a défendu comme député les intérêts de ses concitoyens avec la noblesse de coeur et d'esprit qui le caractérisait. Que feraient-ils ces illustres ascendants de l'accusé ici à la barre ? Intercéderaient-ils pour lui ? Non, ils rougiraient de honte à l'exposé des crimes de ce mouton noir et ils l'abandonneraient à son triste sort. Ils diraient : Que justice soit faite. Je réclame la peine de mort.

Que pouvait la défense devant ces faits patents, indéniables ? Rien. L'avocat du jeune homme présenta une faible défense.

Le jury délibéra seulement dix minutes et rapporta un verdict de coupable.

Julien Chantareau fut condamné à être pendu.

La veille de son exécution, on lui demanda ce qu'il désirait avoir pour son dernier repas. Le menu n'a aucune importance pour moi, dit-il, mais si vous voulez cependant m'accorder une faveur, ce serait de me donner une feuille de papier et un bout du câble avec lequel je serai pendu demain. L'étrange requête lui

fut accordée et l'un des gardes lui apporta un échantillon de corde de la longueur d'un cigare.

La nuit, dans sa cellule, il écrivit la lettre suivante :

A ma famille,

C'est mon dernier soir. Demain, je monterai sur l'échafaud, j'y monterai sans regret, car vous avez empoisonné ma vie et elle ne vaut rien pour moi. A ce moment suprême, je vous accuse toutefois d'être la cause de ma triste fin. J'espère qu'elle vous causera assez de honte pour le reste de vos jours. Ah ! vous avez prié pour que je meure, pour ne plus avoir à rougir de moi, mais même disparu le souvenir du pendu restera. Je vous envoie un bout de la corde que le bourreau me passera au cou. C'est le souvenir que je vous laisse. Et puissiez-vous tous ainsi que vos descendants finir de cette manière. C'est la grâce que je vous souhaite.

Julien Chantareau.

Il serait le premier des Chantareau à être pendu, mais il n'aurait pas son portrait, la corde au cou, dans le salon de sa grand'mère.

LES TROIS SOEURS

ELLES étaient trois soeurs.

Trois soeurs dont un destin bizarre et tragique avait bouleversé la vie, en avait fait des êtres veules et désespérés.

Trois soeurs qui, dans la loterie du sort avaient tiré un mauvais numéro, trois soeurs dont une étrange fatalité avait fait de tristes victimes.

Les hommes qu'elles avaient croisé à un moment sur leur chemin, auxquels elles avaient lié leur existence, y avaient jeté le désarroi et le malheur, ou le deuil, l'avaient complètement ruinée.

Adèle, l'aînée, s'était mariée à vingt-deux ans. Elle avait épousé un électricien, Omer Rozier. Sobre et travailleur ce mari, mais taciturne, nullement expansif. Caractère étrange, toujours renfermé en lui-même, toujours songeur. Même dans les premiers temps de son mariage, on ne pouvait savoir s'il était heureux ou malheureux. Jamais un reproche, jamais un mot désagréable, mais jamais une attention aimable, gentille. Adèle se disait qu'il changerait probablement, qu'il deviendrait plus aimable lorsqu'ils auraient un enfant. Aussi, se réjouit-elle lorsque cinq mois après leur entrée en ménage, elle put supposer qu'elle deviendrait mère. Un soir, elle informa son mari de ses

espérances. Il ne témoigna ni joie ni mécontentement. Les jours passèrent. Un matin, Omer Rozier partit à l'heure habituelle pour son travail. Il ne revint pas le soir pour le souper. Nerveuse tout d'abord, puis inquiète et alarmée comme le temps passait sans que son mari revint, elle l'attendit à la maison se demandant quelle raison pouvait bien le retenir, le mettre si en retard. Puis, n'en pouvant plus, elle descendit chez son propriétaire, au rez-de-chaussée, et fit téléphoner aux hôpitaux, à la police, à la morgue. Rien. Nulle part on n'avait vu Omer Rozier. La nuit s'écoula et il ne revint pas. A bonne heure le lendemain, Adèle se rendit à la boutique où son mari était employé. On ne l'avait pas vu la veille. Il avait été absent et il l'était encore ce jour-là. Affolée, Adèle courut chez tous les parents de son mari, puis chez les siens propres. Personne ne l'avait aperçu. Adèle l'attendit encore tout ce jour-là, toute la nuit, les jours suivants. Pas de mari. Des semaines, des mois passèrent et rien. Jamais il ne reparut, jamais il ne donna de ses nouvelles, jamais personne ne le rencontra, n'en entendit parler. Il était disparu aussi complètement que s'il n'eût jamais existé. Les journaux publièrent son portrait et en donnèrent une description. Tout fut inutile. Était-il mort ? Parti au loin ? Nul n'aurait su le dire.

Adèle et son mari avaient vécu six mois ensemble. Maintenant, c'était comme si elle était veuve. Dans son for intérieur elle se disait que son homme reparaitrait un jour, qu'il écrirait, enfin, qu'elle le retrouverait. Elle ne désespérait pas de le revoir, mais en attendant, il fallait aviser, il lui fallait vivre. Lorsqu'il s'était marié, son mari ne possédait pas d'économies. Donc, il lui fallait gagner de l'argent car elle était sans ressources. Puis, il y avait l'enfant qui allait venir. Elle fit des démarches et accepta toutes les tâches qu'elle put trouver. Elle fit de la couture, prit soin d'une vieille malade impotente, fit même des ménages. Elle réussissait à subsister.

Six mois après la disparition de son mari elle mit au monde un garçon qui reçut au baptême le nom de François. Et le père ? Où était le père en ce moment ? Que faisait-il ? Adèle se posait ces questions cent fois par jour, mais le mystère qu'elle cherchait à approfondir restait aussi impénétrable que jamais.

Péniblement, difficilement, Adèle gagnait sa vie et celle de son enfant. Lentement, les jours s'écoulaient. Le soir et les dimanches, alors qu'elle avait un peu de loisirs, Adèle songeait au mari envolé, à cette inexplicable disparition. Toute son existence était gâchée, gaspillée.

Le petit François grandissait lentement. Il eut la rougeole ; une autre année, la scarlatine. Un jour de septembre, sa mère l'envoya à l'école. Il avait six ans. Puis il fit sa première communion. Les étapes ordinaires de l'enfance. Depuis longtemps déjà, sa mère avait sur la figure une expression d'accablement. Elle avait vingt-neuf ans et on lui en aurait donné quarante. Tous ses soucis, sa vie manquée, l'avaient vieillie avant l'âge. D'autres années passèrent. La vie continuait son cours, une vie précaire, pénible, monotone, sans joie, sans espoir. La mère était attelée à une tâche. Elle tirait de toutes ses forces, mais son énergie et sa vitalité s'usaient précocement. Son fils grandissait cependant. Quinze ans, seize, dix-sept. La mère Adèle était vieille ; une loque humaine. Ce serait bientôt au tour du fils de se mettre à l'oeuvre, de subvenir aux besoins de la maison, de jouer son rôle d'homme et de soutien de famille. Il avait fini d'aller au collège et il se cherchait une situation. Tâche difficile. Un jour, le hasard lui fit rencontrer chez le barbier un particulier qui après lui avoir posé quelques questions lui offrit une place dans son bureau.

— Un travail facile. Quant au salaire, on s'entendra bien. Tu ne regretteras pas d'avoir travaillé pour moi.

M. Georges Farin, tel était le nom du patron. François pourrait se présenter le lendemain matin. Ravi, le jeune hom-

me l'était au-delà de toute expression. Enfin, il allait pouvoir travailler, gagner sa vie et aider sa mère qui paraissait si fatiguée.

Le bureau de M. Farin se trouvait au-dessus d'une épicerie. Dans des boîtes se trouvaient des milliers de coupons fraîchement imprimés. Des billets de loterie. Il y en avait vingt mille que lui expliqua M. Farin. Il s'agissait pour François de les remettre par lots de cent, deux cents, ou mille, aux dépositaires qui viendraient les chercher. Il aurait la charge du bureau, car lui, M. Farin était presque toujours au dehors. François était novice dans la vie, mais tout de même, il savait que c'était là un commerce clandestin, illicite, mais quoi, pouvait-il refuser l'occasion qui s'offrait ? Quand on n'est pas riche, on ne choisit pas les places. François avait hâte d'être rendu au samedi pour retirer son salaire. Malheureusement, le patron ne se montra pas au bureau ce jour-là et le jeune commis rentra à la maison maternelle bien désappointé. Le lundi, après bien des hésitations, il osa parler de son salaire à M. Farin.

— Tu veux de l'argent ? J'en veux aussi ; tout le monde en veut, mais il n'y en a pas pour tout le monde. Moi, je n'en ai pas dans le moment et il m'en faudrait cependant. Tu sais les affaires sont dures. Patientes un peu et tu ne perdras rien.

Pour une douche, c'en était une vraie et glacée. Tout de même, François se dit qu'il valait mieux attendre quelques jours que de courir après des places introuvables. Donc, il patientait. Le patron ne faisait que de très brèves apparitions à son bureau. Il faisait la collection. Pendant ce temps, le commis remettait aux clients qui se présentaient les liasses de billets de loterie et il prenait un récépissé. Et ces billets se débitaient ensuite dans de petits restaurants, des boutiques de barbiers, etc. Un matin, comme il venait d'arriver au bureau, François entendit des pas lourds qui montaient l'escalier. Plusieurs hommes s'amenaient en même temps. Ils entrèrent en maîtres dans les quartiers de la loterie et demandèrent où était le patron. Fran-

gois l'ignorait. C'était une escouade de détectives. Ces hommes saisirent les boîtes contenant les billets, tous les papiers qui étaient dans la pièce, même le clavigraphie, et les descendirent dans leur voiture qui les attendait en bas, à la porte. François dut aussi les accompagner aux quartiers de la police où il fut jeté dans une cellule.

Il lui semblait que c'était un mauvais rêve. Ainsi, il avait travaillé et non seulement il n'avait pas été payé, mais il était pour ainsi dire en prison. Pendant trois jours, il fit d'amères méditations, puis il fut remis en liberté lorsqu'il fut prouvé qu'il n'était qu'un pauvre employé, dupe de son patron.

Au début de sa carrière de jeune homme, cette aventure lui porta un coup terrible. Rentré chez lui, il fut quelques jours comme assommé, ne pensant qu'à l'injustice dont il avait été victime. Et que faire maintenant ? Les jours qu'il avait passé dans les cellules de la police l'avaient complètement démoralisé. Pour comble, son nom avait été mentionné dans les journaux lors de la descente des détectives aux quartiers de la loterie et il n'osait se présenter nulle part pour chercher de l'ouvrage. Il fallait pourtant faire quelque chose. Alors, une idée baroque, une idée folle le prit : s'en aller à l'aventure. Parcourir les campagnes où l'on pouvait se réchapper plus facilement que dans les villes, croyait-il, et accepter toutes les besognes qu'il trouverait, les travaux les plus durs, les plus pénibles, du moment qu'il ne s'agirait plus de loterie. Oui, c'était cela, il fallait partir, s'éloigner, pour quelque temps au moins. Il n'en voulait rien dire à sa mère. Non, bien sûr, parce qu'elle voudrait le retenir à tout prix et qu'il voulait s'en aller. Ce serait une scène pénible. Il fallait l'éviter. Pas d'adieu. Un jour qu'elle était sortie, il mit ses vêtements propres, fit un paquet d'une couple de chemises, de trois paires de chaussettes, de quelques mouchoirs et partit...

Très tôt, il constata que son aventure n'était pas un succès.

Non, la campagne n'était pas une Terre promise Il arrêta aux maisons, demandait à travailler, mais le mari était quelque part aux champs. A plusieurs reprises, il se rendit presque au bout d'une ferme, mais seulement pour éprouver un refus, pour s'entendre dire qu'il n'y avait pas d'ouvrage.

— Vous n'auriez pas besoin d'un bon jeune homme pour vous aider ? demandait-il.

— Sais-tu atteler les chevaux ? lui demanda l'un des fermiers après l'avoir toisé un moment.

— Non, avoua François.

— Sais-tu tirer les vaches ? Sais-tu battre le grain au moulin ?

Et François de répondre timidement qu'il ne savait pas.

Alors le fermier d'un ton sarcastique : Connais-tu la différence entre une vache et un taureau ?

Comprenant qu'on se moquait, François resta silencieux.

— D'où viens-tu ? demanda encore le fermier.

— De Montréal.

— Alors, si tu ne sais pas atteler les chevaux, si tu ne sais pas tirer les vaches, si tu ne sais pas battre au moulin, pourquoi viens-tu chercher de l'ouvrage en campagne ? conclut le fermier.

Et le soir, n'ayant pas d'argent en poche et l'estomac criant famine, il dut se décider à demander son pain.

— Vous ne pourriez pas me donner à manger, demanda-t-il à une femme qui revenait de l'étable avec une chaudière de lait.

— Ben, attends un peu, t'en parleras à mon mari quand il arrivera.

Alors, il s'assit sur une bûche devant la remise et attendit. Peu après, l'homme arrivait : un grand chapeau de paille, des salopettes bleues, chemise de coton déteinte et jaunie par les sueurs, barbe de quatre jours, figure sans expression.

François répéta sa demande.

— C'est bon, tu mangeras la soupe en famille. En attendant, tu vas tourner la meule et je vais affiler ma faux.

Et sous la remise, François tournait la manivelle pendant que le laboureur aiguisait la lame d'acier.

— Souper ! cria la femme.

Trois jeunes garçons de huit à douze ans, arrivèrent du côté du champ et se mirent à table avec les parents, examinant en silence le jeune étranger. Le repas se composait de soupe aux pois, de lard salé et de pommes de terre avec de la mélasse comme dessert. Chacun cassait une bouchée de pain, la piquait avec sa fourchette et la trempait dans la soucoupe, au centre de la table.

Tout en mangeant, François avait eu à répondre à une foule de questions que lui posait le cultivateur et auxquelles il répondait évasivement. Il aurait bien aimé à passer la nuit là, mais il ne pouvait se résoudre à demander cette faveur. Lorsqu'on se leva de table, il remercia ses hôtes et, prenant son chapeau et son petit paquet de linge, les jambes lasses, s'éloigna sur la route. Non loin de là, il rencontra une grange déserte dont la porte était maintenue fermée par une grosse pierre qui y était appuyée. Il l'ouvrit. La grange était remplie de foin et d'avoine. Il y en avait tellement que l'on avait laissé dans la batterie un tas de gerbes qui n'avaient pu trouver place dans les tasseries. Fatigué, perdu, éprouvant le besoin de se reposer, de dormir, il s'étendit sur la paille et, un moment plus tard, il plongeait à l'abîme du sommeil.

Le lendemain, il lui fallut reprendre la route, chercher du travail et trouver à manger.

François errait par les chemins, souvent fort affamé. D'ordinaire, il couchait dans les granges. On dormait bien et c'était moins gênant et moins humiliant que de demander aux gens. Il faisait l'apprentissage de la misère.

Depuis quinze jours, il vagabondait et il n'avait pas trouvé de travail. Il était bien las et bien découragé. Oui, ce serait mieux de retourner en ville.

Un soir qu'il pleuvait, qu'il faisait noir et froid, il demanda à plusieurs maisons l'hospitalité pour la nuit. Il aurait tant aimé à coucher dans un lit, mais à chaque endroit, on lui répondait qu'on n'avait pas de place. Sa mine de vagabond n'était pas rassurante. Ainsi rebuté, il chercha encore un abri dans une grange. Il y faisait très sombre et les tasseries paraissaient remplies de gerbes jusqu'au faite. En tâtonnant, il rencontra une échelle conduisant au grenier de l'étable attenante à la grange. Il y grimpa et se trouva sur un amoncellement de foin. Très las et transi, il se fit un lit dans le fourrage et s'endormit profondément.

Il dormait depuis des heures lorsqu'il fut soudain réveillé en sursaut par une douleur aiguë. Il venait d'être mordu ou quelque chose comme cela à la jambe. Il poussa un hurlement de douleur et se tordit sur le foin. Des ténèbres insondables régnaient dans ce grenier et l'on ne voyait absolument rien. Fou de douleur et d'effroi, François se mit à crier et voulut se mettre debout, mais de nouveau, il fut comme mordu, sentit comme des crocs plonger dans sa chair, dans ses entrailles. Affolé, il hurla désespérément, ne voyant rien et ne comprenant pas ce qui lui arrivait. Et ce fut quelque chose d'atroce. Dans le noir, sans voir d'où venaient les coups, il sentait des dards s'enfoncer rageusement dans son corps et dans ses membres sans qu'il pût les éviter.

C'était le fermier qui, levé chaque matin avant le jour pour soigner ses bêtes et faire son train était monté au grenier chercher du fourrage pour ses chevaux. En envoyant au hasard sa fourche dans le foin, il avait déchiré la jambe du vagabond. Celui-ci avait crié, mais l'homme était sourd, complètement sourd depuis son enfance, sourd comme les pierres. Il n'aurait pas entendu les

trompettes du jugement dernier. Les clameurs du vagabond emplissaient le grenier et la grange, mais ses oreilles ne les percevaient pas. Sentant que quelque chose avait remué là, près de lui, dans les ténèbres, il avait été surpris, alarmé et, pour se défendre d'un danger possible, d'un ennemi invisible, il avait dardé furieusement avec sa fourche. Il la sentait pénétrer dans quelque chose de résistant, quelque chose dont il ne pouvait deviner la nature, quelque chose qui remuait. Il n'entendait pas les cris de douleur et de désespoir de François et il dardait toujours. Il s'arrêta enfin, puis alarmé, sortit du grenier, et redescendit l'échelle. Un moment après, il revenait avec un fanal et accompagné de son fils, garçonnet d'une douzaine d'années.

— C'est un homme qui braille, qui braille c'est effrayant, son père, fit le garçon en arrivant au pied de l'échelle.

Tous deux, ils montèrent, le père précédant le fils et s'éclairant avec sa lanterne. Sur le foin, ils virent un jeune homme qui se tordait, ses mains pressant son ventre et gémissant de façon déchirante. Il était couvert de sang et sa figure était celle d'un agonisant. Atterré de ce qu'il voyait, de ce qu'il venait de faire, l'homme confia le fanal à son fils et prenant le blessé dans ses bras, le chargea sur son épaule et péniblement, avec toutes les misères du monde, redescendit l'échelle avec son fardeau pendant que le sang ruisselait sur lui et mouillait sa chemise, comme la sueur, l'été, par les journées de grande chaleur. Il déposa sa charge sur le plancher de la grange. Et toujours, le malheureux continuait de gémir de façon lamentable et le sang qui sortait de sa chair déchirée coulait sur la paille.

— Cours atteler le noir sur le boghei, ordonna l'homme à son fils. J'vas aller cri le docteur, car il va mourir.

— Oui, son père, vous l'avez pas mal abîmé, répliqua le fils.

— Vite, vite ! commanda le père.

Et avec son fanal dont la flamme vacillait au vent, dans le noir, le garçonnet se dirigea à la course du côté de l'écurie où

rapidement, il harnacha le cheval qu'il mit entre les brancards de la voiture.

De son côté, le fermier se précipita du côté de la maison où il prit une pailleasse qu'il plaça à l'entrée de la grange. Aidé de son fils il y étendit le blessé. Le père sauta ensuite dans le boghei et le noir partit au grand trot.

François se lamentait toujours et perdait son sang. La ménagère accompagnée de son fils vint voir l'infortuné jeune homme. Apitoyée, elle se pencha sur lui :

— Comment te nommes-tu demanda-t-elle.

François avait les yeux à demi ouverts et il comprit la question car il leva faiblement vers la femme un regard dans lequel la mort se voyait déjà, mais il ne répondit pas.

— Comment te nommes-tu ? questionna de nouveau la fermière.

— Non, non, répondit le blessé d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

Il ne voulait pas révéler son nom. Il voulait mourir inconnu.

Un pauvre vagabond blessé à mort agonisait dans une grange.

Il continuait de gémir et de se lamenter.

Le médecin demeurait à trois milles de la ferme. Il s'écoula plus d'une heure et demie avant qu'il fut auprès du moribond. Lorsqu'il arriva, François était sans connaissance et la pailleasse était toute rouge et humide de sang. Avec des gestes hâtifs, le médecin lui enleva ses vêtements. Les dents d'acier de la fourche lui avaient fait quinze blessures profondes.

— Il est fini, déclara le médecin.

Néanmoins, il lui versa un stimulant entre les dents. Un moment, le blessé ouvrit à demi les yeux et dans un gémissement, poussa une plainte : Maman, maman !

Ses yeux se refermèrent. Il était mort.

Le pauvre malchanceux, il était mort en petit gilet. Pendant quinze jours, son cadavre séjourna à la morgue, mais on ne put découvrir son nom et il fut inhumé dans un coin du triste cimetière de la campagne où s'était terminé sa pitoyable aventure.

Dix-huit ans après son père, le fils avait disparu à son tour de la maison, disparu pour ne plus revenir. Et sa mère désolée l'attendit en vain jusqu'à son dernier jour.

* * *

Victorine, la cadette, grosse fille brune, aux formes plantureuses avait, au sortir de l'école, fait l'apprentissage du métier de couturière. Désireuse de gagner sa vie, elle avait pendant quelque temps, travaillé pour une femme qui confectionnait à domicile des pantalons pour une maison juive. Puis, dégoûtée du salaire de famine qu'elle recevait, elle était entrée comme commis dans un magasin de chaussures. C'était une bonne nature, sans malice aucune et douée d'une figure sympathique. Une brave fille. Elle plaisait fort à Napoléon Harbois, fils d'un commerçant de foin, travaillant pour son père, qui lui rendait visite trois soirs par semaine. L'été, ils allaient chaque dimanche soit au Parc Sohmer soit au Parc Dominion. Pendant trois ans, les deux jeunes gens se virent ainsi régulièrement puis, comme cela devait arriver, ils se marièrent un samedi de juin. Le père Harbois avait bien fait les choses. Il avait meublé une maison pour le jeune couple et il payait un bon salaire à son fils.

Victorine s'estimait satisfaite. Elle avait un mari rangé, aux habitudes régulières. Plus tard, il succéderait à son père dans son commerce. L'avenir s'annonçait bien.

Un jour de janvier, le père Harbois envoya son fils à St-Hyacinthe pour voir par lui-même le foin que certains cultivateurs de l'endroit étaient venus lui offrir. Comme Napoléon tardait à revenir, et qu'il ne donnait pas de nouvelles, le vieux

commerçant alla aux informations. Son fils, apprit-il, n'était jamais allé à St-Hyacinthe. Les cultivateurs qu'il devait rencontrer l'attendaient encore. Des gens avaient vu Napoléon prendre le train. Un voyageur racontait même qu'il l'avait remarqué dans le wagon des fumeurs avec son pardessus de chat sauvage posé, à côté de lui sur le siège. Personne cependant ne l'avait vu débarquer. Il était disparu aussi mystérieusement que le mari d'Adèle, la soeur aînée. Le père Harbois s'adressa à la police qui fit des recherches, mais sans résultat. Tout ce qu'on savait, c'est que le jeune homme était parti pour St-Hyacinthe, mais où était-il allé ? Nul ne le savait.

Victorine était au désespoir.

— Il lui est sûrement arrivé malheur, disait-elle. Mais quoi ?

Trois mois s'écoulèrent et le printemps s'annonça. Puis un jour, un fermier qui marchait sur la voie ferrée aperçut quelque chose de noir dans la neige fondante, dans le fossé longeant la route. Intrigué, il s'approcha pour voir ce que c'était. A son horreur, il reconnut que cette chose qui avait excité sa curiosité était un cadavre. Evidemment, il avait passé une partie de l'hiver dans la glace et la neige, mais malgré cela, il était déjà absolument méconnaissable. Appelé d'urgence, le fourgon de la morgue le transporta à Montréal et les journaux parlèrent de la lugubre trouvaille. Le père Harbois eut le pressentiment que ce pouvait être là le corps de son fils Napoléon. Accompagné de sa bru, il alla voir le cadavre. Lorsque l'employé ouvrit le tiroir et souleva le drap recouvrant la forme du mort inconnu, ils virent un affreux masque noir, enflé, aux traits déformés, et impossibles à reconnaître. Les habits étaient en lambeaux, des loques, mais un foulard de laine mieux conservé que Victorine avaient donné à son mari au Jour de l'An et une montre d'argent, cadeau de son père alors qu'il avait eu ses vingt ans, permirent d'identifier le cadavre comme celui de Napoléon Harbois.

Evidemment, le jeune homme était tombé ou avait été poussé en bas du train en se rendant à St-Hyacinthe, mais comment l'accident ou le crime était-il arrivé ? Personne ne le sut jamais.

La jeune veuve fut extrêmement malheureuse. Lorsqu'on la voyait passer dans ses vêtements de deuil, elle était l'image de l'affliction et de la douleur.

Et le temps passa.

Urbain Mouton, conducteur de tramways, veuf sans enfants et âgé de trente-six ans, sut toutefois faire oublier sa peine à la plantureuse Victorine et, quatorze mois après la découverte du cadavre de son mari à côté de la voie du chemin de fer, elle contractait une nouvelle union.

Comme il a déjà été dit, Victorine était une bonne pâte de fille et elle s'attacha profondément à son deuxième mari. Sa vie était calme, sans heurt, sans aucune secousse. Elle avait oublié son malheur et, tout naturellement, elle était une excellente épouse.

Victorine était remariée depuis bientôt deux ans.

— Je voudrais que ça dure comme ça cinquante ans, disait-elle parfois aux gens de son entourage.

Une nuit, elle s'éveilla et, comme elle faisait parfois, elle étendit le bras pour toucher le corps de son mari, pour sentir sa présence à côté d'elle. Sa main rencontra quelque chose d'humide, de gluant. Etonnée, effrayée, elle se leva précipitamment rejetant les couvertures loin d'elle. Alors, elle fit de la lumière et, horrifiée, elle aperçut l'oreiller de son mari, les draps, le lit, couverts de sang épais, déjà coagulé, et son homme la bouche grande ouverte comme quelqu'un qui vomit et figé dans sa dernière attitude. Pendant son sommeil, il avait eu une hémorragie et il était mort, baigné de sang, à côté de sa compagne.

Comme elle était plutôt jolie femme, avec une figure sympathique et des formes appétissantes, elle a vite trouvé un nouveau

mari. Malheureusement, c'était un jaloux qui, au bout de quelques mois, à tort ou à raison, s'est mis à lui faire de terribles scènes et à la battre comme plâtre. Puis, un jour, elle l'a découvert pendu dans son hangar. Veuve une fois de plus, elle le demeura jusqu'à soixante-et-onze ans, alors qu'elle fut foudroyée par une syncope.

* * *

Emilie, la plus jeune des trois soeurs avait vu la malchance de ses aînées, mais malgré cela, elle se serait probablement mariée quand même, si elle avait trouvé l'amour. Aucun des hommes qu'elle rencontra ne lui inspira cependant ce sentiment. Elle avait plusieurs amis qui venaient lui rendre visite. Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, elle allait au théâtre, faisait une promenade en auto, mais elle n'avait aucun préféré. Au nombre de ses familiers était un jeune homme qui était dans les affaires. A proprement parler, il n'entreprenait rien lui-même, mais il agissait comme intermédiaire dans une foule de combinaisons et il retirait ainsi de jolies sommes qu'il recevait à titre de commission. C'était un homme habile, un débrouillard. Avec cela, élégant, avec une figure agréable, des manières avenantes, beau parleur et nullement avare. Léo Dubois était son nom. Il avait tout ce qu'il faut pour plaire à une femme et la conquérir. Malgré cela, il ne pouvait charmer Emilie qui aimait à passer une soirée avec lui mais qui était bien aise de se retrouver seule lorsqu'il l'avait quittée. Emilie avait vingt-trois ans et Léo Dubois, vingt-huit.

— Tu devrais te pousser pour lui, lui disaient ses soeurs et ses amies. C'est un homme aimable et tu vivrais en dame.

Mais Emilie ne pouvait se faire à l'idée d'épouser ce garçon ou aucun autre. Depuis six ans, elle était sténographe dans un bureau d'avocat, le bureau de maître Fortunat Beauvais. Elle gagnait un bon salaire, faisait quelques économies et ne désirait pas changer de vie.

Une fin d'après-midi, Léo Dubois alla l'attendre à sa sortie du bureau de son patron et l'invita à aller souper avec lui et à l'accompagner ensuite au cinéma. Il était de meilleure humeur que jamais.

— J'ai bâclé une belle affaire aujourd'hui, déclara-t-il d'un ton joyeux.

— Je suis contente pour vous que vous ayez fait une bonne journée, répondit gentiment Emilie.

— Une bonne journée ? Elle n'est pas finie. Je voudrais qu'elle soit encore meilleure qu'elle l'a été jusqu'à ce moment.

— Comment, vous avez gagné la forte somme en quelques heures et vous n'êtes pas satisfait, vous voulez davantage ?

— Oui, je voudrais davantage et ce que je voudrais, vous ne savez pas ce que c'est ?

— Non.

— Ce serait que vous deveniez ma femme.

— Je vous remercie de l'offre flatteuse que vous me faites. Je sais que toutes les jeunes filles que je connais crieraient oui tout de suite, mais je vous avouerai que je ne me sens pas d'inclination pour le mariage. Nous sommes de bons camarades. Restons-le, voulez-vous ?

— Emilie, je suis très désappointé de votre réponse, car depuis longtemps je travaillais en vue de notre union. Peut-être un jour changerez-vous d'idée.

Ils soupèrent ensemble, mais sans entrain et se séparèrent ensuite sans aller au cinéma.

Quinze jours plus tard, Emilie apprit avec surprise que Léo Dubois avait quitté Montréal. Il était parti sans lui dire adieu et sans laisser d'adresse. Elle n'en eut ni joie ni chagrin.

La jeune fille continua son existence ordinaire. Elle avait acquis une grande expérience des questions de droit. Non seulement elle répondait elle-même à toutes les lettres du courrier, mais elle préparait presque toute la procédure et son patron

n'avait pratiquement qu'à plaider devant les juges. Emilie faisait le reste de la besogne. Jamais il ne lui dictait une lettre ou un plaidoyer.

— Vous produirez une défense dans telle cause, une comparution, vous enverrez une réclamation, vous préparerez un fiat, un bref, une déclaration, disait-il, et elle faisait le travail aussi bien que si elle eût été un avocat ayant quinze ans de pratique. Maître Fortunat Beauvais se reposait sur elle, sur son intelligence avertie, sur sa compétence et son esprit toujours en éveil. Il menait une vie facile. Quant à Emilie, elle travaillait, elle était bien payée, elle avait une existence calme, sans tracas.

Des années passèrent. Treize ans. Parfois, elle pensait à son ancien ami Léo Dubois dont elle n'avait jamais eu de nouvelles. Un curieux type vraiment. Elle se demandait ce qu'il était devenu, puis le passé s'effaçait.

Or, une fin d'après-midi, comme elle sortait du bureau de son patron un homme s'avança vers elle et la salua.

Elle le regarda.

— Léo Dubois ! s'exclama-t-elle.

— Je suis content que vous m'ayez reconnu. Je ne croyais pas avoir beaucoup changé et j'en ai la preuve.

— Et quel hasard vous ramène ici après une si longue absence ?

— Aucun hasard. Je suis venu parce que je pensais à vous, parce que je voulais vous voir. Vous n'êtes pas mariée ?

— Non.

— Eh bien, je vais me risquer une seconde fois. Que diriez-vous si on se mariait ?

Alors vaincue par un amour si obstiné elle se décida soudain.

— Je veux bien, répondit-elle.

Ils prirent le souper ensemble et finirent cette fois la soirée au cinéma.

Léo Dubois était pressé de se marier. C'était un homme expéditif en besogne. Il voulait partir dans quinze jours pour son voyage de noces.

Quelqu'un qui fut bien marri de l'aventure, ce fut maître Fortunat Beauvais. Depuis dix-neuf ans, il avait comme coopératrice, comme associée se disait-il à lui-même, cette fille sur laquelle il se reposait complètement, en toute confiance, pour toutes les affaires du bureau et qui prenait son intérêt mieux que lui-même. Elle ne serait pas facile à remplacer.

— Vous savez, si jamais vous devenez veuve, lui dit-il en badinant lorsqu'elle partit, revenez me voir, votre place vous attendra.

Aussitôt mariés, M. et Mme Léo Dubois partirent pour un voyage en Europe. Ils parcoururent la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Hollande. Pendant six semaines, ils allèrent de ville en ville, d'hôtel en hôtel. C'était charmant. Après avoir travaillé ferme pendant tant d'années, sans distractions pour ainsi dire, Emilie se sentait toute heureuse, toute rajeunie par cette vacance en compagnie d'un homme très aimable. Finalement, l'on prit le chemin du retour.

Lorsque le train qui ramenait les nouveaux époux de New-York où ils étaient descendus du navire, entra en gare à Montréal, Léo Dubois héla un taxi, y fit monter sa femme, posa ses deux valises à l'intérieur de la voiture, puis la tête dans la porte :

— Tu sais, ma belle, je suis marié. J'ai six enfants et je demeure à Chicago. J'avais besoin d'une bonne vacance et comme ma femme ne pouvait m'accompagner, j'ai pensé à toi, car je ne t'ai jamais oubliée et je te voulais. Nous avons passé six semaines ensemble. Maintenant, adieu !

Et faisant claquer la porte du taxi, il jeta une adresse au chauffeur qui démarra pendant que Léo Dubois disparaissait dans la gare pour ne jamais reparaitre.

CONFIDENCES

COMME le navire d'excursion approchait de Tadoussac où il devait faire escale, Mme Denoit dit à son mari :
J'ai bien envie d'aller dire bonjour à Mme Huneau chez qui j'ai passé un été en pension. Avant mon départ, elle m'avait fait promettre de lui rendre visite si je revenais ici et je crois que ça lui ferait plaisir de me revoir.

— Excellente idée, répondit M. Denoit. Pendant que vous causerez, je ferai un petit tour dans la ville.

— Mais non, je ne serai qu'un instant, juste pour dire que j'ai tenu ma promesse. Tu m'attendras et nous repartirons aussitôt.

Quelques minutes plus tard, le vapeur abordait au quai et les touristes se répandaient dans la ville. Ils avaient deux heures pour visiter la place.

— Je me demande si seulement je la reconnaitrai, fit Mme Denoit. Pense donc, ça fait vingt ans que je l'ai vue et l'on change joliment en vingt ans.

— Pas tant que cela, riposta son mari, en lui lançant un regard qui était un compliment.

C'était une blonde de quarante-cinq à quarante-six ans, un peu grasse, dans la plénitude de la maturité. Un costume de voyage bleu marine la moulait agréablement. Grand et mince,

son mari était un brun aux cheveux légèrement grisonnants. Les traits de sa figure étaient réguliers et ses yeux noirs d'une extrême douceur. Ces deux êtres étaient presque de la même taille et leur démarche avait le même rythme. Un beau couple, disait-on d'eux. Il y avait seize ans qu'ils étaient mariés mais ils se connaissaient déjà depuis longtemps. A cette époque, elle s'appelait Mme Leriche, ayant épousée à dix-neuf ans, sans amour, M. Victor Leriche, pharmacien. Six ans plus tard, elle avait rencontré Denoit dont elle s'était immédiatement éprise. Sentant la résistance vaine, elle s'était donnée à lui simplement, sans vaines simagrées, parce qu'elle l'aimait et qu'il l'aimait.

Lorsqu'elle était allée passer un été à Tadoussac à la pension de Mme Huneau elle était encore mariée.

— Tiens, c'est là, fit Mme Denoit en indiquant une vieille maison en brique, à deux étages, adossée au rocher qui formait la base de la montagne et coupé presque verticalement à cet endroit. Oui, tu vois, la fenêtre du coin au deuxième, c'était là ma chambre.

Et toute remuée par ces souvenirs d'un autrefois si loin, Mme Denoit pressa le bouton de la sonnette électrique. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit et, dans l'encadrement, apparut une femme aux cheveux gris, sans âge, la figure affligée d'une paire d'anciennes lunettes, aux doigts tout déformés aux articulations, une femme vêtue d'une robe noire que recouvrait un ample tablier carreauté bleu et blanc et chaussée de vieilles pantoufles.

Face à face, les deux femmes se regardèrent un moment.

— Mme Huneau ? demanda enfin la visiteuse qui avait d'autant plus de difficulté à reconnaître son ancienne hôtesse que les traits de celle-ci s'étaient effacés de sa mémoire au cours de toutes ces années.

— Oui, Mme Huneau, c'est moi.

— Je suis Mme Leriche, fit Mme Denoit donnant ainsi pour se faire reconnaître le nom qu'elle avait porté autrefois.

L'autre la regardait, attendant une explication. Mme Leriche ? répéta-t-elle d'un ton interrogateur.

— Oui, vous ne me reconnaissez pas ? J'ai passé un été ici en pension.

Derrière ses lunettes, la femme aux vieilles savates fixait la visiteuse, paraissant ne rien comprendre. Je ne vous remets pas, dit-elle enfin.

— Vous êtes bien Mme Huneau ? fit de nouveau Mme Denoit.

— Oui. C'est-à-dire que je suis la seconde femme de M. Huneau. Sa première est morte il y a quatorze ans C'est peut-être elle que vous avez connue.

— Ah ! Mme Huneau est morte Bien sûr que c'est elle que je connaissais parce que ça fait vingt ans que j'ai passé un été en pension ici. Alors, elle est morte ?

— Quoi, vous ne savez pas ? Elle s'est empoisonnée. Elle est morte empoisonnée. Ça a paru dans les journaux.

Et comme Mme Denoit paraissait toute surprise.

— Mais oui C'est comme cela. Alors, si vous avez passé un été ici, vous devez savoir qu'elle avait un ami, le menuisier Francis Tarat qui avait sa boutique sur la côte et qu'elle allait rejoindre des trois et quatre fois par semaine. Ça a duré pendant des années et tout le monde dans la place le savait.

— Oui, j'étais au courant de tout ça, fit Mme Denoit. Elle m'en parlait souvent de son Francis. Quand elle voulait aller le retrouver et que son mari était à la maison elle lui disait : J'ai un affreux mal de tête. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je vais me coucher et essayer de me reposer. Ne me dérange pas pour aucune raison Alors, elle entraînait dans sa chambre, fermait la porte à clef pour bien laisser entendre qu'elle ne voulait pas être troublée par qui que ce soit, mettait son chapeau, ouvrait la

fenêtre d'en arrière et s'échappait pour aller rejoindre son Francis. Moi, j'avais toujours peur qu'elle se fasse surprendre et cela me rendait toute nerveuse. Au bout de deux ou trois heures, elle rentrait par le même chemin qu'elle avait pris pour sortir. Ah ! elle l'aimait cet homme. Pour le voir elle aurait marché à la mort. Chaque jour, elle avait le besoin de m'en parler. Je dois vous dire que moi aussi, j'étais mariée et que j'avais un ami qui m'écrivait régulièrement trois fois par semaine. J'avais répondu aux confidences de Mme Huneau en lui en faisant d'autres et c'est ainsi qu'au lieu d'être une simple pensionnaire, j'étais devenue son amie. Lorsque je revenais du bureau de poste avec une lettre, elle me disait : Il vous a écrit ? — Comme vous voyez, lui répondais-je. — Il vous dit qu'il vous aime ? continuait-elle. Au bout de quelque temps, alors qu'elle me connaissait davantage, elle me confia un jour : Ça va vous paraître bien curieux et bien indiscret, mais vous ne sauriez croire comme ça me ferait plaisir si vous me lisiez des passages de ce qu'il vous écrit. C'est si beau l'amour ! Par la suite, après avoir reçu une lettre et en avoir pris connaissance, je relisais pour elle une page ou deux et ça faisait ainsi un double plaisir. — Il vous aime ? demandait-elle ensuite. — Oui, il m'aime. — Et vous, vous l'aimez aussi, hein ? — Certain, je l'aime bien. — C'est bon de s'aimer ? demandait-elle encore. — Cela me rend bien heureuse, répondais-je. — S'éveiller le matin et se dire que quelqu'un vous aime, n'est-ce pas la plus belle chose au monde ? — Je le crois. Et alors, toute grisée par ces mots, par cette pensée, elle devenait toute transfigurée. — Si vous deveniez veuve, est-ce que votre ami vous marierait ? questionnait-elle. — Ça, c'est plus difficile à dire. On croit une chose et il arrive qu'on se trompe. — Dans tous les cas, c'est toujours ça de pris, déclarait en conclusion Mme Huneau.

Et pensant à toutes ces choses lointaines, Mme Denoit se tut. Elle songeait à cette femme qui avait aimé si passionné-

ment et qui était morte. Alors, elle s'est empoisonnée ? demanda-t-elle après une pause.

— Oui. Figurez-vous qu'un jour, son Francis lui dit comme ça qu'il est obligé de faire un voyage à Montréal. En effet, il part, mais avec l'une des filles de table de l'hôtel, une fille de la ville, pour aller se marier là-bas. Comme elle savait qu'il avait un peu d'argent, elle l'avait enjôlé. Quand Mme Huneau a appris que son Francis l'avait abandonnée pour cette coureuse, elle a pris une dose de vert de Paris et elle est morte. Mais lui, le Francis il a été bien récompensé de sa saleté. Sa femme s'est fait acheter des robes, des chapeaux, des toilettes, un manteau de fourrure, des tas d'affaires. En quatre mois, elle lui a fait dépenser tout son argent. Puis, un jour, elle lui a dit qu'elle allait voir sa mère à Montréal. Lui, ça ne lui plaisait pas, mais elle est partie quand même et n'est pas revenue. Un peu plus tard, Francis a vendu sa boutique de menuisier où il avait toujours vécu, il est allé de côté et d'autre, puis il a disparu et on n'a jamais su ce qu'il est devenu.

— Puis vous, vous avez épousé M. Huneau ? interrogea Mme Denoit.

— Oui, madame. Faut vous dire d'abord que je le connaissais un peu depuis longtemps. Je tenais un petit magasin de papeterie et de tabac et chaque dimanche, il venait s'acheter un cigare et la semaine, du Quesnel en feuille. Comme tout le monde, je savais que sa femme le trompait et tout de suite j'avais constaté qu'elle s'occupait bien peu de lui. Souvent, il portait une chemise dont le collet était usé, alors qu'il aurait été si simple et si facile de le découdre et de le retourner. Souvent, l'hiver, les boutons de son pardessus manquaient et les boutonnieres étaient déchirées. En regardant cet homme, on sentait qu'il était négligé dans sa maison. C'est triste ça, n'est-ce pas, madame ? Ça me le rendait sympathique d'autant plus qu'il était bien aimable, poli, pas effronté comme tant d'autres.

Alors, je me disais en moi-même : Si jamais il devient veuf, je l'accroche et je le prends. Ainsi, vous pensez, lorsque sa femme est morte, je me suis poussée, je me suis aidée et il m'a demandé en mariage, mais il a voulu laisser écouler la période de son deuil et ce n'est qu'un an et demi après avoir conduit sa défunte au cimetière que nous nous sommes mariés. Vous savez, j'étais bien heureuse, car je l'aimais cet homme là. Mais heureuse, je ne l'ai pas été longtemps. Douze heures. Depuis le oui à l'église jusqu'au soir au moment de se coucher. Comme je vous dis. Lorsque nous entrons dans notre chambre, qu'est-ce que j'aperçois accroché au mur, au pied du lit ? Le portrait de sa première femme, un agrandissement, dans un gros cadre doré qu'il avait fait faire dans le temps. En apercevant ça, je deviens toute glacée, comme si j'avais vu la morte sortir de son cercueil et je dis à mon mari : Tu sais, on va enlever ce portrait, ça me gêne, ça me met mal à l'aise. C'est comme si elle nous regardait. Mais lui, il refuse carrément. Il ne veut rien entendre. Alors, subitement, je suis devenue hostile. De voir cette figure de femme sur le mur, devant mes yeux, ce témoin que l'on m'imposait, j'étais blessée, humiliée. Je vous assure que j'ai très mal dormi et que notre nuit de noces a été loin d'être agréable. J'ai enduré la chose une semaine, puis agacée, énervée, rendue à bout, j'ai décroché le cadre et l'ai mis dans un placard. Le soir, lorsque mon mari a vu cela, il est devenu furieux et m'a demandé où il était. Ensuite, il l'a pris et l'a remis en place. — J'espère, dit-il, que tu vas le laisser là. Mais je ne pouvais endurer ça et le lendemain, de nouveau, je décroche l'image. Une fois de plus, il la remet au mur. Mais là ! la colère me gagne.

— Tu y tiens bien à ce portrait, le portrait d'une femme qui te trompait tous les jours, qui t'a trompé pendant dix ans ! Alors, il devient blême, blanc comme un mort et il éclate : T'as menti ! C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Je croyais qu'il allait se jeter sur moi et me battre. — C'est pas vrai ? Demande

aux voisins. Tout le monde ici le savait, oui, tout le monde excepté toi. Bien, madame, ça l'a cloué net ; il n'a rien dit, il s'est tu et il est resté trois mois sans m'adresser la parole, sans dire un mot. Quand j'ai vu ça, je me suis fait un lit à part dans une petite chambre et ça fait huit ans que ça dure. Oui, madame, huit ans que nous faisons chambre à part. Dans les premiers temps, je croyais qu'il allait céder, venir à moi. Non, madame. Chaque nuit, il couche dans sa chambre avec le portrait de sa défunte accroché au mur. Le matin, il part pour son travail ; il revient le soir, il prend ses repas, mais jamais une caresse, jamais un mot de tendresse. Un pensionnaire tout simplement. Et dire qu'on aurait pu être si heureux, mais c'est têtue cet homme-là, têtue comme on n'en rencontre pas. C'est curieux la vie, hein, madame ? Puis vous, vous êtes heureuse ? demanda-t-elle d'une voix chargée d'émotion.

— Heureuse plus que je ne saurais le dire, répondit doucement Mme Denoit. Par moment même, il me semble que je le suis trop et que ça me ferait du bien de donner un peu de ma joie.

Face à face devant la porte de la vieille maison en brique, ces deux femmes qui se voyaient pour la première et la dernière fois s'étaient révélé leurs secrets, avaient mis leur cœur à nu.

Un profond silence pesa un moment sur ces deux êtres que le hasard avait fait se rencontrer.

— Adieu, madame, fit la voyageuse.

— Adieu, madame, répondit d'une voix étranglée Mme Huneau

Et la blonde Mme Denoit s'éloigna sans retour de ce seuil où elle avait appris de si étranges choses, se hâtant pour rejoindre son mari qui l'attendait en se promenant lentement tout en fumant son cigare et qui se porta à sa rencontre en entendant le léger bruit de ses pas. Les pieds dans ses vieilles savates, comme rivée au trottoir, Mme Huneau vit l'étrangère prendre

d'un geste doux et caressant le bras de son mari et s'éloigner avec lui. Alors, songeant à son triste destin et regardant ce couple qui avait réalisé son rêve de bonheur, la vieille femme, les jambes comme cassées, le coeur chaviré s'exclama d'un ton d'infinie détresse : Il y a du monde bien chanceux, bien chanceux ! pendant que les deux étrangers disparaissaient au coin de la rue et s'en allaient rejoindre leur bateau dont on entendait le strident sifflet, là-bas.

LA PLUS BELLE SOIRÉE DE SA VIE

UNE charmante soirée. C'était l'opinion que chacun exprimait en sortant du théâtre. C'était bien aussi celle de M. Nazaire Dupont qui, un peu lourd, un peu empâté, se hâtait pour prendre le tramway en tirant sa femme par le bras. Ils montèrent dans la voiture et se rendirent tout à fait à l'avant. Là, M. Dupont se laissa tomber sur le premier banc en poussant un soupir de satisfaction. Il avait une bonne figure de brave homme, d'honnête homme et il se sentait heureux. Il était tout souriant. Installés, les deux époux se regardèrent, visiblement satisfaits de leur soirée, mais bien contents tout de même de retourner chez eux. Maintenant, le tram était en marche avec sa charge de voyageurs. M. Dupont se disait qu'il le déposerait tout à l'heure à sa porte où il retrouverait les vieux meubles familiers et l'atmosphère intime de son milieu. Il était rayonnant.

Ce n'était pas souvent que M. et Mme Dupont allaient au spectacle, mais on leur avait dit tant de bien de cette vedette qu'ils s'étaient décidés à aller l'entendre. Et ils ne le regrettaient pas. Ils avaient vu une artiste remarquablement douée, naturelle, séduisante, qui avait remporté un vrai triomphe dans son répertoire de chansons françaises.

C'était un couple dans les cinquante-cinq ans environ, mis bourgeoisement, mais sans grande élégance. L'homme qui avait les cheveux et la moustache grisonnants portait une rose à la boutonnière de son pardessus. Il la regardait à tout instant d'une façon un peu enfantine avec une figure épanouie. Et il y avait de quoi. Elle lui venait de la chanteuse parisienne qui, avant la fin de la soirée, en avait distribué une gerbe dans l'assistance, en lançant dans les loges, dans l'orchestre, à droite, à gauche. M. Dupont aurait bien aimé en avoir une. Il le souhaitait de tout son coeur, de toute son âme, car il était de ces esprits simples qu'un rien réjouit et enchante, mais aucune ne venait dans sa direction. Alors, comme il n'en restait plus qu'une, M. Dupont s'était décidé. Bousculant ses voisins, faisant rouler les chapeaux sur le plancher, il s'était précipité vers la scène et, la main tendue, avait réclamé la rose que l'artiste tenait encore, la dernière qu'elle ne savait où jeter.

— Avec plaisir, monsieur, fit-elle.

Et portant d'un geste gracieux la fleur à sa bouche, elle l'avait ensuite remise à cet enthousiaste admirateur. M. Dupont avait rougi de plaisir et il était sorti du théâtre vibrant d'un grand bonheur. Réellement, c'était là la plus belle soirée de sa vie. Cette rose qui lui avait été donnée, pour lui, ce n'était pas un incident banal, c'était un événement, comme une scène de roman. Et du roman, il y en avait eu si peu dans sa vie, son existence avait été si prosaïque, si monotone. Depuis l'âge de vingt-quatre ans, il était professeur dans les écoles. Il s'était marié à trente ans. Lui et sa femme s'entendaient très bien, vivaient en paix. Ils n'avaient pas d'enfant. Ils allaient atteindre la vieillesse sans connaître ces drames si fréquents dans la plupart des familles. Et ce soir, voilà que la chanteuse aimée, l'artiste adulée, lui avait donné une rose. Il la regardait avec joie, il la respirait avec délices. Mais soudain, sa femme parut agacée de ce manège et prit une expression hostile.

Une jeune personne était venue s'asseoir près d'eux, sur le banc de côté. Elle s'était installée confortablement, avait regardé ses voisins et remarqué la rose attachée à la boutonnière du pardessus. Elle avait ouvert son manteau de fourrure et maintenant, elle jetait un coup d'oeil sur le programme qu'elle avait tiré de sa poche et dont les feuillets enserraient la tige d'une superbe rose rouge.

— Tiens, madame en a une aussi, fit M. Dupont.

— Oui, mais elle n'a pas couru la demander comme tu l'as fait, répliqua la femme d'un ton aigre. J'ai remarqué cette dame là ; elle était dans une loge et la chanteuse lui a lancé une fleur.

— Parfait, mais de toute façon, j'en ai une, riposta M. Dupont.

— Si tu veux me croire, tu étais un peu ridicule. Un homme de ton âge, aller demander une rose à une actrice, ça paraît un peu fou. Puis, tu as bousculé les gens et fait rouler un manteau et deux chapeaux sur le plancher. Si tu t'imagines que leurs propriétaires étaient de bonne humeur, tu te trompes.

— Bon, je voulais avoir une rose et j'en ai eu une.

— Tu ne penses pas qu'elle a voulu se moquer de toi, la chanteuse, lorsqu'elle a porté la rose à ses lèvres avant de te la donner ?

— Je ne le crois pas et ça m'a fait plaisir quand même.

— Alors, tu supposes peut-être que cette fille t'envoyait un baiser comme ça, naturellement, parce qu'elle te trouvait beau et que tu lui plaisais. Sais-tu, elle doit rire en pensant à ce vieux bonhomme qui avait l'air si grotesque en courant lui quêter une rose.

La figure de M. Dupont prit une expression étonnée, triste, chagrine. Jamais sa femme ne lui avait parlé ainsi. Elle lui gâtait la joie de sa soirée qui, sans cette scène, aurait été la plus

belle de sa vie. Il resta un moment silencieux, surpris de cette colère.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de grotesque ou de ridicule à ce que je cherche à obtenir une de ces roses qu'elle apporte chaque soir sur la scène pour les distribuer dans le public et je ne vois pas qu'elle aurait à se moquer de moi. Et puis, ça fait mon bonheur d'en avoir une. C'est tout simple.

— Ah oui ! c'est tout simple ? Vraiment ! Tu crois avoir fait une conquête, peut-être ? Tiens, ajouta-t-elle d'un ton méprisant, tu n'es qu'un aveugle, qu'une vieille bête. On se moque de toi et tu es heureux.

Et Mme Dupont avait une figure mauvaise, hargneuse, rageuse.

— On se moque de moi et je suis heureux ! Je regrette, mon amie, de te déclarer que tu ne sais pas ce que tu dis.

— Non ? Eh bien, je vais te le dire. Tu es trop borné à la fin. Je t'ai trompé pendant douze ans avec Lenormand, le principal de l'école que tu avais amené un jour à la maison. Il venait deux ou trois fois par semaine alors qu'il te demandait de faire la surveillance de l'étude après la classe. Il se moquait de toi comme la chanteuse doit le faire maintenant. Oui, je t'ai trompé, et toi, vieille bête, tu ne t'en es jamais aperçu. Il a fallu que je te le dise pour que tu le saches. Tiens, cette rose, voilà ce que j'en fais, moi !

Et arrachant comme avec une griffe la fleur odorante de la boutonnière du vieil homme, elle la jeta sur le plancher du tramway et l'écrasa brutalement avec son pied.

La figure de M. Dupont était blême, toute défaite et ses mains tremblaient. Il avait la tête lourde comme s'il avait reçu un coup de bâton sur le crâne. Il avait peine à comprendre, à rassembler ses idées.

— Rue Duluth ! lança la voix monotone et fatiguée du conducteur.

Alors, monsieur Dupont se leva mécaniquement pour sortir. Lui et sa femme descendirent silencieusement du tramway et, dans la rue mal éclairée, bordée de vieilles maisons en briques aux murs salis, s'acheminèrent lentement, d'un pas lourd, les jambes comme cassées, vers leur demeure.

L'homme avait subitement vieilli de dix années. On lui avait tué sa joie, on avait profané la rose qu'il avait reçue de la jolie chanteuse et en plus, il avait l'atroce révélation de la longue trahison de sa compagne. Toute sa foi et sa confiance dans la vie et dans les hommes étaient disparues d'un coup comme ces vieux édifices qu'un cyclone arrache et démolit.

D'une main malhabile, M. Dupont sortit sa clef de sa poche, ouvrit la porte et les deux vieux époux, désormais ennemis, entrèrent dans leur maison, dans cette maison qu'ils avaient achetée de leur argent, cette maison de trahison qu'ils habitaient depuis vingt ans et où ils finiraient tristement leurs vieux jours empoisonnés par cette scène stupide de l'épouse, par cette crise de mauvaise humeur provoquée par un foie malade qui l'agaçait ce soir là.

Et dans la demeure silencieuse, un pauvre homme infiniment malheureux s'affaissa sur une chaise.

La plus belle soirée de sa vie, s'était un moment imaginé le naïf M. Dupont

●

PROPOS DE DIOGENE

IL y a quelques années, je faisais avec ma femme le tour de la Gaspésie en auto. A petites journées pour admirer à notre aise les sites, le paysage. Chaque étape était un enchantement. Cette nature sauvage, les montagnes, les calmes villages, la mer sillonné par les barques de pêcheurs, cette odeur marine, ces senteurs balsamiques, et la paix, la grande paix, tout nous ravissait, nous enchantait. De temps à autre, nous étions dépassés par une autre voiture filant en trombe avec son chargement de voyageurs et de valises. Des gens pressés qui se hâtaient d'arriver à l'hôtel pour boire et manger. Ils disparaissaient en quelques minutes nous laissant en arrière tout à notre joie de goûter ce merveilleux décor et nous demandant : Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, ces idiots ?

Il y avait déjà neuf jours que nous roulions sur ces routes où chaque minute était une fête pour les yeux lorsque la catastrophe survint. Nous allions sur une étroite corniche adossée à la montagne et surplombant la mer dont les vagues battaient le roc à deux cents pieds plus bas, lorsque nous vîmes venir à notre rencontre une voiture courant à une folle vitesse. Quelque maniaque, un fou était au volant. Il arrivait vers nous à 75 ou 80 milles à l'heure. Et son « char » énorme occupait le milieu du chemin. En quelques secondes, il fut sur nous. C'est à peine

s'il dévia de sa ligne et je sentis le vent de la mort m'effleurer lorsque la lourde voiture heurtant la mienne l'écrasa presque contre la muraille de granit, emportant ses deux roues de gauche et l'immobilisant sur le flanc de la montagne. Aussi insouciant que s'il eût simplement écrasé une poule, l'écervelé, continua sa route sans s'inquiéter de l'accident. Brute ! assassin ! Au moment où le choc se produisit, je vis la face glabre du chauffeur avec ses immenses lunettes noires et les dents d'or qui brillaient dans sa bouche ainsi que les têtes enturbannées de voiles multicolores des deux femmes qui étaient avec lui. Je fus une seconde immobile, comme pétrifié, puis je regardai ma compagne. Elle était pâle d'une pâleur mortelle mais ne paraissait pas blessée. Je me tâtai les jambes pour voir si elles n'avaient pas été fauchées. Elle étaient là toutes les deux, intactes. Alors, je respirai, mais j'avais eu une si violente émotion que je restais là comme une loque, immobile sur le siège de l'auto estropiée. As-tu mal ? demandai-je à ma femme. Elle avait été tellement effrayée qu'elle était comme muette et fit seulement un petit non de la tête. Lentement, nous nous remîmes, puis nous sortîmes de notre voiture mutilée, démantibulée. Nous nous avançâmes au bord de la route. Le bolide qui avait failli nous anéantir, n'était plus qu'une tache noire au loin, là bas.

Mon auto était hors de service. Il fallait aviser. Sur le parcours j'avais vu quelques habitations. D'abord, dis-je, il faut se remettre un peu. Nous allons nous rendre à quelque ferme ou à quelque retraite de pêcheur, nous calmerons nos nerfs, nous prendrons une bouchée et nous nous arrangerons pour retourner chez nous par bateau. Je pris donc la valise contenant nos quelques effets et abandonnant notre auto maintenant invalide, nous marchâmes pendant quelques minutes. Maintenant, au lieu du mur de pierre qu'elle nous offrait tout à l'heure, la montagne reculait un peu et nous avions une petite étendue de terre défrichée à notre droite. Nous aperçûmes une mai-

sonnette en bois, à deux étages, à environ un arpent de la route. La barrière ouvrant sur le champ portait un écriteau ; Pas d'admission. Je m'imaginai que c'était là la loge d'un garde ou quelque chose de ce genre et méprisant l'ordre écrit attaché à la clôture, j'entrai sur la propriété. J'avais à peine fait une centaine de pas que je vis accourir vers moi un grand vieux, à barbe grise, embroussaillée, vêtu d'une chemise de flanelle et d'un pantalon déchiré, qui, de ses longs bras faisait des gestes désordonnés et me criait des paroles que je n'entendais pas. Un véritable épouvantail.

— Est-ce que vous ne savez pas lire ? Pas d'admission. Vous ne comprenez pas ça ?

Et la bouche grande ouverte, il aboyait comme un chien furieux qui veut mordre et avançait toujours à ma rencontre.

— Oui, je l'ai vu votre écriteau, mais j'ai eu un accident. Alors, je venais chercher de l'aide.

— Un accident ? Ah ! tant mieux ! et qu'il en arrive tous les jours ! Un accident et vous n'êtes pas mort. Quel malheur !

Un accueil qui vous va au cœur, une vraie réception fraternelle. Il continuait de japper le grand vieux.

Puis soudain, à une expression de sa figure, au son de sa voix, à un geste, je ne sais trop, je crus le reconnaître. Oui, je le reconnus.

— Mais c'est Henri Gravat !

Alors, lui cesse ses clameurs farouches, il s'arrête de gesticuler et étonné me regarde. J'enlève ma casquette de toile blanche de voyageur qui me déguisait un peu j'imagine, et je lui présente ma tête de tous les jours.

— Albert ! s'écrie-t-il, retrouvant du fond de sa mémoire le prénom que connaissent mes amis.

Et, tous les deux à la fois : Comment se fait-il ?

Retrouvés, nous nous serrons la main en regardant nos physiologies.

Henri Gravat, un ami de jeunesse, un avocat qui avait eu non pas des heures, mais des années de célébrité, qui avait fait grand bruit dans le temps dans les journaux et qui, soudain, avait disparu sans laisser d'adresse et dont on n'avait jamais entendu parler depuis.

— Bon, viens-t-en à la maison et nous causerons. Et c'est ta femme qui est avec toi ?

Je fis les présentations.

Lui, il regarde la position du soleil puis il dit : Il doit être près de midi. Alors, je vais vous faire des crêpes et nous allons manger ensemble. Moi, je proteste : Tu comprends, on a eu des émotions et nous n'avons pas beaucoup faim. Mais lui, il se récrie : Des émotions, mais ça creuse l'estomac et lorsque des amis se retrouvent, il faut qu'ils mangent des crêpes ensemble. Et tout en mangeant, l'on se regarde, l'on se reconnaît, l'on satisfait à son appétit et l'on est heureux. Les crêpes, c'est le signe de l'amitié. Moi, je ne tue pas le veau gras, car je n'en ai pas, mais je fais des crêpes.

Je ne protestais plus que mollement.

Comme nous arrivions devant la maison, nous aperçûmes entre les rideaux écartés de la fenêtre une petite vieille à cheveux blancs qui nous regardait venir.

— Mérisa ! appela mon ami.

La porte s'ouvrit et la petite vieille, toute menue, maigre, effacée, apparut dans l'encadrement.

— Ce sont des amis de la ville qui vont passer la journée avec nous.

La figure émaciée de la petite vieille s'illumina.

— De la ville ! vous venez de la ville ! s'exclamait-elle.

Et c'était comme si elle eût dit : Vous venez de Rome, de la Terre Sainte ou du paradis.

Ravie au delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

— Bien, ça c'est aimable, ajouta-t-elle. J'espère que vous ne trouverez pas notre pauvre maison trop peu confortable.

Elle s'effaça pour nous laisser entrer. Des meubles rustiques, la simplicité même.

Tout de suite, j'explique à Gravat : Mon bazou vient d'être démoli, nous avons échappé à la mort et je voudrais bien prendre le bateau pour retourner à Montréal.

— Bon, bon, mais il n'y a sûrement pas de navire avant demain. Dans tous les cas, un pêcheur qui m'apporte du poisson frais deux fois par semaine doit venir aujourd'hui. Je l'enverrai prévenir mon fils qui tient un dépôt d'essence au village. Il viendra te chercher et te conduira ensuite à un chaloupier qui va à la rencontre du vapeur et qui te fera monter à bord. Chose certaine, va falloir que tu passes la nuit ici. Maintenant, reposez-vous tous les deux pendant que je vais faire les crêpes.

— Je te suis plutôt, dis-je.

— A ton goût.

Nous entrons dans la cuisine-salle à manger. Alors, il prend la farine, le lait, les oeufs et les mélange dans un bol. Ensuite, il se penche, prend dans la boîte à bois un volume relié en veau fauve avec filet doré, en arrache une vingtaine de feuillets, les jette dans le poêle, met des branches sèches par dessus, fait flamber une allumette sur sa bottine et allume le feu. Étonné, je regarde le livre qu'il vient de rejeter dans la boîte. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

— Vandale ! m'écriai-je.

Lui, il me regarde presque avec mépris.

— Oui, depuis que je suis ici, j'ai brûlé toute ma bibliothèque de droit et maintenant c'est le tour de mes classiques. J'en avais une collection de cent-dix-neuf volumes. Ce sont les derniers qui sont là.

Je me baisse et regarde : Molière, Racine, Beaumarchais,

Voltaire, d'autres encore. Une belle vieille édition de bibliophile.

— Vois-tu, dit-il, on se fait des idées, on s'enthousiasme, puis un jour, tu te sens fatigué de tout, tu sens la vanité de tout. Des belles phrases, des belles phrases... et puis, après ? Moi, j'allume mon feu avec, mais si je ne les lis plus ces livres, s'ils sont partis en fumée, j'ai la montagne, les bois, la mer, les nuages, le soleil, les étoiles ; j'ai les fleurs, la neige, la pluie, le vent, le silence. Tiens, je trouve un brin d'herbe plus beau que la plus belle phrase.

Il parlait avec conviction. Pas la peine de discuter.

Et il se met à faire ses crêpes.

Ensuite, il appelle les femmes.

Sur la table recouverte d'une toile cirée blanche avec dessin bleu, une pile de crêpes blondes sur une assiette, et un pot de sirop d'érable. Avec un grand couteau, il coupe la pile de crêpes en quatre et avec sa fourchette, pique une demi douzaine de morceaux et les dépose devant nous.

— Mangez ! dit-il

— Combien ça fait-il de temps que l'on s'est vu ? fait-il, comme se parlant à lui-même. J'ai pratiqué vingt ans et ça fait neuf ans que je suis ici. Plus de neuf ans qu'on s'est rencontré. Je comprends, tu cherches à deviner, tu veux savoir. Hé bien, j'étais trop dégoûté, trop écoeuré à la fin. Je ne pouvais plus vivre dans ces immondices. Le jour où j'ai été reçu avocat, j'ai rencontré un personnage éminent qui, après m'avoir félicité m'a dit : Monsieur Gravat, la profession d'avocat est la plus belle qui soit. Mais lui, il a plutôt pratiqué la politique que le droit et, en mourant, il a laissé des millions. Je ne sais ce qu'il dirait aujourd'hui de la noble profession. Les premières années, ça allait, je faisais de la besogne pas salissante et de l'argent par surplus. Puis, la publicité m'a attiré une autre classe de clients. De vraies charognes pour la plupart. Des voleurs, de la crapule.

Des maîtres chanteurs, hommes et femmes. Des femmes qui voulaient faire chanter des hommes, des hommes qui, de connivence avec leur femme, tentaient de faire chanter d'autres hommes, puis des hommes qui avaient recours à toutes sortes de trucs et de pièges pour plumer les femmes et les filouter. Le riche tâchait de voler le pauvre et le pauvre s'efforçait de dépouiller le riche. Les lois, ils s'en servaient comme des outils de cambrioleur pour piller les autres. Et toutes ces gens me demandaient d'être leur complice, de jouer dans leur jeu, de partager le butin, le fruit du vol. Moi, j'étais écoeuré. Voir de sales larrons, les entendre comploter, me proposer toutes leurs ignobles histoires comme si j'avais été une prostituée ou un pédéraste. Tous voleurs, tous crapules, du haut en bas et plus haut ils sont, plus voleurs, plus crapules. Tiens, je crois que les seuls gens qui ne sont pas des crapules sont les pensionnaires des asiles d'aliénés. Il y avait déjà quelque temps que je songeais à sortir de cette galère, de cette caverne des quarante voleurs, de cet infect fumier, mais je lambinais, je remettais de jour en jour. Vrai, je m'étais fait une petite pelote, j'avais du pain sur la planche, mais tu sais, une décision ça ne se prend pas toujours en une minute. C'est difficile de s'arracher à l'habitude prise. Je temporisais donc, lorsqu'un jour un russe arrive à mon bureau. Il m'explique qu'il a été victime d'un accident d'automobile, qu'il a été démolé, qu'il a passé trois mois à l'hôpital, qu'il a poursuivi l'auteur de cette catastrophe et que le juge lui a accordé \$1,500 de dommages.

— Eh bien, alors, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Je voudrais l'argent, qu'il fait simplement.

— L'homme refuse de payer ?

— Non, l'assurance a payé. C'est mon avocat qui a l'argent et qui le garde pour lui. Tout d'abord, il m'a fait attendre, disant que ces affaires là ça prenait du temps à se régler. Ensuite, il m'a dit qu'il était occupé, de revenir dans quelques jours,

que ce serait correct. Puis, la dernière fois, quand il m'a vu, il est tombé dans une rage, s'est écrié d'un ton furieux : Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Foutez le camp, sortez d'ici et que je ne vous revoie jamais ! Et pas une piastre dans ma poche. Moi et ma famille nous crevons de faim. Toutes les économies sont parties pendant que j'étais à l'hôpital.

— Vous avez une famille ?

— Oui, une femme et trois enfants.

— Et votre avocat, qui est-ce ?

Il me dit le nom. Je sursaute. L'un des gros bonnets du Barreau, un homme que je connais bien.

— Je vais m'occuper de votre affaire, dis-je et vous serez payé.

Mon client sort en hésitant comme s'il avait encore quelque chose à dire, quelque chose qui le tracasse. . .

Là dessus, je vais voir le confrère.

— Ecoute, pas de badinage. Il faut que tu règles cette affaire du russe. Je veux mes quinze cents piastres.

— Quinze cents piastres ! Tu veux quinze cents piastres ! T'es pas fou. Ecoute. Tu vas lui donner \$700, puis on va se partager les \$800 autres. \$400 pour toi, \$400 pour moi. C'est correct ?

— C'est pas correct du tout. Je veux les \$1,500 pour le russe.

— Alors, tu veux \$500 pour lui, \$1,000 pour toi et rien pour moi. Ça, tu sais, c'est pas propre, c'est égoïste, c'est salaud.

— Ecoute, que je dis, je veux les \$1,500 pour le russe. C'est comme ça.

Lui, il n'en croyait rien. Il me prenait pour une crapule comme lui. Il dit : Tu sais, les \$1,500 je les ai dépensées et je peux pas te les remettre comme ça dans la minute. Donne-moi du temps.

— Tu as une semaine, répondis-je d'un ton ferme, car j'étais fatigué de cet odieux marchandage.

— C'est bon. On va essayer.

Quatre jours plus tard, voilà le russe qui revient. Triste, abattu.

— Mon argent ? demande-t-il.

— Vous l'aurez dans quelques jours.

Et voilà qu'il me regarde de curieuse façon. Je devine qu'il me prend pour un voleur comme mon confrère.

— Vous aurez votre argent avant une semaine que j'affirme énergiquement.

Il me regarde avec une autre expression. Puis : Vous ne pourriez pas m'avancer quelques piastres en attendant le règlement ?

Moi, tu sais, je ne suis pas philanthrope. Pas du tout. Je ne donne pas d'argent. Je n'en prête pas. Simplement, je suis un avocat et je paie à mes clients ce que je reçois pour eux, jusqu'au dernier sou. C'est tout. Avancer de l'argent, ça n'est pas dans mes principes.

— Non, je ne peux pas prêter d'argent, répondis-je, mais vous aurez vos \$1,500 avant une semaine.

Sans dire un mot, le russe sort, la tête basse.

A deux jours de là, lisant mon journal, je sursaute. Mon russe s'était empoisonné. Son cadavre était à la morgue. Je cours chez lui. Une femme, l'image de la désolation me reçoit. Et des enfants qui ont l'air misère plus que tout. Elle m'explique que découragé, désespéré, son homme a mis fin à ses jours. Puis, nous sommes absolument sans ressources, ajoute la femme. Les armoires sont vides. Rien de rien.

Alors, je prends l'argent que j'ai dans ma poche et je le lui donne. Ensuite, je me précipite chez l'avocat. Lui, il était ravi.

— Toi, tu voulais rien me laisser. Tout pour toi. Moi, je vais te donner \$100 pour ton trouble, pour t'être dérangé.

Et il prend dans sa poche deux billets de \$50 et me les tend. L'affaire est réglée, conclut-il.

— Donne-moi les \$1,500.

Il éclate de rire.

— Ton homme est mort, hein ? tu sais, sa femme c'était pas sa femme, c'était une concubine et ses enfants, ce sont des bâtards. Que le diable les emporte !

Comme ça.

Tout de même, je fais porter les \$100 à la veuve.

A quelques jours de là, il se produit une vacance dans la magistrature. Alors le brave homme d'avocat écrit au ministre, posant sa candidature à la charge de juge. Puis il va voir des confrères, obtient leur signature et les envoie pour appuyer sa requête. J'apprends la chose. J'écris à mon tour, révélant les faits. Comme je réglais mes dernières affaires avant de partir, il tombe à mon bureau.

— Tu bloques ma nomination. Autrement, je serais déjà juge. Faut que tu signes. Si tu veux un cadeau, je suis prêt à t'en faire un, à payer. En plus, lorsque tu viendras plaider devant moi, je te promets de te faire gagner toutes tes causes.

— J'ai fini de plaider, et toi, sors d'ici !

Mais, malgré tout, il a été nommé juge. Alors, ma toge, je la déchire et je la jette dans la poubelle avec les ordures. Je viens ici, je choisis un coin de terre, je l'achète, puis je vais trouver un charpentier, le vieux Masson, et je lui dis : Vous allez me construire une maison. Pas une maison de millionnaire, une maison comme pour vous autres. C'est ça que je veux.

— C'est bon, fait-il, on va vous la bâtir et vous serez à l'abri.

Pendant ce récit, on avait mangé nos crêpes.

Alors, il m'entraîne dehors pour voir son jardin : tous les légumes qui poussaient dans un sol généreux et bien ameubli.

— Ça demande du travail, dis-je.

— Du travail qui est de la joie. Tiens, il me semble que je n'ai pas vieilli d'un jour depuis que je suis ici. En santé et heureux. Je goûte le bonheur. Réellement, j'ai commencé à vivre le jour où ma bonne étoile m'a conduit dans ce pays. Viens de ce côté. Voici ma grange. Elle n'est pas grande, mais l'été, c'est ma chambre à coucher. Comme je le regardais avec étonnement : Mais oui, j'ai un carré de foin, de trèfle, que je fauche aussitôt qu'il est prêt, que je laisse faner et que je mets ensuite dans ma grange. Et le soir, je me couche dessus et je dors comme un bienheureux. J'étends mes membres, je respire la bonne odeur du foin, l'odeur de résine de quelques branches de sapin que j'ai jetées dans un coin, et la senteur du bois, la senteur si saine des planches et des soliveaux. Ah ! il n'y a pas de chambre de palais qui vaille cela. Parfois, il pleut. La pluie qui tombe à torrents frappe la couverture au-dessus de ma tête. Je l'écoute battre les bardeaux et j'entends l'eau qui tombe du toit sur le sol où elle forme une mare. C'est doux comme une berceuse. Que je suis bien étendu sur mon foin ! S'il arrive que je m'éveille la nuit, je sors et je goûte la splendeur du ciel étoilé. Je contemple la voie lactée, si lointaine, que je ne peux jamais regarder sans une profonde émotion. D'un regard, j'embrasse tous ces mondes qui luiront encore quand les derniers hommes seront depuis si longtemps retournés en poussière. Je songe à la vie si brève qui est notre lot, puis je retourne m'étendre sur mon tas de foin où le sommeil est doux. Des jours, quand il fait chaud, trop chaud pour travailler, je viens encore me coucher ici. J'enlève mes vêtements, je me mets tout nu et il me semble que toutes les bonnes senteurs pénètrent mon corps. J'entends chanter les oiseaux perchés sur le toit ou dans les arbres, j'écoute la note monotone des criquets et je goûte une joie intense.

Il regarde sa grange avec une expression béate et continue :

L'hiver, j'abats des arbres pour faire mon bois de chauffage. Certes, j'adore bûcher. C'est un exercice infiniment agréable,

mais je t'avouerai que c'est toujours avec regret que je vois tomber un érable ou un merisier. Les arbres ont une vie comme nous, seulement, ils n'ont pas nos vices, nos sales maladies. Ce sont des êtres nobles, contemplatifs et il me semble que c'est presque un crime de les abattre. Oui, parfois je vais comme en pèlerinage vers un grand orme centenaire, majestueux. Je lui trouve quelque chose de vénérable, de sacré. Je serais tenté de me mettre à genoux devant lui. Et je t'assure que je l'aime comme j'ai aimé bien peu d'hommes. Quand mes arbres sont par terre et ébranchés, mon fils qui possède une scie mécanique avec moteur à gazoline vient ici et, en deux jours, nous débitons tous mes billots. Les jours suivants, je fends les bûches. Tiens, fendre du bois par une belle matinée ensoleillée d'hiver, c'est quelque chose d'unique, une joie comme il y en a peu sur la terre. J'élève ma hache. Je vois le tranchant luire dans la lumière, je la rabats avec force et la bûche se fend proprement, facilement. Et je vois la fumée bleuâtre qui s'échappe de la cheminée de ma maison et qui monte lentement, gracieusement dans l'air lumineux. Je respire l'arome de cassolette qu'elle répand. Quel enchantement ! Tu sais, vingt ans de cette vie pour moi, ça vaut mieux que toute une éternité en paradis. Ah ! la nature, vois-tu, c'est tout. C'est en elle que tu trouves la paix, le bonheur.

On sentait qu'il n'avait pas parlé depuis longtemps. Ah ! il en avait à dire. Ça le soulageait de se vider le coeur, cet homme, de déverser le trop plein de sa joie.

En plus de cet enclos, qu'il continue, j'ai quelques arpents dans la montagne. Il y a là environ deux cents érables. Au printemps, je les entaille, je recueille la sève et je fais mon sirop pour l'année. Avec l'aide du vieux Masson, je me suis construit là une cabane et, chaque année, je passe là deux belles semaines au milieu de mes arbres. Le dimanche, ma fille et mon gendre viennent me rejoindre. Je fais des crêpes, une omelette, nous mangeons, nous causons en paix pendant que la sève bout

dans le vieux chaudron que j'ai acheté ici pour une bagatelle. Nous passons là de bonnes heures. Oui, que peux-tu désirer de plus ? Tout près de mon camp, un ruisseau court entre les neiges. Je vais m'asseoir sur une souche où le soleil me chauffe. Je regarde l'eau couler, j'écoute son murmure et le bruit du vent qui passe. Je contemple la silhouette noire des arbres et les nuages blancs et roses dans le ciel bleu. Et je goûte la paix, le silence. Une félicité parfaite

Il cesse de parler Il fait une longue pause Il savoure son bonheur Puis il reprend :

En mai, je bêche mon jardin, je sème, je plante, j'arrose, je sarcle, j'émonde. Franchement, bêcher la terre, la bonne terre où tu enfermeras la semence, c'est l'une des plus précieuses joies que je connaisse. Je t'assure que ça vaut infiniment mieux que de piocher le code. Moi, je te déclare que si chaque homme avait un petit coin de terre à bêcher, il n'y aurait jamais de guerre, ni de révolutions, jamais. Tous les hommes seraient heureux. Tu vois pousser les tiges dont tu as jeté le germe dans le sol, tu les vois grandir et devenir les produits qui feront les délices de ta table. La besogne finie, je m'assieds sur ma galerie et, si le besoin m'en vient, je vais au bout et je pisse. Des soirs, sur le balcon, c'est la même chose. Je pisse en bas et je suis soulagé. Mais ma femme elle, trouve pas ça convenable, bien vulgaire. Ah ! oui, faudrait s'enfermer dans une chambre bien close et rejeter dans de somptueuses faïences installées par le plombier les déchets qui sont en nous. Non pas pour moi et ici, laisse-moi te dire que je serais tenté d'apporter une correction à une page de Rabelais. J'oserais dire en effet qu'une bonne poignée de trèfle rouge, chauffé par le soleil de juillet devrait l'emporter sur l'"oyson bien dumeté" qui procurait au fondement de Gargantua une "volupté mirifique".

Là dessus, il se tait.

— Mais j'y pense, dis-je, en regardant autour de moi. Il

n'y a pas de service électrique par ici. Alors, tu n'as pas de radio ?

— La radio ! Le pire fléau qui afflige l'humanité. Cent fois pire que les dix plaies d'Égypte. Un tremblement de terre, un incendie, la grippe espagnole, ça vient, puis ensuite c'est fini, mais la radio c'est le supplice de tous les jours, qui ne cesse jamais. Tu t'en vas le soir par la ville et, de toutes les maisons, sort l'inférieure cacaphonie. Impossible d'y échapper. Évidemment, tu peux parfois entendre un grand artiste, tu peux écouter un opéra interprété par une troupe d'élite, mais à côté de cela, il y a la musique américaine, le tintamarresque charivari américain, pire et plus bête que le plus barbare tantam zoulou, une musique métisse, mélange de nègre et de basse-cour. Ah ! le jazz, les crooners miaulant et bêlant, ce qu'elles aiment ça tes voisines, les génisses qui sont de l'autre côté de ton mur ! Les yeux chavirés, la bouche ouverte elles jouissent. Elles sont comme celles-là qui assistent aux séances de lutte et que la vue des colosses qui s'efforcent de se renverser, de se démolir, de s'entre-tuer, excite si fort qu'elles en pissent dans leur pantalon et mouillent leur siège. Les salopes ! Elles me rappellent les juments qui attendent la monte de l'étalon. Puis, il y a les causeries, des discours par des gueulards qui, de toute leur vie, n'ont jamais eu non seulement une idée, mais une parcelle d'idée et qui nous débitent des conneries à pleine trompe. Tu veux pas les écouter ces braillards, mais ton voisin, lui, il aime ça entendre braire. Alors, que tu le veuilles ou non, ça te tape dans les oreilles. Et les comédies yankees, les farces idiotes et stupides, un ragoût de niaiseries à faire vomir. Puis, la chanson et la chansonnette françaises, donc ! Inepties d'une incommensurable platitude, d'une désolante banalité. Tu croirais qu'elles ont été écrites par un garçon de table pris de vin. Ah ! tu sais, il en faut du bruit pour remplir le sac vide que la majorité des hommes ont sur les épaules.

— Je te concède qu'il y a des abus, mais tout de même, si

tu veux être renseigné, être au courant de ce qui se passe, c'est difficile de vivre sans radio

— Mais je ne veux pas être renseigné. Je ne veux rien savoir. Les faits et gestes des chefs d'état ? Nouvelles bien passionnantes en vérité ! Mais je trouve cent fois plus intéressant ce que je connais des pharaons qui vivaient il y a trois mille ans. C'étaient là non seulement de vrais rois mais des dieux. Du moins, ils le disaient et leurs sujets le croyaient. Tout en eux respirait la puissance et la majesté. En plus, leur corps ne subissait par la pourriture qui nous attend. Et les événements tragiques qui bouleversent l'univers ? me demandes-tu. Bien, je les considère de la même façon que les envisageront les hommes qui vivront dans mille ans, avec calme et sans passion, de la même façon que nous regardons aujourd'hui la conquête des Gaules par César et les guerres de Jugurtha. Je ne suis pas pris du virus de la rage moi. Je n'ai nulle idée d'homicide et les massacres me font horreur. Voilà !

C'est un homme convaincu et pas curieux, mon ami Gravat.

— Et si tu tombais malade, si loin de tout le monde et pas de téléphone, comment ferais-tu pour avoir un médecin ?

— Je n'ai jamais été malade de ma vie et si je le deviens, hé bien, je n'ai pas besoin d'aide pour mourir. Je n'en veux pas de médecin, si ce n'est pour livrer le certificat de décès. Je veux finir en paix, entends-tu ! Et si par malheur, je suis forcé d'aller à l'hôpital, je ne veux pas de visiteurs. En dehors des enfants, pas un seul, pas un maudit ! J'en ai trop vu de ces ennuyants, de ces fatigants qui arrivent avec leurs faces miteuses, marquées de taches de vert-de-gris comme s'ils sortaient d'un cercueil, oui, des figures de déterrés qui te regardent avec une expression bien découragée, l'air de te dire : Oui, t'es bien fini, vas, mais qui, d'un ton mielleux te demandent hypocritement : Ça va mieux, n'est-ce pas ? Des gens qui se laissent choir sur la chaise à côté de ton lit et qui restent là, ne bougent plus, comme s'ils atten-

daient ta mort. Tu voudrais reposer en paix sur ton oreiller ou peut-être, gémir ou sacrer, mais ces imbéciles à mines de défréqués, ces constipés ne décolleraient pas pour une fortune. Ah ! quelle satisfaction ce serait de pouvoir saisir un pot de chambre rempli d'ordures, de le leur lancer à la figure, de les arroser copieusement ! En partant, ils roucoulent : Sympathie, bon courage. Ah ! s'ils pouvaient se faire écraser par une auto ! Et les femmes donc, celles qui ont atteint l'âge canonique, qui l'ont archi atteint, les grosses pouffiasses aux chairs gélatineuses, et les vieilles filles montées en graine, desséchées, décharnées, adonnées aux pratiques contre nature, les vieilles carottes racornies, qui essaient un sourire mais qui ne font qu'une pénible grimace avec leurs fausses dents, tous ces déchets qui ne savent quoi faire de leur vieille peau et qui s'amènent pour apporter à celui ou celle qui gît sur un lit de souffrance, le précieux réconfort de leur présence. En voilà, un moyen de lui remonter le moral, de le remettre d'aplomb, de l'aider à guérir. Quelle calamité ! Telle-ment affligeantes à voir ces désensevelies, ces vieilles fressures, que tu voudrais être déjà mort pour être débarrassé de ce cauchemar. Tu es un parent ou une connaissance, alors elles en profitent pour te persécuter, pour venir te voir. Vieilles punaises ! Tiens, j'en ai connu deux, la mère et la fille qui, pour tuer le temps et parce qu'elles s'ennuyaient trop, visitaient les amies souffrantes. Un jour, elles s'amènent à l'hôpital, la vieille portant un petit sac en papier, voir une voisine à la dernière phase du cancer. D'un même geste, elles enlèvent leurs vieux manteaux de belette, et les jettent sur le pied du lit puis sans pitié pour l'infortunée étendue là et qui souffre, elles jacassent et jacassent sans répit, la vieille tordue sur sa chaise comme si elle avait la colique. Puis, la voilà qui ouvre son sac et dit : On doit vous laisser mourir de faim ici, alors je vous ai apporté quelques gâteaux. — Merci, mais je ne peux prendre qu'un verre de lait, répond la malade. Alors, se tournant vers sa fille : Si on

les mangeait, propose la vieille. Et les voilà, la mère et la fille croquant les pâtisseries et faisant un pique-nique à côté du lit sous lequel la vieille lance le sac vide. Leur collation finie, elles secouent leurs jupes et jettent les miettes par terre. — Je vais faire des gortons ces jours-ci, et je vous en apporterai, fait la vieille. — Merci, je dois me borner à ce que me donne la garde. — Ah ! c'est bien difficile de faire quelque chose pour vous. Je vais aller au marché ces jours-ci. Vous ne voulez pas que je vous achète un gallon de sirop d'érable ? — Mais je serai peut-être morte dans une semaine, répond la cancéreuse excédée, accablée et qui n'en peut plus. — Tiens, voulez-vous que je vous peigne les cheveux ? Epouvantée, la malade regarde les mains grises et ridées de la vieille, des mains qui n'ont peut-être pas été lavées depuis des mois et elle éprouve un sentiment de répulsion à l'idée de les sentir sur sa figure. Oui, cela lui ferait le même effet que de voir un crapaud sauter sur son lit et sur son bras. Le temps de la visite expire, mais les deux encombrantes commères s'attardent. — C'est l'heure de partir, fait la malade. Je vous reverrai un autre jour. — Mais on vient d'arriver, déclare la vieille qui se demande ce qu'elle va faire le reste de l'après-midi et qui étendue, à moitié couchée sur sa chaise, ne peut se décider à se lever. Il faut que la garde intervienne et leur dise de s'en aller à ces deux chouettes. — On ne peut donc pas voir les malades dans cette boîte ! récrimine la vieille en endossant son manteau de belette. Et avec sa fille elle sort en traînant les pieds et en grognant. Charmantes visites !

Et dans la chambre de cette pauvre vieille qui était déjà à moitié morte, j'ai vu tout-à-coup surgir trois femmes et un garçonnet de deux ou trois ans. Comme il n'y avait que deux chaises, l'une des visiteuses, la bru, se laissa lourdement tomber sur le pied du lit où elle s'agitait comme si elle avait eu la danse de saint Guy. Le fils arriva à son tour apportant quatre crèmes à la glace. Et voilà les visiteuses et le petit léchant la crème et

croquant bruyamment les cornets. Puis pendant que les femmes bavardent, voilà le gamin qui se met à aboyer comme un chien et qui s'empare d'une chaise et la traîne avec un affreux grincement sur le parquet en ciment. N'est-on pas content de mourir pour échapper à ces bourreaux, à cette torture ? Si au moins, l'on souffrait d'une maladie contagieuse, le choléra ou quelque chose de semblable, ce serait une consolation, sinon un moyen de les éloigner ces fouines. Dans un cas semblable, si j'avais une prière à faire, je dirais : Seigneur, donnez-moi dix ans de purgatoire de plus, mais délivrez-moi des visiteurs. La mort n'a rien de terrible ni d'effroyable et je ne la redoute pas. Ce qu'il y a de terrible et d'effrayant, ce sont les lugubres et diaboliques masques de chats huants des visiteurs qui voudraient te voir trépasser.

Non, je n'ai jamais été malade, mais lorsque je le serai, je veux mourir seul dans ma chambre. Pas de médecin. Peux-tu me blâmer ? Tiens, un automne, fatigué, je vais me reposer une semaine dans les Laurentides. Naturellement, je fais ma toilette avec les serviettes qu'on met à ma disposition. Quelque temps après, je suis pris de démangeaisons aux jambes, aux bras, au corps, un vrai supplice. Des médecins, j'en connaissais pas alors. Je parle de la chose à un ami. Il me donne un nom, une adresse. Je me rends là. Un étranger établi au pays. Bon, je suis rendu, celui-là ou un autre. Il m'examine, me regarde les jambes au microscope puis me déclare : C'est une maladie de la peau. Vous avez pris ça quelque part. Je pense aux serviettes des Laurentides. Alors, il m'ordonne un traitement, un onguent dont je dois m'enduire, le soir, un autre, le matin. Des horreurs qui puent à empoisonner et avec ça, le corps tout gluant. Chaque matin et chaque soir, j'applique l'onguent, généreusement. Mon linge, les couvertures du lit, le matelas sont imprégnées d'une odeur infecte. Pas de résultat. Je retourne voir le médecin. Une autre préparation. Cette fois, je me brûle les

jambes atrocement. Nouvelle visite. Alors le métèque me prend ma pression artérielle, analyse l'urine et tout le tremblement, pour grossir la note. Finalement, il me dit : C'est votre sang qui n'est pas assez fort pour lutter contre les parasites. Je vais vous donner des piqûres pour le renforcer. Et les piqûres se suivent tous les deux ou trois jours. Puis, il me demande : Eprouvez-vous des maux de tête, des étourdissements ? Sentez-vous comme un bouillonnement dans le sang ? Non, rien de tel. C'est étonnant qu'il fait en me regardant comme si j'étais un phénomène. Je ne vous le disais pas, mais je vous ai donné des doses trois fois plus fortes qu'à l'ordinaire. Vraiment, vous ne ressentez rien après les piqûres ? C'est fantastique. Si j'ai le temps, j'enverrai un mémoire à l'Académie de médecine de Milan ou de Paris. Alors, n'est-ce pas, quand le médecin parle ainsi, vous vous sentez un malade pas ordinaire, un sujet vraiment intéressant. Vous êtes flatté. Tout de même, les démangeaisons continuaient, atroces, m'empêchaient de dormir la nuit. J'étais obligé de me lever à des deux heures du matin pour me laver, dans l'espoir d'obtenir un soulagement, un répit. Je vais devenir fou. Puis voilà qu'un jour, le médecin me demande : Je vous ai ordonné une diète, n'est-ce pas ? Non, il a oublié ; il ne m'a parlé de rien de tel, il me donne une liste des aliments que je peux manger et de ceux dont je dois m'abstenir. Pas de changement. Ça traînait bien depuis six mois et le métèque m'avait arraché entre \$140 à \$150 sans me procurer aucun soulagement lorsqu'un jour, entrant à la pharmacie pour m'acheter des lames de rasoir, j'entends le client entré deux secondes avant moi demander un flacon de pommade pour maladie de la peau. — Je n'en ai plus dans le moment, mais je vous en ferai porter cet après-midi, fait le commis. Alors, lorsque l'autre est parti, je demande : C'est pour démangeaisons, cette pommade ? Exactement, répond l'employé. On dirait qu'il y a une épidémie de cette maladie, car j'en ai vendu une vingtaine de flacons cette

semaine. — Envoyez-en donc deux à mon adresse lorsque vous en recevrez. Quatre jours plus tard, j'en demandais un autre et en moins d'une semaine, j'étais complètement guéri, débarrassé de mes parasites. Charogne ! puante crapule, ce médecin. Il m'aurait exploité toute la vie s'il avait pu.

Réellement furieux mon ami Gravat à ce souvenir. Et lancé, il continue : Oui, je veux mourir seul et m'en aller seul à la fosse où l'on m'enfouira. Que mon fils, ma fille et mon gendre m'accompagnent, c'est suffisant. Tu sais, les gens qui suivent ton corbillard, ils sont là pour qu'on mette leur nom dans le journal, et si toi, le défunt, tu es un personnage important, pour qu'on voie leur portrait en haut de forme parmi ceux qui suivaient ta dépouille. Mais ils n'ont pas de temps à perdre ces bonshommes. Derrière toi, ils entrent dans l'église par une porte et ils en sortent par l'autre, pour courir vite à leur bureau afin de tâcher de voler quelqu'un et de devenir encore plus riches. Si par hasard, ils sont obligés d'assister au service et de t'accompagner au cimetière, ils s'enfoncent dans les coussins de leur automobile et, pour prendre patience, fument de gros cigares. A un coin de rue, ils modèrent et font signe au marchand de journaux de leur apporter la feuille du matin. Alors, tout en t'escortant, ils consultent la cote de la bourse. Tu étais un ami, mais tout de même, faut pas perdre toute une matinée.

Pendant que Gravat s'épanchait et qu'il se débarrassait de toutes ces choses : dégoût, mépris, enthousiasme, haines, accumulés en lui depuis si longtemps, sa petite vieille jasait aussi. Après les crêpes, elle avait entraîné ma femme dans son pauvre salon.

— Que vous êtes donc chanceuse d'habiter la ville ! s'exclama-t-elle en la regardant avec une naïve admiration dans les yeux.

— Mais, madame, vous demeurez dans un très beau pays. Je trouve tout simplement merveilleuse cette région.

— Oui, en passant, je m'imagine que c'est beau, car on se dit : Ensuite, je retournerai chez moi, je retrouverai mon intérieur confortable, mes parents et mes amis. Mais y vivre, madame, y vivre. Ne jamais voir personne et entendre le vent qui descend des montagnes passer sur cette maison. Ça, c'est un supplice raffiné. Entendre le vent le jour, le soir, la nuit. Des fois, je voudrais bien dormir. J'enfonce ma tête dans l'oreiller pour échapper à cette voix qui me torture, mais la plainte désolée m'arrive quand même et m'entre dans l'âme. Ah ! celui qui m'aurait dit que je passerais mes jours dans ce pays désolé, j'aurais bien ri de lui, mais je suis ici et jamais je n'en sortirai de ce coin où je suis si malheureuse. Moi, madame, je suis née à la ville, j'ai été élevée à la ville et j'étais faite pour y demeurer toujours. Ici, j'ai la sensation d'être perdue, complètement, comme si j'habitais la lune. Encore, si nous étions forcés de rester ici, mais non, nous avons de l'argent. Nous ne dépensons pas le dixième de notre revenu. Nous ne dépensons rien. Nous pourrions loger dans une belle maison à la ville, une maison confortable, bien meublée, nous pourrions avoir des amis, aller à l'église. Ici, madame, je ne peux même pas y aller, c'est trop loin. La messe, je ne sais plus ce que c'est.

Elle avait l'irrésistible besoin de se confier, de s'épancher, de dire sa peine.

— Et votre mari, lui, il se plaît dans ce pays ? demanda ma femme ?

— Lui, il ne voudrait pas changer de place pour rien au monde. Ah ! il est bien étrange, vous savez. Parfois, je me demande s'il est tout là ! Lui, pourvu qu'il bûche son bois, qu'il bêche son jardin, il est satisfait. L'été, le croiriez-vous ? il couche la nuit, pendant deux et trois mois sur la paille dans sa grange, une petite grange qu'il s'est construite. Il se jette tout habillé sur son tas de foin et il passe la nuit ainsi, comme un vagabond. Un avocat, madame, un avocat qui agit comme ça, est-ce croyable ?

D'autre fois, le jour, quand il fait bien chaud, il s'en va encore dans sa grange, enlève tout son linge et se couche sans même une chemise sur lui. Pensez donc, s'il venait à mourir subitement et qu'on le trouverait ainsi. Ce serait beau !

La pauvre femme !

Mince, maigre, effacée, pitoyable figure à cheveux blancs elle continue :

— Je m'ennuie, je m'ennuie à mourir. Ah ! nous n'avons pas souvent de visiteurs nous autres. Figurez-vous que voilà neuf ans que nous sommes ici et vous êtes la première femme à l'exception de ma fille qui a mis le pied dans cette maison. Et je sais que je vais finir mes jours ici, que je vais mourir ici, que je vais être enterrée ici. Ah ! ça madame, c'est épouvantable. Penser qu'après avoir entendu le mugissement du vent dans cette demeure, il va encore passer sur ma tombe pendant tant et tant d'années. Oui, je n'aurai plus forme humaine, je serai réduite en poussière et le vent passera encore en faisant entendre sa plainte au-dessus de l'endroit où l'on m'aura mise. J'aurais tant aimé à être inhumée dans le cimetière de la ville, je l'ai souvent dit et répété, mais je sais bien que mon mari n'en fera rien et que mes os pourriront dans ce pays. Parfois, je me demande si je ne deviens pas folle.

Malheureuse, si malheureuse...

Le soir, après le souper à la morue fraîche apportée l'après-midi par le pêcheur, mon ami Gravat me fait asseoir sur sa véranda.

— Demain matin, dit-il, tu verras le lever du soleil. Je parie que ça fait longtemps que tu n'as pas contemplé ce spectacle.

J'avouai qu'en effet, ça faisait des années, peut-être. Alors, il me regarde scandalisé comme un prêtre qui entendrait quel-qu'un admettre qu'il n'a pas assisté à la sainte messe depuis son enfance.

— Mais tu vas quelquefois au cinéma ?

— J'y vais chaque semaine, avouai-je.

— Tu vas voir des trucs, des vues d'histoires imaginées et le lever du soleil, le plus grand et le plus beau spectacle qui soit te laisse indifférent. C'est renversant, c'est extraordinaire. Ah ! ces gens des villes. Ils sont comme prisonniers dans leurs maisons, leurs bureaux, leurs magasins, leurs usines, comme des rats dans un trou. Ils ne voient rien. Un lever de soleil, un beau ciel étoilé, ils ne connaissent pas ça. Ils travaillent, ils mangent, ils engendrent, ils dorment, ils peinent, ils vieillissent, puis ils meurent. Et notre terre si belle, ils ne l'ont pas vue. Ils ont traversé la vie sans avoir eu la révélation de la splendeur de la nature. Aussi bien n'être pas nés.

A bonne heure, il vient me conduire à ma chambre puis il s'en va à sa grange

— Hé bien, dis-je à ma femme avant de m'étendre sur ma paillasse, que penses-tu de mon ami ?

— Bien, tu sais, les opinions des gens, moi, ça me laisse indifférente. Mais il est trop absolu, pas pondéré ; il manque d'équilibre. Vrai, il est un peu hurluberlu, certainement pas normal. Cependant, s'il se trouve heureux dans sa solitude, avec ses idées, tant mieux. Mais il est féroce-ment égoïste et je trouve sa pauvre femme bien à plaindre. Puis, ajouta-t-elle en riant, j'aimerais mieux des crêpes faites par un homme moins original, mais meilleur cuisinier.

Le matin, il n'était pas encore cinq heures, lorsque j'entends qu'on m'appelle. Je saute hors du lit. Le soleil, il faut être debout à bonne heure pour assister à son lever. Rapidement, je m'habille et je sors. Pour la circonstance, mon ami avait endossé un vieux pantalon avec un bel accroc en équerre, un accroc de quatre ou cinq pouces au genou, par l'échancrure duquel on voyait la peau brune. Coquetterie de Diogène ou simplicité vraie ? Je l'ignore. Et il tenait une branche d'arbre qui lui tenait lieu de canne.

— Viens par ici.

Nous nous dirigeons à l'avant de la maison et nous voyons le ciel tout rouge à l'orient.

— Regarde, dit-il.

Lui, appuyé sur son bâton, il avait les yeux fixés là-bas. Dans une attente religieuse, il guettait l'apparition du père de la lumière. Et lorsque l'orbe de l'astre se dessina dans la fulgurante splendeur qui nous éblouissait, je lui vis à Gravat l'expression des fidèles lorsque le prêtre lève l'ostensoir. Il était en extase, une ferveur mystique était dans ses yeux, sur sa figure, lorsque le globe de feu incendia tout l'horizon. En le voyant ainsi, je compris le culte du soleil des anciennes races. Plusieurs minutes, il demeura ainsi dans un ravissement de tout son être. Revenant à lui et se tournant ensuite vers moi :

— Le coucher du soleil c'est plus théâtral, plus tragique, plus impressionnant, plus sentimental, mais le lever, c'est un hymne, c'est comme la création d'un monde. Depuis que je suis ici, je n'ai jamais manqué un lever ou un coucher de soleil.

Après le déjeuner, la petite vieille, toute chétive et triste, accrocha ma femme par le bras :

— Venez-vous voir ma chambre ? demande-t-elle plaintivement.

Elle la fait entrer, puis s'arrêtant et la regardant en face : Mon Dieu ! on dirait qu'il veut me faire passer pour une paresseuse, pour une négligente. Tenez, vous l'avez vu ce matin avec son pantalon déchiré. Un jour, je lui ai dit : Demain, mets donc une autre culotte, je raccommoderai celle-ci. Alors, le voilà qui crie, qui s'excite comme si c'était un sacrilège que de recoudre un accroc. Et il m'a bien défendu d'y toucher. Vous savez, cet homme-là, il aime mieux se mettre sur le dos de vieux habits usés et déchirés que de porter un beau complet neuf.

Puis, la voilà qui ouvre des tiroirs, qui cherche. Elle disait : Je voudrais bien vous donner un petit souvenir, mais je n'ai rien.

Tenez, voulez-vous accepter cela ? Ce disant, elle tendait un ancien pendentif doré, démodé, ayant gardé malgré les ans, un vague parfum de musc. Ah ! ce n'est pas grand'chose et je sais que vous devez en avoir de bien plus beaux, je sais aussi que vous ne le porterez pas, mais je voudrais que vous l'emportiez. Ah ! c'est vieux, ça m'a été offert par mon père lors de mon vingtième anniversaire de naissance. Et comme ma femme protestait, lui conseillait de garder ce bijou, elle dit tristement : Que voulez-vous que j'en fasse ? Plus rien ne m'intéresse maintenant.

Alors, plus émue qu'elle voulait le laisser paraître, ma femme prit en remerciant le pendentif que cette vieille femme usée, émaciée, toute blanche, avait reçu à ses vingt ans, à l'époque des rêves et des illusions.

Vers onze heures, je dis à Gravat : Si tu veux nous allons nous rendre lentement à pieds à la barrière, ça fera un peu d'exercice.

Alors, moi portant ma valise et lui marchant avec son grand bâton, nous partîmes suivis des deux femmes. Réellement avec sa culotte déchirée et sa branche d'arbre, il était tout glorieux, plus que s'il avait porté un sceptre en or orné de pierres précieuses.

Nous attendîmes environ cinq minutes, puis son fils arriva avec sa voiture. Je serrai la main de l'ami retrouvé, mais pour les adieux, sa femme pleurait désespérément, plus triste qu'une pluie de novembre...

Debout près de la barrière portant l'inscription : Pas d'admission, Gravat nous regarda nous éloigner et aussi longtemps qu'il put nous apercevoir, il nous faisait de ses longs bras de grands gestes d'amitié.

LA MAISON

NON, elle n'avait pas eu une existence de dame Malvina Leroy. La vie facile, les loisirs, la bonne chère, les toilettes, elle n'avait jamais connu ça. Pendant plus de vingt ans, elle avait été cuisinière dans des restaurants, des gargotes, des pauvres boîtes où des passants mal vêtus entraient se rassasier d'un plat de fèves au lard, d'un hot dog ou de nourritures idoine. Toujours devant des fourneaux à fricoter de douteuses victuailles que le client avalait sans joie, pour apaiser sa faim, pour se sustenter et qu'il payait de menue monnaie que, après avoir longuement fouillé, il finissait par trouver au fond de sa poche et qu'il déposait sur le comptoir d'une main humble et lasse. Ce qu'elle en avait vu des visages tristes ! Des gens la face morne ou soucieuse, qui prenaient place devant une petite table couverte de toile cirée et qui mangeaient en silence la maigre portion que leur apportait un garçon, la figure couverte de boutons, en tablier taché, tout sale. Chaque jour ramenait des passants affamés et sans fortune, les épaves de la ville et de la vie. Depuis tant d'années, Malvina Leroy leur cuisinait leur pitance à ces pauvres hères. Le soir arrivé, elle regagnait épuisée son logis où ses enfants hébergés pour quelques heures à prix d'argent par la voisine, venaient la rejoindre. Une existence difficile, pénible et terriblement compliquée que la sienne. Et

pas d'espoir possible. Une situation sans issue. Travailler tous les jours, vieillir, ne pouvoir se raccrocher à rien, tel était son lot. Des vacances, elle n'en avait jamais prises. Sept jours de labeur par semaine. Et si par hasard, pour une raison ou une autre, elle perdait une demi-journée, elle perdait une demi-journée de salaire. Elle ne désirait pas avoir un manteau de fourrure, de belles robes, des bijoux, faire des voyages. Ce qu'elle aurait aimé, mais elle savait bien que c'était impossible, qu'elle ne l'aurait jamais, ç'aurait été d'avoir une maison à elle, où elle pourrait s'installer et vivre le reste de ses jours ; une maison où elle pourrait mourir, son heure venue. Comme si c'était important de rendre le dernier soupir dans une maison qui vous appartient, mais que l'on quitte et qui n'est plus à vous puisque vous mourez. Moi je dis : Autant mourir à l'hôpital, dans la rue, dans un champ.

Une maison à elle.

Au lieu de cela, elle avait bien déménagé plus de trente fois. Dans des maisons condamnées par le bureau d'hygiène, des sous-sols suintant d'humidité, des logis dans des fonds de cour, des logis pires que des glacières, des logis sans air, des logis sales et remplis de vermine. Et trimbale les meubles, trimbale les petits. Puis, toujours une difficulté à payer le terme. Souvent expulsée, mise à la porte à trois jours d'avis avec ses meubles et ses enfants. Alors, il fallait trouver un nouveau gîte, subir des interrogatoires humiliants. Et ensuite, lave, frotte et récurer pour rendre le nouveau logement à peu près habitable, mais seulement pour en être chassée quelques mois plus tard parce qu'elle n'arrivait pas à payer. Toute sa vie, elle avait été à loyer. Chaque mois, plus ou moins irrégulièrement, elle avait versé à des propriétaires des sommes diverses pour lesquelles ils lui donnaient un reçu qui avait moins de valeur qu'un timbre poste oblitéré. Toute sa vie. Et des ennuis et des misères. Et ses meubles endommagés, cassés, démolis. Le

loyer, son cauchemar ! Jamais une maison à soi. Elle mourrait avant d'avoir jamais occupé un logement qui lui appartiendrait, qui serait à elle, où elle n'aurait plus à payer chaque mois, où elle ne recevrait plus la visite du propriétaire. Evidemment, elle ne souhaitait pas un palais, non, mais une demeure qui lui appartiendrait, d'où personne ne pourrait la chasser, une demeure où elle aurait sa chambre à elle toute seule, une chambre pour les enfants, une petite salle à manger et une cuisine. Cela ferait son bonheur. Evidemment, elle savait bien que c'était là un rêve irréalisable, mais il est bien permis, n'est-ce pas, de faire des rêves ? Ça ne fait de mal à personne et, si l'on ne s'arrêtait pas ainsi à caresser des chimères la vie ne serait pas endurable, pas supportable. Mieux vaudrait aller se jeter à l'eau tout de suite et en finir avec ses troubles, ses misères, ses calamités.

Lentement, le temps passait, les années s'écoulaient.

Maintenant, elle était vieille. Ses forces s'épuisaient et, à la chaleur des fourneaux, ses formes avaient fondu. A présent, elle était une limande. Triste à voir, maigre, grise, minable, une loque. Mais il fallait travailler quand même. Sept jours par semaine, elle besognait comme une esclave. Mais la nourriture des petits, les vêtements, les remèdes, le combustible, la pension des deux plus jeunes à l'orphelinat, le cadeau à la fillette chargée de la garde des deux autres, tout cela mangeait le maigre salaire et il ne restait jamais rien ou presque rien pour le loyer. Travaille sans répit, et jamais moyen de rejoindre les deux bouts. Toujours des soucis et des tracasseries.

Puis, elle éprouvait une grande lassitude physique et morale. Lasse d'avoir tant trimé pour vivre, d'avoir eu tant de soucis au sujet des enfants, d'avoir déménagé tant de fois, de se lever chaque matin pour recommencer le même triste labeur. Lasse, que ça ne pouvait jamais assez se dire. Certains jours, elle aurait pu se laisser choir au bord du trottoir pour attendre la mort.

Toutefois, elle ne se plaignait pas, car elle savait que tout cela, c'était de sa faute. Son sort aurait pu être différent.

Ils étaient deux enfants, le frère et la soeur. A sa mort, le père leur avait laissé à chacun un petit héritage de deux mille piastres pour leur aider dans la vie. A ce moment, Malvina avait vingt ans et son frère, vingt-et-un. Depuis quelques mois, la fille était courtisée par Georges Lebron, garçon dont les parents possédaient de modiques rentes, mais qui, à vingt-six ans, n'avait pas encore gagné de quoi se payer un repas. Un paresseux et un ivrogne. Cela c'était connu. Le frère la dissuadait fortement de le voir. En vain.

— C'est un sans-cœur, un bon-à-rien, avait-il dit plusieurs fois. Tu ne devrais pas le recevoir. Certain, avec lui tu auras de la misère plus tard. Peut-être plus vite que tu crois. C'est comme une rage que tu as de te marier. Attends, tu en trouveras un autre.

Mais Malvina le trouvait de son goût et se plaisait en sa compagnie. Elle était sourde à tous les raisonnements, à tous les avertissements. Absolument toquée de ce garçon.

— Ecoute, si tu maries ce répugnant là, ce sera fini entre nous. Tu entends, déclara le frère un jour.

— Je l'aime, bon ! Toi, tu lui trouves tous les défauts, mais tu verras que j'aurai un mari de première classe. Son père va lui faire obtenir une place avec un beau salaire et tu peux être assuré que j'aurai une vie agréable.

Deux mois plus tard, Malvina épousait son vaurien.

Le frère et la soeur ne se revirent jamais.

* * *

Tout d'abord, Malvina se trouva bien heureuse avec son Georges. Les premières semaines, il resta à la maison pendant que son père était supposé lui chercher une place. Ensuite, il partagea son temps entre son logis et la taverne, puis, après

quelques mois, il était tout le jour et une partie de la soirée à vider des verres de bière quelque part avec ses amis. Chaque semaine, il lui faisait signer des chèques, car la pauvre femme était sans défense. A ce jeu, l'argent de Malvina fondit comme le beurre dans la poêle. Quand arriva le premier enfant, l'héritage était en grande partie disparu. Les parents du vaurien étaient bien aises qu'il eût épousé cette fille. Pendant le temps qu'il dépensait ses sous, eux n'avaient pas à le faire vivre. Alors que le ménage attendait son deuxième marmot, il se trouva à bout de ressources. Force fut à Georges de travailler un peu, mais il buvait ce qu'il gagnait. Et il y avait des disputes, car lorsqu'il était en boisson, il gueulait fort. Dans les derniers temps de sa grossesse, Malvina dut s'adresser à ses beaux-parents pour avoir à manger. Ceux-ci s'exécutèrent, mais en rechignant et en la traitant de dépensière. Décidement, la vie n'était pas aussi agréable qu'elle se l'imaginait avant son mariage. Lorsqu'il n'y a pas d'argent à la maison, les scènes sont fréquentes. Après la naissance du petit, le mari abandonna sa femme et retourna vivre chez ses parents. Malvina réalisa alors comme elle s'était trompée en l'épousant. On voit ses erreurs lorsqu'elles sont irréparables. Alors, résolument, bravement, elle se chercha du travail pour gagner sa vie et celle des deux infortunés qu'elle avait mis en ce monde. C'est ainsi qu'elle devint cuisinière. Elle peina devant ses fourneaux et, à la fin de la semaine, le patron lui comptait parcimonieusement son salaire. Quelques fois, le mari venait passer deux ou trois jours à la maison. Comme résultat, la famille du vaurien s'augmenta de deux autres êtres nullement désirés. Après avoir rempli sa fonction de mâle, le père s'éloignait. Débrouille-toi comme tu pourras ! Lui, il buvait, il paressait. Sa paternité ne le troublait pas.

Pendant plus de vingt-cinq ans, elle vécut devant ses casseroles dans lesquelles cuisaient, dans des sauces à l'huile rance,

des viandes coriaces et filandreuses et de vagues soupes qui trompaient l'appétit.

Et déménage et déménage encore dans de sordides logements. . .

* * *

Pendant ce temps, son frère s'était marié. Sobre et actif, il avait travaillé et fait fructifier son petit héritage. Avec ses économies, il s'était acheté une maison dont il occupait le premier étage et louait le rez-de-chaussée. En plus, il possédait un livret de banque accusant un dépôt de trois mille piastres. Depuis longtemps, il souffrait de palpitations du cœur.

— Pas de surmenage, ayez une vie calme, évitez les émotions, avait recommandé le médecin. Autrement, ce mal là vous jouera un mauvais tour.

A cinquante-cinq ans, il devint veuf. Comme tant d'autres, il introduisit une servante chez lui pour entretenir son intérieur, une veuve qui avait un fils en pension quelque part, une veuve qui, une semaine après être entrée chez lui dormait dans son lit, devenait sa concubine.

A quelque temps de là, la servante reçut la visite d'une parente qui, après avoir bavardé pendant une heure lui demanda : Alors, vous vivez tous les deux comme mari et femme ?

— C'est ça, répondit l'autre.

— Bien, sans que tu me le demandes, je vais te dire ce que j'en pense. C'est que tu es bien folle d'agir ainsi. Tu vas passer deux ans, cinq ans, huit ans peut-être, puis il mourra et, après lui avoir donné son plaisir, qu'est-ce que tu auras, toi ? Rien, rien du tout. Du temps perdu. Fais-toi épouser, fais-toi assurer quelque chose pour plus tard.

— Mais s'il refuse.

— Je voudrais bien voir ça. Un homme quand tu le tiens par là — et elle fit un geste grossier et expressif — tu le tiens

bien. Il ne t'échappe pas. Quand il se voit privé du sucrier, il se jette à genoux et t'accorde tout ce que tu exiges. Essaie.

L'autre restait indécise.

— Puis, ajouta-t-elle, je vas te donner un conseil. Ne lambines pas, ne temporises pas. Tout de suite. C'est le bon moyen. Tu verras.

Alors, le soir, l'ancillaire maîtresse lança un ultimatum : Ecoute, je pense à ça depuis quelque temps. Il faut que tu m'épouses et pas plus tard que samedi. Autrement, je m'en vais.

Pour une sommation, c'était une sommation. Lui, il restait figé, atterré, sans parole. Au fond de lui-même était cette peur atroce de se trouver seul. Il était affolé. Enfin il articula : Tu me prends à la gorge.

Alors, avec un gros rire cynique, et sentant déjà la partie gagnée : Nomme ça comme tu voudras, mais tu vas me marier samedi ou je file.

C'est lâche les hommes. C'est vieux, décrépits, pleins de maladies, déjà en décomposition si l'on peut dire, mais leur imagination est hantée de l'idée de fornication, leur chair arde de désirs de luxure.

Alors, au lieu d'ouvrir toute grande la porte et de dire : Sacre ton camp, maudite garce ! il fut pris de panique et céda.

— C'est bon, promit-il du ton d'un accusé qui répondant à la question du juge : Coupable ou non coupable ? s'avoue coupable. C'est bon, on se mariera.

— Je savais bien que tu serais raisonnable, fit la femme. Maintenant, ajouta-t-elle, c'est pas tout de me marier. Je vais prendre soin de toi, mais je ne veux pas travailler pour rien. Je veux que tu m'avantages des trois mille piastres que tu as à la banque. Tu comprends, je n'ai pas l'intention de les dépenser. Cet argent sera pour nous deux, mais si tu mourrais avant moi,

je ne veux pas me trouver dans la rue. Une fois mariée, je ne reçois plus de salaire, mais j'ai droit à une compensation.

L'homme était devenu guenille et il accepta encore.

Les arrangements furent pris à la hâte, et, comme elle l'avait exigé, le mariage eut lieu le samedi.

L'ancienne servante n'en revenait pas de voir comme ça marche docilement un homme. Alors, elle tenta d'amener son mari à lui passer la maison à son nom, comme il avait fait pour l'argent en banque, mais là cependant, elle se heurta à une résistance aussi obstinée qu'inattendue. Lui refusait de se laisser dépouiller complètement. Pour le dompter, elle lui fit la vie dure. Toujours, il refusait. Un jour cependant, elle le décida à faire un testament lui laissant la propriété. Sans doute, le mari estimait-il qu'après tant de soumission, sa femme lui témoignerait de la reconnaissance. Le vieux fou ! Il perdit vite ses illusions. Désormais assurée de l'argent et de la maison, la mégère n'eut plus aucun ménagement pour l'homme qui lui avait abandonné tout ce qu'il possédait en ce monde. Elle fit venir son fils, garnement de quatorze ans, tapageur, grossier, insupportable. La femme et son polisson s'acharnèrent à torturer le malheureux qui ne pouvait trouver chez lui une heure de repos. D'une insolence irritante, le gars était le véritable maître du logis, et amenait fréquemment des camarades qui faisaient un tapage infernal. Avec cela, la radio sévissait du matin au soir. Un jour, le mari tomba sérieusement malade. Le coeur était très affecté et les ennuis qu'éprouvait constamment le malheureux aggravaient son état. L'on n'avait aucune pitié pour lui, l'on voulait décidément hâter sa mort, se débarrasser de lui au plus vite. Il réalisa alors que, comme sa soeur jadis, il avait commis lui aussi une folie en épousant cette harpie et il décida de racheter ses torts envers l'oubliée en lui donnant sa maison. En dépit des avertissements du médecin, il sortit et s'en fut chez le notaire.

— Je m'en viens casser le papier de l'autre jour, dit-il.

La figure grave derrière ses lunettes à monture d'écaille, l'homme écouta ses explications.

— C'est bien, dit-il, je vais préparer un nouveau testament.

Le frère écouta la lecture de l'acte avec un vif contentement et lorsque l'autre lui tendit la plume, il signa avec une extrême satisfaction. C'était là une revanche en même temps qu'un acte de justice. En imagination, il voyait la scène que ferait sa femme en apprenant que la maison lui glissait d'entre les mains et s'en allait à une autre.

Au régime de tracasseries qu'il avait à subir, les palpitations du coeur devenaient de plus en plus fortes, de plus en plus fréquentes. Moins d'un mois après cette démarche, harcelé par sa femme et son beau-fils, l'homme mourut.

Vieille maintenant, la soeur trouva un soir en rentrant chez elle une lettre l'informant qu'elle venait d'hériter d'une maison. Cela lui fit un drôle d'effet. Tout d'abord, elle resta incrédule, hésitant à croire que pareille chance lui arrivait. Cela lui faisait l'effet d'un rêve, d'un fait divers lu dans le journal et concernant une étrangère. Enfin, elle comprit qu'elle se trouvait en face d'une réalité et qu'elle avait un toit à elle. Mais, chose étrange, après avoir pendant tant d'années désiré avoir un refuge assuré, elle n'éprouvait pas d'enthousiasme. C'était ainsi. Elle avait mené une existence de peine et de misère et elle avait perdu jusqu'à la faculté d'être heureuse. Puis, maintenant, l'une de ses filles était morte, ses deux garçons étaient partis elle ne savait où et il ne lui restait plus que son aînée qui travaillait dans une manufacture et qui avait un ami ivrogne et paresseux.

L'on était à ce moment à la fin de mars. L'héritière de la maison trouva le rez-de-chaussée vacant, fort sale et glacé, le locataire ayant déménagé une nuit sans tambour ni trompette. Alors, elle entreprit de faire le ménage, de mettre le logement propre pour l'habiter. Avec ardeur, elle nettoya, lava les murs, les

planchers, passant de longues heures dans ces chambres humides, malsaines, aussi froides qu'une glacière. A cette besogne, elle contracta une pneumonie. Comme elle était frêle, usée par le travail et absolument sans résistance, la maladie l'emporta en huit jours, avant d'être installée dans la demeure si ardemment désirée. Elle ne l'a pas habitée sa maison, la pauvre, mais on l'a enfermée dans un cercueil tout flambant neuf et on l'a mise dans une fosse où elle sera au moins cinq ans avant d'être expulsée.

LE WHISTLING KID

C'ÉTAIT un "tout" (1), un donneur de tuyaux qui suivait les circuits de courses de chevaux. D'une ville à l'autre, d'une piste à l'autre, comme il pouvait, souvent à l'aide de trucs dont il était coutumier, afin d'exercer son incertain métier.

Il était né dans les pauvres, sordides et populeux bas-fonds de New York. Simplement, il avait poussé dans la rue, crevant la faim avec sa mère et son frère pendant que son père pourrissait dans quelque pénitencier et que sa soeur gagnait péniblement sa vie dans un cabaret en fox-trottant, en robe tapageuse, à dix sous la danse, avec les clients de l'établissement.

Un "tout" est, comme on sait, un de ces individus insinuants qui s'approchent d'un étranger et sont tout de suite disposés à lui confier, sous le sceau du secret, une information qu'ils ont obtenue, disent-ils, d'un jockey ou d'un entraîneur, et qui permettra au parieur qui voudra miser sur tel ou tel cheval, de gagner son pari pratiquement sans risque. Et naturellement, le "tout" est prêt à placer lui-même l'argent du "client". Le résultat, comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience, est presque toujours regrettable pour le client et profitable pour le "tout".

1. Prononcez tête.

Ce "tout" menait une existence précaire et misérable et il lui arrivait malgré tout son art et son talent de persuasion de se coucher sans souper. On l'avait surnommé le Whistling Kid, parce qu'à l'heure des repas, alors qu'il n'avait pas d'argent en poche pour aller manger, il sifflotait mélancoliquement. Lorsqu'il avait trop faim, il allait voir un propriétaire de chevaux ou un entraîneur et lui demandait une piastre pour aller souper.

Il avait des connaissances cependant et des qualités, mais il ne s'en servait guère. Il savait comment dresser un jeune cheval, il avait l'art de l'amadouer, de le faire obéir. Il connaissait aussi la généalogie et le record d'une multitude de pur sang et de coursiers. Or, un jour qu'il était très affamé et absolument sans ressources, il s'adressa à un propriétaire d'écurie : "Boss, dit-il, donnez-moi une piastre que j'aie à manger". Le turfman mit la main dans son gousset et tendit un billet de banque au jeune homme. "Vas dîner et tu viendras me voir ensuite, dit-il. Le "tout" alla s'enpiffrer au plus prochain restaurant puis retourna voir son nouveau protecteur.

— Ecoute bien ce que j'ai à te proposer, lui dit celui-ci. J'ai au Texas une grande ferme d'élevage. Je n'ai pas le temps de m'en occuper et mon homme de confiance m'a laissé il y a un mois. Tu vas prendre charge de cet établissement, tu vas être mon gérant. Tu seras logé, nourri et tu recevras \$200 par mois. Cela te va-t-il ?

— Je vous crois. Je pars aujourd'hui si vous voulez.

— Très bien, je vais t'acheter ton billet de passage et te remettre une lettre te donnant autorité sur les autres employés. Tu conduiras cela au meilleur de tes connaissances. Je te connais d'ailleurs et je sais que tu as la compétence voulue.

Et le Whistling Kid partit le soir même avec son maigre bagage pour la ferme d'élevage du Texas.

Pour une fois, il dormait dans une bonne chambre, se levait le matin, ordonnait son déjeuner : une orange, deux oeufs avec

du bacon, du pain grillé, de la marmelade. Il mangeait avec appétit, puis allumait une cigarette et, les coudes sur la table, la fumait dans un bien-être inconnu jusque là. Il s'en allait ensuite aux écuries, donnait ses instructions, faisait le tour de la ferme et dirigeait les travaux avec une habileté qui étonnait les autres employés. Jamais il n'avait fait une aussi belle vie. Jamais il n'avait goûté tant de confort. Passer une semaine, même deux, trois et quatre sans manquer un seul repas ! Il n'avait jamais connu cela. Et au bout du mois, un chèque de \$200. C'était miraculeux.

Quatre mois passèrent, puis l'entrain et la joie du "tout" diminuèrent. Il ne mangeait plus avec appétit et des nuits il restait éveillé, ne pouvait dormir.

Un soir, il mit ses effets dans sa petite valise et le lendemain matin après son déjeuner, il se fit conduire à la gare et acheta son billet pour New York.

— Ça ne sert à rien de résister. Je m'ennuie trop, dit-il, se parlant à lui-même.

Dans le coin du wagon qui le ramenait vers les champs de courses, il avait une main dans sa poche et il pressait la liasse de billets de banque représentant le salaire accumulé de ses quatre mois comme gérant de la ferme d'élevage. Avec cela, se disait-il, je peux devenir riche.

Mais une semaine après son retour sur les pistes de courses, il était sans le sou. Il avait tout risqué et tout perdu.

Le Whistling Kid reprit donc son existence de nomade, de vagabond, de "tout". Il recommença sa vie précaire et misérable, passant souvent une journée sans manger, couchant parfois dans une écurie. Lorsqu'il avait trop faim, il s'adressait à un propriétaire de chevaux ou à un entraîneur et demandait une piastre pour aller manger.

Pendant quatre mois, le Whistling Kid avait perdu l'habitude de siffloter, mais maintenant, aux heures des repas, ses con-

naissances entendaient souvent ses modulations mélancoliques.

De nouveau, il faisait ses confidences aux "clients" leur expliquait qu'un jockey ou un entraîneur lui avait donné une information précieuse, un tuyau infaillible, et il récoltait quelques écus. Il vivait maigrement, mais il vivait sa vie, la vie pour laquelle sa nature le destinait. Le Whistling Kid exerçait son impérieux métier, le métier de "tout".

MAME POULICHE

A H ! ce qu'elle en avait vidé des crachoirs dans sa vie mame Pouliche.

Et ce qu'elle en avait ingurgité des doses de parégorique. Faut bien essayer de se consoler, n'est-ce pas, d'oublier ses misères ? Pour sûr, il y en a qui font pire.

Depuis près de quarante ans, elle faisait chaque jour le ménage dans les bureaux d'une grande compagnie d'assurance qui occupait un étage entier d'un vaste édifice. Le personnel était d'une soixantaine de personnes, hommes et femmes. Il y avait une dizaine de bureaux privés et une grande salle. Chaque fin d'après-midi, mame Pouliche et son assistante se rendaient au travail après le départ des employés et faisaient le plus gros du nettoyage. Ensuite, elles revenaient le matin avant l'arrivée des commis, pour terminer leur besogne. Balayer, laver, essuyer, époussetter, vider les paniers et les crachoirs, nettoyer la chambre de toilette, c'était le rite. Mame Pouliche exerçait ce métier depuis l'âge de vingt-quatre ans.

Mame Pouliche c'était une longue perche, maigre et grise. Elle avait des cheveux gris, des yeux gris ronds à fleur de tête et une peau grise et sèche, grise de la couleur des linges avec lesquels elle essuyait les bureaux. On ne pouvait s'imaginer que cette peau eût jamais été jeune et fraîche. Elle donnait l'impres-

sion d'avoir toujours été grise. Avec ça, un nez plat, écrasé, et une voix de crécelle. Non, elle n'était ni belle ni tentante, ni faite pour exciter les désirs, mame Pouliche. Lorsqu'on la voyait passer avec son seau et son balai, on pouvait dire qu'elle avait le physique de son emploi.

D'une façon frappante, elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche, très ressemblantes. Le matin, avant d'entrer dans le bureau du gérant où il y avait un tapis, elle se frottait les pieds sur le plancher, en glissant, comme la poule qui gratte avec une patte, puis avec l'autre, pour découvrir dans la terre, dans la poussière, un grain de blé, un vermisseau, un insecte.

Pendant près de quarante ans, sa vie avait passé à balayer, les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Evidemment, c'est plus agréable d'être employée de magasin, serveuse de restaurant ou sténographe, mais on ne choisit pas toujours son mode de gagner sa vie. Le plus souvent, on prend ce que l'on trouve. Dans la vingtaine, elle avait travaillé dans une manufacture de chaussures, mais cette besogne la rendait malade. A la pension où elle habitait, logeait aussi la femme de peine de l'assurance en question. Celle-ci âgée et peu solide, avait demandé à se faire aider. Mame Pouliche avait été engagée. L'autre était morte quelques mois plus tard et l'assistante lui avait succédé, avait pris le titre et la charge de femme de ménage tout comme une autre prend le titre de reine en montant sur le trône.

Ça faisait bien des années de cela, mais aucune ne lui rappelait un évènement spécial, car toutes se ressemblaient, s'étaient écoulées de la même manière : vider des crachoirs, nettoyer des latrines et se droguer à l'élixir de parégorique. A la vérité, elle s'était mariée et c'était là qu'elle avait pris son nom de mame Pouliche, mais ce mariage n'avait jamais été bien sérieux et la pauvre femme aimait mieux ne pas y penser, car il lui avait apporté plus d'ennuis que d'agréments. Vers ses trente ans, elle

avait fait la connaissance de M. Pouliche, un petit vieux, grêle, d'une cinquantaine d'années, qui vivotait du revenu d'une salle qu'il louait un soir par semaine ou par mois, à des sociétés, des clubs, des organisations qui y tenaient leurs réunions. Lui même avait fondé un club musical dont il était directeur. La femme de peine l'avait rencontré à plusieurs reprises alors qu'il portait son uniforme de chef d'orchestre : un petit veston à boutons de métal et une casquette à galons d'or. Pour dire la vérité, il n'avait pas du tout la mine d'un don Juan, d'un séducteur, M. Pouliche. Même, il avait un petit air insignifiant, plutôt niais, mais la casquette et le veston à ornements dorés avaient fait impression sur la femme de trente ans. Un soir, elle l'avait vu dirigeant ses musiciens à une réunion où il remplissait un engagement. Il aimait les petits airs : Et digue et digue don.

Son bâton battait la mesure, légère, légère, légèrement...

C'était bien difficile de le prendre au sérieux M. Pouliche avec sa musique de la faridondaine, la faridondé, mais tel quel, il ne déplaisait pas à la femme de peine et lorsqu'il lui demanda un jour de l'épouser, elle accepta et elle devint mame Pouliche. Alors, avec les quelques cents piastres d'économies qu'elle possédait, ils se mirent chez eux. Dire qu'il était bien fringant, M. Pouliche, ce serait exagérer. Mame Pouliche s'était attendue à autre chose. Réellement, elle était déçue, elle n'en avait pas pour son argent, car c'était elle qui payait pour tout, qui subvenait aux charges de la vie commune. Tout son salaire y passait, jusqu'au dernier sou. Et pas de compensations. Lui, il se laissait vivre. Leur union durait bien depuis six mois, lorsqu'il se produisit un événement à sensation. Avertie par on ne sait qui, la police fit un jour une descente à la salle de M. Pouliche lors d'une répétition musicale. Ce qu'elle vit en entrant, on ne le sut que vaguement, car le procès eut lieu à huis clos, mais M. Pouliche fut condamné à trois ans de pénitencier pour "outrages aux mœurs et à la morale" disait le jugement. Avec ces goûts

là, ce n'était pas étonnant qu'il fut si peu fringant, se disait mame Poulliche. Elle devint veuve l'année qui suivit. Son nom de mame Poulliche ce fut tout ce que son mari lui laissa. El'e garda le petit logis qu'elle avait meublé et prit son assistante en pension. De cette façon, les dépenses étaient diminuées.

Et tous les jours, c'était la même besogne, le même programme : balayer, laver les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Naturellement, elle ne trouvait pas la vie drôle. Alors, pour se reconforter, elle avait recours à l'élixir parégorique. Mais bien du temps s'était écoulé avant qu'elle eût découvert ce précieux dictame.

Fallait connaître le métier, fallait l'avoir exercé, fallait avoir passé par là pour savoir comme c'est malpropre les hommes. Pires que des pourceaux. Ainsi, il y en avait un qui avait pris le rhume et qui toussait. Alors, au lieu de se servir de son crachoir, par pure malice, pour l'humilier, pour lui rendre sa tâche plus répugnante, il étoilait le plancher de gros crachats visqueux qu'elle était forcée de nettoyer. Mais ça, c'était rien. Fallait voir quelles saletés ils entassaient dans la chambre de toilette. Il y en avait qui, délibérément, pour l'embêter, jetaient sur le parquet, le papier dont ils s'étaient servis. Ils en jetaient tellement que cela formait comme une litière et, cette litière, ils l'arrosaient copieusement. Par plaisir, par méchanceté, pour lui causer des ennuis, pour lui rendre son travail plus pénible, plus sale. En ouvrant la porte, vous auriez dit une étable avec le purin. Ces gens là, de vrais animaux. Oui, des répugnants, tous ces hommes. Après avoir déposé leur fumier, ils se plaisaient à tracer sur les murs des inscriptions qui attestaient de l'esprit ordurier de chacun. Des ordures, ils ne pensaient qu'à ça. Ils avaient beau avoir de l'instruction, être vêtus comme des messieurs, au fond, ils n'avaient l'idée qu'à l'ordure. Un jour, elle avait trouvé dans l'une des cabines son portrait à elle, un portrait à poil, dessiné en quelques traits, mais très ressem-

blant et très drôlement fait. L'auteur de cette farce l'avait représentée tenant son balai et la façon dont elle empoignait le manche était d'un comique à se tordre.

Chaque soir et chaque matin, elle était bien dégoûtée mame Pouliche lorsqu'elle retournait chez elle. Un jour, en entrant, elle avait dit à son assistante : J'ai pas le goût de souper, je suis trop écoeurée.

Alors, l'assistante — à ce moment là, c'était Mélanie — avait répliqué : J'vas vous donner quelque chose qui va vous faire du bien. Puis, elle était allée à sa chambre et en était revenue avec une fiole. Dans un peu d'eau sucrée, elle avait versé une cuillerée à thé de sa préparation.

— Prenez-ça, avait elle dit en tendant le verre. L'autre y avait porté les lèvres. Ça goûtait un peu l'anisette. Pas désagréable. Alors, elle avait avalé la liqueur. C'était vrai que ça faisait du bien. Ça la stimulait. Et elle oubliait les crachoirs et les ordures de la chambre de toilette.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? demanda-t-elle un moment plus tard.

— C'est de l'élixir parégorique. C'est pas dangereux, ça coûte pas cher et ça fait du bien.

Les deux femmes se mirent à table, prirent une tasse de thé et quelques aliments. Oui, c'était vrai qu'elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche. Au lieu de prendre une franche bouchée avec sa fourchette, elle donnait de petits coups dans son assiette, comme la poule qui picore, qui donne du bec, à droite, à gauche. Elle pignochait, saisissant du bout de son outil un brin de viande, de salade, de spaghetti, jamais une vraie bouchée.

Maintenant, après sa dose de parégorique, mame Pouliche éprouvait un grand apaisement, elle sentait ses nerfs calmés et, assise sur sa chaise, elle se laissait doucement aller au sommeil qui s'appesantissait sur elle. Ce soir là, elle se coucha tôt et pas-

sa une bonne nuit. Le lendemain matin, en revenant de son travail elle arrêta chez le pharmacien et acheta un flacon de parégorique. Alors, elle prit comme ça l'habitude d'en prendre trois fois par jour. Pas une grosse dose évidemment. Une cuillerée à thé dans un peu d'eau sucrée. Ce que ça lui faisait du bien ! C'était miraculeux. Une vraie panacée. L'alcool la stimulait, puis l'opium produisait un calme, un apaisement bienfaisants, amenait le sommeil.

Quand on gagne sa vie à vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, une pareille liqueur ça vous soulage. Pour sûr que Mélanie lui avait rendu un fameux service en lui faisant connaître cette préparation.

Dans l'année, il y a les jours ordinaires et il y a les jours exceptionnels, les fêtes par exemple. Dans l'existence de mame Pouliche, en outre des jours ordinaires, il y avait chaque hiver une journée exceptionnelle : la journée de la Grande Saleté, le lendemain de la soirée du personnel de l'assurance. C'était de tradition. Une fois par an, patrons et employés se rencontraient et festoyaient dans une réunion sociale qui avait lieu dans les bureaux mêmes de la compagnie. On dansait, on faisait de la musique, on s'amusait, on mangeait et on buvait car il y avait toujours un plantureux buffet et l'on vomissait aussi. La première fois que mame Pouliche était arrivée pour faire le ménage le lendemain d'une de ces soirées, elle était restée stupéfaite, dégoûtée, devant ce qu'elle avait trouvé. Seigneur Jésus ! jamais de sa vie, elle n'avait vu pareille saleté. Ces gens là avaient mangé et bu comme des pourceaux et ils avaient rejeté ce qu'ils n'avaient pu digérer. Les latrines étaient dans un état repoussant. L'on avait vomi non seulement dans le bassin des cabinets, mais sur le siège. Même les murs étaient éclaboussés. Et l'on respirait là une odeur forte, sùrie, qui faisait lever le coeur. Dans certains bureaux privés, les crachoirs étaient remplis de dégoilliss, d'autres d'urine. Réellement, il semblait que l'on s'était

efforcé de faire toutes les saletés possibles. Maintenant, il lui fallait nettoyer tout cela. Alors, avec la vadrouille, les seaux, les brosses, elle et son assistante avaient travaillé une partie de l'avant-midi, avaient passé des heures à enlever ces ordures.

Chaque année, c'était la même chose. Plus exactement, c'était pire, car on aurait dit que les gens cherchaient à se surpasser dans l'ordure, à lui donner plus d'immondices à enlever. Oui, une fête pour les autres ; pour elle, une répugnante corvée. Mais il lui fallait gagner sa vie, sa pitance, et elle lavait, nettoyait tous ces vomissements. Ah ! elle en vidait de beaux crachoirs ces lendemains de sauterie et de beuverie. Après ce spectacle, après cette besogne, elle restait écoeurée pour le reste de la journée. Le midi, elle n'osait se mettre à table, tellement elle avait dans le nez cette odeur de nourriture renvoyée. Alors, pour oublier, pour se remettre, elle prenait une dose de parégorique. Pas une cuillerée à thé, bien sûr. Une grande cuillerée à soupe et même un peu plus. Fallait se purger l'esprit de toutes ces saletés. Bientôt, elle tombait dans une torpeur, puis elle dormait, mais souvent, elle avait des rêves pénibles.

Avec le temps, elle en voulait davantage de sa panacée. Elle en prenait de fortes doses. Fallait ça pour la soutenir dans sa repoussante besogne. Alors, elle ne mesurait plus par cuillerées, elle versait généreusement et avalait

Chaque matin, elle se levait, s'habillait à la hâte, prenait le tramway et descendait en ville pour aller vider ses crachoirs, nettoyer les cabinets. Cela, tous les jours, d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre. Et cela durerait jusqu'à sa mort.

Sa vie, ce n'était pas un morne désert, aride et monotone, car dans le désert, il y a l'étendue illimitée, la grandeur sauvage, les mirages, les puissants souffles du vent, et parfois, une oasis fraîche et fleurie. Sa vie c'était plutôt comme une longue, pauvre

et sordide rue, sans arbres et sans fleurs, aux laides maisons uniformes, peuplées de figures hostiles, ironiques, taquines.

Mais elle avait son élixir parégorique.

Le parégorique c'était son ami, son soutien, sa consolation. C'était son appui, son réconfort, son viatique.

Toute la misère de sa pitoyable vie fondait, toute la laideur de sa pauvre existence de paria s'effaçait lorsqu'elle prenait le précieux dictame, lorsqu'elle avalait la drogue bénie.

Ah ! s'il n'y avait pas à portée de la main pareil cordial comment pourrait-on supporter les maux et les calamités de chaque jour ?

Les seules joies qu'elle avait connues, mame Pouliche, elle les devait au parégorique.

Elle avait l'impression d'être sur la terre pour laver des planchers, vider des crachoirs, nettoyer des latrines remplies de saletés et d'ordures.

Et elle vieillissait, elle devenait plus grise. Ses cheveux se faisaient plus gris, sa peau plus grise, ses yeux plus ternes. Elle ne maigrissait plus ; elle se desséchait. C'était un squelette habillé de peau.

A vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, elle gagnait sa pitance, mame Pouliche. Tous les jours la même routine et ça ne changerait jamais. Jamais il ne lui arriverait un héritage ou un de ces heureux hasards qui vous permettent de prendre votre tablier, de le lancer dans la poubelle, d'envoyer votre métier à tous les diables et de vous la couler douce. Elle, la chance n'était pas de son côté. Ainsi, pendant treize mois et demi, elle avait participé sans jamais rien gagner, au tirage hebdomadaire organisé par l'un des commissionnaires. Alors, lasse de toujours payer et de ne rien recevoir, elle avait abandonné la partie.

— Non, c'est fini. J'en ai assez de donner mon argent aux

autres, avait-elle répondu lorsque le garçon lui avait offert un billet comme d'habitude.

Alors, en badinant, celui-ci avait répliqué :

— Vous avez tort. Vous gagneriez cette semaine.

Puis, se tournant vers l'assistante de mame Pouliche, une nouvelle qui en était à sa première semaine :

— Tiens, vous, prenez le billet et vous allez voir si vous ne décrochez pas le prix.

Alors, l'autre avait pris le coupon, payé vingt-cinq sous et avait gagné le tirage. Pour son début, elle avait encaissé quatorze piastres.

— Pis, moi, j'ai payé vingt-cinq cents pendant plus de treize mois et j'ai jamais retiré un sou, commentait amèrement mame Pouliche en regardant son assistante qui, toute épanouie, comptait ses billets.

Pas de chance.

Un jour, dans le tramway, elle s'était fait voler le salaire qu'elle venait de recevoir. Elle s'en retournait chez elle le samedi avant-midi et elle avait mis son enveloppe dans sa sacoche. A un coin de rue, deux voyageurs montèrent dans la voiture: un monsieur élégamment mis qui alla s'asseoir à sa droite et une femme quelconque, à sa gauche. L'homme tenait à la main un magazine illustré qu'il se mit à feuilleter négligemment lorsqu'il fut installé. Les dessins étaient très osés, scabreux même. Le voyageur les regardait d'un air détaché. D'une main nonchalante, il tournait une page, puis une autre. Un peu curieuse, mame Pouliche s'allongeait le cou et guignait, sans en avoir l'air, les illustrations folichonnes. Pendant ce temps, sa voisine de gauche descendit sans qu'elle s'en rendit compte puis, à l'arrêt suivant, son voisin se leva et sortit lentement, tenant sa revue. Mame Pouliche le suivait des yeux. Lorsque la voiture se fut remise en marche, la femme de peine ramena ses deux mains sur ses genoux et constata soudain que la sacoche qu'elle tenait au

bras gauche avait disparu. Ainsi, elle s'était laissée aller à regarder des gravures polissonnes et elle avait perdu son salaire. Oui, pendant six jours, elle avait vidé des crachoirs, nettoyé des cabinets d'aisances pour se faire filouter son enveloppe.

Un jour, en faisant le ménage, mame Pouliche trouva dans le bureau du gérant un billet de banque de cinq piastres que l'on avait apparemment échappé. Foncièrement honnête, elle se rendit plus à bonne heure à son travail le lendemain. — Voici ce que j'ai ramassé sur le plancher, dit-elle en tendant l'argent au personnel. — Je me demandais où je l'avais perdu, répondit l'autre en prenant le billet. Fouillant dans sa poche, il en sortit une pièce de vingt-cinq sous qu'il lui remit. — C'est peu, mais c'est de bon coeur, fit-il. — Merci, c'était pas à moi et je ne pouvais le garder, déclara mame Pouliche.

A quelques mois de là, la femme de peine demanda une augmentation de salaire. — Je vais soumettre votre requête aux administrateurs, répondit le gérant. Lorsque ceux-ci se réunirent, il leur fit part de la demande de mame Pouliche.

— Qu'est-ce que vous en dites ? interrogea l'un des directeurs en regardant le gérant.

— Bien, je crois que ce serait commettre une extravagance, ce serait jeter l'argent par la fenêtre. Elle n'en a pas besoin. Il y a quelque temps, elle a trouvé un cinq piastres et l'a remis au propriétaire !

Alors, devant pareille simplicité, les autres se mirent à rire.

— Bon, vous direz que la compagnie ne peut dans le moment accorder d'augmentation de salaire, expliqua le directeur, réglant ainsi la question.

Il y a des hommes qui se disent : Moi, cette année, j'ai vendu cent automobiles, cent-cinquante radios, j'ai posé trois cents semelles de chaussures ou bien : Moi, j'ai placé deux cents pains chaque jour, cent cinquante pintes de lait. Puis, il y en a qui pensent en eux-mêmes ; Moi, j'en ai bu des bouteilles de bière

dans ma vie. D'autres calculent mentalement le nombre de femmes qu'ils ont eues. Ça, c'est des pensées qui n'ont rien d'affligeant. Mame Pouliche, elle, ce qu'elle pouvait se dire, c'est qu'elle en avait vidé des crachoirs plus que n'importe quelle autre femme de la ville.

Ses assistantes avaient eu plus de chances qu'elle. Elles s'étaient casées, si l'on peut dire. Rose, sa première, une grande et jolie blonde, ancienne couturière que ses yeux trahissaient, dont la vue faisait défaut, avait pris ce métier de femme de peine parce qu'il lui fallait travailler pour vivre, mais elle s'était mariée au bout de six mois. Mélanie, la deuxième, une brune qui arrivait chaque matin la figure fardée, avait trouvé un petit vieux pour l'entretenir. Emilienne qui lui avait succédé, avait été à la tâche pendant treize ans, puis elle était morte, emportée par la pneumonie. Finies ses misères à celle-là. Mame Drapeau abandonnée par son mari, avait travaillé pendant dix ans, puis son fils maintenant grand, lui avait dit : C'est moi qui vais gagner maintenant et te faire vivre. Alors, depuis ce temps, elle se reposait. Quant à la Bourrette, une grosse veuve, son assistante actuelle, acoquinée avec un chômeur séparé de sa femme, c'était une pâte molle, qu'elle s'était souvent promise de renvoyer, car elle était lente, négligente, il fallait toujours pousser sur elle pour la faire marcher. Non, ça ne pourrait pas durer comme ça. Faudrait la remplacer.

Mais ces femmes, elles vivaient, tandis qu'elle...

Avec les années, elle devenait plus grise, plus maigre, plus laide avec ses yeux gris à fleur de tête, vides d'expression.

Il vint un jour où ça faisait trente ans qu'elle faisait le ménage dans ce grand bureau d'assurance. Elle connaissait tout le personnel. Il y en avait qui étaient des jeunes gens lorsqu'elle était entrée là et aujourd'hui, ils étaient grands-pères. Ces gens-là faisaient parfois des voyages, quelques-uns même étaient

allés en Europe, ils possédaient des automobiles, ils étaient bien vêtus, ils faisaient une belle vie... Toi, vide des crachoirs, la vieille !

Pour se consoler, pour oublier, pour accomplir sans trop de dégoût sa tâche quotidienne, elle s'administrait de rudes doses de parégorique. Après cela, elle plongeait dans une torpeur dont elle s'éveillait la tête lourde, l'air égaré, hébété.

Elle n'avait plus d'appétit, ne mangeait pas. Elle n'avait de goût que pour son parégorique. Et maigre à faire peur. Puis la nuit, elle faisait de mauvais rêves, des rêves pénibles, harassants. Ce n'était donc pas assez d'avoir de la misère le jour, fallait en avoir la nuit.

Toujours, elle tirait au collier, mais il y avait des heures où c'était plus difficile. Ses forces diminuaient. Puis le coeur semblait détraqué, comme une vieille pompe qui refuse de pomper. A certains moments, il lui semblait qu'elle allait s'affaïsser, écraser au plancher. Mais malgré tout, beau temps, mauvais temps, malade ou pas malade, elle vidait ses crachoirs, nettoyait les latrines.

Et la tâche terminée pour le moment, elle avalait d'amples rasades de parégorique.

Un matin, elle se leva en retard pour se rendre à son travail. Ensuite, elle manqua par quelques secondes le tramway qu'elle devait prendre et dut attendre cinq minutes pour le suivant. C'est toujours ainsi. A l'édifice, comme la chose se produisait souvent, le préposé à l'ascenseur n'était pas encore arrivé. Sa femme était couchée sur sa queue de chemise et il n'a pas pu se lever, fit tout haut mame Pouliche, furieuse de ces contretemps. Alors, elle prit les escaliers, mais elle soufflait péniblement, fortement, le coeur lui battait et elle était à bout d'haleine lorsqu'elle arriva à son étage. Naturellement, la Bourrette était en retard, elle aussi, cette paresseuse. Jamais à temps, celle-là. Collée à son chômeur. Il faudrait pourtant lui donner son congé et en

prendre une autre. Ça allait mal. Personne ne pouvait donc se lever à l'heure. Maudit ! qu'elle était de mauvaise humeur, mame Pouliche. En hâte, elle se rendit à son armoire, enleva son vieux manteau gris, élimé, froissé, à collet en fourrure de rat d'égoût, son chapeau déteint, déformé, cabossé, les accrocha et endossa son tablier, prit sa brosse, son linge à essuyer les bureaux et son seau à vider les crachoirs. Son trousseau de clés cliquetant et ballant à sa ceinture, elle se dirigea en toute hâte vers le bureau de l'assistant-gérant, toujours l'un des premiers arrivés. Fébrilement, elle ouvrit la porte, fit quelques pas, puis, foudroyée par une syncope, croula au plancher, heurtant et renversant en même temps le vase aux saletés dont le contenu se répandit sur le préart. Elle gisait là morte, mame Pouliche, morte à la tâche, sa vieille tête grise et sa figure grise baignant dans l'eau sale, dans le jus de crachoir, un bout de cigare à côté de la bouche...

L'ART DE SE LA COULER DOUCE

*A toutes les punaises de la terre
avec mon mépris et mon dégoût.*

DOCILEMENT, sans lui résister inutilement, sans vaine révolte, Tancrède Pélochon suivait sa destinée, celle-là qui avait été décidée pour lui. Et il ne s'en trouvait pas trop mal, il ne s'en plaignait pas. Toujours, il savait s'accommoder de ce qui arrivait et tirer parti des occasions qui se présentaient d'améliorer son sort. Son arbre généalogique n'était pas comme un chêne centenaire aux rameaux puissants et majestueux. Tout jeune, il avait appris que son grand-père était un enfant trouvé et que c'était un ivrogne. Son père et sa mère, deux ivrognes également. Elevé dans un fond de cour de la rue Beaudry, Tancrède qu'on nommait alors Ti Bleu Pélochon n'avait pas fait de cours classique et il n'était devenu ni avocat, ni médecin, ni député, ni journaliste. Pendant que les jeunes garçons passent les belles années de l'enfance à étudier la grammaire, l'histoire, la géographie et autres fariboles, lui, dans des salles de sport plantait les quilles que les joueurs renversaient avec fracas en lançant une lourde boule. Patiemment, il les ramassait et les replaçait dans la position voulue. Pour cela, il recevait vingt-cinq sous pour la soirée. Avant de s'en aller, il vidait les fonds

de bouteilles de coca-cola laissés par les joueurs et ramassait quelques bouts de cigarettes qu'il fumait dans la rue. Il dépensait ensuite son argent dans des établissements de pool. A ce jeu, il devenait fort habile et il commença à se faire un petit pécule en jouant des parties pour lesquelles il recevait un salaire.

Vers ses seize ans, il fit des connaissances sinon très honnêtes, du moins profitables. Cela commença ainsi. Un soir, comme un club d'hommes d'affaires avait joué une partie, l'un de ces messieurs, la joute finie, appela le jeune Tancrède et lui tendit un vingt-cinq sous pour le récompenser de son excellent service. Celui-ci glissa la pièce dans sa poche en prononçant un petit merci. Déjà il s'éloignait, lorsque le monsieur le rappela.

— T'as pas faim ? demanda-t-il.

— J'vas aller manger un hot dog dans l'instant, répondit Tancrède.

— Bon, viens avec moi ; je prendrais bien une bouchée aussi.

Alors, Tancrède ramassant sa casquette sortit avec le particulier. En route, ce dernier se montra très camarade. Il fit entrer Tancrède dans un hôtel et commanda un souper : un steak, des pommes de terre frites, une salade, des éclairs au chocolat et un café. Jamais Tancrède n'avait été à pareil festin, n'avait si bien mangé de sa vie. Finalement, ils se levèrent.

— Viens avec moi, dit l'homme.

Et montant un escalier, suivant des corridors, ils arrivèrent devant une porte. Le monsieur avait retiré une clé de la poche de son veston et il l'ouvrit.

— Entre, fit-il.

Après avoir bien mangé, l'homme soufflait fort et regardait son jeune compagnon d'étrange façon. Tancrède ne s'effaroucha pas de ses gestes ni des libertés qu'il prenait avec lui, non plus que de son langage ordurier au possible.

Tancrède resta une heure dans la chambre, peut-être plus.

Enfin, son hôte se calma. Sortant un cinq piastres de sa poche, il le remit à son jeune compagnon.

— Je te reverrai à la salle, dit-il, en le reconduisant à la porte de l'hôtel.

Dans la rue, Tancrède regardait le billet de banque qu'il avait reçu et se faisait cette réflexion qu'une petite partie de ce genre était plus payante que de planter des quilles.

Tancrède rencontra d'autres messieurs qui appréciaient le charme et la compagnie des jeunes garçons. Pour eux, il eut des complaisances qui lui valurent d'élégants complets, de luxueux sous-vêtements, des cadeaux en argent et une expérience considérable de la vie. Toutefois, cet argent venu facilement s'en allait rapidement et Tancrède mis en appétit par ces largesses, ne se faisait pas scrupule de faire chanter ses amis plus fortunés que lui. Oh ! pas de malice en lui, mais il fallait vivre.

Des années passèrent, puis il rencontra Georgette Cordille, serveuse au restaurant Palaris. Une grande et grosse fille, aux formes plantureuses, au teint mat, aux yeux noirs très vifs. Il l'épousa, mais comme l'on était déjà en pleine dépression, il fut convenu que Georgette continuerait de travailler. Force lui fut toutefois d'abandonner son emploi, car sept mois après son mariage elle accoucha d'une fille qu'elle nomma Séraphine. Cet événement, c'était un fâcheux contretemps, car l'existence était précaire. Le loyer, la nourriture, les vêtements, cela représentait une somme. Et maintenant, le pool c'était bien passé de mode. Les exhibitions de Tancrède avaient cessé d'intéresser le public, elles n'attiraient plus. Il ne gagnait pas son sel.

C'est alors que le sort qui, jusque là, lui avait été plutôt contraire, lui tendit une main secourable. Comme d'ordinaire, il avait passé la soirée à une salle de pool et il suivait le jeu des concurrents à une table. L'un d'eux, un grand et solide gaillard, exécuta à un moment un coup si habilement réussi que Tancrède lança un enthousiaste : Epatant ! Flatté, l'homme se retourna

et lui sourit amicalement car il le connaissait de vue et savait qu'il était un expert, un professionnel. Tancrède se fit venir un coca-cola et, assis sur un banc, continua de suivre la partie. Lorsqu'elle fut terminée, le joueur qui avait accompli l'exploit d'il y a un moment, alla à lui et ils commencèrent à causer. L'autre expliquait qu'il jouait beaucoup pendant la saison d'hiver, car il ne travaillait pas, étant débardeur de son métier. Alors, dans ses nombreux loisirs, il fréquentait les salles de pool. Après quelques minutes d'entretien, ils sortirent, mais ils continuaient de parler de leur jeu favori. Ces deux étrangers s'entendaient bien, comme deux camarades qui se retrouvent. Ils hésitaient à se quitter. C'est comme ça. On rencontre parfois un frère qu'on ne connaissait pas qui vous donnera une aide réconfortante dans cette vache de vie.

— Tiens, voici mon adresse. Venez donc me voir à la maison, dit Tancrède à sa nouvelle connaissance en lui remettant une de ses cartes.

— J'irai sûrement, répondit l'homme.

Le débardeur tint parole. Non seulement, il alla rendre visite à Tancrède, mais il s'installa chez lui à titre de pensionnaire. Son salaire de l'été lui permettait de vivre à sa guise pendant les mois d'hiver. Il était polonais et Michel était son prénom. Georgette lui installa un banc-lit dans la cuisine. Dès son entrée dans la maison, l'on mangea bien et Tancrède appréciait comme il convient l'appoint qu'apportait Michel.

Un avant-midi que le pensionnaire était sorti, Georgette s'adressant à son mari lui dit :

— Si tu n'avais pas d'objection, tu coucherais dans la cuisine et Michel dans la chambre.

Tancrède c'était un garçon accommodant, pas malamain du tout, qui entendait raison.

— C'est bon, répondit-il simplement.

Sa femme lui servait ses trois repas par jour et il avait ses cigarettes. Pourquoi causerait-il des embarras ? Pourquoi se ferait-il de la bile ? Alors, le soir venu, sans plus de façons, il se coucha sur le petit lit dans la cuisine pendant que Michel allait tenir compagnie à la plantureuse Georgette dans la chambre.

Trois bons amis.

Le printemps revenu, Michel recommença à travailler au port. Et à chaque quinzaine, il remettait son enveloppe de paye à Georgette qui lui donnait une couple de piastres pour ses billets de tramways. Elle se chargeait elle-même de l'habiller et d'entretenir son linge.

Pendant que l'autre trimait à transporter de lourdes marchandises, qu'il suait et dépensait ses forces, Tancrède, lui, flânait, fumait sa cigarette et prenait ses aises. Avec tant d'autres, il savait que, dans la vie, il faut faire bien des concessions. La combinaison de Georgette, ça lui paraissait fameux.

L'hiver suivant, Georgette accoucha d'un gros garçon. On choisit Michel comme parrain.

Vers la même époque, l'on vit l'établissement du secours direct pour les sans-travail. Chômeur depuis plusieurs années, Tancrède fut l'un des premiers à s'inscrire. Dans le questionnaire auquel il eut à répondre, Michel figurait comme chambreur. Avec ce nouvel apport et le salaire de Michel, on nageait dans l'abondance et Tancrède qui, jusque là, s'était borné au coca-cola se mit à faire venir de la bière. Chaque semaine, il en entraînait une couple de caisses à la maison. Comme il avait été entendu, Tancrède couchait sur son petit lit dans la cuisine. Le jour, il vidait ses bouteilles de bière, il fumait sa cigarette et il menait une belle vie de fainéantise. Et, à la date spécifiée, il allait chercher son chèque de secours. Lui, il n'avait jamais étudié l'histoire, la grammaire, la géographie, le latin, mais à quoi ça lui aurait-il servi de connaître ces fariboles ? Ceux qui s'étaient cassé la tête sur les pages de leurs livres à l'école, ceux

qui avaient appris des métiers devaient se lever à bonne heure le matin. Par la pluie, la neige, le vent, ils se rendaient à leur travail ; chaque jour, ils allaient se mettre sous le joug. Tout cela, pour recevoir un maigre salaire. Une vie de chiens. Lui, il faisait la grasse matinée, il ne recevait d'ordres de personne.

Chaque année, la famille augmentait et Tancrède était bien heureux car l'allocation de chômage augmentait également. C'était pain bénit

Michel c'était un pensionnaire modèle. Pendant tous les mois qu'il travaillait, il remettait fidèlement son enveloppe intacte à Georgette. Vraiment, tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes, sans Napoléon.

Napoléon, c'était le beau-frère, car Georgette avait une soeur, Adèle, qui était bien mal tombée en se mariant. Elle avait pris un homme qui n'avait jamais rien fait de sa vie, sinon lever le coude, pour porter des verres de boisson à sa bouche. Ivrogne fieffé, il avait une effrénée passion de l'alcool. Lui, la bière, il méprisait ça. Ce qu'il lui fallait, c'était un whiskey qui brûle, qui râpe la gorge, vous cogne sur les tempes. Naturellement, lui aussi était sous le secours direct, mais une bonne partie de l'argent qu'il retirait lui servait à boire. Et c'était un gringalet avec une petite barbe noire, une vraie chenille à poils, tandis qu'Adèle était une belle grande femme, faite au moule, comme on disait dans son entourage.

Adèle et Napoléon étaient mariés depuis quatre ans et ils avaient trois enfants. Or, lorsqu'il avait trop soif et qu'il n'avait plus d'argent, le mari venait emprunter vingt-cinq ou cinquante sous pour s'acheter du whiskey de contrebande. Et alors, il incitait Tancrède et Michel à boire avec lui. Le premier préférerait s'en tenir à sa bière, mais Michel, à plusieurs reprises, s'enivra terriblement avec le whiskey empoisonné. Dans ces moments, il devenait furieux, incontrôlable, il perdait complètement la raison. Pas commode du tout, dangereux même. Aussi Georgette

ne voyait jamais sans appréhension arriver son beau-frère à la maison.

— Tâche donc de garder ton mari chez vous, avait-elle dit à sa soeur. Il vient mettre le trouble chez nous et j'ai toujours peur qu'il arrive un malheur.

— Que veux-tu que je fasse ? répondait Adèle. Quand il a soif et qu'il n'a pas d'argent, je crois bien qu'il volerait, qu'il tuerait. Il ferait n'importe quoi pour trouver à boire. C'est plus fort que lui.

Son beau-frère c'était une mauvaise épine qu'elle avait dans le pied, Georgette. Tout de même, les années passaient. Michel, c'était la providence du ménage. Et le secours direct c'était un beau revenu, une rente appréciable qui allait toujours en augmentant. Confortablement installé chez lui, Tancred vidait des bouteilles de bière et fumait d'innombrables cigarettes qu'il roulait lui-même. Vrai, la vie le traitait bien gentiment. Parfois, dans ses heures de fainéantise, étendu sur le plancher de sa cuisine, ses grands pieds nus déplorablement négligés au bout de ses longues jambes, il s'exclamait avec un accent de béate satisfaction : Qu'on est donc bien ! On se sent vache.

Il avait accroché au mur sa baguette de joueur de pool. C'était un souvenir du passé.

Il y avait huit ans que cela durait. La famille se composait maintenant de dix personnes : le mari, la femme, le chambreur et sept enfants. On attendait le huitième pour bientôt. Tancred songeait avec complaisance à l'allocation de chômage qui allait toujours grossissant.

Malgré la misère et les saouleries de Napoléon, la maisonnée de ce dernier augmentait également. Adèle se trouvait mère de cinq enfants vivants. Deux étaient morts presque en naissant.

Quand on est heureux, c'est à ce moment-là qu'il faut redouter les coups du sort. Tancred, lui, ne pensait pas au malheur.

Il était sincèrement convaincu que sa bonne fortune durerait toujours.

Georgette devait accoucher dans quelques jours. Tancrède était sorti et les plus âgés des enfants jouaient dans la rue lorsque Napoléon s'amena un après-midi. Il n'y avait à la maison que Michel et Georgette. Le beau-frère était agité, tremblait, éprouvait un irrésistible besoin d'alcool. Absolument comme le morphinomane qui traverse une crise et qui réclame sa drogue. Naturellement, il n'avait pas d'argent. Michel le prit en pitié et lui donna cinquante sous afin qu'il pût s'acheter un petit flacon de whiskey. Napoléon sortit, mais revint une demi-heure plus tard. Il avait obtenu ce qu'il cherchait et il voulait partager l'alcool avec Michel. Malheureusement, Georgette intervint, rabroua le beau-frère et fit défense à Michel de toucher à ce poison. Si elle n'avait pas été si autoritaire, si violente, elle aurait probablement été écoutée, mais les hommes les plus dociles, il leur arrive parfois de s'affirmer. Si on leur interdit quelque chose, ils se font un plaisir de braver la défense, de passer outre. Ce fut le cas pour Michel. Coup sur coup, il prit trois grands verres. Et il y avait une lueur mauvaise dans ses yeux. Inquiète, alarmée, Georgette prit le beau-frère par les épaules, ouvrit la porte et le poussa dehors, pendant que Michel avalait deux autres gorgées de poison. Lorsque Georgette revint dans la pièce, Michel avait une face de brute, paraissait fou. La femme saisit la bouteille et versa dans l'évier le reste de ce qu'elle contenait. Ce geste eut pour effet d'enrager le pensionnaire qui lui lança un terrible giffe en travers de la figure faisant jaillir le sang du nez. Empoignant un poëlon, Georgette en asséna un violent coup sur la tête de l'agresseur, lui fendant le cuir chevelu. Hors de lui-même et le whiskey lui ayant fait perdre toute raison, Michel ramassa une bouteille de bière dans la caisse, au bout de la table et en asséna deux furieux coups sur le ventre

arrondi de la femme qui croula au plancher en poussant un effroyable gémissement.

Lorsque Tancrède rentra une heure plus tard, Georgette était encore étendue par terre, dans une large mare de sang ainsi qu'un enfant mort-né. L'ambulance vint chercher la femme et la conduisit à l'hôpital. Elle était inconsciente. On la ranima pour un moment et on lui dit qu'elle allait mourir. La police la pressa en vain de faire des déclarations. Devant la mort, Georgette resta muette ne voulant accuser personne. Elle expira sans avoir dit un mot.

L'on arrêta Michel qui subit un procès. Mais lui aussi, refusa de parler et, comme il n'y avait pas de témoins du drame, il fut acquitté faute de preuves. Libéré, il disparut.

Tancrède se trouvait veuf avec sept enfants. C'était un gros morceau qu'il avait perdu. Il s'en rendait compte et il la regrettait fort sa Georgette. Avec cela, plus de camarade et un revenu diminué de plus de moitié. La débandade était dans la maison. C'étaient les mauvais jours qui commençaient.

Parfois, il allait faire un tour chez son beau-frère Napoléon qui continuait de s'empoisonner avec son whiskey de contrebande. Un jour, alors que Tancrède était là, l'on sonna à la porte. C'était l'un de ces colporteurs israélites qui parcouraient le district, essayant de vendre des habits aux chômeurs. Justement, Napoléon ne possédait qu'un veston troué aux coudes et un pantalon rapiécé aux genoux.

— Ecoute, fit Adèle, à son mari. Tu vas ménager un peu sur le whiskey et tu vas t'habiller. Je devrai aller à l'hôpital dans quinze jours et je ne veux pas que tu viennes me voir en guenilles pour me faire honte. Achète-toi une bougrine.

Et sur versement de deux piastres comptant, le juif laissa à la maison un complet de \$35 payable cinquante sous par semaine.

Comme elle l'avait dit, Adèle partit deux semaines plus tard pour la maternité où elle donna naissance à une fille. Cela lui faisait six enfants vivants. La pauvre femme était là depuis moins de cinq jours lorsqu'on vint lui annoncer une tragédie. Son mari était mort. Pris d'une frénésie de boire et n'ayant pu se procurer son habituel whiskey de contrebande, Napoléon s'était acheté de l'alcool de bois et s'était empoisonné. Il avait eu une agonie atroce devant les enfants terrifiés. Ce fut Tancrede qui alla l'identifier à la morgue et qui ramena le corps à la maison. Encore très faible, Adèle dut sortir de l'hôpital pour retourner chez elle.

— Tu diras ce que tu voudras, fit Tancrede en s'adressant à sa belle-soeur, mais moi je peux affirmer que tu es bien débarrassée. C'était un ivrogne, un bon à rien qui ne t'a jamais donné d'agrément.

— Ça c'est vrai, reconnut-elle. Il buvait tout l'argent qu'il recevait et on a eu bien de la misère.

— Tu sais, depuis que j'ai été le chercher là-bas, j'ai pensé à ça et si tu voulais, pendant qu'on est seuls, on pourrait parler de ça. Qu'est-ce que tu dirais, toi, Adèle, si on se mariait tous les deux ?

— Ecoute, Tancrede, il n'est pas encore enterré et c'est pas le temps de parler de ces choses-là.

— Au contraire, c'est le temps. Moi, je me trouve veuf avec sept enfants et pas de femme, et toi, veuve, avec six enfants et pas de mari. Marions-nous tous les deux et nous n'aurons pas d'inquiétude ni l'un ni l'autre. Avec treize enfants, le secours direct nous fera vivre sans peine.

— Si tu veux, Tancrede, on va commencer par l'enterrer, puis on parlera de la chose après.

— Alors, enterrons-le au plus sacrant.

— Je me demande ce qu'on va lui mettre sur le dos. Il n'a

que son vieil habit troué aux coudes et son complet neuf qui n'est pas payé.

— Mets-lui le complet neuf et que, pour une fois, il s'en aille habillé comme un monsieur.

— Oui, puis il faudra payer au juif cinquante cents par semaine pendant un an et demi, tandis que si on remet l'habit au marchand, je n'aurai rien à payer.

— Mets-lui l'habit neuf.

— Puis le juif ?

— Ben, le maudit juif il courra après son habit.

Un mois plus tard, Tancrède et Adèle s'épousèrent discrètement un matin. Ils avaient maintenant une famille de treize enfants. Avec l'allocation de chômage, ils pouvaient vivre modestement.

Ils étaient mariés depuis quatre mois environ lorsqu'en revenant de l'épicerie, Tancrède se trouva soudain face à face avec Michel qui paraissait morne et amaigri. Pas le même homme qu'autrefois. Le premier moment d'embarras passé, les deux hommes se mirent à causer, bien contents de se revoir.

— Et qu'est-ce que tu apportes-là dans ces paquets ? demanda Michel pour dire quelque chose, en désignant les colis que Tancrède portait sous le bras.

— Ça, ce sont des tomates de la Californie et du beurre. Tu sais qu'on le distribue gratuitement aux chômeurs. Nous autres, ça fait quatorze livres qu'on a eues cette semaine. Ah ! tu sais, on se régale. On fait frire les tomates en tranches dans le beurre. Je te dis que ça goûte fameux

Michel paraissait se laisser convaincre que c'était bon.

— Tiens, continua Tancrède, tu vas venir prendre une bouchée à la maison. Tu sais, moé j'ai pas de rancune contre toé. Ben certain que ma femme est morte, mais c'est des accidents qui arrivent. Pis, j'en ai une autre qui est un beau morceau. Toé pis moé, on a vécu ensemble pendant huit ans et

on s'est toujours ben arrangés. Tu étais chez vous et, si tu veux revenir, tu seras encore chez vous.

Et côte à côte, Tancrede et Michel entrèrent à la maison où Adèle leur prépara un repas aux tomates de la Californie frites dans le bon beurre.

Les enfants leur tinrent compagnie.

— C'est la dernière, celle-ci ? demanda Michel en caressant les cheveux de la petite Denise.

— Oui, c'est la dernière de Georgette, répondit Adèle.

— Puis, toi Léa, me reconnais-tu ? fit-il en s'adressant à une fillette d'environ cinq ans.

Mais celle-ci qui venait de s'enfoncer un bout de saucisse tout entier dans la bouche et qui était en train de s'enfourner en plus une moitié de pomme de terre ne put répondre. En souriant, elle regardait Michel, avec ses joues gonflées.

— Elle a de l'appétit, remarqua-t-il.

Une fois de plus, Michel s'installa dans la demeure de son vieux camarade. Il couchait dans la cuisine, sur un petit lit.

Six semaines après le retour du pensionnaire, Adèle s'adressant un matin à son mari lui dit : Si tu voulais, mon vieux, tu coucherais dans la cuisine et Michel prendrait la chambre.

Tancrede ce n'était pas un mauvais coeur, pas têtù pour deux sous ; c'était un garçon conciliant, prêt à obliger.

— Je coucherai dans la cuisine, répondit-il simplement.

Et la belle vie d'autrefois recommença.

Après la mort de Georgette et le départ de Michel, Tancrede s'était dit plusieurs fois qu'on rencontre de dures épreuves dans la vie. Mais maintenant, elles étaient terminées. Les jours de paye, Michel remettait son enveloppe à Adèle. L'abondance était revenue. Désormais, tout irait pour le mieux songeait Tancrede. Vidant son verre de bière et fumant sa cigarette, il évoquait ses heures pénibles d'autrefois alors qu'il plantait les quilles pendant toute une soirée pour une pauvre pièce de vingt-

cinq sous, qu'il vidait les fonds de bouteilles de coca-cola, aux mégots qu'il ramassait et fumait dans la rue. Cela, c'était le passé. Les choses avaient bien changé. Avec Michel et le secours direct, la vie était belle, enviable, réellement bien agréable.

Des jours que les deux époux, le chambreur et les treize enfants étaient réunis à table, Tancrède remarquait en badinant que treize c'est un nombre malchanceux

Avec un gros rire, Michel ripostait que c'était sûrement malchanceux, qu'il en faudrait un autre.

Un avant-midi, comme Tancrède roulait sa vingtième cigarette, Adèle qui préparait son dîner s'arrêta un moment devant lui et, à mi-voix, comme lui confiant un secret : Je crois bien que le quatorzième est en route.

— Oui ? interrogea-t-il d'un ton admiratif.

Alors, songeant à l'augmentation de l'allocation de chômage, il s'approcha d'elle et lui donna une petite tape amicale sur le ventre. Puis sortant une bouteille de bière de la caisse au pied de son petit lit, il versa deux verres débordant de mousse. Juste à ce moment, la porte s'ouvrit. Alors apercevant Michel qui entraînait :

— Ben, t'arrives à temps. Viens prendre un coup, lui criait-il d'une voix joyeuse.

LE CHEVAL BLANC

IL était bien vieux le père Trefflé Daussois dit le Cheval blanc. Et bien pauvre aussi. Quatre-vingt-sept ans qu'il aurait le 3 août qui vient. Et pendant toutes ces années, ces longues années, il n'avait pas amassé de grands biens. Dame ! à creuser des fosses et à enterrer des morts on ne fait pas fortune. Et il avait été fossoyeur toute sa vie dans le petit village où il était né, où il avait vécu. Il avait pris ce métier parce que c'était celui de son père et qu'il avait été élevé dans la pensée de lui succéder. Ah ! il en avait enterré des morts. Trente au moins par douze mois dans les temps ordinaires et quarante et cinquante dans les bonnes années, alors que les maladies couraient, que les épidémies sévissaient, mais ces années-là étaient rares et le revenu était mince. Avec cela, les anciens ne se décidaient jamais à partir. Des vieux qui n'avaient pas hâte de s'en aller, qui retardaient le plus longtemps possible, qui s'accrochaient à la vie alors que lui, le Cheval blanc, avait tant besoin d'argent et qu'il attendait de creuser une fosse pour payer son loyer. Quelques-uns devenaient gravement malades, mais se rétablissaient ; d'autres languissaient pendant des mois et des mois. Quand ils mouraient, ils avaient 80, 85 et même 90 ans. Tout de même, le Cheval blanc avait fait sa vie, une petite vie. Il s'était marié deux fois, la première à l'âge de 19 ans et il avait

eu trois enfants, deux filles et un garçon. Pour ajouter à son revenu de fossoyeur, il s'était acheté un cheval et un tombereau et il transportait et charroyait tout ce que l'on voulait : de la pierre, de la terre, de la brique, du charbon, du fumier. Pendant douze ou treize ans, on l'avait vu passer si souvent assis les jambes pendantes sur le devant de son tombereau, derrière son cheval blanc qu'on l'avait surnommé lui-même le Cheval blanc. Dans toute la paroisse et même en dehors on ne le désignait jamais autrement que par ce sobriquet. Puis, un jour, après tant d'années, le fidèle cheval blanc qui traînait le tombereau mourut. Sa femme aussi.

Son cheval était mort : sa femme était morte.

Il était veuf ; il pleurait sa bête.

Il n'avait plus de cheval ni de femme.

Comme le père Daussois n'avait pas l'argent voulu pour s'acheter un autre limonier, il avait exclusivement vécu par la suite de son métier de fossoyeur. Puis ses enfants s'étaient mariés, avaient laissé la demeure familiale et le petit village pour s'en aller travailler dans la grande ville. Pendant plus d'un an, il avait vécu seul dans sa pauvre maison, froide, délabrée, guère plus confortable qu'un hangar. Pendant cette année de veuvage, il trouvait sa solitude bien lourde et il songeait à se remarier. Un jour, il avait rencontré une veuve, Manda Toupin. Ni jeune ni jolie. Laide, franchement laide, avec un gros nez, de gros yeux à fleur de tête, des lèvres épaisses et un chignon de cheveux gris sale, rudes comme du crin, sur le dessus de la tête. Tout de même, elle pourrait tenir sa maison, lui préparer ses repas et soigner son linge. Et puis, elle avait cinq cents piastres en banque. Seulement, elle ne paraissait pas vouloir se départir de son argent. Mais le Cheval blanc avait son idée. Au cours d'un entretien, il lui avait déclaré qu'il aimerait bien se marier mais que la chose était difficile dans le moment vu qu'il avait besoin

d'un cheval pour travailler et qu'il n'avait pas les fonds nécessaires pour l'acquérir.

— Combien que ça coûte un cheval ? avait demandé Manda Toupin.

— Je crois que je pourrais en avoir un pour cent piastres, avait-il répondu.

— Je vous donnerai les cent piastres, avait déclaré la veuve désireuse de conclure un marché.

— Pis, faudrait aussi régler les frais d'enterrement de ma femme, ajouta timidement le Cheval blanc.

— Comment, le service de votre défunte n'est pas encore payé ? s'exclama la veuve d'un ton de surprise.

— Ben non, répondit piteusement le Cheval blanc qui avait toujours vécu dans les dettes.

— Pis, combien que vous lui devez au curé ?

— Vint-cinq piastres.

— Alors, vous avez besoin de cent-vingt-cinq piastres ?

— C'est ça qu'il me faudrait.

— Et c'est tout, ça ? Il n'y a pas autre chose ? interrogea inquiète Manda Toupin.

— C'est tout, déclara le Cheval blanc.

Alors, comprenant que pour arriver au mariage, il fallait payer :

— Je vous donnerai l'argent pour le cheval et pour les funérailles, déclara la veuve d'un ton résigné, décidée qu'elle était à avoir un mari.

— C'est bon. Alors, on se mariera dans trois semaines. Je vais aller voir le curé tout de suite pour mettre les bans à l'église. Alors, il s'était marié.

Il avait une autre femme ; il avait un autre cheval.

Et il faisait encore sa petite vie.

Le nouveau cheval était bai, mais le père Daussois gardait quand même son sobriquet de Cheval blanc.

Comme autrefois, en plus de creuser ses fosses, il charroyait encore de la pierre, de la brique, du charbon, de la terre. Il vivait. Quand il était à court, il demandait à sa vieille de lui prêter dix piastres. Impossible de refuser. Et il ne se faisait pas scrupule d'en demander de temps à autre. Souvent maintenant, il se plaignait que les forces lui manquaient. Alors, l'un de ses parents lui avait proposé de lui faire obtenir un emploi facile.

— Hein, gardien d'une école. La fournaise à chauffer pour tenir les calorifères bien chauds et maintenir l'entrée libre de neige pendant l'hiver. Presque pas de travail, logé, chauffé, éclairé, bien tranquille chez vous et avec un salaire raisonnable. Qu'est-ce que vous dites de cela, le père ?

— Où ça ? avait demandé le vieux d'un air inquiet.

— A Valleyfield.

— Oh ! j'ai vécu ici toute ma vie et je veux mourir ici.

— Oui, mais pensez donc. Vous seriez rentier pour ainsi dire. Chauffer votre fournaise et fumer la pipe. Une place permanente. Personne pour vous donner des ordres. Vous seriez heureux comme un roi.

— Oh ! je m'ennuierais trop loin de chez nous. Je pourrais pas vivre là-bas.

Et il était resté dans sa vieille maison, dans le village où il avait vécu toute sa vie.

Les années avaient passé. Maintenant, le Cheval blanc et sa femme étaient bien vieux. Il n'avait plus la force de creuser des fosses ni de rien charroyer. Par cinq et par dix piastres, le petit pécule de sa femme s'en était allé. Ensuite, il avait vendu pour une bagatelle le vieux cheval bai ainsi que son tombereau branlant. Ses enfants s'étaient dispersés. Le garçon et l'une des filles étaient partis au loin, on ne savait où, et ne donnaient jamais de leurs nouvelles. L'autre fille mariée, demeurait à la ville. Lorsque le fossoyeur se trouva sans ressources, son gendre

dut lui venir en aide. Quand il travaillait, il gagnait un gros salaire et alors, on faisait bombance. Quand il ne travaillait pas, on faisait carême.

Il n'était pas causeur le Cheval blanc. Fréquemment, il était des heures sans dire un mot. Le soir, sa femme lui donnait les nouvelles du journal. Elle lisait lentement, péniblement. Parfois, elle levait la tête et le vieux dormait. Souvent, lorsqu'elle avait fini sa lecture, il remarquait : Il n'y a rien dans la gazette d'aujourd'hui, hein ? Il n'y a personne de mort qu'on connaît.

En plus de la pauvreté, une nouvelle misère était entrée au foyer du Cheval blanc. Sa femme était devenue presque aveugle. Elle ne voyait plus du tout de l'oeil gauche et le droit était grandement affecté lui aussi. Le gendre devait voir à la subsistance du Cheval blanc. Les voisins aidaient aussi. Mais comme le vieux ne pouvait plus rien faire et que sa compagne était presque aveugle, sa petite fille Irène vint de la ville s'installer chez eux pour s'occuper de la maison. Une belle jeunesse Irène. Et capable. Sachant cuire une soupe, préparer une salade, rapiécer une jupe ou une chemise. Propre aussi et active, allant et venant sans bruit, pieds nus dans ses sandales. Et aimable, avenante. Un jour d'été, j'étais arrêté en passant et la petite m'avait conduit vers les deux vieux. Assis sur une petite chaise, dans une chambre sombre et sans air, le Cheval blanc, son chapeau sur la tête était là immobile, ses vieilles mains sur les genoux, des mains déformées marquées de grosses veines bleues, des mains couvertes de mouches qui les mangeaient. Chose incroyable, il ne faisait pas un geste pour les chasser. Figé sur son siège étroit, on l'aurait cru paralysé. Et la bave lui coulait lentement de la bouche, glissait sur son menton et jusque sur son gilet. Avec des yeux bleus, de ce bleu que l'on voit aux poupées de faïence, il regardait droit devant lui. Pas un mot pour le visiteur. L'étranger ne le dérange pas. On dirait qu'il ne le voit pas. Abso-

lument immobile, impassible, indifférent à tout. Avec ses longues moustaches pendantes, et son regard fixe, on l'aurait pris pour une de ces statues en cire que l'on voit dans certains musées. Vêtue d'une jupe toute rapiécée que cachait un peu un tablier carreauté bleu et blanc, la vieille était calée sur une petite berceuse en face de son mari. Avec ses yeux presque morts, son chignon de cheveux gris sale relevé sur le dessus de la tête et sa figure d'une laideur effarante, elle offrait un aspect tragique. Ses deux mains étaient croisées sur son ventre et elle tournait interminablement ses pouces. L'on voyait luire à son doigt l'anneau d'or de son premier mariage et celui de son second. Elle les portait tous les deux.

J'étais sorti de la pièce oppressé par ce spectacle de la déchéance humaine, de la vieillesse et de la pauvreté.

— Il est paralysé ? demandai-je à la fille en sortant.

— Mais non. Il reste ainsi des heures sans bouger, puis il se lève, il rôde, et sort dans le jardin. Mais il faut que je le surveille, car il fait des dégâts. Il a la manie de dévaster les carrés. Il casse les concombres, arrache des pieds de laitue, des carottes, des oignons et il les enterre ensuite en petits tas. Il fait des cachettes. Lorsqu'il est dehors, il faut que j'aie tout le temps l'oeil sur lui.

— Et cela ne vous ennuie pas trop de prendre soin de ces vieux ?

— Ah ! que voulez-vous ? Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, répondit-elle du ton d'une femme qui se résigne aux nécessités de la vie. Puis, ce ne sera pas pour longtemps, car je dois me marier dans deux mois.

— Quel âge avez-vous donc ? lui demandai-je, comme je la considérais avec étonnement, presque une enfant.

— Dix-huit ans.

— Je vous en donnais à peine quinze, répliquai-je, tant elle était délicate et menue.

Elle épousa en effet son amoureux deux mois plus tard, la petite. Elle se mariait. Elle était gaie, joyeuse. C'était sa noce et tout le monde s'amusait. Les siens étaient pauvres, avaient toujours été pauvres et ils le seraient toujours, mais ce soir là, c'était comme si on était riche, riche dans la joie de vivre, dans la joie de ses dix-huit ans. Les pénibles maternités, les misères, les privations, tout cela qu'avait subi sa mère et toutes les femmes de sa race, elle l'oubliait dans l'entrain de cette soirée. Au plus fort de la fête, alors qu'elle dansait joyeusement, elle éprouva soudain une douleur, un lancinement aigu au côté droit, au dessus de l'aîne. Elle dut s'arrêter et s'asseoir. Brusquement, la joie cessa. Les élancements continuaient, des élancements qui la torturaient. Alors, au milieu d'un grand émoi, on la coucha et l'on courut chercher le médecin. Tout de suite, il diagnostiqua un cas d'appendicite aiguë et recommanda de transporter immédiatement la malade à l'hôpital. L'on téléphona pour avoir la voiture d'ambulance qui arriva vers minuit et qui repartit à toute vitesse. En arrivant, l'on étendit la mariée sur la table et on l'opéra en toute hâte. Elle trepassa deux jours plus tard. Mourir à dix-huit ans, moins de quarante-huit heures après ses noces, alors que l'on rêve d'avenir, que la vie s'ouvre devant soi, n'est-ce pas tragique ? Pourquoi pas plutôt le vieux grand-père accablé par les ans, incapable de travailler et l'esprit obscurci ? Pourquoi pas la vieille femme aux yeux éteints, inapte à vaquer aux soins du ménage ? Sûr que sur la terre tout marche à l'aveuglette.

Alors, comme ils étaient incapables à cause de leurs infirmités de rester seuls, sans soins, le gendre et sa femme amenèrent les deux vieux à la ville pour quelque temps, en attendant que l'on avise. Le Cheval blanc ne voulait pas quitter sa vieille

maison, son village. Tout de même, on le poussa dans un camion qui le conduisit avec sa vieille dans la grande ville.

— J'veux m'en aller ! J'veux m'en aller ! répétait souvent le Cheval blanc, comme les enfants qui marmonnent indéfiniment la même phrase : J'veux pas en manger d'la soupe. J'veux pas en manger d'la soupe. Ou : J'en prendrai pas d'l'huile, bon ! J'en prendrai pas d'l'huile. Ou encore : Non, bon, j'irai pas m'coucher. Non, bon, j'irai pas m'coucher. Le vieux Cheval blanc était redevenu un enfant et trente fois par jour, il répétait : J'veux m'en aller ! J'veux m'en aller !

La fille et son mari, étaient bien embarrassés du vieux, mais ils ne savaient qu'en faire. Encore, quand le gendre travaillait, ça n'allait pas trop mal. Parfois au bout d'une semaine, quand il avait besogné et peiné tout le jour et des parties de nuit, il revenait le samedi avec une enveloppe contenant cent piastres. Alors, c'étaient des fricots gargantuesques. On vit seulement une fois, avait-il coutume de dire et ça sert à rien de se priver. Aussi, il ne se privait pas. Il aime bien sa gueule, déclarait la vieille, mais elle ne protestait pas, car elle n'avait rien à dire. Mais s'il restait un mois ou plus sans ouvrage, c'était une autre affaire. Bon gré, mal gré, il fallait se priver.

Et tous les jours, l'on entendait le Cheval blanc qui répétait : J'veux m'en aller ! J'veux m'en aller ! Il restait enfermé dans sa chambre, ne sortant que pour les repas. Deux mois s'écoulèrent. Le Cheval blanc ne mangeait presque pas. Il n'avait pas faim qu'il disait. Bien sûr qu'il n'était pas malade, mais seulement capricieux et très vieux. Une nuit, il mourut, comme ça, sans que personne s'en aperçoive.

— Il est mort de chagrin, déclara sa vieille. Il aurait eu quatre-vingt-sept ans, demain, ajouta-t-elle.

A ce moment, le gendre traversait une période de chômage. Heureusement, le Cheval blanc avait une assurance sur la vie de cent piastres. On courut chercher l'argent. Et ce qu'il y avait

de dépenses à faire, c'était effrayant. Le vieux n'avait pas de vêtements propres. On lui acheta un habit, mais pas de pantalon.

— Pourquoi des culottes ? Il n'en a pas besoin, déclara le gendre. Dans le cercueil, ça ne se verra pas. Pourquoi dépenser deux piastres quand on a tout juste ce qu'il faut ?

Oui, il avait travaillé toute sa vie le vieux, mais malgré cela, il n'avait même pas une culotte pour s'en aller en terre, pas un costume décent. Ah ! c'est bien triste de paraître sans culottes devant le bon Dieu. Oui, le monde était mal dirigé, ou plutôt, pas dirigé du tout.

Le dimanche, dans l'église de son village, il fut recommandé aux prières.

— Tiens, mais dis-moi donc, le Cheval blanc qui est mort, se disaient les habitants après la messe.

— J'pensais jamais qu'il serait allé mourir à la ville.

— Qu'est-ce que tu veux ? Il pouvait pas faire autrement. Mort, le Cheval blanc retourna à son village, là où il avait en vain espéré finir ses jours. Il y retourna dans sa bière, si pauvre qu'il n'avait même pas de pantalon. On le conduisit au cimetière où il avait creusé tant de fosses pour les autres. On le descendit dans sa dernière demeure, là où l'on ne s'ennuie jamais, où l'on n'a jamais froid ni jamais faim. . .

Lorsque les funérailles, le cercueil et le corbillard eurent été payés, il ne resta à la veuve que deux piastres sur les cent qu'elle avait reçues de l'assurance. Elle distribua aux parents et aux connaissances la défroque du vieux. L'un reçut les salopettes rapiécées, un autre deux vieilles chemises, un autre, son sac à tabac et sa pipe, un autre encore, son couteau de poche.

Ah ! oui, il était bien mort le vieux Cheval blanc et ses pauvres hardes étaient dispersées comme les feuilles mortes à l'automne. Plus rien ne restait de lui. Sa pâle et triste image

était effacée de l'univers, son cadavre se décomposait lentement et retournait à la terre.

Puis, le gendre fit comprendre à la vieille que maintenant que son mari n'était plus, elle devrait se trouver un refuge ailleurs. Alors, avec ses deux piastres dans sa poche, ses yeux aveugles et toutes les années qui pèsent sur ses épaules, elle se cherche une place dans quelque hospice. . .

LE VALET DE FERME

CERTAIN que ce garçon là si un mauvais hasard n'eût traversé son existence, ne lui eût donné un croc en jambe qui le fit trébucher, il serait devenu un brave citoyen et aurait fini ses jours dans une maison lui appartenant, sur une petite ferme qu'il aurait léguée à des enfants. Au lieu de cela, il a mal fini, tristement fini. Ah ! vous savez, quand vous n'avez pas la chance de votre côté, vous avez beau travailler, vous désâmer, vous n'arrivez jamais à rien. Autant aller vous jeter à l'eau tout de suite.

Urgel Groulx était le deuxième d'une famille de quatre garçons d'un village d'en bas de Québec. Toute sa vie, le père avait été journalier et les fils paraissaient devoir suivre la même voie. Ils étaient nés pauvres, ils mourraient pauvres. Puis, voilà qu'un été, Grégoire, l'aîné, décida de changer de pays. Il se rendit là-bas, du côté de Montréal. Un mois plus tard, une lettre arrivait à la maison annonçant qu'il était placé chez un cultivateur d'Iberville et très satisfait. Peut-être ses frères pourraient-ils trouver à se louer avantageusement. Tout de suite, Urgel et Francis firent leur paquet et partirent. Seul, Cléophas, le plus jeune, âgé de dix-huit ans, resta avec le père et la mère. Débarqués à Montréal où ils étaient venus par bateau, voyageant dans l'entrepont avec les marchandises et les bêtes,

les deux frères s'enfoncèrent immédiatement dans la campagne, arrêtant à différentes maisons et offrant à s'embaucher pour les travaux. S'ils rencontraient un cultivateur sur la route ou occupé à faucher ils s'informaient s'il ne connaissait pas un fermier qui les emploierait. A Laprairie, Urgel fut assez heureux pour se placer.

— C'est bon, je vais te prendre à l'essai pendant un mois et si tu fais mon affaire, je t'engagerai pour un an si ça te convient aussi, lui déclara le fermier Lesieur.

Et Urgel était là depuis plus de trois ans. Satisfaits des deux côtés. Vrai, Urgel travaillait durement, faisait de grosses journées, se levant à bonne heure le matin et finissant tard le soir, mais bien traité, bien payé, bien nourri. Pour sûr qu'il était fameusement tombé. Ah ! l'on mangeait bien dans cette maison. Le déjeuner était le repas qu'Urgel préférait. Une assiettée de soupanne, deux oeufs frits et une ou deux tranches de pâté aux pommes arrosé de bonne crème qui sortait toute fraîche de la laiterie, ou des piles de crêpes avec du sirop d'érable. Jamais de sa vie, il n'avait fait pareil festin. Ainsi accoté, l'on se mettait au travail avec coeur et l'on faisait de la besogne. Puis, la fermière prenait grand soin de son linge qu'elle lavait et entretenait. Ses vieilles chemises et ses salopettes elle les rapiécageait avec beaucoup de patience afin qu'elles durassent plus longtemps. De son côté, il faisait de son mieux pour la servir, allant chercher l'eau au puits et rentrant le bois pour le poêle. En trois ans, il avait mis quatre cents belles piastres à la banque et il commençait à faire des projets pour un peu plus tard. Tout allait bien, mais il rencontra un vilain cahot et il culbuta.

Vers cette époque, la terre voisine de celle de Lesieur fut vendue à un boucher de la ville, Tancrède Dumais, qui voulait y établir ses garçons. C'était une ferme qui changeait souvent de maître. Toujours des novices, des gens sans expérience qui tentaient l'aventure. Tout de suite, Lesieur et son engagé se

rendirent compte que, selon toute apparence, le nouveau propriétaire ne la garderait pas longtemps, lui non plus. Un boucher qui devait connaître son métier, mais qui n'entendait rien à la culture ni aux travaux des champs. Puis, c'étaient des voyages continuels de la ville à la terre et de la ferme à la ville. Et rien ne marchait ni à un bout ni à l'autre. Ce fut pitoyable, car non seulement les garçons étaient encore plus ignorants que le père, mais ils ne voulaient rien apprendre ni rien faire. Simplement, la terre leur répugnait. Lorsqu'arriva l'automne, ce fut encore pis car le boucher avait décidé que l'un de ses fils passerait l'hiver à la campagne pour prendre soin des bestiaux et des trois chevaux. Or, les garçons se révoltèrent et refusèrent carrément de s'enterrer pendant la froide saison dans cette maudite ferme. Plutôt que cela, ils préféraient faire n'importe quel travail à la ville. Ah ! une belle affaire qu'il avait faite là le boucher en achetant cette terre. Une idée de nègre.

Vers le milieu de septembre, Dumais causant avec son voisin Lesieur déclara : Faut que je me trouve un homme pour prendre soin de mes animaux cet hiver. Je l'garderai ensuite toute l'année. Ce serait comme le gérant de la ferme. Si seulement, je pouvais rencontrer un garçon capable, je serais bien content et je le paierais ce qu'il vaut.

— Oui, quelqu'un qui connaît les travaux, ça serait avantageux pour vous.

Or donc, à quelques jours de là, comme il était à enduire d'oing l'essieu de son tombereau, pendant qu'Urgel tenait la roue Lesieur parla soudain :

— Pourquoi que tu prendrais pas ça, toé, Urgel ?

Celui-ci avait compris, mais il restait tellement surpris qu'il demanda :

— Prendre quoi ?

— Mais la place chez Dumais.

Cette fois, Urgel avait trop bien compris. Si on lui con-

seillait d'aller travailler pour le voisin ça voulait dire : Je n'ai plus besoin de toi. Sacre le camp ! C'est ainsi qu'Urgel interprétait la suggestion de son bourgeois. Il fut quelques instants sans répondre puis il dit : Je verrai ça. L'autre, le fermier Lesieur avait parlé en étourdi, sans réfléchir. Il avait là chez lui un brave et honnête travailleur qui le servait de son mieux depuis trois ans, un robuste et solide gaillard pas paresseux du tout, connaissant la besogne et prenant l'intérêt de son maître. Puis voilà que, sans raison aucune, il lui conseillait de partir. Il ne pensait pas à lui, il ne voyait qu'une bonne place pour son engagé sur la terre à côté.

L'essieu du tombereau graissé, Lesieur s'éloigna vers la grange tandis qu'Urgel restait là songeur comme figé au sol. A ce moment, la fermière apparut dans l'encadrement de la porte : Venez déjeuner ! cria-t-elle.

Lentement, d'un pas lourd, comme s'il portait un fardeau, Urgel monta le perron, entra dans la cuisine et alla s'asseoir à sa place. Selon son habitude, la femme lui apporta une assiette remplie de soupagne et posa le pot de crème devant lui. L'autre regarda la nourriture qu'il mangeait d'ordinaire de si bon appétit, mais il avait le coeur à l'envers. D'une voix rauque, il déclara : Je m'en vais.

Prenant un ton et un accent dégagés comme elle en avait entendu chez les comédiens à la radio, la femme répond du tac au tac : Bonjour, bonne chance !

Puis voilà la figure d'Urgel qui fait une vilaine et laide grimace et il se met à pleurer, à pleurer, à sangloter. Les larmes roulaient sur sa rude barbe de trois jours et tombaient dans sa soupagne. Une vraie peine. La fermière comprenait qu'elle l'avait profondément blessé. Mais que faire ? Elle restait muette. Alors, Urgel s'essuie les yeux avec sa manche de chemise, se mouche bruyamment, prend son chapeau accroché au dossier de sa chaise et sort sans déjeuner.

Evidemment, il ne partit pas tout de suite. Ça se fait pas. Il y a des manières à observer, mais ce jour là et les suivants, il resta taciturne, l'air d'un chien battu. Le soir même, sa journée faite, il alla voir le boucher Dumais. Celui-ci connaissait Urgel de réputation : un homme dépareillé, capable de prendre une ferme et de la diriger, un homme sur qui on pouvait se fier. L'on s'entendit quant aux conditions. Dumais qui faisait continuellement la navette entre sa boutique et sa terre et qui négligeait forcément l'une et l'autre resterait à la ville à partir de la saint Michel et Urgel prendrait charge de la propriété. Chaque quinzaine l'un des garçons lui apporterait les provisions voulues, mais il devrait faire sa cuisine lui-même. En attelant les chevaux pour labourer, le lendemain matin, Urgel annonça à son patron qu'il s'était entendu avec Dumais.

— Allez-vous engager un autre homme ? demanda-t-il après un moment de silence.

— J'peux pas m'en passer, répondit Lesieur.

— Prendriez-vous mon frère ? demanda encore Urgel.

— S'il fait mon affaire, ben sûr, acquiesça le patron.

Alors, une lettre parvint à Cléophas resté à la maison avec son père et sa mère et maintenant âgé de vingt et un ans, lui disant qu'une bonne place l'attendait à Laprairie. Celui-ci s'annonça une semaine plus tard. Une belle jeunesse qui plut tout de suite au fermier. Alors, une fois les arrangements pris avec Lesieur, Urgel descendit sa malle du grenier et s'en alla.

Après cela, il ne fut jamais le même homme, Urgel. Absolument comme s'il avait viré de bord. Lui si rangé, si sage, si économe, on le vit fréquenter les tavernes et vider des bouteilles de bière. Et lorsque Dumais fut définitivement rentré à la ville et l'eût laissé comme gardien de la ferme, il invita des jeunes gens et l'on joua aux cartes pour de l'argent. Vers le milieu de l'hiver, l'on apprit que la veuve Martelle, dont le mari était mort il y a deux ans, venait passer des soirées, des nuits entières et

parfois même des grandes journées à la maison occupée par Urgel. Naturellement, cela faisait jaser les habitants. Faut bien qu'ils bavardent un peu les gens dans ces campagnes où il n'arrive jamais rien. Ces jacassements, ça ne dérangeait pas Urgel. Tout à fait indifférent aux quant-dira-t-on. Tout de même, il ne négligeait pas son affaire et, au printemps, Dumais trouva ses animaux en bon ordre. Apparemment, ils n'avaient pas été négligés. Pour la culture, Urgel demandait des instructions au patron, mais sans y avoir l'air, il faisait de petites suggestions qui étaient acceptées. Et un peu plus tard, le boucher s'imaginait de bonne foi avoir trouvé ces choses lui-même et s'en estimait d'autant plus. La récolte fut abondante, les produits d'excellente qualité. Dumais était enchanté. A la vérité, il avait bien entendu de petites histoires au sujet de son homme, mais ça ne le regardait pas. Ce qu'il voulait, c'était que ses bêtes fussent bien soignées et que sa ferme rapportât des profits. Donc, le valet fut réengagé pour une autre année.

Urgel et Cléophas, bien qu'ils fussent voisins, ne se voyaient guère. Le fermier Lesieur au courant de ce qui se passait à côté tâchait d'appliquer les freins, d'empêcher son serviteur de fréquenter son frère. Il ne voulait pas le voir se gâter. Cependant, au commencement d'octobre, ils causèrent un moment. Urgel était à labourer le champ tandis que Cléophas creusait le fossé le long de la ligne. Le jeune fit signe à son aîné et celui-ci arrêtant ses chevaux et lâchant les mancherons alla à lui. Cléophas venait de recevoir une lettre l'informant que la vieille dans le petit village d'en bas de Québec était morte. Elle avait été malade deux mois et avait bien souffert. Décédée à soixante-huit ans. Alors, le père qui restait seul, s'en irait à l'hospice. Chacun de son côté de la clôture, les deux frères évoquaient les parents qu'ils avaient quittés, qu'ils ne reverraient jamais plus. Tous deux, ils étaient sortis du ventre de la même mère et celle-là pourrissait maintenant dans la terre pendant que ses fils ga-

gnaient durement leur vie. Finie, elle était finie la famille. Et lentement, pensifs ils retournèrent chacun à leur travail.

En novembre, la veuve Martelle accoucha d'un garçon et l'on allait répétant dans la paroisse qu'Urgel en était le père. Puis le bruit se répandit que l'on jouait gros jeu à la veillée chez l'engagé de Dumais. Dans une seule semaine, un jeune homme, fils de cultivateur, avait perdu cent piastres. Bientôt, une autre rumeur courut. Urgel avait monté un alambic et fabriquait du whiskey. Et l'on buvait ferme en jouant aux cartes. La maison d'Urgel prenait une mauvaise réputation. Mais soudain, ces histoires perdirent toute leur importance et furent pour ainsi dire oubliées. Plusieurs poulaillers de la paroisse avaient été visités par des voleurs. Ça, c'était réellement grave. Après avoir élevé des volailles avec tant de soins, se les faire enlever, c'était diablement vexant. Des douzaines de poules, des dizaines de belles dindes avaient disparu. C'est des maudits che-napans de la ville, des sacrés bons à rien qui viennent nous dépouiller, déclaraient les fermiers enragés. Comme il n'y avait pas encore de neige, il était impossible de voir les traces des pillards.

Pendant ce temps, presque tous les soirs, l'on jouait aux cartes chez Urgel, puis vers les deux heures du matin, gagnants et perdants retournaient chez eux alourdis par le whiskey.

Un matin, Lesieur constata que la porte de son poulailler fermée à clef avait été enfoncée. Une quinzaine de poules manquaient.

— C'est ben sacrant, mais si je les poigne, i m'en reprendront plus, déclara-t-il au déjeuner.

— Mets donc une balle dans ta carabine, suggéra sa femme. Si tu les tue pas, ça leur fera peur au moins.

— S'agit pas de leur faire peur. S'agit de s'en débarrasser pour de bon, riposta le fermier. Dans tous les cas, moé pis Cléophas on va veiller chacun à not tour pendant quelques nuits et

c'est ben mon idée qu'on va les voir reparaître mais ils s'apercevront qu'on est aussi fins qu'eux.

Lui, Urgel, racontait que Dumais n'avait pas toujours le temps de lui apporter ses provisions. Alors, il empruntait le vieux bazou d'un copain et filait vers la ville chercher sa mangeaille. Ça fait une distraction, ajoutait-il. Et parti le matin à bonne heure, il revenait le soir. Ça paraissait tout naturel. Personne ne le suivait pour voir où il allait et personne ne fouillait son auto pour voir ce qu'elle contenait. Pis quand même qu'il irait vendre du whiskey, c'est pas un crime, déclaraient ses camarades qui avaient gagné son argent aux cartes.

Comme il l'avait dit, le fermier Lesieur, sa carabine près de lui, montait la garde. Assis près de la fenêtre, dans sa cuisine, il surveillait la porte du poulailler à cinquante verges plus loin. Des nuits, il faisait rudement noir, mais ses yeux fouillaient les ténèbres. Cléophas veillait aussi à son tour. Rien, mais l'on signalait de nouveaux vols.

— Pour sûr qu'on va les voir reparaître répétait chaque soir Lesieur.

Et, à parler ainsi, il s'excitait comme un chasseur qui est dans l'attente et qui s'imagine que le gibier va se montrer dans un moment. Fébrilement, il prenait sa carabine, prêt à tuer. Une nuit qu'il était à l'affût, le fermier s'endormit pendant quelques minutes. En rouvrant les yeux, il crut voir que la porte de son poulailler était ouverte.

— Baptême ! jura-t-il, i' m'ont volé et i' sont partis.

Il était en fureur contre lui-même. Succomber au sommeil juste au moment où les maraudeurs arrivaient, se faire voler ses poules à son nez pendant le court moment qu'il avait dormi. Malheur !

En entendant l'imprécation du patron, Cléophas étendu sur sa paillasse dans le sofa, se leva d'un bond.

— I m'ont joué, se lamentait Lesieur. J'ai fermé l'oeil une minute et pendant c'temps-là, i' sont v'nus.

— Non, i' sort ! s'exclama Cléophas en voyant une ombre sortir du poulailler.

Lesieur saisit sa carabine, une carabine à deux coups, s'élança sur le perron et tira dans la direction du voleur qui courait parmi les arbres du verger et qu'il distinguait faiblement.

Dans les ténèbres, on le voyait très mal, mais il parut continuer. Alors, Cléophas arracha la carabine des mains du fermier et fit feu à son tour.

— J'cré que je l'ai ! clama-t-il d'un ton de triomphe.

Jetant son arme, il s'élança à la course vers l'endroit où il avait vu crouler la forme qu'il avait visée.

Plus lourd et plus vieux, Lesieur suivait à quelque distance. Dans le noir, Cléophas entendit une plainte angoissante, la plainte d'un mourant. Il courut encore plus fort. Soudain, entre les pommiers, il aperçut un corps gisant à côté d'un sac gonflé. Tout glorieux de son exploit, il s'approcha. Etendu sur le sol dans une mare de sang, un homme râlait son agonie. L'engagé de Lesieur écarta d'un coup de pied la poche contenant des poules égorgées et se pencha sur le mourant. Lui soulevant la tête pour voir les traits du voleur, il reconnut, livide, tragique, la face de son frère Urgel.

IL MARIE SA FILLE

Au peintre Maurice LeBel

C E matin-là, Isidore Tamareau, assistant gérant à la quincaillerie Ledoux et Cie était soucieux en se rendant au magasin. Tristement, il se disait que sa fille Liose était vraiment très malade. Depuis des mois, elle était maigre, décharnée, sans appétit. Justement, la veille, au souper, elle n'avait pris qu'une tranche de pain dont elle avait laissé la moitié dans son assiette. Et faible, faible... Pas le moindre doute, elle était finie. Dans son idée, elle pouvait encore durer deux ou trois mois, peut-être moins. Depuis longtemps, il la sentait condamnée. Certes, cela lui causait de la peine de voir ainsi son enfant s'en aller, mais homme pratique, Tamareau songeait à tout l'argent qu'il aurait à déboursier, car il savait ce que ça coûte un enterrement. Déjà, en quelques années, il avait perdu trois filles, les aînées, emportées dans les vingt ans par la tuberculose. Oui, le docteur, le cercueil, le service à l'église, la mangeaille, les frais divers, ça se montait facilement à cinq cents piastres. Pas moyen de s'en tirer à moins. C'est beaucoup, pensait-il, pour envoyer un pauvre corps pourrir au cimetière. Lui, dans ces circonstances, il avait toujours été raisonnable. Pas besoin de faire les orgueilleux, de commettre des extravagances pour épater les parents,

comme avait fait son beau-frère lors de la mort de sa nièce. Une bière de cinq cents piastres ! Cela le remplissait d'indignation. Lorsque lui Tamareau avait fait quelques remarques, avait dit que c'était une grosse somme jetée dans la terre, la mère avait répondu : Oui, c'est vrai, mais comme ma fille a été malade pendant plus de deux ans et que pendant ce temps elle ne s'est pas achetée de robes, de manteaux, de chapeaux, on peut bien lui donner un beau cercueil. Lui, il n'était pas fou à ce point. Et à cette pensée, il relevait son chapeau et le renvoyait en arrière de la tête, car il avait chaud bien que l'on fût en janvier. C'était un homme corpulent, aux larges épaules, avec une face ronde, grasse, sanguine, posée sur un cou gros et court. Il avait de tout petits yeux noirs très vifs, une bouche toujours ouverte comme s'il étouffait et ses narines évasées ressemblaient au groin de nos cousins les pores.

C'était un bon père Tamareau, et il trouvait ça triste de voir partir ses enfants en pleine jeunesse, mais il n'y pouvait rien. Ce n'était pas de sa faute, car il était solide, sa femme aussi. Cette maladie-là, ça venait de la grand'mère morte à trente-quatre ans en laissant deux fils et trois filles. Les garçons et l'une de leurs soeurs étaient disparus avant d'avoir atteint la trentaine et les petits enfants mouraient aussi. Rien à faire. Lorsque Liose s'en irait, ce serait un autre cinq cents piastres au diable. Ah ! non, il n'avait pas de chance, car depuis longtemps, ce qu'il voulait, c'était d'avoir comme tout le monde une automobile, une automobile dans laquelle un honnête homme part le dimanche pour se reposer de son travail de la semaine et pour oublier les tracas et les ennuis éprouvés pendant les derniers six jours. Se promener un peu, c'était son rêve. Oui, il était fatigué de passer ses fins de semaine à "Balconville". Ce qu'il désirait c'était de s'éloigner de la cité le dimanche matin après le déjeuner et de s'en aller respirer l'air frais dans les verdures de la campagne. Alors, lorsqu'on a envie d'une voiture,

ce n'est pas un cercueil qui fait votre bonheur. Quand on reçoit un salaire de trente-cinq à quarante piastres par semaine, que l'on élève quatre filles, et qu'on en perd trois juste à l'âge où elles devraient se marier, on ne peut pas mettre beaucoup d'argent de côté, ni se payer de l'agrément. Maintenant, après les trois aînées, c'était Liose qui dépérissait que c'en était pitié. On travaille, la vie passe, on devient vieux et l'on n'a aucune satisfaction, se disait-il amèrement. Tout en ruminant ces pensées, Tamareau arriva au magasin. En entrant, il aperçut les quatre commis groupés et riant aux éclats.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle ? demanda-t-il.

— C'est Huneau qui a vendu un vieil accordéon à Pilon, qui ne connaît pas une note, répondit l'un des employés.

— Oui, fit un autre, Huneau avait besoin d'argent et il lui a demandé d'acheter son accordéon. Pilon a répondu qu'il ne savait pas jouer, mais Huneau lui a dit : Ça fait rien. Tu le mets sur un meuble dans ta chambre ; tu places deux livres sur ta table puis, tout de suite, ça donne l'impression que tu n'es pas un pauvre ignorant. Moi non plus, je sais pas jouer, mais quand même, j'ai payé l'accordéon vingt piastres. Je te le cède pour six ; autrement dit, je t'en fais cadeau. Alors, Pilon a donné les six piastres.

Et de nouveau, les commis s'esclaffèrent devant cette démonstration de la simplicité de Pilon. Tamareau rit avec eux, puis soudain, il s'arrêta net et sa figure s'illumina. Il ne s'écria pas Eurêka ! pour l'excellente raison qu'il ne savait pas le grec, mais il se dit en lui-même : J'ai mon homme. Et il pensait : Un garçon qui est assez idiot pour acheter un accordéon quand il n'a jamais touché un instrument de musique est bien capable de... Suffit, il se comprenait.

Pilon était sur la voiture. Il était livreur pour le magasin. C'était un nouveau, très capable, c'était reconnu, pour conduire son camion et pour s'acquitter de son travail. Comme tant d'au-

tres cependant, il était nul lorsqu'il s'agissait de ses propres affaires. Timide, gêné, sans volonté, incapable de dire non, comme le prouvait l'achat de l'accordéon. Sous divers prétextes, les camarades lui empruntaient de l'argent et ne rendaient jamais la somme complète. L'on abusait de sa timidité. Une bonne poire.

Tamareau avait vraiment trouvé son homme. Alors, l'après-midi, comme Pilon attendait l'heure de partir pour sa livraison, l'autre, tout en lui recommandant d'aller tout d'abord porter la peinture achetée par monsieur Leduc, une commande pressée, se mit à causer de choses indifférentes, puis, d'un ton paternel : Si tu t'ennuies le soir, viens donc faire un tour à la maison. Faut pas rester comme ça étrangers les uns aux autres. On fera une partie de cartes en famille. J'ai vu tout de suite que tu n'es pas un garçon commun comme les autres et ça nous ferait plaisir à ma femme et à moi si tu venais passer une veillée chez nous. Tiens, viens jeudi, si tu es libre.

Ainsi invité, Pilon ne pouvait se dérober. Il n'avait pas encore appris que lorsque les gens vous font vachement des politesses ou une invitation, c'est qu'ils ont une faveur à vous demander, quelque chose à vous soutirer ou une marchandise endommagée à vous coller.

Le soir, au souper, Tamareau annonça : Nous aurons de la visite jeudi.

Et devant les figures étonnées de sa femme et de sa fille : Ah ! pas le maire de Montréal, bien certain ; simplement un commis du magasin, mais un vrai bon type. J'ai pensé que ça distrairait Liose, parce que, pour dire la vérité, il n'en vient pas souvent ici des jeunes gens. Et se tournant vers la malade : Tâche de lui faire bonne figure, hein ? parce qu'il est plutôt timide.

Le père regardait sa fille. Elle était bien pâle, bien maigre, bien abattue, pas bien tentante, à vrai dire, pas du tout ce qu'il

faut pour attirer un garçon. Ah ! oui, lui faudrait un stimulant. Il pensait à ça, Tamareau, parce que son père avait été un fameux maquignon qui savait doper un cheval pour lui donner de l'allure, le rendre fringant. Combien de fois, il avait vu le vieux administrer de formidables doses de drogue à de vieilles cavales, à de lamentables haridelles qui donnaient pour le moment le change à l'acheteur. Ça fait pas de tort un stimulant et aujourd'hui, tout le monde en prend, ne marche qu'avec ça. Les hommes, les femmes, les filles, chacun est fatigué, épuisé, et chacun va se faire donner des piqûres ou chercher des pilules. Et ça fait vivre les docteurs. Dans sa chambre, Tamareau parla de la chose à sa femme. C'était une grosse matrone qui, en marchant avait toujours l'air de se balancer de droite à gauche et de gauche à droite, levant lentement un pied puis l'autre, tellement elle était lourde. Et sa graisse était comme une cuirasse qui la protégeait contre les ennuis. On aurait dit que cela la rendait indifférente à tout ; rien ne la troublait, ne l'excitait. La placidité même, mais aucune énergie. Molle comme la soupe. Son mari gagnait la vie et ce qu'il disait faisait loi. Sans jamais le contredire, elle acceptait tout ce qu'il proposait. Tamareau parlait : Un jeune homme allait venir. Ça serait avantageux de créer une bonne impression. Il y a un commencement à tout et une première visite peut être d'une grande importance. On ne sait jamais ce que ça peut produire.

La femme regardait son mari sans comprendre parfaitement. Elle demanda : Est-ce que tu voudrais les marier ?

— Je ne dis pas ça, mais c'est une chose qui peut arriver. Un changement de vie, ça pourrait peut-être la remettre. On sait jamais. Dans le moment, on peut rien dire. Quand deux jeunes gens ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés, c'est inutile de parler de mariage. Tout de même, j'aimerais à amener Liose chez le docteur. Il pourrait lui donner quelque chose à prendre pour la secouer un peu.

— Tu feras bien comme tu voudras, mais je crois que tous les remèdes ne lui feront pas beaucoup d'effet.

— On peut toujours essayer.

Mais Tamareau avait son idée et le mercredi, après le souper, il sortit avec Liose et se rendit chez le médecin.

— J'aimerais bien que vous lui donniez quelque chose pour la stimuler un peu, dit-il au praticien.

L'homme de l'art dit : C'est cinq piastres. Puis, il écrivit une prescription qu'il tendit au visiteur.

Ensuite, le père et la fille arrêrèrent à la pharmacie. De retour à la maison, Tamareau regardait la boîte et lisait la direction : A prendre après le repas.

— C'est pas que tu es malade, dit-il à Liose. Non, tu es faible. Ça, ça va te renforcer. Tu prendras une pilule demain après ton dîner. Je suis certain que ça va te faire beaucoup de bien.

Confiant de voir réussir son plan, le père se coucha ensuite et dormit profondément.

— N'oublie pas de venir ce soir, fit Tamareau à Pilon lorsque ce dernier fut sur le point de partir pour sa livraison de l'après-midi.

— Entendu.

A vrai dire, le jeune home était plutôt intimidé et nullement enthousiaste lorsqu'il arriva chez ses nouveaux amis, mais madame Tamareau le mit vite à son aise. Elle était simple, naturelle, cordiale, et sut tout de suite gagner la confiance de Pilon. En dépit de la pilule qu'elle avait prise après son dîner, Liose n'était pas en train, ni bien bavarde, mais elle avait au moins la force de sourire et elle n'était pas sans posséder un certain charme. Ses traits étaient réguliers, ses yeux gris inspiraient la sympathie et ses cheveux châtons qui ignoraient le permanent lui donnaient un air différent des poupées que l'on rencontre partout. Madame Tamareau qui avait la parole facile raconta une foule de

choses insignifiantes, mais elle sut quand même intéresser et faire rire le timide Pilon. Vers les dix heures, le jeune homme se retira.

— Venez donc prendre le souper avec nous dimanche, fit madame Tamareau au visiteur.

Pilon se trouva pris au piège. Chaque jeudi, il allait passer la veillée chez les Tamareau et le dimanche soir, il prenait le repas avec eux. La femme était très aimable, très accueillante et le mari montrait une jovialité un peu commune, un peu vulgaire. Par contre, la fille était sage et réservée, mais Pilon eût été intimidé si elle eut été trop enjouée. Avec les semaines, il prenait l'habitude de la maison et de la famille.

Madame Tamareau avait acheté un flacon de crème de beauté dont Liose se servait les jours où le commis devait venir. Coquetterie recommandée par les parents. Un jour, pendant que la mère et la fille lavaient la vaisselle après le souper, Tamareau entraîna Pilon au vivoir.

— Tu sais, tu devrais te marier, dit-il. Tu ne sais pas comme tu serais heureux.

— Ah ! mais j'ai pas d'argent, protesta Pilon. Je ne pourrais jamais m'acheter un ménage.

— Mais tu n'as pas besoin de ménage. Tu pourrais rester ici. Je vous prendrais en pension tous les deux et ça ne te coûterait pas cher. Puis, ajouta-t-il avec un clin d'oeil significatif et avec un sourire prometteur, je tâcherais de te faire obtenir une augmentation de salaire.

Pilon était hésitant, indécis, mais Tamareau avait de la volonté pour deux. Il voulait marier sa fille et s'acheter une automobile. Aussi, il fallait se hâter parce que Liose allait s'affaiblissant davantage. Habilement, Tamareau redoublait d'instances, faisait reluire les agréments d'une existence familiale, une existence paisible, toute de bonheur. Finalement, il réussit à décider le jeune homme et le mariage fut fixé au milieu de mars.

Comme Pilon n'avait pas à chercher de logis ni à s'acheter des meubles, il ne se préoccupait de rien. A une date fixée, il devrait se marier. Cela était entendu. Lorsque cette heure serait arrivée, il se marierait. Tout simplement. Mais en attendant, il laissait les choses suivre leur cours. Sans résistance aucune, il s'abandonnait à son destin. Vaguement, il comprenait qu'il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, mais il ne connaissait que cela, obéir. Il était comme le nageur emporté par le courant rapide et qui ne fait aucun effort pour se sauver. Toute sa volonté, tout son jugement, il s'en servait sur le siège de sa voiture, au volant de son camion, pour les autres. Lorsqu'il s'agissait de lui-même, il était sans défense.

Si Pilon résigné laissait s'écouler les jours sans s'occuper d'aucun préparatif, il n'en était pas de même d'Isidore Tamareau désireux de mener son entreprise à bonne fin et de s'acheter ensuite une automobile.

— Ce serait le temps de voir au trousseau, déclara-t-il un jour à sa femme. Si on veut que la chose se fasse, il faut commencer à se préparer. Ça sert à rien d'attendre. Maintenant, quand je dis un trousseau, je ne dis pas de faire des extravagances. Allez-y en douceur, modérément. Pas besoin de la mettre en satin blanc. Elle est déjà assez pâle. Prends quelque chose qui a du bon sens.

— Pis, toi, as-tu acheté le jone? demanda-t-il à Pilon le soir où l'on étala aux yeux des deux hommes la toilette choisie l'après-midi.

— Non, pas encore s'excusa Pilon d'un ton fautif.

— Ben, c'est une chose importante. Allez-y demain tous les deux, toi et Liose. Tu viendras la prendre avec ton camion, en passant.

Les jours fuyaient. Tamareau avait grandement hâte de voir sa fille mariée car en dépit des pilules et des massages à la crème de beauté, Liose présentait une triste apparence. La

veille du grand jour il alla voir un médecin et le pria de venir à la maison le lendemain matin pour donner une piqûre à son enfant. Autrement, elle n'aurait peut-être pas la force de tenir pendant toute la cérémonie à l'église. Et Tamareau pensait aux cavales que son père, le rusé maquignon, dopait furieusement pour déjouer l'acheteur. Une fois Liose mariée il s'achèterait une automobile et, comme tout le monde, il pourrait se promener le dimanche et s'il y avait des funérailles à payer, ce serait Pilon qui paierait. C'est à cela qu'il rêvait lui, Tamareau, la veille du mariage. Jamais il n'était allé nulle part. A la maison et au magasin, toujours. Et l'argent avait passé à payer des comptes de médecins, d'entrepreneurs de pompes funèbres et de services religieux à l'église. Misère ! Il n'avait pas été chanceux, mais maintenant, ça allait changer. Et pour ses vacances, il entrevoyait un beau voyage au bord de la mer avec sa femme. C'est ça qui serait agréable. C'est sur cette idée souriante qu'il s'endormit.

Lorsque le médecin mandé la veille arriva à la maison le lendemain matin et qu'il vit cette grande fille pâle, émaciée, et le bras décharné dans lequel il devrait enfoncer la seringue, il regarda un moment la victime en silence, se disant que ces parents étaient ou inconscients ou inhumains et criminels et qu'ils auraient mieux fait de l'envoyer à l'hôpital que de la marier. Et il se rappelait un autre spectacle lamentable dont il avait été témoin. Celui d'une cousine presque mourante qui voulait à tout prix se faire religieuse et que l'on avait conduite à la chapelle dans une chaise roulante pour qu'elle prononce ses vœux. Ah ! il y en a des drames dans l'existence.

Une heure après avoir été dopée, Liose et Pilon étaient mari et femme, unis pour la vie par les liens sacrés du mariage.

De l'église, les invités se rendirent à la maison des parents de la mariée pour prendre un verre de vin et des gâteaux. Chauve, avec un gros nez rouge, huileux, et avec une seule dent, une

longue canine jaunie qui pointait entre ses lèvres, l'oncle Adolphe, frère d'Isidore Tamareau était le boute-en-train du groupe. Comme il aimait à jouer un tour, il versa discrètement une forte dose de cognac dans la coupe de Liose pour l'émoustiller. En lui-même, il trouvait cela très drôle et se disait que c'était une bonne farce. Après que l'on eût bu à la santé des nouveaux époux tout le monde se rendit à la gare pour assister au départ de l'heureux couple (style des journaux) qui partait en voyage de noces à Saint-Hyacinthe.

Dans la salle des pas perdus, il y avait une demi-douzaine d'autres couples mariés le matin qui s'apprétaient aussi à partir. Chaque groupe était fort bruyant et très gai. Liose qui se ressentait de la dose de cognac qu'elle avait prise poussa soudain un cri perçant, aigu et, avec un rire hystérique, lança en l'air son bouquet de mariée. Les parents se précipitèrent pour le saisir, chacun s'emparant d'une rose ou d'un brin de muguet. L'oncle Adolphe empoigna alors sa nièce par un bras et avec l'aide de quatre ou cinq des invités l'envoya en l'air comme elle venait de faire de son bouquet. Naturellement, il fallait la berner ; cela faisait partie du cérémonial. Projetée par des bras robustes, la frêle mariée, les jambes et les bras ballants, comme désarticulés, ainsi que ceux d'un pantin, s'éleva au-dessus de l'assemblée. En s'envolant ainsi, sa robe remonta à la ceinture, révélant ses dessous. L'on aperçut ses maigres jambes de tuberculeuse et son pantalon rose. Deux autres fois encore, la mariée, au milieu des cris et des rires fut projetée en l'air par l'oncle Adolphe et ses aides. Lorsqu'elle se retrouva sur ses pieds, elle était fort étourdie et dut s'appuyer sur l'épaule de son père pour ne pas écraser au plancher. Ensuite, ce fut au tour de Pilon. Comme il s'élevait dans l'espace, son portefeuille, ses billets de chemin de fer et quelques pièces de monnaie s'échappèrent de ses poches et s'éparpillèrent sur le parquet. En lui-même il ne goûtait pas fort le procédé, mais il se disait que c'était

là le rite, la coutume, et il s'efforçait de sourire. Non vraiment, ce n'était pas très amusant de se marier.

Le dépêcheur des trains appela alors les voyageurs pour Saint-Hyacinthe. Ce furent aussitôt de chaleureuses embrassades, puis le groupe entonna la chanson si en vogue :

T'es ben chanceux, mon vieux,

Tu t'en vas et tu nous quittes.

Au milieu des confettis qui pleuvaient de tous côtés, les nouveaux mariés s'échappèrent en hâte pour aller prendre leurs places. Le train n'était pas parti depuis cinq minutes que Liose énervée par le demi-verre de cognac, les piqûres et trop secouée lorsqu'elle avait été bernée, perdit connaissance. Elle revint à elle en arrivant à destination. Sitôt dans sa chambre, à l'hôtel, Pilon dut faire venir le médecin. Le lendemain, elle était terriblement démolie la nouvelle épousée. Pas belle du tout et si faible que c'était pitié de la voir. Alors, l'on décida de revenir en ville le jour même.

Tamareau lui, était rayonnant. Il avait marié sa fille et il achèterait son auto.

Liose n'était plus qu'une loque. Elle se sentait si mal qu'elle dut garder le lit. On lui avait déclaré qu'elle prendrait du mieux, mais maintenant, elle commençait à comprendre que ses espoirs étaient des illusions. Avec découragement, elle songeait à ses soeurs parties si jeunes et elle réalisait qu'elle aurait le même sort. Dix jours après son mariage, elle entra à l'hôpital. Elle y passa deux mois, mais tous les traitements furent vains et on la ramena chez ses parents où elle s'éteignit une semaine plus tard.

Pilon qui avait déjà emprunté pour payer la pension au sanatorium dut recourir aux usuriers pour le cercueil et le service religieux. Il est pris dans un terrible engrenage. Il n'en sortira peut-être jamais. Et le dimanche matin pendant qu'engoncé dans son habit de deuil acheté à crédit, il s'en va à la messe en

songeant aux échéances qui arrivent si vite, aux lourds intérêts qu'il paie aux prêteurs juifs, monsieur Isidore Tamareau part d'un coeur léger avec sa femme dans leur auto neuf tout reluisant et se dirige vers les campagnes verdoyantes que traversent des rivières miroitantes au soleil. Ce sont d'honnêtes bourgeois qui prennent un peu de distraction après le travail de la semaine.

UNE FAILLITE

MONSIEUR Amable Lemeunier était un homme d'un caractère simple, possédant une âme candide, un peu naïve. Une bonne nature, un esprit paisible, aimant la paix, la tranquillité. Toute sa vie était réglée par des habitudes auxquelles il ne dérogeait jamais. Rien de compliqué en lui. Et sobre, frugal, économe, pas curieux du tout, aucune fantaisie, aucun écart d'imagination. Fils d'un tailleur de pierre et le dernier d'une famille de douze enfants, il était né faible et délicat. De toute évidence, il ne pourrait jamais exercer un métier qui demande de la force et de l'endurance. Alors ses parents avaient accepté de faire de grands sacrifices pour lui faire faire un cours classique afin qu'il devint un jour un homme de profession. Secrètement, ils espéraient qu'il se ferait prêtre. Cela aurait été pour eux une grande joie, une compensation des épreuves qu'ils avaient eues dans la vie. Le jeune Amable paraissait lui-même porté vers les ordres sacrés. Pendant ses deux années de philosophie, il avait porté la soutane, premier pas vers l'état ecclésiastique. Alors que ses études terminées, il allait quitter le collège, il fit, avec les autres élèves finissants une retraite fermée pour décider définitivement de sa vocation. Mais alors, son confesseur lui avait déclaré : Sincèrement, mon enfant, je ne crois pas que vous soyez appelé au sacerdoce. Votre place

est plutôt dans le monde. Vos parents sont de braves gens. Vous êtes vous-même un excellent garçon. Continuez dans cette voie et vous ferez votre salut. Rappelez-vous toujours qu'avec une bonne conduite, tout ira bien. Vous n'aurez pas d'inquiétudes ni d'ennuis et vous réussirez sûrement dans la vie. Le jeune Amable avait docilement prêté l'oreille à ces sages conseils, à ces salutaires exhortations. Seulement, il était maintenant dans une grande incertitude sur la carrière qu'il devait embrasser. Mais le sort se chargea de tout régler. En effet, comme il discutait de la chose avec un de ses condisciples, ce dernier lui dit :

— Au lieu de te faire avocat, notaire ou médecin, ce qui demande du temps et de l'argent, pourquoi ne prends-tu pas une place où tu pourrais dès maintenant gagner ta vie ?

— Une place ? Mais où veux-tu que j'en trouve une place ?

— Mais à l'hôtel de ville. Mon père qui est échevin va te caser pour la vie, répondit l'autre tout fier de pouvoir affirmer que son papa était un homme puissant.

Alors, grâce à l'influence du personnage en question, Amable Lemeunier était entré à l'emploi de la cité. Il était devenu rond-de-cuir. Ses journées s'écoulaient à compulser de gros registres et à rédiger des factures.

Pendant ses huit années de collège, le jeune Amable Lemeunier avait acquis un certain nombre de notions et, lorsqu'il quitta son Alma mater, il s'imaginait tout bonnement qu'il était aussi savant que ses maîtres et qu'il possédait la somme de connaissances qu'un homme peut amasser. Sa curiosité n'allait pas plus loin. Il était satisfait. Le jeune bachelier était comme ces cadrans que l'on trouve dans presque chaque maison, de ces cadrans qui ont marqué l'heure pendant des années, puis qui se sont arrêtés un jour et dont les aiguilles demeurent désormais immobiles. Un cadran arrêté, voilà ce qu'était maintenant l'esprit d'Amable Lemeunier.

Un jour, en revenant de l'hôtel de ville, il avait ramassé

sur la chaussée, à côté du trottoir, un vieux livre à la couverture arrachée, aux feuillets en éventail, tout mouillés par l'arrosoir municipal qui venait de passer. Il l'avait ramassé, l'avait apporté chez lui, l'avait fait sécher sur le poêle de la cuisine et l'avait lu le soir. A la dernière page, en fermant le volume, il avait pleuré. Il avait été tellement ému qu'il était resté bouleversé pendant toute une semaine. Jamais, par la suite, il n'avait voulu ouvrir un autre bouquin, convaincu que celui-ci était le plus beau qui fût au monde et que tout autre lui causerait un gros désappointement. Un livre dans sa vie : *Graziella* de Lamartine.

Il était fonctionnaire depuis six mois lorsqu'il connut le grand amour. Etant allé passer deux jours aux Trois-Rivières il avait rencontré Simone. Une délicieuse petite blonde, aux yeux bleus, aux lèvres rouges, au sourire charmeur. Elle avait seize ans, lui dix-neuf. La belle l'avait conquise à première vue et il en était devenu follement, éperdument amoureux. Le sentiment qu'elle lui inspirait n'était pas la passion ordinaire des jeunes gens, faite surtout du désir des sens ; c'était tout simplement de l'adoration. Les quelques heures qu'il avait passées près d'elle avaient été un enchantement merveilleux. Lorsqu'elle lui parlait, le son de sa voix le faisait vibrer délicieusement dans tout son être et lorsqu'il sentait son regard doux comme une caresse, s'arrêter sur lui, il était ravi, transporté, éprouvait une félicité sans nom. Et il était bien convaincu que dans le vaste monde, il n'y en avait pas une autre comme elle. De retour chez lui, il lui avait écrit avec tout l'abandon de son coeur naïf et bon, disant sa tendresse, l'immense joie qu'il avait éprouvée à la voir, à l'entendre, l'extase que lui donnait son sourire. Toute la litanie, enfin. Et il prit pour règle de lui adresser une longue épître à tous les deux jours. Il les écrivait au clavigraph et les faisait en double en gardant une copie pour lui. Simone lui envoyait un bout de papier avec quelques phra-

ses une fois par semaine ou tous les dix jours. Apparemment, elle se laissait adorer. Lorsqu'il recevait sa petite missive, le jeune Amable Lemeunier était ravi, transporté, et il relisait cinq ou six fois la courte page qu'elle avait tracée. Bien qu'il fut économe et que son salaire fut fort modeste, il la comblait de cadeaux. En retournant chez lui, un soir, après son travail, il n'avait pu s'empêcher de parler de Simone à l'un de ses camarades de bureau et lui avait déclaré le plus sérieusement du monde que s'il l'épousait, il n'oserait jamais y toucher tellement son amour pour elle était noble et pur. En vérité, elle était l'idole vers laquelle montait son adoration. Ses compagnons le blaguaient de cette passion extraordinaire, si différente de ce qu'ils éprouvaient. Ils se moquaient un peu de sa naïveté, mais leur railleries ne diminuaient pas sa ferveur. Grâce à ses instances, il avait obtenu de Simone une demi-douzaine de photographies qu'il avait installées dans sa chambre, qu'il contemplait le soir pendant une heure et qui étaient pour lui des trésors inestimables. A plusieurs reprises, il retourna voir celle dont l'image remplissait ses pensées et, à chaque fois, il revenait plus amoureux, plus épris que jamais. Et ses lettres étaient de plus en plus adoratrices. Celles de Simone, étaient plutôt tièdes, vagues, obscures, mais Amable Lemeunier était satisfait de peu. Leur correspondance remplissait déjà un coffret en fer d'une grandeur respectable, muni d'une triple serrure. Les amours d'Amable Lemeunier avec la jolie Simone duraient depuis un peu plus d'un an, lorsqu'il apprit soudain le mariage de sa dulcinée avec un constable de la localité. Ce fut un coup aussi terrible qu'inattendu. Le désespoir d'Amable Lemeunier fut immense. Tout juste s'il ne perdit pas la raison. Les jours qui suivirent furent des jours d'une misère morale indicible, d'une détresse sans nom. Il sentait sa vie brisée. Des nuits entières se passaient sans qu'il put fermer l'oeil, torturé dans toutes ses fibres par cet abandon. Dans ces heures atroces, il songeait à mourir pour

échapper à cet affreux tourment. S'il n'avait pas été pieux comme il l'était, s'il n'avait pas eu une foi aussi solide, il aurait mis fin à ses jours. Il ne comprenait pas que tant d'amour eût été méconnu, dédaigné, repoussé. Amable Lemeunier resta longtemps, très longtemps avec un cœur meurtri, incapable de se guérir de sa blessure. L'oubli de l'infidèle ne pouvait venir.

Six ans de sa vie s'écoulèrent, puis il rencontra une jeune fille sans beauté, mais calme, tranquille et désireuse d'avoir un foyer à elle. Certes, elle n'avait pas le charme et la séduction de Simone. Elle ne procurait pas cet éblouissement qu'il ressentait en regardant son premier amour, sa figure ne répandait pas le même rayonnement. Non, il n'éprouvait pas le grand amour de ses dix-neuf ans. Il était bien déçu, bien désillusionné, moins emballé. Avec le temps, il était devenu plus rassis, plus raisonnable. Et il épousa Gabrielle Méry.

Amable Lemeunier était resté simple, sans prétention. Aucune pose, aucun désir de chercher à en imposer aux autres chez ce jeune homme. Quelques jours avant son mariage, rencontrant un ancien condisciple un peu plus âgé que lui et déjà en ménage, il lui parlait du logis qu'il allait occuper, lui décrivait l'intérieur qu'il aurait et citait le chiffre qu'il se proposait de dépenser pour meubler chaque chambre. Au chapitre cuisine, l'ami avait sursauté.

— Pourquoi une pareille somme pour cette pièce là ? Pourquoi n'y pas mettre que le strict nécessaire : un poêle, une table, deux chaises ? En voilà suffisamment, il me semble. Mettez le surplus sur la salle à manger qui est la pièce la plus importante.

Mais cela ne convenait pas à Amable Lemeunier. C'était trop sommaire.

— Et si j'ai des amis à souper, les ferai-je asseoir par terre ? Il faut nécessairement qu'il y ait quelques meubles.

— Manger à la cuisine ! Vous allez manger à la cuisine ?

— Certainement, répondait Amable Lemeunier avec con-

viction. Dans ma famille, j'ai toujours mangé à la cuisine et mon amie a fait de même chez elle. Pourquoi changer ?

C'était ainsi qu'il pensait et qu'il raisonnait Amable Lemeunier.

Pour leur voyage de noces, les nouveaux mariés visitèrent le Saguenay. Ils revinrent tellement enchantés que, par la suite, ils retournèrent là chaque année à l'époque des vacances. Amable Lemeunier prenait toujours la même cabine, le numéro 132. Il la réservait d'avance au commencement de la saison. Attaché à ses souvenirs, il ne voulait pas de changement. Dix-neuf fois, il refit le voyage, toujours satisfait de revoir les mêmes scènes, le même décor, jamais lassé, jamais fatigué. Il ne désirait pas autre chose.

L'homme d'un seul livre.

L'homme d'un seul voyage.

L'homme d'une seule femme.

Tel fut Amable Lemeunier au cours de son existence.

Après deux ans de mariage, une fille entra au foyer des jeunes époux, Thérèse, une ravissante enfant aux brillants yeux noirs. Ce fut une grande joie. La présence de ce petit être semblait illuminer le logis.

Le père était fou de tendresse et ne cessait de s'extasier devant cette mignonne figure qui avait les traits de sa mère. Pendant cinq ans, ce fut un bonheur sans mélange, une félicité comme peu d'hommes en connaissent. Puis l'enfant tomba malade, gravement malade, et les parents angoissés crurent pendant quelques jours qu'ils allaient perdre celle qui était leur adoration. Le médecin ne paraissait pas conserver d'espoir et reconnaissait franchement qu'il ne voyait rien pour la sauver. En cette heure d'épreuve, le père apprit qu'un vieil évêque missionnaire des régions arctiques, venait d'arriver à la ville. Eperdu de crainte, il l'alla voir et le supplia de prier pour sauver sa fille. Touché de cette démarche qui témoignait d'une foi

ardente, le religieux rappela au père affolé que la vie de son enfant était entre les mains de Dieu et qu'aucun cheveu de sa tête ne pouvait tomber sans sa permission, mais qu'il fallait se soumettre à la volonté divine et accepter ses arrêts quelque durs et cruels qu'ils parussent parfois. Il ajouta cependant que non seulement il prierait pour la petite Thérèse, mais qu'il irait la voir. En même temps, il remit à son visiteur éploré une médaille qu'il lui recommanda d'attacher au cou de la malade. Le soir de cette journée, fidèle à sa promesse, le vieil évêque se rendit au logis des époux Lemeunier. Il trouva l'enfant au plus mal. Longuement il la regarda en silence, profondément recueilli, puis il appuya sur sa tête aux fins cheveux noirs sa main toute ridée pendant que ses lèvres murmuraient avec ferveur une invocation, puis il déclara : Non, Dieu ne vous prendra pas votre enfant. Il vous la laisse pour que ses fidèles serviteurs soient dans la joie et proclament sa puissance et sa bonté.

Et ayant remis le vieux manteau qu'il avait enlevé en entrant, le missionnaire à la figure tannée et durcie par les rigueurs du climat de l'arctique sortit de la maison où il laissait l'espoir. L'enfant passa une nuit paisible, le lendemain, la fièvre avait disparu et trois jours plus tard, Thérèse guérie courait dans toute la maison sous les yeux ravis des parents. Pénétré de joie et de reconnaissance, le père alla porter un cadeau de cent piastres au vieil évêque pour ses missions. Et chaque année, par la suite, à la même date, il lui envoyait la moitié de ce montant en lui demandant de prier pour la petite.

Les années passèrent. Thérèse grandissait. Amable Lemeunier et sa femme menaient toujours leur vie simple, régulière. Ils faisaient des économies pour leurs vieux jours et aussi pour assurer l'avenir de leur enfant. N'étant pas homme d'affaires, le père achetait des obligations, des valeurs de tout repos, qu'il déposait dans un coffret de sûreté. Et chaque été, les deux époux faisaient leur voyage annuel au Saguenay avec

leur fillette. Ils traversaient la vie à petits pas, sans vaine hâte, sans faire de bruit. Si l'on peut dire, ils émiettaient leur modeste existence, mais ils goûtaient cette chose si rare : le contentement. Ils n'ambitionnaient et ne désiraient rien autre que ce qu'ils possédaient.

Et Thérèse étant fille unique était traitée en enfant gâtée. Dans son jeune âge, son père la comblait de jouets. Elle avait des poupées de toutes les couleurs et de toutes les races : blanches, jaunes, cuivrées ; françaises, allemandes, japonaises, indiennes, et ayant chacune leur nom. Pour ces demoiselles, on lui avait donné une pièce où elle les logeait, où elle avait des meubles minuscules et un service de vaisselle pour ses protégées. Thérèse passait des heures au milieu de ses poupées, leur racontant des contes, inventant des dialogues et des conversations entre elles.

Pour aller à l'école, la fillette avait toujours de ravissantes toilettes qui provoquaient l'admiration et l'envie des autres élèves. L'existence de cette famille était un ronron.

Amable Lemeunier avait été un bon jeune homme.

C'était un bon époux.

C'était un bon père.

L'été, les Lemeunier passaient deux mois à Pointe-aux-Trembles. Ils appelaient ça aller à la campagne. Et c'est là qu'ils connurent les Leprohon avec qui ils se lièrent d'amitié. Le père était quincailleur. C'était un homme gros et court, la figure rouge, luisante, toujours en transpiration pendant les chaleurs. Une bonne nature, mais bavard, ne cessant de parler sur des sujets insignifiants lorsqu'il pouvait trouver un auditeur. De temps à autre, il allait, avec sa femme, passer une soirée chez les Lemeunier et alors, l'on causait puis l'on jouait aux cartes.

Les Leprohon avaient un fils, Gustave, de trois ans plus âgé que Thérèse. Alors que les deux familles se connurent, il allait au collège. C'était un garçon de figure agréable, mais hardi,

effronté, ne doutant de rien et sans scrupules. Avait-il besoin d'un livre de classe, il demandait l'argent à son père pour l'acheter, le dépensait au restaurant puis, résolument, se rendait au magasin d'articles scolaires de l'académie, poussait la porte et fonçait dans la loge où se tenait le vieux religieux préposé aux ventes.

— Frère, disait-il, j'ai besoin d'une géographie.

— C'est deux piastres et demie, répondait l'autre d'un ton placide en prenant le livre sur une tablette.

Mais Gustave se mettait à rire, puis tapant d'un geste familier, en camarade, sur l'épaule du vieil homme en soutane : Frère, disait-il à mi-voix, comme parlant à un complice, regardez ça. Et sortant de sa poche une carte illustrée montrant une femme nue, il la mettait devant la figure couperosée du moine. Tiens, prenez ça, cachez ça et donnez-moi la géographie. Alors une lueur passait dans les yeux du religieux à cheveux gris qui saisissait l'image impudique et la dissimulait en hâte sous des papiers, dans un tiroir, pendant que Gustave s'éloignait avec le livre demandé. C'est ainsi qu'il était. Il ne doutait de rien et il subjuguait tous ceux qu'il voulait dominer.

A faire tous les jours la même besogne, c'est étonnant comme le temps passe vite. Les semaines, les mois, les années se succèdent et, insensiblement les cheveux grisonnent, une à une les dents disparaissent, la figure s'épaissit, s'empâte, se ride et l'on se rend compte que l'on vieillit. Ainsi en était-il des époux Lemeunier. Régis par des habitudes, pour eux tous les jours se ressemblaient. Dans l'existence de cette famille, il ne se passait jamais rien. Le voyage au Saguenay était le seul événement de l'année. A part cela, aucun fait digne de mention. Thérèse grandissait, le père compulsait ses registres et, dans sa cuisine, la mère vaquait aux travaux du ménage. Une semaine, les Leprohon venaient passer un soir à la maison et la semaine suivante, les Lemeunier rendaient visite aux Leprohon. Et à cha-

que rencontre, il y avait une série de phrases qui revenaient, toujours les mêmes, comme un refrain. L'on causait des mêmes sujets insignifiants et l'on émettait les mêmes idées banales. M. Leprohon avait adopté un mot qui revenait à tout bout de champ dans sa conversation. C'était l'adverbe excessivement. Le temps était excessivement froid, le prix des denrées était excessivement élevé, le bon café était excessivement rare. Après un bout de causerie, les deux couples se mettaient à table et l'on jouait aux cartes. M. Leprohon prenait Mme Lemeunier comme partenaire et M. Lemeunier avait Mme Leprohon comme alliée. Un soir, à l'éternelle question : Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Gustave va entrer à la banque. Il va commencer à travailler lundi, répondit M. Leprohon.

— Oui, vous me dites pas ? Bien, je suis content pour lui, fit Amable Lemeunier. Il va bientôt être en mesure de se marier, ajouta-t-il en riant.

— Allez pas trop vite. Le garçon n'a que vingt ans et son salaire est mince.

Un mois plus tard, c'était au tour d'Amable Lemeunier d'annoncer du nouveau.

— J'ai décidé de me faire bâtir une maison, annonça-t-il, peu après l'arrivée de M. et Mme Leprohon.

— Sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Le gouvernement nous prête de l'argent à un taux d'intérêt nominal et nous le remboursons en vingt ans. C'est pratiquement un loyer que nous payons et, au bout du temps, la propriété nous reste. Ça fait dix-huit ans que je paie chaque mois mon propriétaire et tout ce que je possède en retour de l'argent que j'ai donné, c'est une liasse de reçus sans valeur aucune. On a discuté ça, ma femme et moi, et nous sommes d'accord.

— C'est une bonne idée, approuva M. Leprohon et vous avez grandement raison.

Sept mois plus tard, Amable Lemeunier invitait ses amis à aller voir son nouveau logement. Amenez Gustave. On ne le voit pas souvent, ajouta-t-il.

Le jeudi suivant, M. et Mme Leprohon accompagnés de Gustave se rendaient voir la demeure des Lemeunier.

— Mais c'est un vrai château cette maison, répétait à tout instant Mme Leprohon en faisant le tour des pièces.

— Voyez-vous expliquait Amable Lemeunier, je vais finir mes jours dans cette maison. J'espère bien vivre encore vingt ans pour la payer. Je la laisserai à ma fille et, si elle a un enfant, elle la lui donnera à son tour. Cette bâtisse-là, c'est bon pour soixante ans au moins.

Et avec confiance, il envisageait l'avenir. En pensée, il voyait ceux de sa race vivant dans cette confortable demeure qu'il avait construite pour lui et les siens.

L'on fait des rêves de bonheur qui colorent nos jours, mais ce sont des rêves qui se dissipent et l'on retombe dans la triste réalité. Mme Lemeunier ne jouit pas longtemps de sa belle maison. Un jour, elle se sentit malade. Tout d'abord, elle crut que c'était un malaise passager qui s'en irait, mais le mal persista. Poussée par son mari, elle alla consulter un médecin qui parut ne rien comprendre à son état. Tout de même, il prescrivit un régime. Mais lorsqu'il se trouva seul avec Amable Lemeunier il lui déclara : C'est le cancer. Il n'y a rien à faire.

Comme un voleur, la maladie était sournoisement entrée dans la belle maison. On aurait dit que c'était la rançon du bonheur. Parfois, le mari affligé pensait à l'évêque missionnaire qui avait autrefois guéri sa fille. Mais le saint homme était mort depuis longtemps et, malgré sa foi profonde, Amable Lemeunier comprenait que sa compagne était perdue. Lui et sa fille avaient des figures mornes et abattues.

L'on était aux derniers jours de l'année. Bien qu'elle fut maintenant une grande fille, Thérèse était encore enfant par le caractère, simple et naïve comme son père. Jusque là, chaque année, ses parents avaient mis un arbre de Noël dans la maison. Bien que sa mère fut malade, elle en voulut encore un cette année-là. Comme d'habitude, on l'installa dans la pièce des jouets où les anciennes poupées dont elle n'avait jamais voulu se défaire, étaient sagement assises les unes à côté des autres sur un divan. Amable Lemeunier attacha aux rameaux des cadeaux pour sa femme, sa fille, M. et Mme Leprohon et, à la suggestion de Thérèse, un petit souvenir pour Gustave. La veille de Noël, les Leprohon et leur fils s'amènèrent après le souper. Ce soir-là, Thérèse était de très bonne humeur. Venez voir mon arbre de Noël, dit-elle au jeune homme. Alors, tout en causant gaiement, ils se rendirent à la pièce des jouets. Voici ce que le père Noël vous a apporté, fit-elle, en montrant une boîte contenant une paire de boutons de manchettes. Gustave se pencha vers Thérèse, et, hardiment, l'embrassa sur la bouche. Elle resta toute émue, toute troublée, et avant qu'elle eût eu le temps de se ressaisir, Gustave la poussa derrière la porte de la chambre, la troussa comme une vulgaire servante et là, debout contre le mur, la posséda rapidement sous les regards impassibles de l'assemblée des poupées. Thérèse avait été si surprise qu'elle n'avait pas eu le temps ni l'idée de le repousser, de se défendre. Tout en se rattachant, le garçon souriait. Quant à Thérèse, elle était si confuse qu'elle était toute rouge et prête à éclater en sanglots. La voyant ainsi, Gustave redescendit le premier. Vers les dix heures, il partit, car il avait un rendez-vous avec une jeune veuve.

Deux mois plus tard, Mme Lemeunier laissait sa maison neuve pour s'en aller au cimetière.

Une morne tristesse était entrée au logis. Le père et la fille avaient des figures de navrement. Ils ne parlaient qu'à mi-voix

et étaient lamentables à voir dans leurs vêtements de deuil. Les Leprohon faisaient de leur mieux pour les reconforter, mais n'y réussissaient guère.

— On dirait qu'il a l'esprit troublé, confiait Mme Leprohon à son mari.

Parfois, pour se distraire, le veuf sortait faire une promenade, regardant vaguement devant lui, sans saisir la réalité du spectacle qu'il avait sous les yeux. Un soir, il s'était arrêté devant la vitrine d'un magasin et il restait là immobile, la pensée absente. Soudain, il eut la sensation que quelqu'un l'observait. Alors, il se tourna et, à quelque pas, il aperçut une vieille femme décemment mise qui le regardait. En se voyant découverte, elle fit un pas pour s'éloigner, mais elle se ravisa et s'avançant vers lui :

— N'êtes-vous pas M. Lemeunier ?

— Oui, c'est moi, madame.

— Et vous ne me reconnaissez pas ?

Il regardait cette passante au masque pitoyable, cette figure démolie de vaincue de la vie et il ne pouvait y mettre un nom.

— Non, dit-il enfin, je ne peux vous remettre.

— Simone, l'ancienne Simone.

A ce nom, Amable Lemeunier reçut un choc, ressentit une profonde émotion. Simone, l'idole de ses vingt ans, celle-là dont la rayonnante figure faisait vibrer son âme d'un bonheur infini, dont l'adorable sourire l'emplissait de félicité, dont le nom seul lui faisait battre le cœur avec une violence inouïe ; Simone dont le cruel abandon avait causé en lui une blessure qui l'avait si atrocement et si longtemps fait souffrir. Elle était là devant lui, et il cherchait en vain à retrouver les traits et l'expression qui l'avaient tant charmé jadis. Quoi, cette vieille femme à la figure émaciée, usée, flétrie, ravagée par les inquiétudes, les chagrins, les tracas et les misères de la vie, c'était Simone !

Amable Lemeunier restait sans voix, agité de mille sentiments. Enfin, d'un ton de douloureuse surprise, il articula :

— Oui, c'est vous, Simone ?

Il y avait dans sa voix une profonde pitié, une infinie compassion.

— Je suis bien changée, n'est-ce pas ? Ça fait longtemps, bien longtemps qu'on s'est vu.

— Ça fait vingt-sept ans, prononça-t-il d'une voix triste.

— Je vous ai aperçu il y a un instant regardant dans la vitrine, mais vous aviez l'air de penser à autre chose et j'ai cru vous reconnaître. Je n'étais pas certaine, mais je me disais que ce devait être vous. Non, vous n'avez pas tellement changé. Vieilli, oui, mais vous êtes resté le même. Saisissez-vous ? Alors, je me suis dit : Faut que je lui parle. C'est à ce moment que vous vous êtes retourné.

— C'est bien étrange de se retrouver ainsi. Jamais je n'aurais supposé que je vous rencontrerais un jour. Alors vous m'aviez reconnu et vous vouliez me parler ? dit-il, pendant qu'une émotion profonde semblant sourdre du lointain passé, de toutes ces années englouties, remontait en lui et le remuait étrangement.

— Oui, car je veux vous raconter. Ça va me faire du bien. Vous ne savez pas que mon mari m'a abandonnée. Ah ! depuis longtemps. Après quatre ans de mariage, il m'a délaissée pour aller vivre avec une autre femme. Moi j'avais deux enfants, un garçon et une fille. Je les ai élevés, j'ai dû travailler pour gagner leur vie et la mienne, mais je n'ai eu que des désappointements. Les enfants tenaient du père. Des sans-cœur, j'ai le regret de le dire. Aussitôt qu'il a pu gagner un peu d'argent, mon fils s'est éloigné et je ne sais où il est ni ce qu'il fait. Ma fille s'est envolée elle aussi et jamais elle ne donne de ses nouvelles.

Elle fit une pause.

— Et vous êtes seule ?

Elle hésita un moment.

Oui, c'est-à-dire que non. J'ai quelqu'un pour m'aider, car autrement, vous comprenez . . . mais c'est bien dur. Ah ! c'est triste la vie. Parfois, je pensais à vous et je me demandais ce que vous étiez devenu.

Il était là songeur.

— Chacun a eu sa destinée, dit-il enfin.

— Oui, je sais, mais elle aurait pu être si différente, répondit-elle d'un ton de vif regret.

— Vous étiez libre et vous avez fait votre choix, prononça-t-il du ton sévère d'un juge.

Elle resta un moment sans répondre. Evidemment, elle voulait dire quelque chose, mais elle hésitait.

— Non, déclara-t-elle enfin, je n'étais pas libre et je n'ai pas fait de choix. Vous savez si j'étais jeune à ce moment, dix-sept ans et ignorante. Alors, l'autre a profité de mon innocence et j'étais enceinte de quatre mois lorsque je me suis mariée. J'étais forcée d'agir ainsi, n'est-ce pas ? Ne me condamnez pas, car j'ai été si peu coupable et d'ailleurs, j'ai chèrement racheté mon erreur.

Amable Lemeunier était comme étourdi. Il sentait le sol chanceler sous ses pieds. Cette révélation était comme un coup de bâton qu'il aurait reçu sur la tête. Il songeait qu'à cette époque, lui était tellement naïf qu'il aurait cru commettre une profanation en lui donnant un baiser sur la bouche alors que l'autre la possédait toute, sans scrupules.

— Ça me fait du bien de vous avoir revu et de vous avoir parlé, dit-elle. Adieu.

Amable Lemeunier était trop ému, trop bouleversé maintenant, pour prononcer une parole, pour faire un geste. Il restait là immobile, comme rivé au sol pendant que Simone ayant prononcé les paroles qui la soulageaient s'éloignait et se perdait parmi les passants.

Ce soir là, en rentrant chez lui, Amable Lemeunier ouvrit le coffret en fer à triple serrure qui reposait au fond d'un placard et en versa le contenu dans le poêle de sa cuisine, puis il y mit le feu. C'était ce qu'il y avait eu de plus beau dans sa vie que les flammes consumaient, qui s'en allait en fumée. Oui, cet amour de sa jeunesse, ç'avait été un sentiment comme on n'en éprouve qu'une seule fois. C'était une fleur merveilleuse qui avait été brutalement écrasée. Tout était bien fini maintenant. Amable Lemeunier resta un long temps immobile près du fourneau dans lequel les vieilles lettres n'étaient plus maintenant qu'un funèbre amas de cendre noire. Une heure ou plus, il resta immobile, absorbé dans ses pensées, puis il monta se coucher.

Des jours et des jours s'écoulèrent. Et la dramatique rencontre faite par Amable Lemeunier et la tragique révélation que lui avait faite Simone hantaient constamment son imagination. Il y pensait le jour et il y songeait pendant des heures, la nuit, alors qu'il était étendu sur son lit dans les ténèbres. Certes, il avait gravi à cette époque lointaine un douloureux calvaire. Néanmoins, il ne regrettait rien aujourd'hui car, avec sa femme, il avait vécu une vie calme, douce et simple et il était certain de finir paisiblement ses jours en compagnie de sa fille dans la confortable maison qu'il avait construite grâce à son travail et à sa bonne conduite. Oui, son ancien directeur de conscience le lui avait assuré jadis : Avec une bonne conduite, tout ira bien, mais il s'apitoyait sur le triste sort de Simone. Puis, un jour, il revit de nouveau son ancienne amie ou plus exactement, il l'entrevit un instant. Ayant une petite emplette à faire, il était entré dans un grand magasin à rayons et il allait en sortir lorsqu'au comptoir des articles de mercerie, il aperçut Simone examinant des chemises. Elle n'était pas seule et l'homme qui l'accompagnait était bossu. Ce fut pour Amable Lemeunier comme s'il avait vu son idole d'autrefois couverte d'ordures. Dégoûté, il s'enfuit. C'était donc là le protecteur qui l'aidait. Et

le malheureux rentra chez lui complètement écoeuré. Lui qui avait toujours été chaste, il avait malgré lui des visions de stupre et il se représentait l'accouplement de cet être difforme avec Simone. Cela lui inspirait un sentiment de répulsion, mais il y revenait. C'était comme un odieux cauchemar qu'il ne pouvait chasser.

Amable Lemeunier était bien malheureux. Il songeait à sa femme morte et en même temps il ne pouvait s'empêcher de penser à Simone et à sa pitoyable destinée.

Les Leprohon continuaient de rendre visite à leur vieil ami.

— C'est effrayant ce qu'il est changé, disait la femme à son mari en retournant chez eux.

— Oui, il est tout jongleux. Il a été excessivement affecté lorsqu'il est devenu veuf, ajoutait le mari.

Gustave venait aussi parfois passer une heure ou deux à la maison, avec Thérèse. Et l'on apprit entre les branches qu'il risquait de petits montants à la bourse. Naturellement, il faisait comme tout le monde, il spéculait un peu, discrètement. Jeune et ambitieux, il avait un désir effréné de gagner de l'argent rapidement, ce garçon. Ce n'était pas avec son salaire de petit commis qu'il ferait fortune. Quand on a une jolie figure comme la sienne, que l'on est élégant et que l'on aime la vie joyeuse, c'est bien triste de consumer ses belles années à compter des billets de banque pour les autres.

Toute une année s'écoula, puis à l'automne, — un automne froid et extrêmement humide — Amable Lemeunier fut soudainement pris par une attaque de rhumatisme. Forcément, il dut s'aliter. C'était une véritable torture qui ne lui laissait aucun répit. C'est à peine s'il pouvait dormir deux ou trois heures sur vingt-quatre. Thérèse dut alors prendre la charge entière de la maison. Toutes les responsabilités retombaient sur elle et, c'est ainsi qu'elle fut amenée à voir aux débentures de son père déposées dans un coffret de sûreté.

Les mois s'écoulaient et l'état d'Amable Lemeunier ne s'améliorait pas sensiblement. S'il faisait le moindre mouvement, il souffrait le martyr, tellement qu'il ne sortait presque pas de son lit et que sa fille devait comme toujours, lui apporter ses repas dans sa chambre. A regret, il dut démissionner de ses fonctions et prendre sa retraite. Toutefois, il était assuré de vivre en paix avec ses économies.

De temps à autre, M. Leprohon venait voir le malade et Gustave passait aussi parfois une soirée en compagnie de Thérèse. Quelques fois il ne restait que quelques minutes et d'autres fois, il veillait très tard. A certains jours, Thérèse paraissait fort soucieuse. Bien qu'il continuât de souffrir atrocement, Amable Lemeunier n'était pas sans remarquer la physionomie attristée et contrariée de sa fille.

— Qu'est-ce que tu as donc, Thérèse ? lui demanda-t-il un jour. Tu n'es plus comme autrefois.

— Mais je n'ai rien, absolument rien, répondit-elle d'un air faussement enjoué.

Mais le père ne s'y laissa pas prendre.

— Est-ce que cela t'ennuie de me monter mes repas ? Nous pourrions prendre une servante ou une garde-malade.

— Quelles idées tu te fais. Je t'assure que cela me fait plaisir de te donner ces soins. Tu devrais me connaître assez pour ne pas supposer de pareilles choses.

Et l'entretien en resta là.

Mais malgré elle, Thérèse avait de jour en jour un air plus morne, plus sombre, plus abattu.

Amable Lemeunier prenait toutes sortes de remèdes qui ne lui apportaient aucun soulagement. Il passa tout l'hiver dans son lit puis, lorsque vint le printemps ses douleurs diminuèrent et il put s'asseoir dans un fauteuil, mais s'il tentait de faire quelques pas, il souffrait le martyr. Pendant ce temps, Thérèse

continuait à voir a toutes les affaires de son père. Celui-ci songeait aux coupons de ses débetures.

— Combien as-tu déposé à la banque ce mois-ci ? s'informait-il.

— Quatre-vingt piastres, répondait-elle.

Chaque après-midi, un jeune garçon apportait le journal à la maison et Thérèse le montait immédiatement à son père dont c'était l'unique distraction.

Depuis quelque temps, la fille paraissait encore plus soucieuse que d'habitude et Amable Lemeunier se demandait ce qui pouvait la tracasser ainsi. Peut-être s'était-elle toquée de Gustave et celui-ci lui causait-il de la peine. Et à cette pensée, lui revenaient la souffrance, le désespoir qu'il avait éprouvés lors de l'abandon de Simone. Mais non, ce ne pouvait être cela, car Gustave venait plutôt fréquemment à la maison. Donc, elle n'était pas délaissée. Alors, quoi ? Amable Lemeunier se faisait ces réflexions lorsque Thérèse lui remit le journal qui venait d'arriver. Comme d'habitude, il jeta un coup d'oeil sur les titres des événements de l'étranger, en première page, mais cela ne l'intéressait guère et il tourna la feuille pour voir les nouvelles locales. Il lisait depuis quelques instants lorsqu'il poussa soudain une exclamation de surprise.

— Thérèse ! appela-t-il d'une voix rauque.

La fille accourut.

— Sais-tu ce qui arrive ? Gustave Leprohon est en fuite. Il a fait un détournement de six mille piastres à la banque où il était employé et il s'est sauvé. On croit qu'il a pris la route du Mexique. Le journal dit qu'il a perdu cet argent en spéculant à la bourse.

Thérèse devint très pâle, la figure toute blanche et ses genoux avaient peine à la porter. Elle restait là muette comme si son cerveau était paralysé et qu'elle était incapable de penser.

Amable Lemeunier regardait sa fille debout devant lui, tou-

te saisie, la figure bouleversée. Il comprit qu'elle avait reçu un rude coup, qu'elle souffrait et il se tut. Et Thérèse sortit de la chambre sans avoir prononcé un seul mot.

Cette nuit là, Amable Lemunier ne pouvait dormir. La fuite de Gustave Leprohon était tout un événement et il sentait que sa fille était au désespoir. Puis, il était impuissant à rien faire pour la soulager. Simplement spectateur d'un drame. Des heures avaient passé. Il avait dû finir par s'endormir. Son cerveau avait cédé à la fatigue. Maintenant, il venait de s'éveiller et, en reprenant conscience, il plongeait dans l'amère réalité et pensait à ce qui était arrivé. En même temps, il lui semblait entendre une plainte étouffée. Oui, il ne se trompait pas. C'était bien cela. Quelqu'un gémissait sourdement. C'était sa fille qui sanglotait dans la nuit. Il n'osait l'appeler, car elle aurait eu honte d'avouer sa peine et aurait ressenti cette intrusion dans ses sentiments secrets. Il restait là silencieux dans les ténèbres, écoutant les douloureux et angoissants gémissements dans la maison silencieuse. Mais cette plainte était une torture trop dure pour son coeur de père. De savoir son enfant au désespoir lui était insupportable, cela était au dessus de ses forces. Alors, il l'appela : Thérèse ! Mais Thérèse ne répondit pas et les plaintes continuèrent. Alors, péniblement, avec mille peines, Amable Lemeunier se leva et fit de la lumière. Ses jambes le faisaient atrocement souffrir, mais il voulait voir sa fille. S'accrochant à la rampe de l'escalier pour se soutenir et s'aider, il commença à descendre. Chaque pas était une nouvelle torture. Plus distincts maintenant lui parvenaient les gémissements. L'infortunée s'était réfugiée dans la pièce des poupées. Elle avait croulé au plancher et elle geignait lamentablement.

— Thérèse ! Thérèse ! Qu'as-tu donc ? demanda le père frappé au coeur à ce spectacle.

Mais la fille continuait de se lamenter et ne répondait pas.

— Qu'as-tu, Thérèse ? fit de nouveau le père tout secoué à la vue de la douleur de sa fille.

— Je vais mourir, fit-elle d'une voix si faible qu'il eut peine à comprendre.

— Mais non, mais non. Dis-moi ce que tu as.

— Je vais mourir. C'est fini, répéta-t-elle encore.

Atterré, désespéré, le malheureux, au prix de mille souffrances se rendit au téléphone et appela un médecin.

— Thérèse, ma fille, parle-moi, supplia-t-il, lorsqu'il fut revenu près de la malheureuse.

— Ecoute, papa, fit-elle d'une voix entrecoupée par les gémissements. Demain je serai morte. Nous devons nous marier. Il me l'avait promis. Alors, une fois parti, il ne me reste plus qu'à mourir et j'ai décidé de mourir. Puis... oui... il faut que je te dise... il m'avait demandé de lui prêter tes obligations du coffret de sûreté pour donner en garantie de prêts... il devait me les rendre... dans un mois... il avait perdu, mais il devait se reprendre et il était certain de devenir très riche. ... Ah, je me meurs.

Elle râlait et ses membres s'agitaient spasmodiquement sur le plancher où elle gisait comme une bête blessée à mort.

Le père et la fille étaient là dans la nuit tragique. Et les aveux ressemblaient étrangement à une confession sur un lit de mort.

Un coup de sonnette résonna. Avec d'infinies misères, le père alla ouvrir au médecin, homme grand et robuste, à la figure énergique. Tout de suite, celui-ci déclara :

— Il est trop tard, cette enfant s'est empoisonnée. Elle se meurt. Elle est à l'agonie.

Le père restait stupéfait, incapable de comprendre.

Du premier coup d'oeil, le médecin avait fait son diagnostic. Fébrilement, il cherchait dans sa sacoche un antidote qu'il jugeait inutile mais qu'il voulait quand même essayer. D'un

geste brusque, il écarta le groupe des poupées sur le divan et soulevant la mourante, la déposa à leur place.

— Mais elle est enceinte ! s'exclama-t-il.

— Que dites-vous ? clama le père horrifié comme s'il eut entendu un monstrueux blasphème.

— Je dis qu'elle est enceinte de six mois, répondit l'homme d'une voix sourde.

Non, ce n'était pas possible. Cela ne pouvait être. C'était comme un bouleversement de l'univers pour le père se refusant à admettre cette chose incroyable. Et pendant qu'il restait là l'idée anéantie, trop stupéfié pour rien comprendre, Thérèse rendit le dernier soupir.

* * *

Devant le cadavre de sa fille, Amable Lemeunier demeurait atterré, sans un geste, sans une larme. La tragédie était complète. Séduite, enceinte, puis abandonnée par son ami, Thérèse, de désespoir, s'était suicidée.

Son enfant était morte, les économies de toute sa vie étaient envolées et sa maison, cette maison qu'il avait bâtie pour les générations de sa race, elle avait été construite sur le sable, elle allait lui échapper ; il ne pourrait continuer les paiements et fatalement, on la lui enlèverait. Tout croulait sous lui. C'était la lamentable faillite de sa vie. Amable Lemeunier regardait la forme immobile et sans vie de son enfant et il se rappelait ce soir lointain où le vieil évêque missionnaire avait par ses prières sauvé Thérèse de la mort. Il avait fait violence à Dieu, mais pour la vouer à quel destin ! A cette heure, il songeait que lui aussi avait pensé à mourir lorsqu'il avait été abandonné par Simone et il faisait un rapprochement entre le malheur qui était arrivé à celle-ci et à Thérèse.

Maintenant, il était seul dans la vie, lamentablement seul, ruiné et invalide. Quelle calamité !

Non, il n'y a pas d'assurance sur le bonheur. Il faut prendre sa petite part, si on la trouve et s'en contenter, car il y en a tant qui n'en ont pas même une petite cuillerée pour se sucrer le coeur.

Mais en lui, aucune révolte. Il acceptait l'injustice, le malheur, le deuil. Il ne connaissait qu'une chose : la résignation. Amèrement, toutefois, il songeait à ce que son ancien directeur de conscience lui avait dit jadis : Ayez une bonne conduite et tout ira bien. Le brave confesseur lui avait donné cette assurance, mais les faits la démentaient cruellement. Toujours, il avait suivi le droit sentier et aujourd'hui, son existence était bouleversée par une série de catastrophes. Il était misérable, pitoyable et il n'avait rien fait pour s'attirer ces calamités. Lui qui, de toute sa vie, n'avait jamais réfléchi, médité, qui avait été pendant si longtemps un cadran arrêté, il essayait en vain à cette heure, de raisonner, de comprendre l'énigme des destinées, mais il n'y réussissait pas. Sa pauvre tête a déménagé. Et alors, on l'a conduit dans un asile d'aliénés.

LES DEUX FRÈRES

JE me rappelle parfaitement le jour où mon père entrant à la maison annonça : Tu sais, Clovis Lamesse, il s'est noyé.

— Comment est-ce arrivé ? demanda ma mère qui, retirant sa cuiller de la soupe qu'elle était en train de brasser, pour voir si elle était assez cuite, en laissa tomber quelques gouttes sur son plancher qui venait d'être lavé.

— Ah ! on ne sait pas. On ne peut dire si c'est un accident ou s'il s'est jeté à l'eau par découragement. On vient de sortir le corps du fleuve.

Les mauvaises nouvelles on les oublie pas. Moi, j'avais bien cinq ou six ans à cette époque, mais je connaissais Clovis Lamesse, un charpentier fêtard qui avait construit la grange chez notre voisin, un homme qui avait toujours bu tout ce qu'il gagnait.

Ma mère restait songeuse. Les femmes elles se demandent toujours ce qui va arriver le lendemain d'un malheur ou d'une catastrophe.

— Puis Malvina qu'est-ce qu'elle va faire maintenant ? fit-elle.

Malvina c'était la veuve de Lamesse. Mon père haussa les épaules. Pour sûr qu'il n'en savait rien. En plus de sa femme,

il laissait trois enfants ce malheureux noyé, une fille mariée depuis peu et deux grands garçons : Philorum et Narcisse.

Quelques jours après les funérailles, l'on apprit que la mère s'en allait vivre avec sa fille. Les deux garçons partaient chacun de son côté. Philorum déclara s'en aller dans l'ouest. Souvent, il avait entendu dire qu'un homme avait des chances là-bas. A vingt-deux ans, c'était en plein l'âge de commencer à faire sa vie. Narcisse, lui, un an plus jeune, alla immédiatement se louer chez un cultivateur de la paroisse. Alors, l'on ferma les contrevents de la maison où la famille Lamesse avait vécu. Celle-ci était maintenant dispersée et la demeure restait abandonnée. Ah ! il s'en produit des changements lorsque le père ou la mère s'en va au cimetière.

Narcisse, c'était un garçon courageux, plein de coeur. Cette existence d'ivrogne qu'avait vécue son père, ça lui puait au nez et ces jours de pauvreté, cette continuelle incertitude quant au lendemain lui étaient extrêmement pénibles, une idée insupportable. Pour lui, il ne voulait pas de cela. Pendant trois ans, il resta à gages chez le même cultivateur, économisant ses sous, puis il loua une ferme que son propriétaire âgé ne pouvait plus diriger et commença à travailler à son compte. Ardemment, il désirait la sécurité, une sécurité sur laquelle on se repose, comme le soir, après une dure journée de travail, lorsqu'on s'étend sur son lit. Non, pas de soucis, pas d'inquiétudes. Il ne voulait pas traîner sa vie dans la misère. Tout de suite, il se décida pour la route la plus longue mais la plus sûre : le travail et l'économie.

Les bénéfices des deux premières années passèrent à s'acheter des instruments aratoires et quelques bêtes de ferme. Certes, l'existence était rude, mais il allait de l'avant avec confiance. A vingt-six ans, il se maria. Comme toujours, il continua de besogner et de ménager. Puis, il se mit chez lui, s'acheta une petite terre de cinquante arpents dans un rang. Ça allait bien, autrement mieux que chez son père. Deux enfants, deux fils lui

arrivèrent puis il perdit sa mère. Les saisons se succédaient, les récoltes suivant les semences, puis les labours. Ensuite, c'était l'hiver, et l'on recommençait. Narcisse était marié depuis onze ans lorsqu'il fit le dernier paiement sur sa ferme. Ce fut un beau jour. Libéré, pas de dette et une famille qui pousse. Son aîné avait dix ans. La vie était belle, mais l'enfant mourut, emporté en trois jours par la diphtérie. Ce fut un rude coup. Le ménage n'avait plus qu'un enfant, Octave, huit ans. La même année, la soeur mariée mourut, laissant deux petites filles. Philorum n'avait jamais donné de ses nouvelles et Narcisse se trouvait à cette heure le seul de sa famille dans la paroisse. Ces deuils vieillissent un homme. Pendant des mois, Narcisse sentit le fardeau de la peine. Mais il travaillait, sa terre était payée et il était sans inquiétudes. Alors, il se construisit une jolie maison et s'installa confortablement. Certes, il continuait de besogner ferme, mais il ménageait un peu moins. Octave commençait à l'aider.

De nombreuses années passèrent, années calmes qui se déroulèrent suivant le rythme habituel des saisons et des travaux. Narcisse et sa femme avaient tous deux les cheveux grisonnants. Ses deux nièces, les filles de sa défunte soeur étaient maintenant mariées. Sur la ferme, Octave faisait la plus grande partie des travaux. Parfois, mais rarement. Narcisse pensait à son père qui s'était noyé dans le fleuve. La vieille maison où la famille avait été élevée était disparue, démolie. Philorum était comme mort. Jamais personne n'en avait entendu parler. Narcisse vieillissait dans la sécurité qu'il avait voulue, qu'il avait gagnée par son travail et par son esprit d'économie. Son fils se marierait un jour et, se donnant à lui, il aurait une belle vieillesse.

* * *

Un soir de septembre, vers dix heures, une vieille Ford arriva au village de mon enfance et vint s'arrêter à la pension où

chaque année je venais me reposer pendant trois semaines. Ah ! ce n'était pas une limousine de luxe, une voiture de millionnaire, "streamlined", nickelée, toute reluisante, cette vieille Ford. Elle était démodée, dévernie et usée, mais elle faisait du chemin quand même. Avec de l'essence si vous aviez de l'argent pour en acheter, elle parcourait des distances, elle vous éloignait des endroits où vous ne vouliez plus rester ou qui ne voulaient plus de vous et où vous laissiez pourtant de si gros morceaux de votre vie, comme si on avait un membre amputé. Oui, la vieille Ford elle vous emportait loin de ces endroits où la vie est dure à gagner (on croit qu'ailleurs ce sera plus facile). Un homme d'un âge incertain, de 45 à 70 ans, ouvrit la portière dont la vitre était brisée et sortit de la roulotte. Vêtu d'un complet brun, chaussé de souliers bruns et coiffé d'un chapeau de même nuance, il s'avança, regardant la vieille maison en pierre des champs dont la porte et les quatre fenêtres de la façade étaient munies de contrevents verts. Un étranger. Sûrement qu'il venait de loin car son feutre à larges bords n'était pas de la région. Il devait venir de l'ouest. Le voyageur gravit les cinq degrés du perron, passa à côté de moi qui étais assis sur la véranda et entra. Au bout d'une dizaine de minutes, il ressortit, mit sa voiture sous la remise et revint avec deux vieilles valises qui paraissaient avoir vu du pays, avoir fait bien des pérégrinations.

Le lendemain matin, il sortait de table, un cure-dents au coin de la bouche lorsque j'entrai dans la salle à manger. Aussitôt, Zéphirine, la serveuse, me mit au courant sans que j'eusse posé une seule question. Le nouveau pensionnaire était monsieur Philorum Lamesse, parti de la paroisse à vingt-deux ans, à la mort de son père et qui n'avait jamais donné de ses nouvelles. Il avait vécu dans l'Alberta, dans des places bien loin d'ici. Maintenant, il était désireux de revoir ses parents oubliés. Sa mère dormait depuis longtemps au cimetière ; sa soeur l'avait rejointe. Il ne lui restait qu'un frère et deux nièces. En arri-

vant, il avait annoncé qu'il serait quelque temps au village et il était convenu qu'il prenait sa pension à la semaine.

Lorsque je sortis, mon homme était assis sur la galerie, fumant placidement son cigare dont il secouait la cendre d'un doigt orné d'une bague en argent surmontée d'un coeur.

— Beau temps, dit-il en se tournant vers moi.

Au son de sa voix et, en le regardant, je le reconnus soudain. Mais oui, il y a une dizaine d'années, je l'avais rencontré à Edmonton dans une boutique où il exerçait le métier de barbier. J'étais entré là en passant, pour me faire tailler les cheveux et lorsque je lui eus parlé en français, tout de suite, il s'était mis à causer. Naturellement, il parlait des bonnes années, les années de la guerre, alors que le blé se vendait jusqu'à une piastre et demie le minot.

— Dans ce temps-là, monsieur, les fermiers, leur grain battu et livré, entraient dans la shop, les poches bourrées d'argent. Tout de suite, ils enlevaient leur habit, leur collet, s'asseyaient sur la chaise et me disaient : Envoie, mets-moi beau. Alors, je leur coupais les cheveux, je les rasais, je leur donnais un massage, je leur mettais du parfum, je leur trimais les ongles et tout ce que vous voudrez. La besogne finie, l'homme se regardait dans le miroir, souriait, demandait trois ou quatre cigares qu'il plaçait dans sa poche de veste et, sortant son rouleau, payait. Il y avait toujours cinq ou six piastres pour la caisse et une piastre de pourboire. Dans ce temps-là, un barbier gagnait assez dans sa journée pour vivre grassement toute la semaine. C'est ce que j'ai souvent fait. Ah ! personne ne s'ennuyait. Chaque cultivateur avait son automobile et sa femme avait aussi la sienne. Le blé poussait et c'était de l'or. Au printemps ou à l'été, une fermière partait de chez elle dans sa voiture. Elle se rendait à la ville, entraît dans un grand magasin, achetait des tapis, des rideaux, des meubles, des gramophones et disait : Je vous paierai ça lorsqu'on vendra notre blé. C'était comme si

le président de la banque eût parlé. Et à l'automne, la récolte vendue, l'on payait. Ah ! monsieur, ce n'est pas la même chose aujourd'hui. Maintenant, faut travailler six jours par semaine pour arracher sa vie. C'est tout juste pour payer la chambre et la pension. Vous voyez, nous sommes deux dans cette boutique et je suis obligé d'emprunter le rasoir de mon associé.

Il m'avait demandé quelle partie du pays j'habitais et lorsque je lui eus dit que je venais de Montréal, il avait déclaré d'un ton joyeux : Moi-même je suis de la province de Québec, mais je suis parti de là à vingt-deux ans.

— Ah ! c'était un vive-la-joie, s'exclama l'autre barbier en désignant son compagnon du regard. Je vous dis que les piastres ne lui pesaient pas au bout des doigts. Vous pouvez penser si les filles couraient après lui. Ah ! il pourra se vanter d'en avoir connu de toutes les couleurs. Certain que s'il avait tout l'argent qu'il a dépensé à s'amuser, il serait riche aujourd'hui, indépendamment pour le reste de ses jours.

— Oui, mais si je n'avais pas dépensé mon argent, si je ne m'étais pas amusé comme je l'ai fait, est-ce que ça aurait valu la peine de vivre ? interrompit l'autre.

— Oui, pour sûr qu'il a fait une belle vie, reprit le voisin. Imaginez-vous que ce coquin-là, pendant des années, il avait deux femmes, une à un bout de la ville, la seconde à l'autre bout. Ah ! il ne s'embêtait pas.

Et l'associé regardait mon barbier d'un air admiratif.

— Pis dire que maintenant, seul, j'ai de la peine à gagner ma petite vie, remarqua mon homme.

Malgré tout, il restait gai.

Le travail fini, je payai et partis.

C'était cet ancien don Juan, ce vive-la-joie qui, avec sa vieille Ford revenait maintenant au pays où il était né, où s'était écoulé son enfance.

C'était une vieille jeunesse qui avait eu son bon temps, qui avait chanté, dansé, pris la vie gaiement, mais maintenant, c'était différent, c'était une autre paire de manches. Il lui fallait avoir recours aux parents. Triste extrémité.

Je l'avais reconnu, je savais ce qu'avait été sa vie là-bas, mais à quoi bon parler, raconter ? Pourquoi évoquer la rencontre de hasard de jadis dans une ville lointaine ? Il y a des confidences que l'on fait en certains lieux, en certaines circonstances, que l'on ne ferait pas ailleurs. Là-bas, j'étais l'étranger qui passe, que l'on ne reverra plus. Les paroles alors perdent de leur importance. Ici, c'était différent. Bien sûr, il dirait ce qu'il voudrait ou il ne dirait rien du tout. Moi, c'était comme si je l'avais jamais vu.

A son : Beau temps ! je répondis : Oui, la journée va être chaude, comme deux hommes qui se voient pour la première fois.

Plusieurs jours, il partit au matin avec sa vieille Ford et ne rentra que le soir. Alors, après manger, assis sur la véranda et fumant son cigare, il me disait que tout avait bien changé pendant ces années qu'il avait été parti. Il avait trouvé son frère et ses deux nièces. C'est étonnant, disait-il, comme la jeunesse pousse vite. C'est en voyant les neveux que l'on réalise combien l'on a vieilli. Philorum parlait ainsi, mais sans tristesse. Réellement, il ne paraissait rien regretter. Ce qui était pris était pris. Bonne nature d'homme en vérité et plutôt sympathique. Je le voyais chaque jour sur la galerie et il aimait causer. Nous devenions amis. Comme mes vacances étaient finies et que je me préparais à retourner à la ville, je vis Philorum charger un matin ses deux valises dans sa vieille Ford. Avant de partir, il vint me serrer la main. Il s'en allait vivre chez sa nièce dont le mari était apiculteur.

Je fus près de trois ans avant de revoir Philorum. Je le retrouvai un dimanche après-midi à la pension de village où je

venais me reposer un peu. Certes, il n'avait pas rajeuni et sa vieille Ford n'était guère reluisante. Tout en fumant son cigare, il me raconta que depuis quinze mois, il habitait chez son frère. Il n'avait été que six mois chez sa nièce dont le mari vivait du miel de ses ruches. Ensuite, il avait fait un séjour de moins d'un an chez son autre nièce dont le mari était fromager et producteur de tabac. Je m'entendais pas mal avec les hommes, déclara-t-il, mais les femmes, de vrais poisons. Ambitieuses, regardantes sur tout, qui reprochaient au mari le petit salaire qu'il me donnait. Tâche de nous en débarrasser. Qu'il retourne là d'où il est venu disaient-elles. Ah, elle deviendront riches, mais je ne les envie pas. Et avec une expression de mépris, il crachait sur la galerie en secouant la cendre de son cigare.

D'autre part, j'appris que son frère Narcisse était sur le point de se donner à son fils. Octave avait maintenant vingt-quatre ans et avait déclaré qu'il voulait se marier. Depuis deux ans déjà, il fréquentait Amanda Maheu et l'on disait qu'il mettrait bientôt les bans à l'église.

Lorsqu'il fit la demande, Amanda s'exprima carrément :

— Oui, je suis prête à te marier, mais tu sais, trois vieux dans la maison, ça fera pas. Ton père et ta mère, ça c'est correct, mais ton oncle Philorum, c'est un de trop. Moi, j'en veux pas.

On sentait qu'elle avait longuement pensé à la chose, qu'elle en avait discuté avec ses parents et qu'elle était décidée.

— C'est difficile de le mettre à la porte, répondit timidement Octave. Puis, où veux-tu qu'il aille ?

— C'est pas plus difficile que ça. Y a qu'à lui dire. Et il ira où il voudra. On n'est pas obligé de le faire vivre. Dans tous les cas, moi, je ne veux pas passer ma vie avec trois vieux.

— J'vas tâcher d'arranger ça, déclara Octave mal à l'aise.

Le lendemain, à la grange, le fils aborda son père.

— Vous savez, j'ai parlé à Amanda. Elle est prête à s'marier, mais elle veut pas avoir mon oncle Philorum à la maison.

Le vieux resta silencieux un moment. Au fond, elle n'avait pas tort la fille. Travailler pour nourrir les autres, en prendre soin, c'est pas bien agréable. Puis, même si elle n'avait rien dit avant le mariage, Amanda, elle aurait parlé plus tard, car les troubles n'auraient pas tardé à surgir, comme chez ses nièces, et il se serait sûrement produit des scènes désagréables. Mieux valait les éviter en tranchant maintenant la difficulté. A tout bien considérer, Amanda n'était pas déraisonnable. Puis Octave voulait se marier, il était à l'âge et lui Narcisse ne pouvait l'en empêcher. Alors, son fils avant son frère.

— J'lui dirai la chose, prononça-t-il d'un ton résigné.

Ah ! on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait dans la vie. C'est dur d'arriver à son frère, un frère plus vieux que soi, sans le sou, et de lui dire qu'on ne peut plus le garder, qu'il doit s'en aller. Oui, Narcisse comptait bien ne pas l'abandonner complètement. Il lui donnerait quelques piastres comme ça, de temps à autre. C'était ce qu'il avait dans l'idée.

Il parla de la chose à sa femme.

— Tu sais, moi j'aurais fait comme Amanda. Faut être raisonnable. C'est ton frère, mais personne n'est obligé à lui.

Alors, un jour après le déjeuner, Narcisse sortit après Philorum et lui posant doucement la main sur le bras comme pour adoucir par ce geste ce qu'il avait de cruel à lui dire : Tu sais, Octave doit se marier, mais Amanda trouve que trois vieux à la maison c'est trop.

— C'est bon, je l'embarrasserai pas, déclara Philorum d'un ton dégagé, comme s'il se fut agi d'une chose sans importance.

Narcisse respira plus facilement. Il s'était attendu à une scène pénible, à des reproches. Allons, tant mieux que ça se passe comme ça.

Alors, le mariage fut fixé au milieu d'août.

Philorum ne paraissait pas soucieux et ne parlait pas de ses intentions. Simplement, il avait annoncé qu'il s'en irait. Person-

ne n'osait le questionner, mais entre parents, entre voisins, on se demandait ce qu'il ferait, où il irait, car chacun se doutait bien qu'en dehors de sa vieille Ford, il ne lui restait pas grand'chose.

La veille du mariage, il n'était pas encore parti. Le lendemain matin cependant, il dit un léger au revoir aux parents déjà réunis à la maison et se dirigea à pieds vers la station du tramway conduisant à la ville.

Il s'en va chercher un cadeau pour les mariés, se dit-on parmi les invités.

Justement, moi, je me promenais tranquillement sur le chemin en avant de la pension, lorsque soudain, je le vois venir. Comme tout le monde, je savais qu'il était au bout de sa dernière piastre, qu'il n'avait plus de refuge, qu'il n'avait plus que les grandes routes qui mènent partout et nulle part. Tout de même, hypocritement, bon apôtre, comme quelqu'un qui tente de passer une fausse pièce, je lui demande d'un ton cordial : Hé puis, comment ça va-t-il ? Alors lui qui savait que moi et toute la paroisse connaissaient l'impasse où il se trouvait, il fait bonne figure quand même, il plastronne et, avec un demi-sourire : Pas trop pire. Et il s'éloigne. On ne pouvait pas, n'est-ce pas, s'éterniser en des palabres. Lui, il s'en allait où il savait, où il avait décidé qu'il irait, où le conduisait son destin et moi, content que l'entrevue se soit si aisément terminée, je reprends ma promenade de digestion.

A l'église, le prêtre prononça les paroles rituelles qui unissaient Octave et Amanda comme mari et femme. Ensuite, les nouveaux mariés et les invités revinrent à la maison. Pendant toute la journée, ils se réjouirent fort, mangèrent, burent, racontèrent des histoires, les hommes fumèrent des pipes. Philorum manquait toujours, mais quelqu'un déclara encore d'un ton positif : Mais il est sûrement allé à la ville chercher un cadeau pour les mariés et il sera bientôt de retour.

Cependant, les parents et les amis commencèrent à partir et Philorum n'était pas encore revenu. Bien sûr qu'on ne s'inquiétait pas. Alors que tout le monde était à la joie, pourquoi parler d'une chose pénible ? Enfin, vers onze heures du soir, il ne restait plus à la maison que les deux vieux et les nouveaux mariés. L'on se coucha. Vaguement, Narcisse croyait qu'il entendrait rentrer son frère. Son frère ne vint pas. Ni le lendemain, ni le surlendemain des noces il ne fit son apparition. Pour se réconforter, Narcisse déclarait : Il tâche de se trouver une place puis il viendra ensuite chercher son butin. Une semaine se passa et aucune nouvelle. Alors, Narcisse et son fils commencèrent à s'informer si l'on n'avait pas vu Philorum. Dans la localité, sa disparition commençait à faire du bruit.

Mais aucun indice. Il y avait onze jours que le vieux était parti lorsque Narcisse reçut un message téléphonique. C'était le directeur de la morgue qui le pria de passer à cet établissement pour voir un noyé. Alors, tout bouleversé, se rappelant la mort tragique de son père et se faisant d'amers reproches pour sa façon d'agir avec son frère, il se rendit à la ville en compagnie de son fils. A la maison des cadavres, un employé ouvrit un tiroir, souleva un drap et demanda : Le reconnaissez-vous ?

Une vision de cauchemar. Une figure enflée, déformée, hideuse, grotesque, méconnaissable et malodorante. Une véritable horreur. Le père et le fils regardaient cette face monstrueuse qui n'avait de ressemblance avec rien ni personne. Ensuite, ils examinèrent les vêtements, mais ils étaient souillés, vaseux, des loques quelconques. Mais à un doigt de la main droite, Narcisse aperçut la bague en argent ornée d'un coeur, la bague que Philorum avait rapportée de là-bas. C'était donc là son frère ! Et il restait accablé, amer. Oui, il l'avait mis à la porte et l'infortuné désormais sans gîte, était allé se jeter à l'eau comme jadis avait fait son père.

Identifié, le cadavre de Philorum fut mis dans un cercueil, placé dans un fourgon et conduit directement au cimetière de sa paroisse. Comme suicidé, il ne pouvait passer par l'église. Tout droit au champ du repos. Quatre ou cinq parents assistèrent seuls à l'inhumation

Ce drame avait très fortement impressionné le vieux Narcisse qui se reprochait sans cesse d'avoir été la cause de la mort de son frère. Puis voilà que la nuit, le noyé lui apparaissait pendant son sommeil avec sa face gonflée, sa face affreuse, une vraie face de réprouvé. Le dormeur s'éveillait et longtemps, il restait hanté par cette vision effroyable. Même, il avait l'illusion de sentir l'odeur de pourriture, l'immonde odeur de charogne qui se dégageait du cadavre. Par moments, il avait la tentation d'aller ouvrir la fenêtre pour chasser cette infâme exhalaison.

Ces apparitions du défunt avec son masque épouvantable revenaient chaque nuit dans ses rêves. Puis, brusquement, il se mettait sur son séant et, jusqu'au matin, il restait là, l'esprit torturé par cette image atroce. Il crut que c'était un signe, une requête du mort. Alors, il fit dire une messe pour le repos de l'âme de son frère. Mais le spectre nocturne continua de le harceler. Narcisse se levait le matin plus fatigué que lorsqu'il s'était couché. Alors, chaque dimanche, le prêtre en chaire annonçait une messe recommandée par Narcisse. Mais le noyé obstiné revenait toujours. Chaque nuit, sa face informe, grimaçante, sa face de maudit apparaissait au dormeur. Un cauchemar qui ne voulait pas s'en aller.

Puis, un jour, la bru Amanda dit au vieux: Pourquoi n'iriez-vous pas à l'oratoire Saint-Joseph, prier le frère André ? On irait avec vous en voiture. Narcisse acquiesça. L'on partit donc un matin dans la vieille Ford de Philorum avec Octave au volant. A la chapelle, il y avait foule de pèlerins, d'affligés venant implorer des secours, des soulagements, des faveurs. Ah ! ce qu'il

y en a des malheureux en ce monde, pensait Narcisse. Il fit ses dévotions, paya une nouvelle messe pour son frère, puis l'on repartit. Le vieux avait l'impression qu'il dormirait en paix la nuit prochaine. Quelque chose d'obscur en lui, une mystérieuse intuition lui donnaient cet espoir. Maintenant, il avait une hâte fébrile d'arriver chez lui, de revoir sa femme, sa maison. Il était fatigué du voyage. Sur la route, la vieille Ford, en dépit de ses années, filait à une belle allure. Sur le siège d'avant Octave et Amanda causaient. Soudain, en entrant sous un viaduc, l'auto vint tête à tête en collision avec un camion chargé de briques qui allait lui aussi, à une bonne vitesse. La voiturette se replia comme un accordéon. Démolie, ce qui s'appelle démolie. Sur le siège d'avant, les deux jeunes gens perdant leur sang à flots étaient horriblement écrasés. A l'arrière, le vieux était assommé parmi les débris. Il ne reprit connaissance qu'une journée plus tard, dans son lit avec une atroce douleur à la tête. Il n'y avait pas de fracture du crâne, avait déclaré le médecin, mais Narcisse avait reçu un rude choc. Et son fils et sa bru étaient morts.

Après tant d'autres, il se lamentait : Pourquoi faut-il que ce soit les jeunes qui partent et les vieux qui restent ? Lui, maintenant, il était seul avec sa femme dans sa maison, seul avec sa peine et ses rêves terrifiants. Et sa terre, cette terre pour laquelle il avait tant travaillé et économisé jadis, qu'en ferait-il ? Oui, on croit avoir réglé sa vie, s'être préparé une belle vieillesse, puis la destinée renverse tout cela, comme le vent un château de cartes. La prévoyance, la sagesse, la bonne conduite, et l'insouciance, la dissipation, les folies, en fin de compte, ça se valait. Même résultat.

Amanda n'avait pas voulu de trois vieux dans la maison, elle avait exigé le départ de Philorum et maintenant, elle était morte. Octave lui, avait été trop faible pour résister aux instances de sa fiancée et il était mort lui aussi. Et cette vieille Ford,

cette voiture branlante et usée laissée par le noyé, ç'avait été un héritage fatal. On aurait pu croire qu'elle possédait un pouvoir maléfique et qu'elle avait voulu venger le renvoi de son ancien propriétaire. Pour sûr qu'elle avait porté malheur à toute la famille.

Les messes, les pèlerinages à l'oratoire Saint-Joseph ça n'apaisait pas l'ombre de Philorum et chaque nuit, comme auparavant, son spectre tragique apparaissait à Narcisse pendant son sommeil. Cette hantise allait le rendre fou.

— Vas voir le docteur, lui dit sa femme un jour.

Habitué à accoucher des femmes, à traiter des prostatites, des rhumatismes ou l'asthme, le médecin ne comprenait pas grand'chose à ce trouble étrange.

— D'abord, dit-il, il faut tâcher de chasser cette pensée de votre cerveau. C'est vous qui pouvez faire cela, pas moi. Ensuite, mangez très peu le soir ; prenez un léger repas.

Puis, continuant : Qu'est-ce que vous mettez sur vous pour vous coucher ?

— Je ne mets rien ; je garde mon corps et mes caleçons.

— Non. Pas de sous-vêtements. Il faut changer votre linge. Mettez un pyjama ou une robe de nuit. Mettez-vous à l'aise pour dormir. Puis, si ça ne va pas, revenez me voir, je vous donnerai quelque chose.

Alors, sa femme lui fit une longue jaquette de coton et le soir, il ne mangeait qu'une tranche de pain avec du beurre, une pomme de terre et une tasse de thé. Mais la face effroyable de Philorum continua de surgir dans ses rêves. Désespéré, Narcisse retourna chez le médecin qui lui donna une fiole : Une cuillerée à soupe avant de vous mettre au lit, dit-il.

Mais l'image du noyé lui apparaissait toujours.

Que faire ? Que ménageait l'avenir ?

Dans la maison des deux vieux, les journées s'écoulaient

bien tristes, des journées lourdes de silence, de peine et d'appréhension. Narcisse était tout désespéré, démoralisé. Il se disait que les malheurs quand ça commence, ça tombe dru comme les feuilles à l'automne. Le soir, avant de se coucher, il prenait une dose de la potion donnée par le médecin. Mais ce n'était pas miraculeux. La terrible vision qu'il avait eue à la morgue revenait quand même, puis le dormeur s'éveillait et encore tout agité par le rêve affreux, il s'insurgeait contre cette persécution. Dans les ténèbres de la nuit, dans le silence de sa maison, il en venait à maudire ce frère qui, après avoir été absent pendant tant d'années n'était revenu que pour bouleverser la vie des siens. S'il était resté là-bas, si, sur ses vieux jours, il n'était pas venu se réfugier dans sa famille, son fils et sa bru seraient encore vivants et lui, il coulerait des jours heureux.

Une nuit que le mort lui était apparu tout grimaçant et qu'il ne pouvait se rendormir, il eut l'idée de prendre une cuillerée de la drogue. Il se leva donc et se dirigea vers la cuisine. Maladroitement, il buta sur une chaise et alla s'étendre sur le plancher, brisant sa lampe qu'il tenait à la main et qui mit le feu à sa robe de nuit. En un instant, il ne fut plus qu'une masse en ignition. Alors, tout en poussant des cris, des hurlements de douleur et d'épouvante, il réussit à se remettre debout. Affolé, aveuglé, dévoré par les flammes, il courait, tournait, se jetant sur les meubles et faisant entendre d'atroces clameurs. Il alla tomber près d'une fenêtre de la salle à manger, mettant le feu aux grands rideaux de dentelle posés par sa bru. Aux cris de Narcisse, sa femme s'était levée, mais vieille, lourde, elle ne put qu'assister, terrifiée, impuissante, à cette horrible tragédie. En quelques minutes, le vieux n'était plus qu'une masse informe de chairs carbonisées. Tout un côté de la figure avait été dévoré et la bouche sans lèvres, avec ses vieilles dents, donnait l'impression d'un ignoble rictus. Les intestins s'échappaient du ventre consumé et une infecte odeur de viande brûlée emplissait

la maison. Deux jours plus tard, sa famille, ses parents, ses amis l'accompagnèrent au cimetière. On le descendit dans sa fosse, voisine de celle de Philorum. Alors, l'un avec son masque grotesque et horrifiant de noyé, l'autre avec sa face démoniaque toute calcinée, les deux frères, le fol et le sage, côte à côte, ils reposent, chacun dans son trou.

L'HÉRITAGE

AU bureau de la banque où il était employé, Louis Primeau parlait souvent à ses camarades de son beau-frère Frank Bernier. Un homme riche, puissamment riche. Parti de Montréal avec un petit mille piastres, il avait rapidement fait fortune dans l'Ouest. Un gaillard avec des aptitudes, des idées, un brasseur d'affaires, hardi, entreprenant, d'une rare clairvoyance, qui prenait des risques, qui violentait la chance. Dans l'immeuble, c'était une espèce de génie et il avait réussi de façon extraordinaire. Après quelques années, il s'était adjoint plusieurs associés possédant de forts capitaux et ils avaient formé une société, la Bernier Town Building Co. qui faisait d'énormes transactions. Bernier et ses copains achetaient de vastes terrains tout à côté d'une grande ville de l'Ouest et faisaient construire des rues entières d'élégantes et confortables maisons, toutes différentes les unes des autres, absolument modernes, avec jardin de fleurs. C'était comme une nouvelle ville qui se greffait sur l'ancienne. Alors, les gens à l'aise, qui avaient de l'argent, se disputaient ces propriétés, allaient demeurer dans le nouveau quartier et la société Bernier réalisait de fabuleux profits. D'une ville on passait à une autre, créant une section résidentielle fashionable, possédant un cachet de distinction qui attirait infailliblement les particuliers fortunés. Et Bernier, président

de la société qu'il avait fondée, menait grand train de vie, se payait tous ses caprices. Chaque matin il s'asseyait devant un bureau en bois de rose, réplique de celui de Napoléon Ier, orné de médaillons émaillés représentant les maréchaux de l'empire, des aigles impériales et de la lettre N en bronze doré. C'était un meuble qui lui avait coûté quatre mille piastres. Le tapis persan aux exquises nuances qu'il foulait aux pieds avait été payé trois mille. Tout le reste était à l'avenant. Bernier aimait à s'entourer de luxe. Il était là dans son élément et semblait trouver dans ce somptueux décor de nouvelles idées pour accroître sa richesse.

Un jour, il avait écrit à son beau-frère, à Montréal, lui disant : Lorsque tu prendras tes vacances, viens donc les passer ici. Je serais heureux de te voir avec Jeanne. Tenté par cette invitation, Primeau et sa femme — la soeur de Bernier — étaient allés pour une semaine à Calgary où la société avait ses bureaux. Les visiteurs avaient été royalement reçus. Bernier qui logeait au plus grand hôtel de l'endroit, où il avait sa chambre, sa salle à manger privée et son salon de réception avait installé ses parents près de lui. Ordonnez ce que vous voudrez, c'est moi qui paie, avait-il expliqué et il avait donné ses instructions au gérant de l'établissement à cet effet.

Bernier voulut montrer à ses invités les bureaux de la société qu'il avait organisée. Ils occupaient tout un étage du plus grand édifice de la ville et étaient meublés avec un luxe remarquable qui faisait effet et impressionnait le client. Assis dans sa chaise bascule, Bernier tout en parlant, traçait avec sa plume-réservoir des dessins géométriques sur son buvard. Une manie qu'il avait. Primeau et sa femme se rendaient compte qu'une pareille installation représentait gros d'argent.

— Vous ne vous privez de rien, vous autres, avait remarqué Mme Primeau en manière de compliment.

— Pourquoi se priver quand on peut avoir ce qu'on désire ? Il n'y a rien de trop beau pour nous, avait répondu Bernier.

En plus des associés, il y avait là toute une armée d'employés : architectes, secrétaires, messagers, etc. Il était évident que l'on brassait des affaires.

En faisant le tour de la ville et de ses environs en automobile, l'on avait passé à côté du cimetière, admirablement entretenu et peuplé d'imposants monuments. Alors, Bernier désignant une légère éminence dominant le funèbre enclos avait déclaré : Tiens, quand je mourrai, c'est là que je serai enterré. De la route, les gens pourront voir mon tombeau en passant et mes amis me crieront : Allo, Frank ! L'idée de la mort, ça ne l'effrayait pas ce bon vivant, cet homme riche qui avait si bien réussi, qui prenait de la vie tout ce qu'elle avait de bon et qui s'offrait tout ce qu'il souhaitait. Lorsque ce serait fini, il partirait et il ne s'inquiétait pas de ce qui arriverait après.

Les vacances terminées, au moment de la séparation, Bernier avait déclaré à son beau-frère : Tu sais, mon vieux, tu peux compter sur un tiers de ma succession lorsque je mourrai. C'est dit et compte là-dessus. Je veux que toi et ma soeur profitiez un peu de ce que la chance m'a donné. Mon frère Jacques en aura aussi un tiers et l'autre ira à la fondation d'un hôpital, l'hôpital Bernier. J'ai fait mon argent dans l'Ouest et j'aimerais à laisser quelque chose à la population du pays.

En riant, Primeau avait répondu : Mais tu vas nous enterrer tous les deux.

— Evidemment, je ne suis pas pressé de partir, car je trouve que notre terre est une bien belle place pour vivre et je ne la quitterai pas sans regret. Maintenant, j'espère bien qu'on se reverra, mais si je disparaissais avant cela, rappelle-toi en passant devant le cimetière à l'endroit que je t'ai montré, de me crier : Allo, Frank !

Il prenait bien la vie ce gaillard.

Primeau et sa femme revinrent à Montréal où il reprit sa petite vie de commis de banque. Mais souvent, il parlait de son beau-frère à ses camarades Lauzon, Lavallée, Richard et Dumont.

— Combien penses-tu qu'il laissera ton parent ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas la moindre idée, mais tout de même, j'imagine que s'il meurt avant moi, le moins que je pourrai recevoir, c'est cent-cinquante à deux cent mille piastres.

Les camarades restaient ébahis, la bouche admirative.

— Puis pleurerais-tu s'il mourrait demain ?

— Ah, évidemment, je ne souhaite pas sa mort — on n'avoue pas ces sentiments-là — car c'est un bien chic type, mais je sais qu'avec le tiers de sa fortune je me la coulerais douce.

— Qu'est-ce que tu ferais avec tout cet argent ?

— Bien d'abord, j'en finirais avec la banque. J'irais passer les hivers en Floride ou aux Bermudes et l'été dans les Laurentides, au bord d'un lac.

Alors, les autres soupiraient, car ils n'auraient pas la même chance. Ils devraient besogner ferme jusqu'au dernier jour.

M. Lauzon, bedonnant et chauve, qui avait sept enfants se disait qu'avec seulement la moitié d'un pareil magot, il pourrait faire instruire ses garçons, en faire des avocats ou des médecins.

M. Lavallée, grand brun qui venait de se marier avec une jolie blonde songeait que si pareil coup de bonheur lui arrivait, il se louerait un bel appartement, paierait ses meubles achetés à crédit et offrirait un riche manteau de fourrure à sa femme.

Léo Richard, mince, sec, très élégant, un fameux sportif, calculait que s'il lui tombait une telle fortune, il aurait une automobile de luxe dans laquelle il se promènerait d'un bout du pays à l'autre et qu'il ne manquerait jamais une partie de hockey.

Luc Dumont qui, avec son salaire, faisait vivre sa vieille mère et son frère tuberculeux, incapable de travailler, savait bien ce qu'il ferait lui avec un petit héritage. Il enverrait son

frère au sanatorium de Sainte-Agathe pour qu'il guérisse et il prendrait une servante pour permettre à sa mère de se reposer.

Ainsi, en eux-mêmes, ils formulaient chacun leur désir ces hommes qui trouvaient chaque samedi dans leur enveloppe juste de quoi subsister pendant une semaine.

— Puis, quelle différence d'âge y a-t-il entre vous deux? s'informait Léo Richard.

— Il a dix ans de plus que moi, répondait Primeau.

— Dix ans, mais un homme comme ton beau-frère qui remue l'argent à la pelle, ça se dépense plus que les autres, ça s'use vite, remarqua M. Lauzon.

Lui Primeau était certain que s'il tombait en possession de l'héritage, il pourrait vivre pendant vingt ans au moins. Sa santé était bonne et il ne commettait pas d'abus.

Souvent, le soir à la maison, Primeau et Jeanne, sa femme, parlaient de cette fortune qu'ils recevraient un jour et ils formaient des projets. Ça passe le temps et ça aide à accepter les ennuis et les tracas de la vie quotidienne. Oui, plus tard, ils auraient une existence agréable, fastueuse, ils seraient bien heureux.

Et le temps passait. De temps à autre, Primeau et son épouse recevaient une courte lettre de Frank. Que voulez-vous, il était occupé cet homme, tellement pris par ses affaires et ses plaisirs qu'il n'avait pas beaucoup le temps d'écrire. L'important toutefois, c'était qu'il ne les oublie pas et leur laisse en mourant le tiers de son argent. Puis, un jour, l'on apprend comme ça que Jacques, le frère aîné de Frank était décédé subitement. Il ne laissait pas d'héritage celui-là, juste de quoi se faire enterrer. Oui, mais lui disparu, la fortune de Frank au lieu d'être divisée en trois parts serait partagée en deux moitiés lorsqu'il mourrait à son tour. Primeau et sa femme en recevraient une et l'autre serait employée à la fondation d'un

hôpital, l'hôpital Bernier. Dans les circonstances, Primeau estimait qu'il recevrait entre trois à quatre cent mille piastres. Certain qu'il aurait préféré avoir immédiatement cent-cinquante à deux cent mille piastres. Ça l'aurait satisfait, mais il n'avait pas le choix et il fallait attendre.

A la banque, on plaisantait parfois Primeau.

— Puis, c'est-il cet hiver que tu vas aux Bermudes ?

— Qu'est-ce qu'il fait ton beau-frère ! Il ne se décide donc pas à mourir ?

— Oui, ça tarde un peu, mais puisqu'il faut patienter, je prends patience, répondait Primeau. Puis, pendant ce temps-là, l'argent fait boule de neige. C'est mon idée qu'il y en aura un tas.

Puis, voilà qu'un jour, Primeau reçoit un télégramme de Calgary :

Frank Bernier mort ce matin. Venez au plus tôt.

Fred Warner, secrétaire, Bernier Town Building Co.

Dire qu'il avait de la peine Louis Primeau, ce serait exagérer la note. Certes, il avait attendu longtemps, mais maintenant, il allait recevoir son héritage et, à son tour, il jouirait de la vie. Il n'avait que cinquante ans et la route devant lui était encore longue. Là-dessus, Primeau demande quatre ou cinq jours pour aller enterrer son beau-frère. En lui-même, il estimait que le congé durerait le reste de sa vie. Ses camarades lui serrèrent chaleureusement la main en lui souhaitant bon voyage. Même si l'on va conduire un parent en terre, si ce parent vous laisse une fortune, ne peut-on vous souhaiter bon voyage ? En eux-mêmes, les copains se disaient qu'ils n'auraient jamais cette chance. Aucun d'eux n'avait de beau-frère, d'oncle, de grand-père, de cousin qui pût leur laisser un héritage. Alors, Primeau retira les quatre cents piastres d'économies qu'il avait dans l'institution et, le soir, prit l'avion pour Calgary.

Avec une vitesse fantastique, la machine l'emportait dans les nuages, mais son imagination voyageait encore plus vite. Il s'en allait chercher une fortune et, à cette pensée, il était envahi par une immense allégresse. Jusque-là, il avait mené une existence précaire, médiocre, songeant au loyer, s'inquiétant du prix du charbon, de la viande, économisant pendant deux mois pour se payer une vacance de quinze jours dans un mauvais camp sans confort dans les montagnes, ou dans une petite pension dans une pauvre campagne. Maintenant, il pourrait vivre à son aise, à sa fantaisie. Ah ! Frank Bernier c'était un vrai chic type. Oui, il lui ferait élever un beau monument en pierre grise avec un médaillon en bronze. Il lui devait bien cela. Et les amis du défunt passant sur la route lui crieraient : Allo, Frank ! Il pensait aussi à l'hôpital qui serait construit avec l'autre moitié de la fortune. Déjà, il voyait l'imposant édifice en briques, tout percé de fenêtres, avec au-dessus de l'entrée l'inscription : Hôpital Bernier. Et à l'intérieur, il y aurait de nombreuses salles et une foule de chambres meublées de beaux lits blancs où des infirmières prodigueraient leurs soins aux pauvres malades. Ah ! se disait Primeau, c'est beau de gagner de l'argent et de laisser son nom à un hôpital, un collège, un refuge ou autre institution de ce genre. Cela prouve qu'on n'a pas été inutile dans la vie.

En débarquant de l'avion, Primeau se fait conduire aux bureaux de la Bernier Town Building Co et il demande à voir M. Fred Warner. Celui-ci le reçoit poliment, mais sans grande manifestation. Primeau reste surpris car il s'attendait à recevoir des condoléances, à s'entendre dire que c'était un grand malheur qui venait d'arriver.

— Comme je vous l'ai dit dans mon télégramme, M. Bernier est mort hier matin à l'hôpital où il avait été transporté il y a dix jours, déclara Warner. Alors, j'ai voulu vous informer de la chose.

— Je suppose cependant que vous avez déjà pris les arrangements pour les funérailles, car il faut bien faire les choses, n'est-ce pas ?

— Non, nous n'avons rien fait. Nous vous attendions pour vous occuper de cela.

— Vous n'avez pas retenu les services d'un entrepreneur de pompes funèbres ?

— Non, répondit lentement Warner, du ton froid dont il aurait discuté d'une affaire, car il faut que je vous dise que depuis six mois, M. Bernier ne faisait plus partie de notre société. A ce moment, ses emprunts à la caisse excédaient de dix mille piastres la valeur totale de ses actions. A notre grand regret, nous avons dû lui demander de donner sa démission comme président.

La surprise paralysait Louis Primeau, l'empêchait de parler.

— Oui, continua Warner, M. Bernier était un homme bien charmant, très habile en spéculations, mais qui avait pris l'habitude de dépenser sans compter. Or, depuis cinq ou six ans, les affaires étaient loin d'être bonnes, elles n'étaient pas le dixième de ce qu'elles avaient été un temps, mais M. Bernier continuait de vivre en millionnaire et éparpillait son argent aux quatre vents. A sa mort, il ne lui restait plus rien.

Primeau se sentait tout étourdi par cette brutale révélation. Il était comme assommé.

— Dans les circonstances, ajouta Warner, la société laisse aux parents le soin de s'occuper des funérailles.

Alors, Primeau est sorti comme fou des bureaux de la Bernier Town Building Co., et s'est rendu à l'hôpital. Là, il a trouvé le cadavre de son beau-frère, mort dans une salle commune et qui attendait que quelqu'un vienne le réclamer. De là, il est allé aux bureaux du cimetière afin de donner ordre de creuser une fosse dans le terrain de M. Bernier.

L'employé a feuilleté les registres. Le nom de Frank Ber-

nier n'y figurait pas. Alors, l'autre a compris que lorsque son beau-frère montrait la légère éminence au bord de la route, il avait l'idée de se faire enterrer là un jour mais qu'il n'avait jamais acheté le lot en question, remettant cela à plus tard. Extrêmement désappointé, dégoûté, Primeau a fait creuser une fosse dans une concession pour cinq ans, et, sans aucune pompe, bien simplement, y a fait inhumer son beau-frère. Après avoir payé l'hôpital, le cercueil, les funérailles et son passage, il lui restait juste quarante piastres des quatre cents avec lesquelles il était parti. Alors, tous ses beaux rêves de fortune évanouis, lui qui pensait d'avoir dételé pour la vie, au lieu de retourner chez lui par avion, il a pris le train de tout le monde pour aller reprendre à la banque son existence routinière, monotone et mesquine.

LA RENCONTRE

L'HOMME une main dans sa poche de pantalon, descendait lentement la rue en fumant sa cigarette par cette chaude soirée d'août. Il était vêtu d'un complet étriqué et froissé et les talons de ses souliers étaient usés, éculés. Quarante ans peut-être, des cheveux grisonnants, une mine de malchanceux, de chômeur ou quelque chose de semblable. Pourtant, la main plongée dans sa poche tenait pressés entre ses doigts quelques billets de banque roulés ensemble.

L'homme descendait la rue aux vieilles maisons en briques, des maisons laides et lépreuses, aux perrons aux marches d'où la peinture était depuis longtemps disparue, aux marches usées, creusées, par tous ces pieds qui les avaient gravies et descendues, des perrons qui laissaient deviner des existences sordides, de pauvres vies de misère et de vice. Parfois, à son passage, derrière un volet clos, il entendait des doigts tambouriner sur le carreau de la fenêtre ou encore, une femme dont il apercevait la figure lui disait : Viens, viens ici, lui faisait de la tête signe d'entrer. Mais l'homme serrait fortement son argent dans sa main et continuait d'avancer, sourd à ces sollicitations, à ces invites. Sûr qu'il avait de l'argent dans sa poche et qu'il allait en dépenser un peu ce soir, mais il avançait toujours, heureux d'aller où il lui plaisait, d'errer dans la ville en fumant sa cigarette. Soudain,

d'une porte entr'ouverte, une fille sortit sur le trottoir, l'accrocha hardiment par le bras, lui disant : Viens avec moi. L'homme la regarda. Elle lui plaisait : jeune, châtaine, grande, aux formes arrondies. Alors, il se laissa entraîner. Elle le poussa à l'intérieur du logis dans un passage sombre, puis, la porte fermée, sur eux, fit de la lumière. Le prenant par la main, elle le conduisit en arrière et le fit entrer dans une chambre étroite et basse, sommairement meublée. Tout de suite il lui paya sa nuit et, en un instant, se mit au lit où elle le rejoignit bientôt. Pas de paroles. L'étreinte ardente, brutale, causée par un long jeûne. A un moment, alors que penchée sur elle, il la regardait face à face, il eut une seconde l'impression de l'avoir déjà entrevue, de l'avoir rencontrée, mais ce fut quelque chose de rapide, de fugitif. Puis brusquement, les sens calmés et pris d'une grande lassitude, son esprit et son corps sombrèrent dans un profond sommeil. Après un temps inappréciable, il s'éveilla, mais son cerveau était encore dans un état confus. Il était étendu dans un lit qui n'était pas le sien, dans une chambre différente de celle où il avait dormi la veille. Les yeux à peine entr'ouverts, il ne distinguait rien dans la pièce pleine de ténèbres. Au bout de quelques secondes, il se rappela où il se trouvait. Juste à ce moment, il entendit un léger, léger frôlement de pieds sur le prélat. On s'efforçait de ne pas faire de bruit. Alors curieux, l'esprit soupçonneux, il resta sans bouger, essayant de voir dans l'ombre. Faiblement, il perçut la fille en chemise qui fouillait dans ses habits, plongeait les mains dans les poches, cherchait. Ses gestes étaient nerveux, impatients.

De son gousset de pantalon elle sortit le petit rouleau de billets de banque, en prit deux ou trois, il ne pouvait distinguer et, tout en le surveillant de côté, de façon inquiète, pour voir s'il ne s'éveillait pas, elle vint les cacher sous le prélat, vis-à-vis du lit. Lui, il feignait de dormir, il simulait le sommeil. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, la fille revint se coucher. Désormais

fixé et sachant ce qu'il avait à faire, l'homme s'endormit de nouveau d'un lourd sommeil. La brutale sonnerie d'un réveil-matin l'arracha à son repos. C'était bien ennuyeux. Déjà, la fille avait bondi hors de la couche. Ecoute, mon vieux, lève-toi et habille-toi. Il faut que je sorte à bonne heure ce matin. J'ai un tas de choses à faire. On se reverra un autre jour, hein ?

Ah ! ce que c'était contrariant. Il aurait aimé dormir encore, flâner dans ce pauvre lit où il avait connu de belles joies. Tout de même, il se mit debout à son tour. En deux minutes, la fille était déjà prête à sortir. Hâtes-toi, hein ? Je suis pressée. Ah ! si tu savais tout ce que j'ai à faire ce matin. Lui, il achevait de se vêtir. Parfaitement qu'il comprenait son truc : le mettre à la porte avant qu'il ne constate la disparition de son argent. Ensuite, cours après ! Lorsqu'il eût endossé ses vieux vêtements étriés et pris son chapeau, posément il se pencha, souleva un peu le prélat et prit les billets cachés là. Stupéfaite, furieuse, la fille le regardait. Laisse ça ! laisse ça ! c'est mon argent. Au voleur ! au voleur !

Mais lui très calme, mit les billets dans sa poche et sortit de la chambre. Alors, elle se jeta sur lui, essayant de lui arracher l'argent, criant, suppliant : Donne-moi ça, donne-moi ça !

Mais il résistait et se dirigeait vers la porte. La fille s'accrocha à lui. Laisse-moi cet argent. J'en ai absolument besoin, absolument besoin.

— Et moi, tu penses que je n'en ai pas besoin. Crois-tu que je ne l'ai pas assez durement gagné ?

Mais la fille faisait une crise. Elle se lamentait, pleurait, menaçait, tentait de ravoier les billets.

— Ecoute, je te le rendrai, mais laisse-le moi. J'en ai absolument besoin ce matin.

Alors, mauvais, fielleux : C'est pour aller cautionner pour ton marlou ! interrogea-t-il d'un ton méprisant.

Mais la fille se calma soudain.

— Tu veux le savoir pourquoi j'en ai besoin ? Tu veux savoir pourquoi j'ai couché avec toi cette nuit ? C'est parce qu'il me faut enterrer ma mère ce matin et qu'il me faut absolument dix piastres.

— Enterrer ta mère ? Ça, c'est une bonne histoire, mais ne t'imagines pas que je vais avaler ça comme un verre d'eau.

— Non ? Tu ne crois pas ? Eh bien, viens voir.

Alors, le prenant par la main, elle l'entraîna vers la chambre à l'avant de la maison, ouvrit la porte puis tourna l'électricité. Et stupéfait, il vit une petite chambre basse et nue, sauf un étroit cercueil posé sur des tréteaux, un cercueil de pauvre, à peine recouvert d'une mince couche de peinture noire. Sur le couvercle était une laide ferblanterie en forme de croix. Des murs lésardés, recouverts de papier fané, déteint et sali affligeaient la vue. Et sur ces murs étaient accrochés trois bouts de tentures, trois loques miteuses et fripées bonnes pour le marchand de guenilles. Les pompes funèbres des miséreux.

L'homme restait silencieux. L'affreuse vérité éclatait brutalement. Du coup, il avait perdu son air gouailleur. Comprenant le drame de misère qui se déroulait là, il restait atterré par la navrante pauvreté de cette chambre mortuaire. Lentement, il s'approcha de la triste bière qui reposait là comme un colis ou une malle dans cette pièce solitaire. Simplement posé sur le cercueil et non vissé, le couvercle laissait la figure du cadavre à découvert. L'homme était à deux pas, regardant la morte. Soudain, il eut un sursaut de surprise.

— C'est ta mère ?

— Mais oui, c'est ma mère.

— C'était pas Zéphirine Ramon ?

— Tu la connaissais ?

— Et toi, n'es-tu pas Fernande ?

— C'est moi Fernande. Mais tu l'as connue, maman ?

L'homme contemplait la morte étendue dans son triste cercueil, puis il regarda longuement la fille, retrouvant là cette ressemblance qu'il avait entrevue la veille pendant une seconde.

— Oui, répondit-il enfin. Nous avons travaillé ensemble pendant trois saisons aux expositions agricoles. Elle était équilibriste et moi, j'étais acrobate. Trois étés et trois automnes qu'on a voyagé de ville en ville dans toute la province. Bien souvent, elle me parlait de toi.

— Ah ! vous êtes Julien Petit, dit-elle abandonnant le tutoiement et sachant que cet homme avait été pendant des années l'amant de sa mère.

— Oui, et j'étais là quand elle a eu son accident, quand elle s'est brisé la jambe et qu'elle a été transportée à l'hôpital. J peux bien dire que je lui ai envoyé quelques piastres dans le temps.

— Je sais, elle m'a raconté ça. Puis elle a cherché à vous revoir, elle vous a écrit à plusieurs endroits et elle n'a jamais eu de réponse.

La tête baissée, l'air embarrassé et comme plongé dans de pénibles réflexions, l'homme regardait la morte, cette femme qu'il avait aimée.

— Les lettres, annonça-t-il enfin, je ne les ai pas reçues. Tu comprends, je ne gagnais pas cher dans ces tournées, juste pour vivre. Ensuite, je suis tombé malade. Deux mois au lit. Puis remis sur pieds, pas de travail et des dettes. Alors, j'ai eu des malheurs...

Il se tut accablé.

— Des malheurs, répéta-t-elle, comme essayant de comprendre sans vouloir interroger.

L'homme resta un moment silencieux, puis soudain, comme s'il avait besoin de se confier à cette fille.

— Oui, un soir, à Granby, comme je n'avais pas d'argent pour manger ni pour louer une chambre pour la nuit, j'ai assommé un type qui débarquait d'une belle automobile et je lui ai

pris son argent, mais l'on m'a arrêté et ils m'ont envoyé à Saint-Vincent de Paul.

— Combien de temps ? demanda d'une voix haletante la fille maintenant troublée.

— Cinq ans.

Dans la triste chambre mortuaire, ces deux mots sonnèrent comme un glas funèbre.

— Et, ajouta la fille d'une voix hésitante, quand êtes-vous sorti ?

L'homme fit une pause de quelques secondes, puis la regardant en face :

— Hier matin.

— Ah, je comprends.

Ceci c'était une réflexion qu'elle se faisait à elle-même en pensant à la veille au soir.

— Les seize piastres que j'avais dans ma poche en entrant ici, c'était l'argent qu'on m'avait remis en sortant.

La fille s'était rapprochée de la bière et, le coude appuyé sur le couvercle, elle parlait en regardant la figure de la morte.

— Puis, ou allez-vous aller maintenant ?

— Bien, en sortant, je me suis rendu chez un copain que j'avais connu là-bas et qui m'avait dit d'aller me réfugier chez lui lorsque j'aurais fini mon temps. Même en arrivant, j'en ai trouvé un autre qui a passé trois ans et qui a été libéré il y a deux mois.

A ces mots, le visage de la fille se rembrunit.

— Ecoutez, à votre place, je ne resterais pas là. Je tâcherais de me placer ailleurs. C'est dangereux ça, et vous pouvez avoir d'autres malheurs.

— Et puis, toi ?

— Oh moi, vous connaissez mon métier. Ah ! on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait dans la vie. On fait ce qu'on peut. Tenez, je connais deux filles de bonnes familles, des filles dont

les parents étaient riches et qui ont fait un cours complet dans un couvent de renom. Eh bien, l'une est servante et lorsqu'elle lave le plancher, sa médaille d'or lui pend sur la poitrine. L'autre, avec son diplôme, elle a pu trouver une place de serveuse dans un café chinois. Qu'est-ce que vous voulez ? On se débat, on lutte, mais la vie nous écrase. C'est comme maman. Après son accident, elle a fait de la couture à la pièce pour les juifs. Des pantalons pour 80 cents la douzaine. Mais elle n'était pas vive. C'était pas son métier et elle ne gagnait pas son sel. Ensuite, elle a loué des chambres, puis je crois bien qu'elle vendait du whiskey en cachette, comme dans les blind pigs. Mais ces choses-là, ça ne dure pas. Moi, j'étais fille de table aux Trois Rivières, puis à Valleyfield et je lui envoyais bien un peu d'argent de temps à autre, mais ce n'était pas suffisant. Je m'imagine qu'elle a dû avoir de la misère. Ah ! elle est bien débarrassée ; elle est heureuse d'être morte.

Dans la pièce aux murs lézardés, au papier sali et déteint, près de ce pauvre cercueil, ces paroles prenaient un sens tragique.

Ainsi, elle avait été malade, avait agonisé et était morte dans ce taudis. Oui, c'est triste de mourir, mais encore plus triste de mourir dans un trou pareil.

Malgré tout, la fille avait toujours l'idée de l'argent, de cet argent dont elle avait tant besoin. Comme si elle pensait tout haut, devant le cadavre de sa mère, elle prononça : Il m'en fallait absolument. J'aurais fait n'importe quoi pour en avoir. J'aurais couché avec un nègre, avec un chinois.

Cela lui fit mal d'entendre cette belle fille parler ainsi. Lui-même cependant, il se demandait ce qu'il ferait lorsque ses quelques piastres seraient épuisées.

L'homme semblait absorbé dans la contemplation de la figure de la défunte. Puis, de nouveau, il regarda la fille.

— Tu lui ressembles, dit-il enfin.

— Tiens, l'avez-vous vue comme cela ? Et ce disant, la

filles enleva le couvercle de la bière qu'elle appuya sur le mur, laissant le corps complètement à découvert. Alors, la morte apparut dans la plus étrange toilette funèbre qu'on puisse voir. Une jupe très courte, une ceinture noire avec une grosse boucle dorée, une blouse rouge à boutons dorés et de hautes bottines dorées.

— Quand je mourrai, enterrez-moi avec mon costume d'équibriste m'avait elle dit à plusieurs reprises. D'abord, elle n'avait pas une robe propre. Seulement que des guenilles.

Près du cercueil un forçat et une prostituée échangeaient des propos.

Un silence se fit.

— Bien, c'est pas tout ça, mais faut l'enterrer maintenant, fit l'homme.

— Oui. J'ai donné \$5 pour la fosse et l'entrepreneur de pompes funèbres me charge \$15. Je lui en ai déjà donné \$5. Il en faut dix autres. Je compte sur vous pour cela. Vous paierez, n'est-ce pas ? Maintenant, je vais faire une tasse de café en attendant.

A neuf heures, un petit corbillard et une voiture arrivèrent. Pas un parent, pas un ami. Seuls, l'homme et la fille suivaient le corps, en route pour le cimetière. A la chapelle mortuaire, un prêtre dépêcha un libéra sur le pauvre cercueil. Quelques minutes plus tard, on le descendit dans la fosse qu'elle occuperait pendant cinq ans. Au bout de ce temps, on amènerait une autre malheureuse qui aurait eu son lot de misères ou un malchanceux qui n'aurait pas crevé d'avoir trop mangé, qui n'aurait pas roulé dans le luxe. On déposerait là le nouveau locataire qui aurait lui aussi cinq ans pour pourrir. Mais quand on est mort, tout nous est bien égal. L'important, n'est-ce pas, c'est de ne pas avoir faim ni froid, et elle n'aurait plus à redouter cela.

L'auto les ramena chez elle. Devant la maison, ils descendirent et la voiture s'éloigna. Alors, avant de se séparer, il glissa

un dollar dans la main de la fille. C'était peu, mais avec cela, elle pourrait toujours dîner et souper.

— Merci, dit-elle, et mettant la clef dans la serrure : Entrez-vous une minute ?

De la tête, il fit signe que non.

Face à face, devant ce logis où ils avaient passé la nuit, ils se regardaient. Vaguement, ils comprenaient tout l'incertain, le précaire et le tragique de leur vie ; ils sentaient les sourdes menaces du sort. Tout de même avec un faible sourire, elle dit : Bonne chance !

— Bonne chance ! répéta-t-il, et tournant sur ses talons éculés, il remonta lentement la rue.

LA ROUILLE

ASSIS sur le rebord du fossé, près d'un vieux saule, les jambes reposant mollement sur le talus, Francis Lauzon fumait sa pipe dans cette fin d'après-midi du dernier dimanche d'avril. L'air était tiède et l'on respirait la bonne senteur de l'herbe reverdissante.

L'homme était jeune, robuste et vigoureux. Grand, solidement bâti, il était l'image de la force et de la santé.

Francis Lauzon tirait de lentes bouffées en songeant au changement qui allait s'opérer dans son existence, car il allait quitter la maison paternelle pour s'en aller gagner sa vie.

Il avait vingt-et-un ans et il était le fils d'un pauvre fermier, mort deux ans auparavant en laissant à ses deux garçons une maigre terre de cinquante arpents, stérile et rocailleuse, dans une vieille paroisse de la province de Québec. Ce n'était pas un riche héritage, mais que peut-on attendre d'un père qui a été malade pendant près de vingt ans, qui a commencé à souffrir de l'asthme presque en se mariant et qui en a été affligé jusqu'à sa mort ? Evidemment, il n'avait pu réaliser ce qu'il aurait aimé accomplir. Cet homme qui ne pouvait exécuter que de légers travaux et qui était même des semaines sans pouvoir absolument rien faire, souhaitait ardemment de s'en aller sur des terres nouvelles, de défricher, de se tailler un champ dans un sol ri-

che et généreux, qui produirait du grain en abondance et qui récompenserait le semeur de sa peine. Toute sa vie, ce pauvre malade qui toussait et soufflait constamment, avait rêvé de se créer un domaine dans lequel ce serait un plaisir et une joie de travailler et que, avant de disparaître, il pourrait donner en patrimoine à ses enfants. Et au lieu de cela, il leur laissait une petite terre de rien, sur le galet.

Mais est-ce que les rêves se réalisent jamais ?

Et lorsqu'il rencontrait un pauvre fermier accablé par les dettes, un homme de peine qui suait et qui usait ses forces et sa vie pour gagner de misérables gages : Pourquoi n'allez-vous pas prendre une terre neuve, pourquoi ne pas aller défricher, travailler pour vous et non pour les autres ? leur disait-il du ton qu'il aurait pris pour leur donner un remède infaillible à tous les maux. On l'écoutait avec respect, car c'était un brave homme, mais on souriait un peu, car on se disait que c'était sa lubie à ce malade qui ne pouvait même cultiver son petit champ.

Une mauvaise petite terre de cinquante arpents qui ne donnait jamais une bonne récolte ça n'était pas suffisant pour deux familles, car Siméon, le frère aîné, âgé de vingt-deux ans, était marié depuis six mois et Francis en ferait autant dans quelques années. Alors, agité par les anciens rêves de son père, Francis en était, il y a quelques jours, venu à une entente avec son aîné au sujet du partage. Ce dernier garderait la terre et, dans deux ans, donnerait mille piastres à Francis qui irait se prendre un homestead dans les provinces de l'Ouest. D'ici là, celui-ci travaillerait pour augmenter son capital. Justement ce matin même, avant de se rendre à l'église, il avait causé avec le capitaine Bergevin du steamer "Algerian" qui faisait le service de Montréal à Toronto et il avait réussi à se faire engager. Il commencerait demain. Son été lui rapporterait environ \$175. A la clôture de la saison de navigation, il aviserait.

Mais Francis ne songeait pas à s'en aller seul dans l'Ouest.

Il avait décidé un autre jeune homme de la paroisse à partir en même temps que lui. Florian Robidoux était le nom de ce camarade. Son père avait promis de lui donner \$800 pour l'aider à s'établir. Alors, lui aussi travaillerait en attendant. Sur le conseil de Francis, il alla voir le commandant du "Papineau", navire marchand qui se rendait jusqu'à la tête des grands lacs.

Francis Lauzon devait partir le lundi matin. Après le dîner, il avait réuni ses effets et, par cette fin de dimanche après-midi, assis sur le rebord du fossé, les jambes reposant sur le talus, et tirant de lentes bouffées de sa pipe, dans l'odeur de l'herbe reverdissante, il songeait à l'avenir. Certes, il était plein de courage et d'énergie, car il était jeune, solide et avait confiance que la chance lui serait favorable.

Francis Lauzon pensait aux terres de l'Ouest, mais il y avait aussi une image qui flottait devant ses yeux, l'image d'une grosse fille blonde, aux yeux bleus et aux épaisses lèvres rouges, Léontine Daigneault, fille de Narcisse Daigneault. Francis Lauzon éprouvait un vif plaisir à évoquer cette vision, mais il était raisonnable et il ne voulait pas se laisser entraîner à des désirs irréalisables. Sûrement que la jolie Léontine lui plaisait et il aurait été heureux d'en faire sa femme un peu plus tard, mais il savait qu'elle n'était pas pour lui ni d'ailleurs pour aucun cultivateur. Le père Narcisse Daigneault l'avait carrément déclaré : Non ma fille ne mariera jamais un p'tit habitant. Et déjà, il en avait refusé trois qui s'étaient risqués à lui demander sa Léontine. Car, il était riche, le père Narcisse Daigneault. Il possédait cinq belles terres, sises à côté les unes des autres, sur le bord du lac, et formant un lot de quatre cents arpents, cinq belles terres avec une grande maison en pierre des champs à deux étages, une vieille maison qui faisait songer à un manoir et qui avait fort grand air. Certes, il avait bien travaillé le père Narcisse, mais il avait aussi fait de bonnes affaires, des affaires qui avaient rapporté gros. Dans le passé, il avait sans scrupules

pratiqué l'usure et, dans la région, on le désignait souvent sous le sobriquet de Rasoir.

— A quoi ça servirait donc d'avoir travaillé toute ma vie, d'avoir ménagé, d'avoir amassé de l'argent, si je dois donner mon butin comme ça, à un garçon d'habitant qui viendrait chercher ma fille ! Au moins, si je peux dire que j'ai un gendre docteur ou notaire, ça, c'est quelque chose.

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondait Francis Lauzon, se parlant à lui-même.

Dans tous les cas, lui Francis, demain matin à huit heures, il quitterait la terre paternelle, se rendrait à Montréal, afin de prendre l'"Algerian" qui devait partir pour son premier voyage de la saison. En attendant, il fumait sa pipe, près du vieux saule, assis sur l'herbe nouvelle, comme il l'avait fait si souvent le soir, sa journée finie, et malgré la tristesse des départs, il éprouvait une sensation de bien-être et de contentement. Il avait conscience d'être en train de tailler sa destinée et il se sentait réellement un homme.

— Souper ! Viens souper, Francis !

C'était sa belle-soeur qui, du seuil de la vieille maison, l'appelait pour son dernier repas en famille.

* * *

Les choses se passèrent tel que prévu. Tout l'été, il voyagea sur le steamer. A l'automne, lorsque l'"Algerian" entra à ses quartiers d'hiver, Francis Lauzon avait en poches \$170, à peu près ce qu'il avait calculé. Son camarade Robidoux en avait \$155. C'était un bon début. Maintenant, il s'agissait de ne pas dépenser cet argent durement gagné. Francis Lauzon avait pris ses informations. A Amos, l'on exécutait de grands travaux qui, commencés au printemps, dureraient au moins tout l'hiver. Lui et son ami se rendirent là sans retard et, comme ils paraissaient être de solides gaillards, ils furent embauchés sans

peine. Ils recevraient trois piastres par jour mais la pension en prendrait la moitié.

Au cours de l'hiver, Francis Lauzon reçut quelques lettres. L'une d'elles lui annonçait le mariage de Léontine Daigneault avec un notaire du nom de Lemay. Pas de commentaires. Cela l'attrista pendant quelques jours. Une couple de semaines plus tard, Robidoux eut aussi des nouvelles de là-bas. On lui laissait entendre que le mariage de Léontine avait dû être hâté pour éviter une honte à la famille Daigneault. Le notaire Lemay avait agi de façon à ne pas rater l'héritière. Alors, devant cette saloperie, Francis Lauzon oublia son chagrin.

Au printemps, après s'être habillés convenablement, Francis Lauzon et Robidoux avaient accru leur avoir d'environ \$150. Puis, de nouveau, ce fut une saison de navigation sur l'"Algérien" et sur le "Papineau". Ensuite, l'hiver à Rouyn. Tout allait bien. Alors qu'ils étaient à ce dernier endroit, une lettre de son frère informa Francis Lauzon que le vieux Séraphin Marcheterre qui avait une bonne terre de soixante-quinze arpents, bien bâtie, dans le Saraillé, voulait la vendre. Il en demandait \$3,500 et se contenterait de \$1,500 à \$1,200 comptant. Vraiment, c'était très raisonnable. En achetant cette ferme, Francis Lauzon resterait dans sa paroisse, au milieu des siens et il s'éviterait les misères qu'il aurait certainement là-bas. Il ne dormit pas cette nuit là. Oui, il était tenté d'acheter le champ offert et de vivre sa vie dans le coin de terre où s'était écoulé son enfance, mais les rêves de défrichement qui avaient hanté l'esprit de son père pendant toute son existence miroitaient à ses yeux, l'attiraient vers l'Ouest immense, vers les merveilleux champs de blé. Toute la nuit, il resta indécis, les yeux ouverts dans son lit. Cependant, lorsqu'il se leva au matin sa résolution était prise. Il resterait fidèle au plan qu'il s'était fait. Il irait dans l'Ouest. Le soir, après le souper, Francis annonça à son camarade Robidoux la nouvelle qu'il avait reçue.

— Et tu n'achèteras pas cette terre ? interrogea Robidoux.

— Non. Au printemps, nous partirons pour là-bas, et son geste désignait l'Ouest lointain.

— Ben, c'est que si tu l'achètes pas, je la prendrai ben, moé, fit l'autre un peu gêné de changer soudain d'attitude et de manquer de parole à son copain.

Francis parut désappointé, mais répondit quand même : Si tu veux l'acheter, achète-là, je t'en empêcherai pas et je partirai seul.

L'autre parut soulagé par cette déclaration.

Alors, le lendemain matin, sans plus attendre, Robidoux réclama le salaire qui lui était dû et prit le train pour retourner chez lui.

— Alors, sans rancune, fit-il en tendant la main à son compagnon au moment du départ.

— Sans rancune, répondit Francis.

Et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

Une semaine plus tard, Robidoux achetait la terre du vieux Marcheterre. En marchandant, il avait réussi à l'avoir pour \$3,300.

L'un des rêves de Francis Lauzon, celui de partir avec un franc camarade pour aller faire de la terre neuve s'était envolé comme tant d'autres rêves humains. Tant pis. Il irait seul. Vers le milieu d'avril il partit de Rouyn. Pendant ses deux années de travail, il avait mis de côté \$675. Cela et les \$1,000 que lui remettrait son frère lui permettraient de s'en aller là-bas certain de réussir. Il alla voir son aîné et trouva un jeune neveu de quatre mois, né alors qu'il travaillait à Rouyn. Francis alla s'asseoir sur le rebord du fossé, à côté du vieux saule, pour fumer sa pipe dans la bonne odeur de l'herbe reverdissante. Ah! c'était bon de se reposer ainsi dans le calme et la paix du printemps en tirant de lentes bouffées d'une vieille pipe de plâtre.

Francis Lauzon partit pour l'Ouest. Pendant plus d'une

semaine, il chercha ce qui lui convenait. Finalement, il prit un homestead à Boisclair, section récemment ouverte dans la Saskatchewan. La terre paraissait être bonne, très bonne, mais la plus proche station de chemin de fer, Italia, se trouvait à 118 milles de là, et Regina, la grande ville la plus voisine, à 80 milles d'Italia. Plus près, il ne restait plus de homestead ou seulement des terrains peu désirables. Pour les bonnes terres partiellement défrichées, il aurait fallu payer trop cher. D'ailleurs, il était venu pour défricher.

Des lis jaunes comme on en trouve dans les jardins de la province de Québec poussaient naturellement ici dans la prairie et étaient déjà en fleurs.

La région était marécageuse et, en plusieurs endroits, la route traversait des marais de quatre à cinq pieds de profondeur. Comme il en aurait coûté trop cher pour construire des ponts, on s'était contenté de jeter et d'empiler dans le fond des mares des troncs de trembles. Cela formait une surface solide et empêchait les voitures de s'embourber dans la vase. Tout de même, les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail et les roues des charettes, jusqu'au moyeu. Enfin, on passait.

En arrivant, il dut se mettre en pension chez un voisin, Omer Laurin arrivé là depuis deux ans et dont la famille se composait du père, de la mère et de trois enfants. Ils n'étaient pas fortunés ces colons et le petit montant que le nouvel arrivant leur donnait chaque semaine leur était d'un grand secours et il ne leur en coûtait guère pour nourrir une personne de plus. Le soir, Francis Lauzon couchait sur une pailleasse jetée sur le plancher dans la cuisine, mais il se levait au matin parfaitement reposé. Tout de même, ce ne serait pas pour longtemps, car il voulait se construire au plus tôt une cabane de bois rond et se mettre chez lui. Pour commencer, il acheta une paire de chevaux, une charrue, les outils dont il avait besoin et, avec l'aide du voisin qui s'était offert à lui prêter main forte, moyennant

un prix raisonnable, il eut tôt fait de "casser" dix acres qu'il voulait ensemençer afin d'avoir à l'automne sa première récolte. Ce fut pour lui une grande joie lorsqu'au soleil levant, il attela ses chevaux à la sèmeuse mécanique qu'il avait louée d'un fermier des environs et qu'il confia au sol qu'il venait d'ouvrir la semence de blé qui devait assurer sa subsistance et être le commencement de sa prospérité future.

Une bonne terre noire, friable, qui se travaillait bien et qui faisait songer à la figure ouverte et franche d'un ami, toujours disposé à nous aider et à nous rendre service. Mais avant de se mettre à l'oeuvre avec la sèmeuse, Francis Lauzon prit une poignée de beau blé doré et, du geste immémorial, du geste qu'avaient accompli tous ses lointains ancêtres, il le lança sur le sol vierge qu'il avait profondément labouré en arrivant là. Et dans ce geste rituel, il y avait toute l'émotion et l'espoir d'un coeur d'homme de vingt-ans.

* * *

Après les semailles, ce fut son "shack" comme on disait là-bas. Il fallait se loger. Par chance, il y avait un bois de trembles sur le homestead et Francis Lauzon toujours aidé de Laurin abattit tous les arbres dont il avait besoin pour construire son camp. Non loin de la route, il y avait une légère butte couverte de gazon. Et contemplant ce monticule, Francis Lauzon se dit que ce serait un fameux endroit pour aller s'asseoir et fumer la pipe à la fin de la journée. Car il aimait à être assis sur le sol pour se reposer et tirer de lentes bouffées. Donc, il bâtit sa cabane tout près de la butte, tout comme l'on creuse un puits tout près de la maison.

Francis Lauzon et Laurin étaient à poser la porte du camp un après-midi, lorsqu'ils virent une barouche qui s'en venait sur la route, attelée d'un cheval bai conduit par un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Il tenait les guides de la main

droite et, en passant, il agita de la gauche un bouchon, d'un geste amical. La voiture passa et s'éloigna.

— Ben, allez-vous aller à la soirée ? demanda Laurin à son compagnon.

— Quelle soirée ! interrogea Francis Lauzon.

— Mais à celle de Nésime Taillefer, dans la cinquième section.

— D'abord, je ne connais pas Taillefer, puis je ne suis pas invité, répondit Francis.

— Mais vous êtes invité. C'est son garçon qui vient de passer, et vous avez vu, il nous a fait signe avec le bouchon. Ça veut dire : Il y a quelque chose à boire. Venez ; vous serez les bienvenus. Faites comme vous voudrez, mais moé, j'irai certainement. Ça fait longtemps que j'ai pas pris un verre de whiskey et ça va me faire du bien d'en retrouver le goût.

— Alors, c'est pour nous inviter à aller prendre un coup qu'il parcourt ainsi la campagne ?

— Mais oui, et pour danser. Lorsqu'un habitant reçoit un gallon de whiskey, il invite les gens des environs. Pis personne ne se fait prier, parce que vous savez, c'est un dessert qui est rare par ici, car il est sévèrement défendu d'importer de la boisson forte dans la Saskatchewan. Il y a une très forte amende et plusieurs mois de prison pour celui qui est pris à enfreindre la loi. Alors, quand il vient quelques flacons, on en profite. Mais je ne serais pas surpris que le whiskey de Taillefer ne vienne pas de très loin. Il y en a par ici qui connaissent le procédé pour en fabriquer.

— Et il va y avoir pas mal de monde ce soir ?

— Pas mal de monde ! Comme à une assemblée d'élection. Vous ferez ben comme vous voudrez, mais si j'étais de vous, je ne manquerais pas ça, pis vous feriez connaissance avec tous les habitants de la place.

Le soir donc, sa curiosité éveillée et désireux de rencontrer

les fermiers de la localité, Francis Lauzon revêtit ses habits du dimanche et, en compagnie de Laurin, partit pour se rendre à la soirée de Nésime Taillefer.

* * *

Il y avait bien une trentaine de personnes de réunies lorsque Francis Lauzon et son voisin Laurin arrivèrent chez Nésime Taillefer. Déjà, la maison était presque pleine et les fermiers et leurs compagnes continuaient d'arriver. Laurin présenta son compagnon, nouvel arrivant à Boisclair. "D'ou venez-vous ?" s'informait-on tout d'abord. On lui demandait ensuite des nouvelles de là-bas, s'il connaissait tel ou tel, s'il en avait entendu parler. Le nouveau venu était fort entouré.

Nésime Taillefer faisait lui-même les honneurs. Il passa à la ronde un plateau de verres remplis de whiskey. Puis, quand ils eurent été vidés, il les porta à la cuisine où, après les avoir rincés dans un plat d'eau, il les remplit de nouveau et recommença à les offrir à ses visiteurs. Un homme bien aimable.

L'on entourait M. Narcisse Potvin, de l'Alberta de passage à Boisclair.

— Pis, a-t-il mouillé chez-vous ? Avez-vous eu de la pluie dans votre pays ?

C'était là la formule avec laquelle on abordait l'étranger. On ne lui demandait pas comment il se portait. Cela c'était secondaire. La question la plus importantes de toutes, c'était la pluie, de laquelle dépendait la récolte et, par suite, la prospérité du fermier.

— On n'a pas à se plaindre. On a eu trois bonnes pluies, répondait M. Potvin.

— Ben, vous avez été chanceux. Nous autres, on n'a eu que deux petites pluies de rien.

Deux jeunes gens se faisaient particulièrement remarquer par leur gaieté. On voyait facilement qu'ils avaient déjà pris de

copieuses libations. Des garçons dans la trentaine et qui n'avaient pas l'air de fermiers.

— Ce sont des neveux de Nésime, du côté de sa femme, deux cousins, lui expliqua Laurin. Ils viennent de Montréal et ils sont ici depuis un an. Ce sont deux fiers ivrognes. Comme ils ne pouvaient les empêcher de boire, leurs parents qui ont un peu d'argent ont pensé à les expédier ici pour les sevrer. Vous comprenez, on croit qu'il n'entre pas une goutte de boisson dans la Saskatchewan. Bonne place pour guérir les ivrognes. Chaque mois, les parents envoient le prix de la pension. Ça fait ben l'affaire de Nésime, mais les deux garçons trouvent toujours à boire et se saoulent au moins une fois par semaine. Pis, c'est curieux, on dit que les pères des deux garçons ne prennent pas une larme de boisson, mais il paraît que le grand'père vidait sa bouteille de whiskey tous les jours.

On présenta les deux jeunes gens à Francis Lauzon. L'un s'appelait Charles Rabiolles et l'autre, Septime Favrot.

— Ben, vous savez, continua Laurin, il paraît que Rabiolles est instruit. Il est allé au grand collège, il a fait un cours classique et si i' avait pas été si ivrogne et si paresseux, i' s'rait avocat. Favrot est aussi allé au collège, un des meilleurs de Montréal que dit Nésime, mais il a jamais rien fait que d'boire.

L'animation régnait dans la maison. Hommes et femmes avaient du bon temps. Les verres de whiskey circulaient.

— Il est bon ce whiskey-là. J'te dis qu'il gratte en passant, déclarait l'un des fermiers.

— Oui, c'est pas de la tisane, répondait un autre.

Septime Favrot s'occupait des femmes. Il allait à elles, et leur racontait des histoires dont il prononçait les derniers mots à mi-voix. Alors, celles-ci riaient d'un petit rire, comme si elles eussent gloussé et, pour l'encourager à continuer disaient : Mais taisez-vous donc. Vous n'avez pas honte ?

Quant à Charles Rabiolles, il était lancé et il tint absolument à faire un discours. C'était sa manie.

Ensuite, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, parut avec un accordéon. L'un des visiteurs lui plaça une chaise sur la table et le musicien s'y assit et commença à jouer. Un air de danse naturellement. Après un moment, les couples se formèrent et commencèrent à tourner. Ce n'était pas chose facile, car la maison était remplie et l'on était les uns sur les autres comme les gerbes dans la grange. Plus souvent qu'autrement, l'on piétinait sur place et l'on s'écrasait pendant que le jeune homme à l'accordéon égrenait ses accords.

Francis Lauzon avait remarqué une grande brune aux yeux noirs très vifs, aux formes plantureuses. Tous les hommes semblaient l'admirer. Francis Lauzon demanda son nom à Laurin.

— C'est Rose Limoges, répondit-il. Et poussant ses voisins, il se fraya un chemin jusqu'à la jolie brune et lui présenta Francis. Celui-ci en profita pour l'inviter à danser un moment. Elle accepta avec un sourire et ils firent quelques pas aux sons de l'accordéon. Dans la foule, elle était collée contre lui et il éprouva un émoi dans toute sa chair. Et il crut sentir qu'elle-même se pressait davantage contre lui. Elle le regardait en face et ses ardents yeux noirs brillaient... Ils restèrent une minute dans les bras l'un de l'autre, mais la foule était trop dense pour avancer et ils durent renoncer à danser. La fille paraissait un peu déçue.

Comme ils venaient de se séparer, Favrot s'amena et prenant par la taille Rose qu'il paraissait connaître de longue date, et bousculant hardiment ses voisins, se mit à danser. Francis les regardait. La fille s'abandonnait dans les bras de son partenaire. Alors, l'autre s'éloigna et, comme un plateau chargé de consommations passait devant lui, Francis prit un verre et le vida d'un trait. Peut-être que cela lui chasserait l'idée de cette fille s'offrant à son danseur. Comme il avait déjà bu plu-

sieurs verres, il se sentait la tête pesante. Dans la cohue, il chercha Laurin. Celui-ci paraissait chaudasse lui aussi. Francis le décida à partir. Laurin toutefois aurait préféré rester encore quelque temps, mais il voulait se montrer accommodant pour son voisin et pensionnaire.

Alors, les idées vagues, et les jambes lourdes, ils laissèrent la maison aux airs d'accordéon, qu'emplissait l'ivresse, et s'enfoncèrent dans la nuit noire pour retourner chez eux.

* * *

Francis Lauzon passa une mauvaise nuit sur sa pailleasse. Le lendemain il était très malade, incapable de travailler. Pas étonnant. D'abord, il n'avait jamais bu de sa vie auparavant et ensuite, la boisson qu'on avait servie à la soirée de Nésime Taillefer était du whiskey frelaté. Francis avait la tête lourde, le crâne lui éclatait et il avait l'estomac à l'envers. Avec cela, il était furieux contre lui-même. Il n'était pas venu dans l'Ouest pour boire et se saouler ; il était venu pour s'établir et pour défricher une terre. Non, ce n'était pas là le bon moyen de réaliser son ambition. A l'avenir, il s'abstiendrait de ces réunions. C'était décidé. Et il se tint parole.

S'il avait eu besoin d'une leçon tragique pour rester fidèle à sa promesse, il l'aurait eue deux mois plus tard, alors que se produisit un accident qui eut beaucoup de retentissement. On trouva en effet noyé dans l'un des nombreux marais que traversait la route le corps de Septime Favrot, l'un des jeunes gens qu'il avait rencontrés chez Nésime Taillefer. On raconta que, suivant son habitude, il s'était rendu à l'une des beuveries que l'on organisait de temps à autre dans la région. Vers deux heures du matin, il était reparti seul en barouche pour retourner chez son oncle où il habitait encore. On ne sut jamais comment il était tombé dans l'eau vaseuse du marais, mais c'est là que l'on trouva son cadavre. Lorsque la voiture guidée par le

cheval seulement arriva chez Nésime Taillefer, ce dernier se rendant compte qu'un accident était arrivé avec un voisin à la recherche de Favrot. Ils le repêchèrent dans une mare de quatre pieds de profondeur que la voiture avait traversée comme à l'ordinaire, vu qu'il n'y avait pas de pont. L'autopsie révéla que Favrot avait l'estomac rempli d'alcool. Ce fut là un drame dont on parla longtemps à Boisclair.

Sa cabane terminée, Francis Lauzon s'installa chez lui. Il se sentait très heureux. Le soir, après sa journée faite, il allait s'asseoir sur la butte devant son "shack" et il fumait tranquillement sa pipe, les jambes étendues sur le gazon. C'était ainsi qu'il aimait à se reposer. Sa chemise trempée de sueurs tout le jour, pendant les rudes travaux, était maintenant sèche et il tirait avec joie de lentes bouffées. Tout allait bien. Il avait son champ de 160 acres de bonne terre. Son blé poussait, avait belle apparence : dru, égal, et d'une belle couleur verte. Pour s'abriter et dormir il avait un camp qui ne manquait pas d'agrément. Comment ne pas être satisfait et ne pas avoir pleine confiance en l'avenir ?

Puis, il pensa à ses bêtes et il bâtit une écurie pour ses chevaux. Ensuite, son grain se trouva mûr. Il le fit faucher et battre. Sa première récolte lui rapportait 262 minots de blé. Résultat fort encourageant.

Dans les premiers temps de son arrivée, il pensait souvent à sa vieille paroisse de la province de Québec et il avait fabriqué une barrière comme il y en avait dans le champ paternel et chez les voisins d'autrefois. Elle était formée de deux perches transversales percées de trous à six pouces d'intervalles dans lesquels s'ajustaient des bâtons de bouleaux. C'était solide, peu dispendieux et cela lui rappelait le passé.

De nouveau, il se mit à "casser" de la terre, à défricher. Travail dur, pénible, qui demande du courage, de la force et de la persévérance. Il possédait tout cela.

Parfois, il voyait passer une voiture et un homme agitant un bouchon. Cela ne l'intéressait plus.

Alors que la route était belle, il alla porter son blé à l'éleveur d'Italia. Un voyage de 118 milles qui demandait quatre jours, deux pour aller et deux pour revenir. Il fallait coucher en route. Ah ! ils le gagnaient leur argent les hardis gars qui allaient prendre des homesteads dans l'Ouest. Quelques-uns se décourageaient parfois ou manquaient d'argent pour rester plus longtemps. Alors, ils partaient après avoir perdu tout leur pauvre petit avoir ; ils partaient après avoir travaillé et peiné en vain. Ils s'en allaient découragés, épaves à la dérive.

* * *

A la fin des récoltes, Francis Lauzon reçut de la province de Québec un journal qu'il ouvrit avec curiosité. Il fallait qu'il renfermât une nouvelle spéciale pour qu'on le lui envoyât. Sur la troisième page, il vit un entrefilet encadré au crayon. Alors il lut que le notaire Lemay, le mari de Léontine, le gendre au père Narcisse Daigneault avait été condamné à quatre ans de pénitencier pour pratiques frauduleuses. On disait qu'il avait converti à son usage personnel des sommes considérables confiées par des clients, des cultivateurs de la paroisse. Et cela avait porté un tel coup au beau-père que, souffrant de maladie de coeur, il avait eu une syncope et était tombé mort en dételant son cheval à son retour du village où il avait entendu la condamnation de son gendre.

A peu près à la même époque, il y eut des élections. Il s'agissait d'élire un député pour le Parlement fédéral. Francis Lauzon apprit non sans surprise que Charles Rabiolles était le candidat oppositionniste. Le représentant ministériel qui brigait de nouveau les suffrages des électeurs et qui voulait se faire réélire pour un nouveau terme était un écossais du nom de Jim Ferguson, un fervent de la tempérance, un prohibitionniste

dans toute la force du mot. C'était grâce à son zèle que cinq fermiers trouvés en possession de boissons alcooliques avaient dû faire chacun quatre mois de prison.

Charles Rabiolles voulait être député. Alors, l'on vit, tantôt dans une localité, tantôt dans une autre, passer une barouche avec un homme agitant un bouchon. Le soir, les gens se réunissaient chez tel ou tel fermier. Charles Rabiolles, serrait les mains, disait quelques mots drôles, prononçait un discours, puis l'on prenait un coup. Et la scène se répétait ailleurs le lendemain soir.

Charles Rabiolles fut élu par une bonne majorité. A vrai dire, il était ivrogne, paresseux, vénal et ses promesses ne valaient rien, mais à tout prendre, il n'était pas pire que bon nombre de ses collègues.

* * *

Au bout de trois ans, Francis Lauzon avait cinquante acres de défrichés. Ah ! ce qu'il avait travaillé. Mais il était content du résultat. Cependant, il était toujours seul, il devait préparer ses repas, faire son lavage. C'était dur. Mais quand on est jeune, qu'on a la santé et l'énergie, cela va bien quand même. Mais il n'avait personne à qui se confier, avec qui partager ses espoirs. C'était cela surtout qui lui manquait le plus. Parfois le dimanche, il allait faire un tour chez quelque voisin.

— Vous devriez vous marier, lui disait-on.

Il souriait. Mais en réalité ce n'était pas très facile car les filles et les veuves étaient plutôt rares. Beaucoup plus d'hommes que de femmes là-bas.

Quant à lui, ses voisins s'accordaient à dire que c'était vraiment un excellent garçon : sobre, travailleur, serviable, dur à la besogne et généralement de bonne humeur.

Le soir, après une dure journée, Francis Lauzon assis sur sa butte se reposait en tirant de lentes bouffées de sa pipe. Parfois, il regardait son "shack" en songeant au jour où une maison

plus vaste, plus jolie, plus confortable, remplacerait le modeste camp qui l'abritait, une maison qui recevrait celle qu'il rencontrerait un jour et qui deviendrait la compagne de sa vie.

Cette idée d'une vraie maison était entrée en lui. Décidément, sa cabane avait fait son temps. Lentement il mûrit son projet. Souvent, il évoquait en imagination l'image de la demeure qu'il songeait à construire. C'était une joie rare et précieuse. Enfin, un jour, il se décida. Comme c'était la coutume en semblable cas, quelques voisins firent avec lui, avec leurs voitures, le long voyage à Italia pour chercher la planche et le bois de construction. Puis, pendant plus d'un mois, l'on entendit la joyeuse chanson du marteau enfonçant les clous, la chanson du travail, de l'espoir et de la vie des races.

Au mois de juillet, Francis Lauzon avait sa maison, une belle maison neuve dont il était justement fier. Elle était terminée, mais il attendait toujours pour y entrer, pour s'y installer...

Boisclair n'était pas érigé en paroisse. C'était simplement une mission avec une petite chapelle où un prêtre venait dire la messe une fois par mois. Depuis quelque temps cependant, l'on entendait dire qu'il allait se produire un changement et que Boisclair deviendrait paroisse avec un curé attaché à la desserte du culte. La chose fut officiellement annoncée, une semaine après que Francis Lauzon eut achevé sa maison. Le Rév. Treflé Bourcier était le titulaire de la nouvelle cure. C'était un prêtre dans la quarantaine, cordial avec ses ouailles et zélé dans son ministère. En arrivant, il annonça que l'évêque avait ordonné de construire une église, pas un temple, une modeste église, modeste comme les paroissiens. Ceux-ci furent invités à aider à la construction afin de diminuer les frais. Francis Lauzon prêta ses services pendant quatre jours. Dans le groupe des travailleurs se trouvait un nouveau venu dans la région, Clément Lanthier. A plusieurs reprises, Francis Lauzon causa

avec lui. Cet homme venait de Chambly, près de Montréal. Sa famille se composait du père, de la mère, d'un garçon et de deux filles. Lanthier n'avait pas pris un homestead ; il avait acheté une terre partiellement défrichée, avec maison et bâtiments. Cordialement, il invita Francis Lauzon à aller le voir chez lui.

Comme un communiqué indifférent, comme un papier qu'on ne veut pas jeter, mais qu'on dépose sur un coin de meuble où on le laisse des jours sans le regarder, attendant qu'on soit disposé pour y jeter un coup d'oeil, l'invitation de Lanthier à Francis Lauzon resta à moitié oubliée dans la mémoire de ce dernier. Puis, un dimanche que le temps était beau, le jeune homme se dit que tout de même, il irait rendre visite à ce brave homme qu'il avait rencontré à la corvée pour construire l'église. Il le trouva avec sa femme et ses deux filles, Thérèse et Alice. Le fils était parti en promenade. La mère était petite, silencieuse, effacée, avec de bons yeux gris. Les deux filles étaient d'un blond cendré avec les yeux maternels. Thérèse, vingt-deux ans, était un peu plus grande que sa soeur qui venait d'entrer dans la vingtaine. Elle était aussi plus loquace que sa cadette qui était le vivant portrait de sa mère. Francis Lauzon passa l'après-midi à causer avec le père, Thérèse mettant parfois un mot dans la conversation. On lui fit visiter les bâtiments et il fit ensuite un tour sur la ferme. La famille le retint à souper. Lorsqu'il partit le soir à neuf heures pour retourner chez lui, Francis Lauzon se sentait moins seul. Il retourna quatre autres fois chez les Lanthier. A la cinquième visite, il demanda Thérèse en mariage. Ils s'épousèrent trois semaines plus tard. Ce fut le premier mariage célébré dans la nouvelle église qui venait d'être terminée. Et de l'église, ils entrèrent dans la maison neuve qui attendait l'épousée.

Dans les huit années qui suivirent, Thérèse donna naissance à quatre garçons : Fernand, Adrien, Lionel et Albini. Et pendant ce temps, le père acheta trois autres terres, voulant que chacun de ses fils fut bien établi plus tard, car il ne douta jamais un instant qu'ils deviendraient autre chose que des cultivateurs. Chacun de ses garçons aurait un quart de section, soit cent soixante acres. Plus qu'il n'en faut pour faire vivre une famille. En attendant, cela faisait un domaine de 640 acres pour Francis Lauzon. Et il travaillait avec une ardeur extrême. Chaque année, il défrichait au moins vingt acres. Il ensemençait, il récoltait et ensuite, il allait porter son blé aux élévateurs d'Italia. Jamais, à l'exception du dimanche il ne se reposait une heure. La nature l'avait douée d'une force remarquable et il la dépensait largement.

La première année qu'il ensemença cent acres de blé, il se sentit aussi heureux qu'on peut l'être. Cela marquait une époque dans sa vie. Comme son père aurait été fier de voir un tel champ, pensait-il.

Chaque année, il défrichait, il "cassait" de la terre, il brisait la dure écorce du sol par un labour profond, travail aussi rude pour l'homme que pour les chevaux.

D'autres années s'écoulèrent. Les saisons succédaient aux saisons, les récoltes aux récoltes et le travail continuait toujours. De l'aube au crépuscule, Francis Lauzon attelé à la besogne remuait la terre sans répit pour la forcer à produire de plus riches et de plus abondantes moissons.

Non seulement le blé, mais les enfants poussaient. Les trois plus âgés des garçons accompagnaient souvent leur père aux champs. C'était leur joie d'aller avec lui, de le regarder travailler, et d'apprendre le métier de cultivateur, le dur et sain métier qu'ils exerceraient un jour.

Albini, le plus jeune, n'aimait guère à s'éloigner de la maison. Il ramassait tous les bouts de papier et de ficelle qu'il

pouvait trouver. Il prenait de la terre ou du sable, l'enveloppait soigneusement, attachait le paquet, le déposait sur l'un des degrés du perron. Une livre de thé, disait-il, deux livres de sucre, une livre de beurre, une livre de graisse, une demi-livre de poivre, une livre de raisin. Et il rangeait ses paquets à côté les uns des autres.

— Combien ça se vend, maman, une livre de thé ? demandait-il. — Cinquante cents. Et il répétait : cinquante cents. Et ainsi de suite. C'était son amusement à cet enfant.

Un automne, Francis Lauzon récolta trois mille minots de blé et quantité d'avoine et d'orge. En plus, il engraisait cinquante porcs pour le marché. Il était devenu un gros cultivateur. Le soir, assis sur sa butte, devant la maison, il fumait sa pipe en regardant les enfants qui jouaient aux alentours pendant que sa femme lavait la vaisselle du souper. Il tirait de lentes bouffées et il se disait qu'il avait bien fait de venir s'établir dans l'Ouest. Certes, il avait travaillé dur comme pas un dans son ancienne paroisse de la province de Québec, mais ses misères étaient choses du passé. Il était encore solide, en bonne santé, il avait quatre garçons qui grandissaient, et il avait le domaine qu'il avait ambitionné d'avoir. Ses enfants seraient bien établis lorsqu'ils se marieraient un jour. Il leur laisserait un beau patrimoine. Cela, c'était consolant. Ne pas avoir travaillé pour rien. Se dire que ses fils auront une tâche plus facile que celle que l'on a eue soi-même, cela fait oublier bien des rudes labeurs. Et il pensait encore à sa récolte de trois mille minots de blé, puis à son père mort à quarante-cinq ans, qui reposait loin, là-bas, dans le vieux cimetière sans jamais avoir réalisé son rêve de faire de la terre neuve. Ah, qu'il serait donc heureux de savoir que son fils avait quatre terres de 160 acres chacune presque complètement défrichées, et qu'il venait de prendre une récolte de trois mille minots de blé ! Oui, il serait content de son garçon. Et Francis s'imaginait voir la figure

satisfaite, enthousiasmée de l'auteur de ses jours ; il croyait l'entendre lui dire : Mon fils, je suis fier de toi. Il imaginait si bien la scène, il avait de son rêve une vision si claire, si distincte, qu'à un moment, il tourna la tête, ayant l'impression que son père était là debout à côté de lui. Il ne vit personne, mais il faisait déjà sombre et il aperçut sa femme qui, après avoir fait coucher les enfants, s'en venait vers lui.

Pendant plusieurs jours, Francis Lauzon garda l'impression de cette hallucination.

Tous les soirs, l'homme allait s'asseoir sur sa butte et fumait sa pipe en songeant aux récoltes futures.

* * *

Fernand, l'aîné des garçons avait eu seize ans révolus les premiers jours d'avril. A son âge c'était déjà un homme. Il était plus fort et plus habile que tous les ouvriers que l'on employait d'ordinaire. C'était un plaisir de travailler avec lui. Il promettait d'être robuste comme son père. Mais voilà que vers la fin du mois, il tomba malade de la fièvre. On crut que ce n'était qu'une légère indisposition qui passerait. Lorsqu'on se décida à aller chercher le médecin, il était trop tard. En quelques jours, la maladie avait fait son oeuvre.

C'était un enfant vaillant et courageux. Il sut qu'il était perdu, que sa mort était proche.

— Ce qui me fait de la peine de mourir, dit-il à son père, debout près de son lit et qui le regardait avec une expression morne et désespérée, c'est de savoir que vous avez tant besoin de moi pour vos travaux et que je ne pourrai pas vous aider.

La nuit, il tomba dans le délire. Il expira au matin.

Le père avait défriché quatre terres, mais il ne lui restait plus que trois fils.

Le soir, assis sur sa butte, Francis Lauzon fumait sa pipe, tirait de lentes bouffées en pensant à son fils Fernand qui repo-

sait dans le petit cimetière à côté de l'église qu'il avait aidé à construire l'année de son mariage. Et les regrets emplissaient son âme douloureuse et triste.

La récolte fut encore bonne l'année de ce premier deuil, près de trois mille minots, mais le blé se vendit beaucoup moins cher.

Le père avait perdu sa bonne humeur et songeait au fils disparu.

Les perdrix étaient très nombreuses cet automne-là et, le dimanche après-midi, Francis Lauzon prenait son fusil de chasse et s'en allait à travers champs, tirant sur le gibier qu'il rencontrait et revenant à la fin de la journée avec une douzaine d'oiseaux qu'il avait abattus. Un dimanche d'octobre, son fils Lionel lui demanda de l'accompagner.

— Je porterai les perdrix que vous tuerez, dit-il.

Le père et le fils s'éloignèrent dans la campagne.

— Donnez-moi le fusil que je le porte. Je vous le remettrai lorsque nous verrons des perdrix, proposa le jeune garçon.

Francis Lauzon lui remit son arme. Très heureux, très fier de lui, Lionel marchait à côté de son père, réglant son pas sur le sien et regardant à droite, à gauche, s'il n'apercevrait pas de gibier. Soudain, son pied s'accrocha dans une racine à fleur de terre et il chut si maladroitement qu'il fit partir la gâchette et qu'il reçut en plein ventre toute la charge du fusil. Etendu sur le sol où une mare rouge se formait déjà, il gémissait pitoyablement. Eperdu, affolé, le père saisit son enfant tout sanglant dans ses robustes bras et, à grandes enjambées, courant presque avec sa charge, il prit le chemin de la maison. Il sentait le sang tiède qui, passant à travers son gilet et sa chemise, se mêlait à la sueur qui ruisselait sur son corps. Aussi vite qu'il le pouvait, le père portait son fils mourant à travers champs. Mais il sentait que tout était inutile, que rien ne saurait sauver cette vie qui s'en allait et qu'il arriverait trop tard. Et toujours, à travers ses vêtements, le sang coulait sur sa chair.

— Lionel, mon Lionel, mon enfant, murmurait le père tout en marchant. Il ne pouvait dire autre chose. Ses idées étaient confuses ; il avait trop de peine. La fatigue de porter sa charge, il ne la sentait pas. Maintenant les gémissements du blessé devenaient de plus en plus faibles. Lorsqu'il franchit le seuil de sa maison, le père ne portait plus dans ses bras qu'un cadavre sanglant.

On déposa dans le petit cimetière le corps de Lionel à côté de celui de son frère mort il y avait six mois.

Sombre et tragique, Francis Lauzon allait plus rarement s'asseoir sur sa butte le soir pour fumer sa pipe. Et même alors, il s'arrêtait de tirer de lentes bouffées et restait immobile un long temps, abîmé dans sa douleur. Et il songeait qu'il avait quatre belles terres de défrichées, mais qu'il n'avait plus que deux fils.

Maintenant, Francis Lauzon travaillait sans grande ambition, plutôt pour se tenir occupé que dans le désir de profiter de ses activités. Il n'avait plus le cœur à la besogne.

Deux fois encore l'on ensemença la terre et deux fois l'on vit mûrir la moisson. Puis voilà qu'au cours de l'été alors que l'on charroyait le blé et que l'on battait la récolte sur champ, Adrien qui conduisait une charretée de gerbes glissa et tomba sur le sol en voulant saisir une chaudière d'eau qu'on lui tendait pour qu'il pût apaiser sa soif. Il tomba de telle sorte qu'il se brisa la jambe en deux endroits. Le médecin de Boisclair où on le conduisit, tenta mais en vain de réduire la fracture. Il fallut aller à l'hôpital de Calgary. Là, les cliniciens déclarèrent qu'il n'y avait qu'une chose à faire : amputer la jambe au-dessus du genou. Ainsi fut fait. Adrien passa deux mois dans ce caravansérail de malades et de blessés. Il se rétablissait. De temps à autre, il écrivait à son père. On lui poserait une jambe artificielle et il pourrait marcher facilement mais, et c'était là

ce qui le tracassait, lui serait-il désormais possible de cultiver la terre ?

Le soir, assis sur sa butte, Francis Lauzon fumait lentement sa pipe dans la peine et l'affliction. Tous ses espoirs s'évanouissaient. Il avait vécu des années claires, lumineuses, des années de joie, de prospérité et de bonheur. Mais le ciel n'est pas toujours bleu, après les bonnes récoltes il y en a aussi de mauvaises et, après la chance, souvent, il y a la malchance et le malheur. Il en avait plus que sa part.

* * *

Alors que Francis Lauzon avait quarante-deux ans, l'on construisit un embranchement de chemin de fer qui se trouva à passer à douze milles de Boisclair. On en parlait depuis des années, mais la chose ne se réalisait jamais. Enfin, après si longtemps, ce rêve de tous les fermiers de la localité devenait un fait. Ils allaient se trouver à proximité de la voie ferrée. Pendant dix-neuf ans, Francis Lauzon avait dû aller porter son blé à Italia. Les douze premières années, il avait fait le trajet en voiture traînée par des chevaux, un voyage de quatre jours. Ensuite, il s'était acheté un camion ce qui avait beaucoup simplifié son travail. Maintenant, l'on avait le chemin de fer à la porte. Quelle amélioration ! Mais elle venait bien tard. Ah ! qu'il en avait passé des jours sur la route, par le froid, la pluie, le vent, à couvrir les 118 milles qui séparent Boisclair d'Italia. Lorsqu'il avait eu des récoltes de trois mille minots de blé, il en avait fait des voyages. Vrai, les jeunes auraient la tâche plus facile.

Et maintenant que ce chemin de fer était là, tout près, c'était comme une invitation à partir, à voyager. Souvent le soir, en fumant sa pipe, Francis Lauzon se disait qu'il aimerait à aller revoir sa paroisse natale, la maison où il était né, le champ paternel, les parents restés là-bas, les gens qui avaient

été élevés avec lui. Oui, prendre une vacance une fois dans sa vie. Il avait bien gagné ça. Certes, ce n'était pas la première fois qu'il songeait à aller dans le Québec d'où il était parti à vingt-trois ans pour venir s'établir dans l'Ouest. Bien souvent, il avait caressé ce projet, mais il avait toujours retardé. Les enfants étaient trop jeunes, puis, il était trop occupé. Mais aujourd'hui, c'était le temps ou jamais. Il ne fallait pas attendre qu'il soit trop vieux. Alors, tout en fumant la pipe sur la butte devant sa maison, il décida qu'il partirait en septembre, sitôt le grain battu. Alors, pendant des jours, il vécut dans l'attente de ce voyage, évoquant les figures des gens qu'il avait connus et qu'il reverrait bientôt.

Puis, voilà qu'il reçut une lettre de son frère. Ce dernier lui donnait d'abord des nouvelles sans grande importance : le notaire Lemay, mari de Léontine était mort et la veuve restait avec trois grands garçons, un incendie avait détruit la maison et la grange de Jules Tisseur, son voisin, lui, le frère, souffrait de rhumatisme dans les jambes, puis, à la fin, il annonçait que son fils avait acheté un restaurant et que lui, avait vendu sa terre.

Stupéfait, Francis Lauzon s'arrêta là dans sa lecture. Il tenait le papier dans sa main et il lui semblait avoir mal lu, mal compris. La terre paternelle vendue ! Cela paraissait incroyable, impossible. C'était un malheur qui fondait sur lui à l'improviste. Est-ce possible que quelques caractères tracés sur un bout de papier puissent signifier une telle catastrophe, nous apporter tant de peine ? Vendre la terre paternelle, mais c'était un péché mortel. La terre où l'on a été élevé, la terre que l'on a travaillée, remuée; retournée, la terre qui nous a donné notre nourriture, la terre à laquelle sont attachés nos souvenirs les plus chers, comment pouvait-on la céder à des étrangers ? Et c'était son frère qui avait fait cela. Les hommes meurent, c'est tout naturel, mais la terre reste, elle demeure. Elle devrait passer de père en fils, de génération en génération. La terre paternelle

qui va à des étrangers, voilà la tragédie. Francis Lauzon sentait cela avec une douloureuse acuité.

En imagination, il revoyait ce rebord de fossé, près du vieux saule où, si souvent, dans sa jeunesse, il s'était assis le soir pour fumer la pipe en songeant à l'avenir. Jamais plus désormais, il ne pourrait s'asseoir là. Plus rien ne l'attirait là-bas.

Et le voyage projeté ne se fit jamais.

Un autre rêve qui s'en allait en fumée.

L'année suivante ne fut pas chanceuse. La rouille s'attaqua au blé et la récolte fut complètement gâtée. Une vraie calamité. Le peu qu'on recueillit n'était bon qu'à nourrir les porcs. Même il fallut acheter le grain pour la semence du printemps. Mauvaise année. Tout le travail de douze mois en pure perte. Bien des fermiers se trouvèrent fort embarrassés et la plupart furent contraints de faire des dettes. Et les dettes, c'est souvent le commencement de la ruine.

Deux autres années passèrent. Adrien avait vainement tenté de reprendre les travaux des champs. Mais avec une jambe de bois, cela lui était impossible. Alors, il se trouva un emploi à un dépôt d'essence à Boisclair et son père lui promit de lui acheter un établissement similaire aussitôt qu'il serait au courant des affaires.

Et le père Lauzon — car il avait vieilli et grisonné et on le nommait maintenant le père Lauzon — se trouva seul avec son fils Albini, le plus jeune de la famille, pour cultiver ses quatre fermes. Mais Albini n'avait jamais aimé la culture. La terre ne l'intéressait pas. Labourer, ensemençer, récolter, battre le grain, ce n'était pas son fait. Cela l'ennuyait. Ce n'était pas son métier et il n'avait jamais sérieusement tenté de l'apprendre. Ce qu'il aurait aimé, ç'aurait été de mettre un beau tablier blanc et, le crayon sur l'oreille, de vendre du thé, du café, des fruits, du sucre, des biscuits, des épices, dans un magasin qui sent bon, où l'on respire les odeurs diverses de tous ces produits. Etre com-

mis dans une épicerie, c'était son rêve à ce garçon. Le père Lauzon était bien désappointé, mais il se rendait compte qu'il n'y avait rien à faire et qu'il était parfaitement inutile de contrarier ses goûts, de le garder de force sur la ferme à faire des travaux qu'il détestait. Le garçon avait maintenant dix-sept ans.

— Quand tu voudras t'en aller, tu seras libre de partir. Je ne te retiendrai pas, lui dit son père un soir.

Ça s'adonnait bien. Albini avait entendu dire que le Crown Store de Boisclair songeait à prendre un deuxième commis. Trois jours plus tard, il ramassait ses effets et partait pour se faire commis épicier.

Ses quatre garçons étaient partis.

Le père Lauzon se trouva seul avec sa femme dans sa maison au milieu des 640 acres de terrain qu'il avait défrichés.

Pendant toutes ces années, sa belle jeunesse s'était envolée, ses forces s'étaient usées. Sa figure était toute sillonnée de rides profondes et ses cheveux étaient blancs. Pour ses travaux, il devait avoir recours à des employés, à des étrangers, qu'il devait surveiller et diriger constamment et qui ne savaient ou ne voulaient rien faire de bien.

Parfois le soir, il allait encore s'asseoir sur sa butte, fumait un instant, tirait quelques bouffées, puis s'abîmait dans de tristes réflexions. Ensuite, sombre et silencieux, il rentrait à la maison et la soirée, entre lui et sa femme, près de la lampe, était navrante. Avec cela, il dormait mal, car depuis longtemps déjà, il éprouvait un malaise et des douleurs qui allaient constamment en augmentant.

— Tu devrais aller voir le docteur, lui suggéra sa femme un jour.

Il fallait qu'il se sentit réellement très mal, car lui qui, jamais de sa vie, n'était allé consulter un médecin pour lui-même, répondit aussitôt, simplement :

— Oui, vraiment, je crois que ce serait mieux. Je vais y aller cet après-midi.

Le médecin, homme d'âge mûr, à cheveux gris, qui avait pratiqué pendant environ vingt ans dans la région, posa de nombreuses questions et fit un long examen de son client.

— Je sais que vous êtes un homme à qui on peut parler franchement, déclara-t-il finalement. La vérité, je vais vous la dire. Vous souffrez du cancer.

Le père Lauzon baissa la tête. Sans broncher, il avait reçu sa condamnation. Mais il était résigné maintenant. Sa vie était finie. Il n'avait plus rien à attendre, plus rien à espérer.

— La meilleure chose à faire pour vous, continua le médecin, serait d'aller vous faire traiter à l'hôpital de Calgary. Là seulement, vous pourrez avoir les soins voulus. Ni moi ni aucun de mes confrères pratiquant dans une petite ville ne peut rien faire pour vous.

Une semaine plus tard, le père Lauzon était rendu à l'hôpital. Là, il occupait une grande chambre avec deux autres malades, Daniel Longpré, de Clarendon, ancien commerçant d'animaux, et Michel Leroi, de Terre Grise, vendeur d'instruments aratoires.

Longpré, 62 ans, souffrait de diabète. Déjà, il y avait huit mois, il avait dû se faire amputer la jambe droite en dessous du genou. Maintenant, on devait lui faire une nouvelle opération. Cette fois, on devait la couper à mi cuisse, comme une branche morte que l'on enlève à un arbre. Les médecins lui avaient dit que, de cette façon, ils pourraient enrayer le mal. Longpré voulait les croire et s'efforçait d'ajouter foi à leur paroles. Alors, comme il avait subi une première opération, une seconde ne l'effrayait pas. Et d'ailleurs, pour recouvrer la santé, il était bien prêt à sacrifier un bout de jambe.

— Je voudrais tant guérir et vivre quelques années en paix, aux côtés de ma vieille, disait-il à ses deux compagnons. J'ai

amassé un peu de bien et j'aimerais à me reposer. Je me suis fait bâtir une petite maison en brique, bien confortable. Vous savez, lorsque nous serons guéris tous les trois, vous viendrez me voir. Ma femme sera contente de vous recevoir quand je lui dirai que nous étions ensemble à l'hôpital et vous verrez comme elle fait de bons plats.

Michel Leroi, 58 ans, souffrait d'hypertrophie de la prostate. Il ne pouvait uriner. Plusieurs fois par jour, le médecin lui vidait la vessie au moyen d'une sonde. C'était là une maladie douloureuse en diable. Lui aussi devait passer sur la table d'opération.

— Ben, vot femme pis ma femme ça fait deux, c'est pas la même chose, dit-il, en se tournant vers Longpré. Je crois quasiment que si je suis ici aujourd'hui, si je souffre comme un damné, c'est dû à tous les tracas, à tous les ennuis qu'elle m'a causés, à toutes les disputes que j'ai eues avec elle. C'est bien la femme la plus bête, la plus têtue, la plus mauvaise que j'ai rencontrée. Chose certaine, c'est pas moi qui vous inviterai à venir me voir, car ce serait vouloir vous faire rencontrer une vieille diablesse et cela, je ne le veux pas.

Quelques jours s'écoulèrent, puis un matin à neuf heures, les infirmières prirent Longpré dans son lit et, sur une chaise roulante, le conduisirent dans la salle d'opération. Deux heures plus tard, on le ramenait à sa couchette, la jambe rognée. Vraiment, il avait très mauvaise mine. Il reprit à peine connaissance pendant quelques instants. Vers la fin de l'après-midi, il trépassa. Jamais plus il ne reverrait sa vieille ni sa jolie maison en brique. Et ses deux compagnons de chambre d'hôpital ne pourraient aller lui rendre visite lorsqu'ils seraient guéris.

— Ben, moé j'aimerais autant être à sa place, déclara Leroi d'un ton lugubre.

A son tour, il subit son opération. Elle dura près de trois

heures, puis on le recoucha dans son lit. Bientôt, il se sentit beaucoup mieux. Les douleurs torturantes qu'il endurait avant son arrivée ici avaient disparu. Seulement, il était très faible et avait besoin de bons soins. Alors, il resterait à l'hôpital. Sûrement, il aurait pu retourner chez lui, mais il était bien là où il était et n'avait nulle hâte de voir la furie qu'était sa compagne.

— Je me demande où j'avais la tête quand j'ai marié cette femme là, disait-il parfois.

— Si vous voulez passer le jour de l'an chez vous, vous pouvez partir maintenant, lui annonça le médecin-chef en faisant sa visite quotidienne.

— Ben, je veux passer un bon jour de l'an et je vais rester ici, risposta Leroi.

Le 2 janvier, il fit ses adieux au père Lauzon et, tristement, à regret, prit le train pour retourner à Terre Grise et à sa mégère.

Au lieu de s'améliorer, l'état du père Lauzon empirait. Les souffrances devenaient plus aiguës, plus lancinantes et, pour lui procurer un peu de calme, un peu de repos, le médecin était obligé de lui administrer de fréquentes doses de morphine. Parfois, le malade prenait un miroir sur la petite table à côté de son lit et se regardait un moment. Qu'il paraissait donc vieux ! Était-il possible que ce fut là ce jeune homme souple, solide et fort, qui autrefois fumait sa pipe avec tant de satisfaction sur le rebord du fossé, à côté d'un vieux saule, dans la **bonne senteur de l'herbe** reverdissante ? Comme cela était loin !

Un matin, il reçut une lettre de sa femme. L'enveloppe en contenait une autre venant de son frère, là-bas. Il lisait. Vraiment, des choses presque incroyables.

Cette ferme du vieux Séraphin Marcheterre, dans le Sa-raillé, qu'il avait refusé d'acheter dans le temps et que son ancien camarade Robidoux avait acquise pour \$3,300 et sur laquelle il avait vécu sa petite vie sans trouble et sans tracas, au milieu

de ses parents et de ses amis, il l'avait vendue \$26,000 à un syndicat qui faisait construire là une immense usine. Alors avec cet argent qui lui était comme tombé du ciel, il était devenu rentier et il vivait au village dans le confort. Son fils était commis au magasin général et pensionnait chez lui en attendant de se marier. Ah, il avait eu de la chance ce Robidoux ! Il avait vécu paisiblement, sans grands efforts et il allait finir ses jours heureux, presque fortuné. Et torturé par une cruelle maladie, étendu sur son lit d'hôpital, loin des siens, le vieux Francis Lauzon se demandait quelle aurait été sa vie s'il avait acheté la ferme de Séraphin Marcheterre lorsque son frère lui avait écrit à Rouyn. Robidoux n'avait cultivé que sa petite terre de soixante-quinze arpents et maintenant, il se trouvait aussi riche que lui qui avait passé trente ans à suer, à défricher, à travailler. Ah, que ses pensées étaient sombres et amères !

Le père Lauzon continuait sa lecture. Quel désastre ! Léontine, la veuve du notaire Lemay qui habitait avec ses trois garçons, venait de se faire enlever ses cinq terres, sa belle vieille maison en pierre qui ressemblait à un manoir et tout le roulant de la ferme. Complètement ruinée. Pour commencer, ses fils avaient voulu avoir une automobile puis l'on avait acheté de nouveaux meubles pour la maison, des meubles modernes pour remplacer les anciens, trop vieux et trop démodés. Alors, la mère avait emprunté \$3,000 du vétérinaire Raclor Léger et donné une hypothèque sur sa propriété. Puis, elle avait vendu un petit coin de terre, juste un emplacement pour bâtir, au bord du lac. Des difficultés avaient surgi entre elle et son acheteur au sujet de quelques arbres sur la ligne de partage. De part et d'autre, l'on s'était entêté, l'on avait plaidé devant plusieurs cours. Finalement, Léontine avait perdu et elle avait \$1,500 de frais à payer. D'argent, elle n'en avait pas, car les produits de la ferme ne se vendaient guère, les taxes étaient accablantes et ce que l'on achetait, coûtait cher. Alors, les terres seraient

vendues à l'enchère par autorité de justice. Les fermiers qui n'avaient pas oublié le dédain dont le vieux Narcisse Daigneault les avait naguère accablés et qui avait refusé avec mépris d'accepter un "p'tit habitant" pour gendre, s'étaient entendus pour ne pas rivaliser entre eux pour faire monter les enchères. Cela, Léontine le savait. Elle comprenait que ses terres se vendraient pour presque rien. Alors, juste deux jours avant la vente annoncée, elle était allée voir le vétérinaire Raclor Léger qui détentait l'hypothèque de \$3,000 sur sa propriété.

— Ecoutez ceci, lui avait-elle dit. Mes terres doivent être vendues après-demain. L'on semble s'être entendu pour me dépouiller légalement. Alors, tant qu'à perdre ce que j'ai, j'aime mieux que mon bien aille à quelqu'un qui n'a pas de griefs contre moi et qui ne cherche pas à me nuire que de le voir tomber entre les mains de gens qui sont ligués contre moi. Donnez-moi \$2,000 comptant, ce qui avec ce que je vous dois déjà, formera un total de \$5,000, et prenez les terres, les instruments, les animaux et tout. Du moins, de cette façon, je ne me ferai pas voler par nos habitants et, de votre côté, vous ne ferez pas un mauvais marché.

Les fermes étaient très en baisse à ce moment, mais le vétérinaire Léger s'était dit que ce n'était pas tout de même un placement risqué. En conséquence, il avait donné les \$2,000. Les frais du procès avaient été payés et la vente avait été contremandée au dernier moment. Il restait moins de \$500 à Léontine pour finir ses jours. Belle perspective.

Francis Lauzon n'en revenait pas de sa surprise. La jolie grosse fille blonde aux yeux bleus qu'il regardait dans le temps avec plaisir et qu'il eût épousée si la chose eût été possible, la fille du riche bonhomme Marcheterre était maintenant "dans le chemin" et ses cinq terres avec leur roulant, une propriété qui valait au moins \$30,000 autrefois, avaient été cédées pour la bagatelle de \$5,000. Incroyable !

Que serait-il advenu s'il était resté là-bas ? Ah oui, sa vie aurait été entièrement différente de celle qu'il avait vécue.

Maintenant, il était là dans une chambre d'hôpital et, d'un ciel blême, livide, il voyait tomber la neige qui glissait d'une façon funèbre sur les carreaux de la fenêtre.

* * *

Dans cette maison de malades, il s'ennuyait ferme le père Lauzon. Il souffrait et il s'ennuyait. Son grand corps habitué au travail ne pouvait se faire à cette immobilité dans un lit, son cerveau ne pouvait s'accommoder de cet horizon de quatre murs blancs, à cette morne atmosphère d'hôpital. Et puis, il pensait trop. Il souffrait dans son corps, mais il souffrait aussi dans sa tête par suite de toutes ces choses qu'il ruminait sans cesse. Il songeait aux malheurs qui étaient survenus et il se disait que la vie c'est comme la récolte. Elle est soumise à toutes sortes de vicissitudes. Alors qu'elle s'annonce le mieux du monde, elle peut être ruinée par la sécheresse, la grêle, les sauterelles, la rouille . . . Ah ! oui, la rouille, c'était ça si on peut dire, qui avait réduit à néant tous ses espoirs, tous ses efforts, qui avait rendu inutile le travail de tant d'années. La rouille était passée sur sa vie, elle s'était attaquée à elle comme elle s'attaque au blé et elle avait tout gâté. L'avenir s'annonçait aussi bien que possible, puis tout avait croulé. La rouille . . . la rouille . . . il répétait ce mot et il donnait ainsi un nom aux désastres qui avaient fondu sur lui. On ne peut empêcher la rouille, on ne peut empêcher le malheur, on ne peut empêcher la mort.

Ah ! oui, il pensait trop le père Lauzon. Un jour qu'il se sentait plus triste, plus démoralisé que d'ordinaire et qu'il éprouvait le besoin d'un peu de distraction, il pria la garde de le conduire devant la fenêtre pour regarder au dehors. Avec bienveillance, elle roula son lit jusqu'à la croisée, lui souleva les épaules et l'installa de façon à ce qu'il pût voir le spectacle de la rue.

Des gens passaient, hommes et femmes, jeunes et vieux, seuls ou deux ou trois ensemble. Les uns marchaient vite, d'autres plus lentement. Ils causaient. Quelques-uns tenaient à la main un journal, d'autres portaient un paquet, une boîte, un livre. Certains serraient une serviette en cuir sous le bras. Ils n'étaient pas malades ces gens là. Ils goûtaient toute la saveur de la vie. Dans quelques minutes, dans un moment, ils entreraient chez eux, ils retrouveraient leur famille, ils se mettraient à table et mangeraient avec appétit de bonnes choses en s'entretenant entre eux. D'autres se rendaient au spectacle, allaient voir des amis, couraient à leurs affaires. C'était toute la vie qui passait dans la rue. Mais lui, le père Lauzon, il était dans une chambre nue d'hôpital, c'est-à-dire là où l'on souffre et où l'on meurt. Il était malade, il souffrait et il était seul. Soudain, deux larmes qu'il n'avait pas senti sourdre, coulèrent de ses yeux, roulèrent sur ses joues ravinées et tombèrent sur l'oreiller devant lui. Les premières qu'il avait versées depuis son enfance, ce rude défricheur.

— Allons, vous vous fatiguez, venez, fit la garde émue elle-même parce qu'elle était jeune et avait encore de la pitié au coeur. Et elle roula doucement le lit du père Lauzon de la fenêtre à sa place habituelle.

Pour l'empêcher de trop souffrir on le tenait presque constamment sous l'influence de la morphine. Dans ses moments lucides, il songeait à ses deux fils morts, à Adrien qui dirigeait un dépôt d'essence à Boisclair, à Albini qui était devenu commis épicier, aux quatre terres qu'il avait si péniblement défrichées et qui passeraient maintenant entre des mains étrangères. Il savait que jamais plus, il n'irait le soir fumer sa pipe sur la butte devant sa maison. Tout était bien fini pour lui.

Et il mourut dans la nuit, seul dans sa chambre d'hôpital.

Au matin, on l'enferma dans un cercueil et on l'expédia à

Boisclair en même temps que l'on envoyait un message à son fils Adrien d'aller réclamer le colis funèbre à la gare.

Après le *Requiescat in pace* du prêtre, on descendit le corps du père Lauzon dans la terre où l'on dort sans rêve et sans regret.

L'ÉCHÉANCE

LES camarades d'Omer Lourson s'accordaient à dire que c'était un garçon bien chanceux. En effet, dès son admission au barreau, il était devenu l'associé de son père qui possédait l'un des meilleurs bureaux d'avocat de la ville. Alors que tant d'autres étaient condamnés à travailler à salaire, à se former lentement une modeste clientèle, à lutter opiniâtrement pendant des années pour se faire connaître, Omer Lourson, lui, évitait les débuts difficiles, entrait dans la profession par la grande porte et, dès la première heure, récoltait de riches honoraires. Ce n'était un secret pour personne que monsieur Lourson se faisait avec son bureau un revenu de douze à quinze mille piastres par année. Comme associé, le fils allait partager ce riche butin. Le père comptait parmi ses clients trois ou quatre grosses maisons de commerce qui lui confiaient toutes leurs affaires et lui amenaient ainsi le Pactole. Le menu fretin ne l'intéressait guère.

Omer Lourson fut deux ans avec son père, puis celui-ci mourut. Le fils continua dans le chemin tracé, faisant plus d'argent en une année que ses camarades en gagneraient en dix ans. A vingt-six ans, il se maria, épousant la fille unique du plus important marchand de modes en gros.

C'est un chanceux, un vrai chanceux, dirent d'un accord unanime les anciens camarades du jeune homme. Son père lui

laisse une clientèle de tout premier ordre et voilà qu'en plus il épouse une héritière.

Il y en a comme cela qui décrochent le gros lot.

En se mariant, Omer Lourson se défit de la vieille demeure paternelle, rue Saint-Denis et alla s'installer dans une belle maison neuve, boulevard Saint-Joseph. Il acheta en outre une superbe résidence d'été à Pointe Claire. Et c'est là qu'il engagea Mérisa Bézières qui fut presque toute sa vie au service de la famille.

Parfois, les amis de l'avocat Lourson parlaient de son beau-père, courailleur enragé. Pour être exact, c'étaient les femmes qui couraient non après lui, mais après les élégantes toilettes qui lui arrivaient de New York et d'ailleurs. En effet, chaque dimanche de l'année, le marchand, cependant assez âgé, avait rendez-vous avec quelque dame peu sévère à son établissement de commerce. Et chaque fois, la visiteuse s'en retournait chez elle avec un ou deux chapeaux, une robe ou un manteau. C'était ainsi depuis toujours. Mais comme le commerce consiste à échanger des marchandises pour de l'argent et que le galant marchand n'en recevait pas, on se demandait parfois comment cela finirait. On le sut un jour, lorsque ses employés en arrivant un lundi matin le trouvèrent mort dans son magasin. Il avait succombé à une congestion cérébrale. Un rapide examen de ses livres révéla en plus que le défunt laissait plus de dettes que d'argent. Distribuer chaque dimanche des chapeaux, des robes et des manteaux à des petites femmes aimables et complaisantes n'est pas le moyen d'amasser une fortune.

Le ménage Lourson vivait dans le luxe et l'opulence et la perte de l'héritage attendu ne l'affecta pas outre mesure.

Suivant la mode du temps, monsieur Lourson se rendait chaque jour à son bureau en redingote, haut de forme, gants clairs, portant une canne à pommeau d'argent et fumant le cigare.

Deux filles, Laurette et Annette naquirent à un an d'intervalle.

Les affaires étaient excellentes. La vie était belle.

Mme Lourson était vraiment fort extravagante. Elle avait des placards remplis de toilettes, quatre-vingts robes au moins, un bon nombre qu'elle n'avait pas portées et ne mettrait jamais, quatre manteaux de fourrures, un coffret rempli de bijoux : colliers, montres, bracelets, bagues, pendentifs. Dans son immense salon deux énormes lustres qui avaient coûté mille piastres chacun faisaient miroiter le poli et l'éclat du piano en bois de rose. Et dans l'armoire de la salle à manger, l'on voyait alignés huit beaux services à dîner en porcelaine.

Mérisa Bézières avait charge de la maison. Elle prenait soin des fillettes, faisait la cuisine, s'occupait du ménage, apportait à madame son déjeuner dans son lit, n'arrêtait pas une minute.

Des années passèrent, années d'abondance et de splendeur. Laurette et Annette devenaient des grandes filles. La servante les gâtait comme elle avait gâté la mère. Chaque matin, à dix heures, elle leur apportait une orange, des rôties, de la marmelade et du café dans leur chambre.

— Mérisa ! criait Laurette à la servante occupée dans sa cuisine, donne-moi donc mes pantoufles.

Et Mérisa montait l'escalier, ramassait les mules en satin au pied du lit et les remettait à la jeune fille assise au milieu de ses draps.

Puis vint la guerre avec ses bouleversements. Deux des vieilles maisons de commerce qui avaient été la grande source de revenu de monsieur Lourson firent faillite, une troisième vit le chiffre de ses affaires tomber au dixième de ce qu'il était autrefois. Monsieur Lourson devint soucieux. Habituee aux extravagances, sa femme ne pouvait comprendre que les choses étaient changées. Elle continuait de s'acheter des toilettes

comme au bon vieux temps. Redoutant de manquer de toile si la guerre continuait, elle alla au plus grand magasin de la ville et acheta tout ce qu'il détenait, quatre cents verges. Monsieur Lourson dut faire retourner la marchandise. Ce fut là la dernière folie de la pauvre femme, car elle se blessa mortellement en glissant dans son bain et trépassa quelques jours plus tard.

Les deux filles étaient un peu comme leur mère et coûtaient cher d'entretien. Monsieur Lourson était maintenant dans un continuel besoin d'argent. Il négligeait de payer les deux huis-siers qui s'étaient partagés son travail et diminua de moitié le salaire de sa secrétaire. Puis, il convertit à son propre usage l'argent des clients. Il les paierait plus tard. Pour le moment, il était à court de fonds et il prenait pour lui tout ce qu'il trouvait. Il rognait sur tout, ne payait rien. Pour tout ce qui concernait son bureau, il était devenu d'une incroyable parcimonie. Jamais il n'avait de monnaie pour acheter une ampoule électrique, des plumes, des crayons, un ruban neuf pour le clavigraphie. Les fournitures indispensables étaient achetées à crédit et les collecteurs passaient et repassaient ensuite sans succès.

Lui autrefois si élégant, si soigné de sa personne, avait maintenant une tenue très négligée. Souvent, il portait une chemise déchirée, trouée aux manches et malpropre, une cravate souillée et déteinte, un pantalon rapiécé aux fesses, un vieux chapeau. Absolument méconnaissable. L'hiver, il endossait un vieux paletot en mouton de Perse et un bonnet en vison, souvenirs de son ancienne splendeur. Forcément, il avait renoncé au cigare et il fumait dans une vieille pipe, un tabac à l'odeur âcre qui faisait tousser les visiteuses.

Un jour, en parcourant le journal, monsieur Lourson vit le décès d'un juge. Tout de suite, il lui vint à l'idée d'écrire pour demander la place vacante. Immédiatement, il dicta une lettre à sa sténographe et l'envoya au ministre de la Justice. Une semaine plus tard, il reçut du secrétaire de ce dernier une note

l'informant que sa requête avait été reçue et qu'elle serait prise en considération. Il n'eût plus d'autres nouvelles jusqu'au jour où il lut dans la gazette la nomination d'un de ses confrères au poste qu'il avait sollicité. Son désappointement fut grand. Trois mois plus tard, une autre vacance se produisit. De nouveau, monsieur Lourson écrivit, briguant la charge. Cette fois encore, il reçut un accusé de réception, mais tout se borna là. Par la suite, chaque fois qu'un juge mourait, monsieur Lourson demandait la place, mais il ne recevait même pas un mot pour l'informer que le ministre avait reçu sa lettre. A chaque fois, il éprouvait une amère déception.

Par un heureux hasard, Laurette trouva un mari, le fils d'un important fonctionnaire de la ville. Ce fut un grand mariage. Pour se procurer l'argent voulu, monsieur Lourson hypothéqua sa belle maison. Il estimait toutefois que cela en valait la peine, car la fille était bien extravagante et il était heureux de la passer à un autre qui put satisfaire ses nombreux caprices. Malheureusement, l'on ne fut pas longtemps sans apprendre que la jeune femme possédait le tempérament de son grand-père maternel qui jadis, recevait chaque dimanche une visiteuse à son magasin de modes. Les fugues de Laurette firent du bruit. Elle n'était pas mariée depuis un an que son mari la faisait surprendre en flagrant délit d'adultère. Sans tarder, il demanda et obtint la séparation. La fille retomba alors à la charge de son père, mais elle continua d'occuper son appartement, car elle voulait être libre et vivre à sa guise. D'un autre côté, sa soeur Annette ne tenait pas à l'avoir près d'elle chez leur père. Alors, c'était pour celui-ci un surcroît de dépenses.

Toujours, il avait des dettes criardes, des clients qui réclamaient avec véhémence, qui hurlaient pour recevoir leur dû, qui menaçaient. Alors, pour se procurer de l'argent, il étouffait tout sentiment d'honneur, toute idée de probité. Une pauvre femme qui avait tenu un petit commerce mais qui n'avait pas

réussi et avait perdu dans cette entreprise les quelques centaines de piastres qu'elle possédait, l'avait chargé de collecter une petite dette. Alors, comme son mari souffrait de rhumatisme inflammatoire, elle travaillait douze heures par jour dans une cuisine de restaurant pour gagner sa vie et celle de son homme. En règlement de la dette, l'avocat reçut un chèque de vingt piastres à l'ordre de sa cliente.

— Endossez-le, dit-il à sa secrétaire et vous le déposerez à la banque.

— Mais, monsieur Lourson, c'est un chèque payable à l'ordre de Mme Bager. C'est une pauvre femme qui gagne quatre piastres par semaine. Elle a besoin de cet argent.

— Et vous pensez peut-être que je n'en ai pas besoin, moi ? Allons, endossez. Je prierai pour elle.

Mais la secrétaire s'était rebiffée, avait refusé.

— Non, monsieur Lourson, je n'endosserai pas ce chèque. Je veux bien faire le travail légitime, mais non des faux.

— Non ? Très bien. Alors, je n'ai pas d'argent pour vous payer votre salaire.

Et il endossait lui-même le chèque, forgeant la signature de sa cliente nécessiteuse et le déposait à son compte.

C'était ainsi qu'il était.

Ce n'était pas son premier faux. D'autres suivirent. Bientôt, cela fit partie de la routine de son bureau.

Grâce à la connivence et à la vénalité d'un commis du département des dépôts judiciaires, monsieur Lourson faisait un vrai pillage des argents remis par les débiteurs pour payer leurs créanciers. Avec une incroyable audace, il forgeait des procurations et retirait les sommes qui attendaient d'être partagées. Etre banni du barreau ? Aller en prison ? Aucune de ces menaces ne le troublait. Rien ne pouvait l'arrêter. Sans cesse, il lui fallait de l'argent. Il lui fallait faire vivre sa fille Laurette

et maintenir sa propre maison. Dure tâche par les mauvaises années.

Généralement, vers la fin de la journée, le vendredi, il faisait main basse sur tout l'argent de la caisse et sortait en annonçant : Je m'en vas au marché. Je ne reviendrai pas. Et il allait acheter un poulet pour lui et un autre pour Laurette. Alors, le samedi, lorsque les deux huissiers et la sténographe réclamaient leur dû, il ne restait rien ou presque rien. Lui et les siens d'abord. Les autres, qu'ils attendent et se serrent la ceinture.

Puis Mérisa Bézières, la bonne, s'en alla. Elle était entrée au service de monsieur Lourson à l'âge de vingt-cinq ans, comme il venait de se marier. Travaillante, propre, dévouée, honnête, bonne cuisinière, elle s'était toujours acquittée de toutes les besognes. Mme Lourson pourtant fort difficile en faisait des éloges. L'on pouvait dire qu'elle avait été une mère pour les deux filles. Au jour de l'an, elle leur achetait des étrennes et lors de leur anniversaire de naissance, leur donnait un gentil cadeau. Lorsque Mme Lourson était morte, elle avait pris l'entière direction de la maison. Gâtées et exigeantes, les deux demoiselles lui demandaient un surcroît de travail. Jamais cependant, elle ne se plaignait. Elle était depuis vingt-quatre ans au service de monsieur Lourson lorsqu'elle commença à avoir l'esprit dérangé. Cela, crut-elle, provenait de ce qu'elle avait trop travaillé, qu'elle n'avait jamais eu de distractions, jamais pris aucune vacance. A ce moment, elle avait en banque douze cents piastres économisées sur son salaire, en se privant de ces toilettes qui font la joie et le bonheur des femmes. Comme elle avait en son patron une confiance illimitée, elle lui dit : Ecoutez, j'ai la tête faible, pas solide du tout. J'ai besoin de me reposer dans une maison de santé. Je vais vous nommer mon gardien et vous confier mon argent. Vous paierez pour ma pension. Quand je serai remise, vous me rendrez la balance. Et la voilà rendue dans un

sanatorium. Mais soudain, son état empira. Alors, monsieur Lourson fit interner la servante comme folle et mit la main sur le magot. Sans scrupules, il déclara que la fille était sans ressources et sans parents. Alors, elle devint pensionnaire de l'asile aux frais du gouvernement.

Ce fut Annette qui choisit la remplaçante de la vieille Mérisa. Depuis quelques années, elle était fatiguée de ses conseils, de sa tutelle gênante. Alors, elle engagea Estelle, vingt-cinq ans, pas bégueule et qui ne passait pas de remarques. Et ce fut vers cette époque que la fille de monsieur Lourson fit la connaissance de Napoléon Malureau qui devint vite son "Beau Napoléon" puis son "beau noir." Un fainéant, un parasite qui ne cherchait qu'à vivre aux dépens d'une femme ; un grand et robuste garçon à la figure commune, vulgaire, avec une abondante chevelure noire dont une mèche lui retombait sur la joue. Grâce à la complaisance et à la discrétion d'Estelle, il passait une partie de la journée à la maison, mangeant plein son ventre et ne se souciant de rien.

Les dettes c'est un terrible engrenage. Une fois pris, c'est bien difficile d'en sortir. C'est comme un homme qui est emporté par le courant. Impossible de se réchapper. Pour se servir de l'expression populaire, monsieur Lourson était dans les dettes jusqu'au cou. Il était arriéré pour ses taxes, fortement arriéré pour les honoraires de ses deux huissiers, arriéré pour le salaire de sa sténographe et arriéré de près de trois ans dans le paiement de sa provision de charbon et le loyer de son bureau. Des dettes et encore des dettes. Il fallait faire quelque chose.

La femme d'un de ses clients, propriétaire d'un petit restaurant, vint lui demander conseil. Son mari avait été frappé par une automobile et était mort à l'hôpital. Au milieu de ses tracasseries, elle avait besoin d'un avis.

— Est-ce que votre mari avait une assurance ? demanda monsieur Lourson.

— Oui, une assurance de quinze cents piastres.

— Mais s'il est mort d'un accident, le montant doit être doublé, j'imagine.

— Je crois que oui.

— Vous croyez ! Il faut le savoir au plus tôt. Apportez-moi la police, et je vous arrangerai ça.

L'assurance paya trois mille piastres à la veuve.

— Qu'allez-vous faire de cet argent ! s'enquit l'avocat.

— Bien, je ne le sais pas encore. Je vais le placer, car je vais continuer à tenir le restaurant et je veux garder cette somme pour plus tard. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Dans ce cas-là, madame, prêtez-moi votre fortune. Un placement sûr. Je vais vous donner une hypothèque sur ma maison de Pointe-Claire et je vous paierai six pour cent d'intérêt.

La veuve lui prêta son argent pour trois ans.

Il fut vite disparu, dispersé, éparpillé.

Et les troubles et les tracas recommencèrent. Avec cela, il vivait dans une rage continuelle contre sa fille qui s'était entichée de ce bellâtre qu'il avait entrevu quelques fois mais qu'il devinait être le commensal de la maison. En effet, chaque jour, vers les deux heures, alors que monsieur Lourson était retourné à son bureau, le gigolo arrivait et prenait le dîner avec Annette. Et le soir, lorsque le père était couché il s'amenait encore, mangeait et parfois même, restait jusqu'au matin. L'avocat ne voyait pas chez lui l'ami de sa fille, mais il le sentait là, il le flairait pour ainsi dire, il avait l'intuition qu'il était dans le logis. Parfois, il s'éveillait la nuit et il avait la conviction que l'homme dormait sous son toit. Mais que faire ? Il ne voulait pas provoquer de scènes, avoir des disputes avec sa fille, mais il se rongait les sangs. Alors que lui portait une culotte rapiécée, il avait un jour croisé le garçon étrennant un élégant complet

sûrement acheté et payé par sa fille. De penser qu'il hébergeait, nourrissait et habillait ce vaurien, monsieur Lourson rageait, mais n'osait laisser éclater sa colère.

Les continuels débordements de son autre fille lui causaient aussi bien des ennuis. Presque chaque samedi, elle partait en automobile pour aller passer la fin de semaine dans les Laurentides ou ailleurs. Toujours avec des hommes mariés dans des camps ou à l'hôtel. Les échos de ces désordres lui arrivaient. Alors, il se faisait de la bile.

Malgré tout, le temps passait.

Des dettes, des dettes, des dettes hurlantes.

Des détournements de fonds au préjudice de ses clients.

Des faux, des faux, des faux continuels.

La vie de monsieur Lourson était bien misérable.

Courir après l'argent, dépouiller ses clients, se rendre à son bureau avec des habits rapiécés, rager à la pensée de la mauvaise conduite de ses filles, tel était le lot du vieil avocat. Chaque mois, chaque semaine, il se sentait s'enliser davantage. Les choses allaient fort mal. Il était tellement préoccupé qu'il avait des distractions dans son travail, des absences. Alors, il commettait des erreurs, perdait des causes qu'il aurait dû gagner. Puis, sa fille Annette insistait chaque jour pour qu'il se débarrasse de son vieux bazou et qu'il en achète un neuf afin d'avoir l'air du monde. Réellement, elle avait honte de sortir dans cette voiture démodée qui prêtait à rire. Mais on n'achète pas une belle automobile toute reluisante, toute nickelée pour deux piastres. Alors, il temporisait.

Un jour, il reçut la visite de la veuve qui lui avait prêté les trois milles piastres provenant de l'assurance sur la vie de son mari.

Les trois ans étaient écoulés et elle voulait ravoir son argent. C'est incroyable comme le temps passe vite, songeait monsieur Lourson. Trois mille piastres, on ne trouve pas ça dans la rue

comme un mégot. Que faire ? Pour une fois, la chance lui sourit. Il avait une importante cause de succession qui traînait depuis des années devant les cours de justice. Déjà, des héritiers étaient morts. Puis, un beau jour, le jugement fut rendu. La cour suprême donnait gain de cause aux clients de monsieur Lourson. Sur un montant de vingt mille piastres qui leur revenait, il en prit trois mille pour sa part. A quelques jours de là, il appela au téléphone la femme qui détenait l'hypothèque sur sa maison de campagne et lui demanda si elle était prête à recevoir son argent. Sur sa réponse enthousiaste, avec trente billets de cent piastres dans sa poche et accompagné d'un jeune notaire, il s'en alla trouver la veuve à son petit restaurant. Il déposa l'argent sur le comptoir et après qu'elle l'eût compté, le notaire lui fit signer une quittance et un acte établissant que la propriété grevée était libérée de l'hypothèque.

— Moi, je suis très pressé. Je me sauve, déclara le notaire qui partit en hâte.

Monsieur Lourson s'attardait un peu, causait de choses indifférentes en buvant un verre de coca-cola. Soudain, le téléphone sonna.

— C'est à vous qu'on veut parler, fit la femme

Monsieur Lourson prit l'instrument. Il poussait des exclamations, demandait des informations, paraissait extrêmement intéressé.

— C'est mon bureau qui m'appelle, expliqua-t-il. On me propose une belle affaire, une affaire magnifique qui rapportera un gros profit et qui sera réglée dans quelques jours. Pour cela cependant, il me faudrait de l'argent. Ne pourriez-vous me prêter, disons pour une semaine, l'argent que je viens de vous remettre. Je vous paierais l'intérêt que vous voudriez. Je suis sûr de doubler la somme en trois ou quatre jours.

— Vous voulez l'argent pour une semaine ? fit la femme.

— Oui, pour une semaine, peut-être moins, et vous me direz ce que je devrai vous donner comme intérêt.

— C'est bien, voici.

Et l'avocat remit dans sa poche, les trois mille piastres qu'il venait d'apporter et sortit du petit restaurant

Huit jours s'écoulèrent. Comme la veuve ne recevait pas de nouvelles, elle se décida à aller voir l'avocat.

— Vous m'avez oubliée, dit-elle en se présentant. Vous aviez dit que vous preniez l'argent pour quelques jours, une semaine au plus, alors ne recevant pas de nouvelles, je suis venue.

— Quel argent ? demanda d'un ton de surprise monsieur Lourson.

— Mais l'argent de l'hypothèque, les trois mille piastres que je vous ai prêtées.

— Mais, madame, répondit-il d'une voix calme et posée, les trois mille piastres que j'avais empruntées de vous, je vous les ai rendues, chez vous, à votre restaurant et vous m'avez donné ma quittance que voici.

Et d'un tiroir de son pupitre, il sortit un papier qu'il lui montra.

Suffoquée, la femme resta un moment muette, regardant le papier. Elle prit son mouchoir et, d'une main tremblante, s'essuya la figure qui venait de se couvrir de sueurs.

— Crasse ! voleur ! canaille ! hurla-t-elle, emportée par son indignation.

— Madame, pesez vos paroles, car elles pourraient vous coûter cher. Votre petit magasin pourrait bien y passer.

Alors, dépouillée, ruinée, la femme comprit jusqu'où peut aller l'astuce et la friponnerie d'un avocat véreux.

Cette affaire maintenant réglée, monsieur Lourson et sa fille Annette allèrent le lendemain s'acheter une belle automobile.

Pendant ce temps, Mérisa Bézières, son ancienne bonne qui avait été à son service pendant vingt-quatre ans, qui avait été comme une mère pour ses deux filles, qui l'avait institué son gardien et à qui elle avait confié ses économies, était à l'asile aux frais du gouvernement. Elle y passa huit ans sans qu'il s'inquiétât jamais d'elle, sans qu'il fît prendre de ses nouvelles, sans qu'il paye un sou pour son entretien. Puis elle mourut. Monsieur Lourson reçut une lettre des religieuses, l'informant que la fille Mérisa Bézières était décédée et lui demandant quelles étaient ses instructions. Par retour du courrier, il répondit qu'elle n'avait aucun parent pour se charger des funérailles et que pour lui, elle ne lui était de rien. Puis, il donna ordre à sa secrétaire d'écrire au curé de Pointe-Claire que Mérisa Bézières, autrefois de sa paroisse, était morte et qu'elle avait un service d'union de prières acquitté. Il n'assista même pas à cette cérémonie et il ne sut jamais où sa servante était enterrée. Il y avait longtemps d'ailleurs que les douze cents piastres de la fille étaient dépensées.

Au milieu de ses vols, de ses fraudes, de ses détournements, l'avocat Lourson s'efforçait de conserver une façade intacte vis-à-vis de l'un de ses clients. C'était monsieur Victor Sontan, riche propriétaire foncier qui avait souvent recours à lui dans ses difficultés avec ses locataires et avec les ouvriers qu'il employait. Devant celui-là, il paraissait honnête, consciencieux, respectable, désintéressé même. A celui-là, il rendait promptement et fidèlement les sommes qu'il collectait pour lui et, souvent, n'exigeait rien pour ses services, ou du moins, ne prenait qu'un honoraire nominal.

— Je ne vous chargerais absolument rien, disait-il, mais je ne voudrais pas vous humilier en agissant ainsi, car je sais que vous êtes capable de payer, que cela ne vous gêne pas.

— Je fais ça en ami, disait-il un autre jour. Je vous charge simplement les frais.

Et d'un geste de la main, il repoussait le paiement que l'autre lui offrait.

Monsieur Sontan avait une fortune de deux à trois cents mille piastres et avait toujours un fort dépôt en banque. Avec lui, monsieur Lourson était d'une scrupuleuse honnêteté. Même lorsqu'il avait le plus grand besoin de fonds, il n'aurait pas retardé d'un jour pour remettre à monsieur Sontan les argents reçus pour lui. En plus, il lui donnait souvent des conseils et des avis que l'autre trouvait très utiles.

Monsieur Sontan estimait fort monsieur Lourson et avait en lui une confiance illimitée. C'était là ce que l'avocat s'était toujours efforcé d'obtenir, ce à quoi avaient tendu tous ses efforts, car pour lui, ce client était son gros atout, celui qu'il ménageait pour gagner sa partie avec la vie. Il le réservait pour la fin. Les deux hommes se connaissaient depuis vingt ans. L'avocat n'ignorait rien de l'histoire de son client. Monsieur Sontan avait épousé une riche héritière dont il s'était approprié l'argent qu'en homme d'affaires rusé, il avait fait fructifier. Trois fils étaient nés de cette union. Puis monsieur Sontan s'était fatigué de sa femme et l'avait abandonnée pour aller vivre avec une maîtresse. Pour s'éviter des ennuis, il payait toutefois une pension à son épouse légitime. Il y avait environ douze ans que monsieur Sontan avait laissé là sa famille. Maintenant, il était vieux et malade, forcé de rester des mois à la maison sans sortir. Alors, monsieur Lourson s'occupait de ses affaires, faisait collecter ses loyers par sa secrétaire et lui rendait tous les services possibles. Comment ne pas estimer un pareil homme, ne pas avoir confiance en lui ? Alors, en se débattant avec ses dettes, en commettant des faux chaque semaine, en faisant des détournements au détriment de ses autres clients, monsieur Lourson était aux yeux de monsieur Sontan la personification de l'honnêteté.

— Lourson, c'est un ami précieux, un homme probe, disait-

il à sa maîtresse Tu sais, ce serait le meilleur homme que je pourrais trouver comme exécuteur testamentaire. Avec lui, tu serais toujours bien protégée et tu n'aurais à t'occuper de rien.

— Tu penses ? faisait la femme, soucieuse.

— Je ne le pense pas. J'en suis certain. Ça fait vingt ans qu'il s'occupe de mes affaires, et je n'ai jamais rencontré un homme aussi honnête. Et tu sais, je les connais, moi, les hommes. Vois-tu, je sens que je m'en vais. Je ne peux durer encore bien longtemps En le nommant mon exécuteur testamentaire, je partirais sans inquiétudes.

— Il y a du temps pour penser à ça.

— Oui, il y a peut-être du temps et il n'y en a peut-être pas tant que cela aussi, et je veux que tu sois protégée.

De son côté, étendu la nuit dans son lit et songeant à ses innombrables embarras financiers, monsieur Lourson se disait : Ce maudit Sontan, il va pourtant crever avant longtemps et il faut absolument que j'en vienne à une entente avec lui. Autrement, ça n'aurait pas valu la peine de l'avoir tant ménagé, de lui avoir rendu des services pendant si longtemps. Il est bien plus malade qu'il ne le croit. Alors, c'est à moi de me faire nommer son exécuteur testamentaire, disons pour cinq ans, et de prendre pendant ce temps-là tout ce que je pourrai. Il a au moins douze mille piastres en banque et ses maisons, taxes et réparations payées, rapportent au moins quinze mille piastres par année. Là-dessus, je verse une pension à sa putain, mais pour commencer, je paie mes dettes les plus pressantes et je m'assure un peu de tranquillité. Plus tard, si je le veux, je pourrai vendre des maisons, mettre l'argent dans ma poche, le déposer quelque part en sûreté, peut-être à l'étranger, pour Laurette et Annette. Et pendant ce temps-là, je pourrai faire une belle vie. Puis, au bout des cinq ans... ils viendront me demander des comptes au cimetière.

En attendant, il fallait naviguer entre des récifs.

L'état de monsieur Sontan empirait. De semaine en semaine, de jour en jour, il se sentait plus mal. Alors, un matin, il fit appeler monsieur Lourson et ils eurent un sérieux entretien. L'avocat accepta d'être nommé exécuteur testamentaire pour une période de cinq ans à raison de mille piastres par année pour son travail. Quant à la fortune, il fut décidé qu'elle irait toute entière à la compagne actuelle de monsieur Sontan.

— Depuis douze ans qu'elle prend soin de vous, c'est à elle, il me semble, que vous devez laisser ce que vous possédez, suggéra l'avocat.

Ainsi fut entendu.

Le lendemain, le notaire vint prendre les dernières volontés de monsieur Sontan. Là, devant monsieur Lourson, le malade fit son testament qu'il signa. Tel que convenu la veille, il laissait tous ses biens à sa compagne et nommait monsieur Lourson son exécuteur testamentaire.

En sortant de la chambre, monsieur Lourson se sentait tout rajeuni. Enfin, il tenait son gros atout. La partie était gagnée. Les embarras d'argent allaient finir. Il aurait désormais une vie calme, paisible. Et en partant, il pourrait laisser une petite fortune à ses filles.

Le lendemain, assis devant son pupitre, monsieur Lourson était un homme heureux, infiniment heureux. Le rêve qu'il caressait secrètement depuis des années était réalisé. L'abondance allait revenir. A la fin du mois, il irait collecter les loyers et il mettrait l'argent dans sa poche. Et il songeait au dépôt de douze mille piastres en banque. Encore quelques jours et il pourrait signer des chèques à son gré, n'aurait plus à courir pour trouver cinq piastres. A cette pensée, il avait l'âme remplie d'allégresse. Comme un enfant qui vient de recevoir un jouet qu'il désirait depuis longtemps, monsieur Lourson ouvrit l'un des tiroirs de son pupitre, prit un carnet de chèques, en détacha un, inscrivit le numéro du compte qu'il connaissait

depuis des années, le data et se mit à le remplir comme s'il était déjà maître de la fortune :

Payez à moi-même, cent piastres.

Omer Lourson.

Il n'aurait qu'à le présenter à la banque et il retirerait l'argent. Cela lui était si agréable qu'il détacha une autre formule et de nouveau se mit à écrire :

Payez à moi-même, deux cents piastres.

Omer Lourson.

Le jeu l'intéressait prodigieusement. Il prit une troisième formule, mais alors, sa pensée dévia.

Payez à Omer Lourson, trois cents piastres.

Victor Sontan.

Tout en se jouant, il imitait à la perfection la signature de son client. Il regardait le bout de papier. Soudain, résolument, il le tourna, l'endossa. Puis, il sonna sa secrétaire

— Tenez, dit-il en lui remettant le chèque et son livret, allez donc déposer cela à la banque.

Il était comme ces futurs mariés qui ne peuvent attendre et qui prennent un acompte avant de passer par l'église.

A quelques jours de là, l'état de monsieur Sontan était devenu tellement critique que son médecin ordonna de le faire transporter à l'hôpital. Le malade sentait que la fin était proche. Sur la suggestion d'une religieuse, un prêtre vint auprès de lui pour le confesser. Ce fut une chose grave. Lorsque le père sortit de la chambre, monsieur Sontan fit appeler le notaire qui avait fait son testament et il signa encore un document. Après cela, il passa deux jours dans le coma et mourut dans la nuit. Informé de la chose, monsieur Lourson alla voir un entrepreneur de pompes funèbres, prit des arrangements et l'accompagna à l'hôpital pour chercher le cadavre. Il se heurta à un grand jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui lui demanda d'un ton glacial ce qu'il venait faire là. Avec aplomb, l'avocat

répondit qu'il était monsieur Lourson, exécuteur testamentaire du défunt et qu'il venait chercher le corps de son client et ami.

— Hé bien ! monsieur, fit l'autre, moi, je suis Victor Sontan fils, et c'est moi et nul autre, qui est l'exécuteur testamentaire de mon père. Si vous en doutez, voici la preuve.

Et il lui montrait une copie du dernier testament fait par le mourant après sa confession, testament par lequel il légua tous ses biens à sa femme légitime et à ses trois fils et instituait l'aîné exécuteur de ses volontés.

Monsieur Sontan était enterré depuis trois jours lorsque deux détectives se présentèrent au bureau de monsieur Lourson et l'arrêtèrent sous l'accusation de faux. Le fils du défunt qui comprenait que l'avocat avait comploté pour le dépouiller de l'héritage paternel avait demandé à la banque de vérifier et de mettre à date le livret de son père. Constatant qu'une somme de trois cents piastres avait été retirée quelques jours avant sa mort, il avait voulu voir le chèque et avait immédiatement compris qu'il s'agissait d'un faux. Alors, il avait agi. Simultanément, une lettre anonyme adressée au Procureur général révélait, avec dates et montants à l'appui, une liste de vols commis au département des dépôts judiciaires au moyen de fausses procurations signées par l'avocat. Cette dénonciation venait-elle d'une secrétaire mal payée, mécontente et désireuse de se venger ? On ne le sut pas, mais la justice fit une enquête là-dessus. Le pillage s'avéra très considérable. Devant le tribunal, réalisant que le jour de l'échéance était arrivé, monsieur Lourson reconnut sa culpabilité. Il avoua avoir faussé la signature de monsieur Sontan et ensuite, d'avoir obtenu de nombreuses sommes déposées par des débiteurs pour leurs créanciers. Il y avait assez de vols pour l'envoyer en prison pour cent quatre-vingt-dix-neuf ans. Considérant ses cheveux gris et sa mine pitoyable, le juge l'a condamné à cinq années de détention.

Alors, au lieu de finir ses jours dans l'abondance, le vieil

avocat qui jadis aspirait à être nommé juge, vivra ses dernières années avec des forçats. Vêtu de son pantalon rapiécé aux fesses et de sa chemise déchirée et trouée aux coudes, il est parti pour le pénitencier.

UN APRÈS-MIDI DE CONGÉ

CETTE année là, le mois de juillet commença par une vague de chaleur. En hâte, les citadins qui pouvaient le faire, désertèrent cette étuve qu'était la ville pour aller respirer l'air frais à la campagne.

Et Mme Mélanie Raymond décida de partir pour la mer. Elle était veuve depuis dix ans, jouissait d'une belle aisance laissée par son mari et vivait avec sa fille et sa vieille mère, octogénaire clouée sur son lit depuis trois ans. Une servante à qui l'on donnait le titre de garde ne laissait jamais l'invalides d'une heure.

— Fernande, annonça Mme Raymond, nous allons, ma fille et moi, passer quelque temps à Old Orchard. Vous prendrez bien soin de maman, n'est-ce pas ?

— Sûrement, madame. Vous pouvez partir sans inquiétude et vous reposer en paix.

— C'est bon, j'ai confiance en vous et je sais que ma mère sera bien traitée. Si elle devenait plus mal, faites venir le médecin et prévenez-nous. Je dois vous dire que nous reviendrons bientôt car nous ne serons probablement pas plus de quinze jours là-bas.

Alors, cet après-midi là, Mme Raymond et sa fille firent

leurs valises et, le lendemain, par un beau matin ensoleillé, elles montèrent dans un taxi qui les conduisit à la gare où elles prirent le train. Elles laissaient la vieille grand'mère en charge à la garde. Ce n'était pas un risque car Fernande Lamas était depuis onze mois dans la maison et elle avait fait ses preuves. Pendant tout ce temps, elle avait prodigué à l'infirme qu'on lui avait confiée tous les soins imaginables, la traitant aussi bien que si elle eût été sa propre mère.

Lorsque le taxi emportant les deux voyageuses démarra, Fernande le regarda s'éloigner avec un serrement de coeur car elle songeait qu'elle n'avait pas eu de vacances et qu'elle n'en aurait sûrement pas. Tout l'été et chaque jour, elle s'occuperait de la pauvre invalide. Elle devrait la faire manger, la nettoyer, la laver, la changer de linge, l'emmailloter comme une enfant au berceau. Cela, jusqu'à l'heure où l'ancêtre, pitoyable loque humaine, échangerait son lit pour un cercueil et s'en irait au cimetière. Et alors, ses services à elle n'étant plus requis, il lui faudrait chercher une autre place. Fernande se disait que dans la vie, il y a les favorisés du sort, qui peuvent réaliser tous leurs caprices et les malchanceux qui sont voués à la servitude, aux tâches repoussantes. Elle appartenait à cette dernière catégorie. L'avenir ne s'annonçait pas gai. Alors que sa maîtresse et sa fille s'en allaient à la mer, elle, comme emprisonnée dans cette demeure, devrait prendre soin de la grand'mère. Ce n'était pas que la pauvre vieille lui causât beaucoup de trouble car elle ne parlait jamais, ne demandait jamais rien, silencieuse comme si elle eut été muette, restant là étendue sans bouger dans son lit. A des heures réglées, Fernande la faisait manger ou lui donnait un bain d'éponge.

— Voulez-vous prendre une tasse de bouillon ? demandait-elle.

La grand'mère répondait par un petit sourire, par un léger signe de tête.

La fille la soulevait, lui mettait des oreillers derrière les épaules.

— Etes-vous bien comme cela ?

— Oui, répondait la vieille d'une voix faible.

— Désirez-vous quelque chose ?

— Non, merci.

C'était tout.

Il y avait onze mois que cela durait, onze mois que Fernande prenait soin de la malade, qu'elle avait remplacé l'ancienne garde. Pendant ce temps-là, la mère passait l'après-midi au cinéma et la soirée et la plus grande partie de ses nuits à faire des mots croisés. C'était là sa passion. Souvent, il lui arrivait de se coucher à trois ou quatre heures du matin. Les mots croisés absorbaient son temps. Alors, elle se levait à midi, déjeunait à une heure et s'en allait ensuite au théâtre. La fille dormait aussi très tard dans la matinée. Après un léger repas avec sa mère, elle s'habillait et s'en allait à un bridge chez des amies et le soir, elle se plongeait dans la lecture de magazines américains. Certains jours, elle jouait aux cartes le soir et, dans ce cas, passait l'après-midi la tête enfouie entre les pages de ses périodiques illustrés. Dans cette maison, la cuisine était simplifiée. L'on ne mangeait que des conserves. Tout arrivait en boîtes de l'épicerie. Le souper se préparait en cinq minutes. Fernande avait fini par s'habituer à ce régime.

Le train emportant les deux voyageuses devait filer à travers la campagne et Fernande restait plongée dans une amère songerie. Enfin, elle revint à elle et entra dans la chambre de la grand'mère. Etendue immobile dans son lit, maigre, toute menue, les cheveux blancs, les yeux fermés, le visage absolument calme, on aurait dit une morte. Fernande se sentit atrocement seule dans cette maison silencieuse. Certes, les deux femmes qui étaient parties pour se rendre à la mer ne la gâtaient pas, elle ne les voyait qu'à de rares moments, mais leur présence la

sauvait de l'ennui et de cette impression de solitude qu'elle éprouvait maintenant et qui lui pesait. Comme accablée par ses pensées, elle se laissa tomber sur sa chaise, envisageant sa destinée et revivant le drame qui s'était soudain produit dans son existence. Elevée dans le luxe par des parents riches, elle s'était, dans l'espace de quelques brèves semaines, trouvée sans ressources et sans appui. Son père, médecin de renom de Halifax et possédant une riche clientèle, avait fait comme tant d'autres. Il s'était laissé tenter par la spéculation et, en quelques mois, il avait absolument tout perdu. Sur le coup, la mère était devenue folle et avait été internée ; quant au mari, il était sorti d'embarras en s'empoisonnant dans son garage avec le monoxide de carbone. La maison et les meubles avaient été emportés dans la débâcle. Et Fernande avait quitté la demeure familiale plus pauvre que la cuisinière, la fille de chambre et le chauffeur qui étaient depuis des années au service de ses parents. A ce moment, elle venait d'avoir vingt-deux ans. Tout ce qui lui restait, c'était son linge et le petit compte qu'elle avait en banque, soit soixante-neuf piastres. Lorsqu'elle sortit du cimetière après les funérailles de son père, elle se dit qu'il fallait fuir le lieu où elle avait vécu jusque-là, s'éloigner de cette ville de désastres et s'en aller ailleurs, où inconnue de tous, figure anonyme, elle lutterait pour gagner sa vie. Après un voyage de vingt heures en chemin de fer, elle était arrivée à Montréal. En débarquant, elle avait trouvé un gîte à la Y.W.C.A. puis elle s'était mise à la recherche d'un emploi. Tout d'abord, elle avait visité quelques grands magasins à rayons. Rien à faire, si ce n'est à un endroit où on lui avait offert de la prendre deux jours par semaine. Mais le salaire aurait à peine suffi à payer sa chambre. En plus, il fallait manger. Ensuite, elle avait essayé les restaurants, commençant par les principaux établissements, les plus grands, ceux qui avaient le plus d'apparence. Partout, le personnel était au complet. Alors, elle s'était rabattue sur les maisons plus

modestes. Là également, l'on n'avait besoin de personne. Fatiguée, découragée de toutes ces démarches inutiles, elle avait senti le découragement la gagner. Comme elle sortait d'un café où elle avait reçu une réponse négative, l'une des filles qui avait peut-être traversé elle-même des heures difficiles s'était approchée d'elle au moment où la déception peinte sur la figure elle allait franchir la porte et, d'un ton sympathique, lui avait demandé : Vous cherchez peut-être une place ?

— Ça fait quatre jours que je bats les pavés de la ville sans rien trouver.

— Essayez donc le restaurant Dominion, rue Craig. Je crois qu'il y a là des chances.

Après un chaleureux merci, elle avait marché aussi vite qu'elle avait pu, avait presque couru pour se rendre à l'adresse indiquée. Le renseignement était bon. Séance tenante, le patron l'avait engagée à sept piastres par semaine. Sauvée pour le moment. Le lendemain à 6 h. 30, elle s'était mise au travail. En général, les clients étaient pauvres, communs, vulgaires, mal vêtus, des ouvriers à petits salaires qui devaient se contenter de maigres repas, avalés par besoin et pris sans joie. Une boîte de misère.

Les jours avaient passé. Contrainte par la nécessité, Fernande Lamas s'était faite à sa tâche. Lorsqu'elle sortait le matin de sa chambre pour se rendre au travail, elle se disait avec satisfaction que l'avenir était moins menaçant que lorsqu'elle était arrivée à Montréal pour gagner sa vie. Certes, la besogne était dure, fatigante, mais même si, le soir ses forces étaient rendues à bout, elle avait au moins la tête libre, elle n'était plus harcelée par les terribles inquiétudes qu'elle avait connues pendant quelque temps. Ah ! il avait fallu du courage pour ne pas se laisser abattre pendant l'affolante période qu'elle avait traversée. Et elle qui, une couple de mois auparavant, était une demoiselle choyée par ses parents, était maintenant fille de table. Elle

apportait la pâtée aux ilotes de la grande ville. La transition avait été cruelle. Si mes parents me voyaient travailler ainsi, songeait-elle parfois, ce qu'ils auraient de la peine. Elles étaient là une dizaine de serveuses. Simone était la favorite du patron. C'était une petite brune, aux yeux noirs très vifs, avec une bouche appétissante et possédant un corsage bien rempli. Constamment, le propriétaire de la salle se tenait près d'elle, lui tenant la main comme un amoureux de vingt ans bien qu'il en eût quarante et qu'il fut marié. De temps à autre, sa femme passait des heures dans l'établissement, mais sitôt qu'elle était disparue, le patron rejoignait sa dulcinée. Un matin, Simone n'était pas venue au restaurant, ni le lendemain, ni les jours suivants. La rumeur avait alors circulé qu'elle était partie pour un séjour à l'hôpital. Puis, voilà que le patron s'était mis à tourner autour de Fernande, tentant de lui presser les doigts. Celle-ci était sage et elle avait senti le danger. Il fallait changer de place au plus tôt. Alors, le soir, elle parcourait les petites annonces des quotidiens, mais lorsqu'elle avait trouvé quelque chose qui lui allait et qu'elle se présentait pour demander l'emploi il était trop tard. La position était déjà prise. Un midi, un client ayant laissé ou oublié son journal sur sa chaise, elle y avait jeté un coup d'oeil à la hâte. Dans les offres de situation elle avait lu : On demande fille ou femme pour prendre soin d'une malade. Alors, l'heure du dîner passée, prétextant un mal de dent atroce, elle avait demandé et obtenu la permission d'aller chez le dentiste. Pour se rendre plus vite, elle avait pris un taxi et s'était fait conduire à l'adresse indiquée. Une femme d'une quarantaine d'années, l'air ennuyé, lui avait ouvert.

— C'est pour la place, avait dit Fernande.

Sans dire un mot, l'autre était sortie.

— Madame va venir, avait-elle annoncé en revenant. Prenez donc un siège.

Mais la dame qui s'escrimait en ce moment sur un problème

de mots croisés l'avait fait attendre une demi-heure. L'entente cependant s'était faite rapidement. Le salaire était bon, très satisfaisant, mais par contre, l'on exigeait que la garde fut constamment près de la malade confiée à ses soins. Il ne fallait jamais la quitter. La fille avait accepté ces conditions.

Depuis, les mois, les saisons s'étaient succédés, et Fernande n'était pas sortie de la maison depuis le jour où elle y était entrée. Maintenant, c'était l'été, et les gens s'en allaient à la campagne, dans les montagnes, à la mer, mais elle, restait enfermée avec sa malade, condamnée à ne jamais sortir, à surveiller constamment sa patiente.

Si je restais ici une semaine de plus, je deviendrais folle, lui avait dit avant de partir la femme qu'elle remplaçait. Ça fait un an et demi que je n'ai pas mis les pieds dans la rue.

Jusqu'à ce jour, Fernande n'avait pas trop souffert de cette claustration, mais le départ de ses maîtresses pour la mer l'avait bouleversée et son sort lui apparaissait maintenant misérable au possible. Elle éprouvait un impérieux besoin de respirer l'air du dehors, de coudoyer des gens, de voir la vie. L'après-midi, elle n'y tint plus. Ce fut plus fort qu'elle. L'invalides reposait calme, immobile dans son lit. Sûrement qu'elle serait quelque temps sans avoir besoin d'elle. Alors, mettant son chapeau et sa toilette de l'an dernier, Fernande sortit dans la rue, s'évada. C'était une sensation délicieuse, mais tout de même, elle était un peu inquiète, se demandant s'il n'allait pas arriver quelque chose. Elle avait pris une rue commerciale et elle était ravie par les étalages des grands magasins. Et l'envie la prit, une envie irrésistible de s'acheter une robe. Justement, elle en aperçut une sur un mannequin, une adorable robe en crêpe bleu foncé avec de grandes fleurs rouges. Elle la voulait. Sans hésitation et avec l'émoi que donne un désir qui va se réaliser, elle entra dans l'établissement et demanda à voir le vêtement qui l'avait charmée. A la tenir dans ses mains, à palper le tissu, la toilette lui plaisait encore davantage, si possible. Et elle s'adaptait parfait-

tement à sa taille. Je la prends, déclara-t-elle, comme si elle eût craint que quelqu'un d'autre l'achetât avant elle. Elle fit ensuite l'acquisition d'un joli petit chapeau qui lui allait à ravir. Ses emplettes dans une boîte sous le bras, elle regagna en hâte la maison, se demandant s'il n'était rien arrivé en son absence. Fébrilement, elle entra. La vieille reposait paisiblement. Alors, elle éprouva un grand soulagement. Puis elle ouvrit son colis, essaya la robe et le chapeau. La glace dans laquelle elle se regardait lui offrait une image séduisante au possible. Aussitôt, Fernande se dit que lorsque Mme Raymond serait de retour, elle lui demanderait un congé d'une couple d'heures afin de juger de l'effet de sa nouvelle toilette.

Maintenant, le temps s'écoulait très lentement, les jours paraissaient bien longs. La brève promenade que Fernande avait faite lui avait donné un grand désir de liberté. Au moment où elle espérait enfin voir revenir ses deux maîtresses, elle reçut un mot de Mme Raymond. Nous nous plaisons tellement ici et la température est si agréable que j'ai décidé de prolonger notre séjour de deux autres semaines. Prenez bien soin de maman.

Fernande se trouva extrêmement désappointée. Alors qu'elle espérait obtenir quelques heures pour se promener dans ses nouveaux atours, elle était condamnée à attendre au moins quinze jours encore avant de pouvoir sortir. Ses deux maîtresses se reposaient à la mer tandis qu'elle devait prendre soin de la vieille, la faire manger, la laver, la nettoyer. . . Son sort lui paraissait bien triste. Cette nuit là, elle dormit très mal. Le lendemain, il faisait une journée splendide. Alors Fernande fut prise d'une envie folle, incontrôlable. Elle aussi voulait aller respirer l'air de la campagne, quand ce ne serait qu'une demi-journée. Oui, elle partirait le midi et reviendrait le soir. La vieille ne choisirait pas ce moment là pour mourir. Où irait-elle ? Cela, elle n'en avait aucune idée, mais elle sortirait de la maison où elle était enfermée depuis onze mois, elle s'éloignerait

de la ville, elle verrait les champs, la nature. Alors, après avoir donné à sa malade les soins qu'elle requérait, elle mit sa toilette neuve, sa belle robe bleue à grandes fleurs rouges, dans laquelle elle était si charmante et se rendit à la gare. Dans la salle des pas perdus, elle regarda les tableaux indiquant l'heure du départ des différents trains. Pour essayer de se faire une idée elle lisait les noms d'endroits, comme si l'un d'eux devait la frapper, s'imposer à son imagination, à son caprice. Châteauguay. Une couple de fois, elle avait entendu l'une de ses anciennes compagnes de travail au restaurant Dominion parler de cette place. Au bureau d'informations, on lui dit que le trajet était d'une demi-heure et qu'elle pourrait revenir le soir à sept heures. Alors, elle prit un billet pour Châteauguay. La figure collée à la fenêtre du train, elle regardait le panorama qui se déroulait sous ses yeux. De chaque côté de la voie, la terre était toute fleurie. C'était un enchantement. Fernande était comme plongée dans une extase. Soudain, le serre-freins traversant le wagon annonça : Châteauguay ! Alors, elle aperçut la jolie rivière bordée de grands arbres et, tout près du pont, une flottille de chaloupes. En débarquant, elle se rendit à cet endroit, car elle avait eu immédiatement l'idée de faire une promenade sur l'eau. Un restaurant était là. Elle y entra et s'installa à une table. A l'apparition de la jeune fille si élégante dans sa jolie toilette, tous les regards s'étaient tournés vers elle.

— Allez-vous prendre le dîner ? lui demanda la serveuse.

— Mais oui. Apportez vite. J'ai faim.

Un crooner miaulait à la radio et, dans un coin de la salle, quelques habitués de la maison risquaient des pièces de monnaie dans un gobe-sous.

Soudain, l'on entendit un grincement de freins sur la route, en face, et le bruit d'un violent choc. Quatre ou cinq dîneurs se levèrent d'un bond et se précipitèrent vers la porte. Ils revinrent les uns après les autres au bout de trois ou quatre minutes.

— C'est une collision entre deux autos, expliqua en parlant à la cantonnade, un garçon à l'abondante chevelure noire lui retombant sur le front, assis à la table voisine de celle de Fernande. Puis, s'adressant à la jeune fille comme s'il l'eût connue : Les voitures sont bien endommagées.

— Y a-t-il quelqu'un de blessé ? demanda-t-elle.

— Oui, il y a une fille qui a les deux jambes cassées. On la conduit à l'hôpital, déclara-t-il.

Fernande fut choquée. Le garçon avait parlé des autos démolies, mais il avait fallu l'interroger pour apprendre qu'une femme avait été gravement blessée. Ah ! certes, il n'était pas sympathique. L'étranger se rassit et continua son repas. Comme il prenait son café, il se tourna vers Fernande.

— Est-ce la première fois que vous venez à Châteauguay ? demanda-t-il du ton le plus naturel du monde, estimant sans doute que le fait de manger à deux pieds de la jeune fille lui donnait le droit d'entamer la conversation.

— Oui, répondit-elle. Je suis arrivée à une heure.

— C'est la troisième fois que je viens passer une journée ici, déclara-t-il et je compte bien y revenir.

— Je n'ai pas encore vu le pays, mais je me propose de faire une promenade en chaloupe pour commencer.

— J'en ai justement loué une pour la journée et ce serait un plaisir pour moi de vous faire voir la rivière, fit-il, en relevant l'épaisse mèche de cheveux qui recouvrait son front étroit.

La première impulsion de Fernande fut de refuser l'offre de l'étranger, mais elle avait été si seule ces derniers temps qu'elle avait l'impérieux besoin de causer avec quelqu'un, de parler et d'avoir quelqu'un pour lui répondre.

— Vous êtes bien aimable et j'accepte votre gentille invitation, répondit-elle.

Ils sortirent ensemble et traversèrent la route.

— Voici ma chaloupe, dit-il en lui désignant, amarrée au quai, une embarcation portant peint en blanc le numéro 21. Le garçon l'aida à monter, puis, assis en face d'elle, se mit à ramer d'un mouvement régulier, se dirigeant vers la pointe de l'île tout près. La rivière était absolument calme et les arbres et les maisons se reflétaient dans l'eau d'une façon parfaite. Fernande goûtait la douceur et le charme de l'heure. Son compagnon débitait des banalités auxquelles elle répondait par quelques mots. Près du rivage de l'île, elle aperçut des nénuphars.

— Les beaux lis d'eau ! s'exclama-t-elle. Je voudrais en cueillir.

L'homme dirigea sa chaloupe vers les fleurs, de belles fleurs blanches, flottant sur l'eau au milieu de larges feuilles glacées d'un beau vert. Sans peine, Fernande en cassa une demi-douzaine qu'elle déposa à ses pieds, dans le fond de l'embarcation. Comme les promeneurs longeaient la berge de l'île, fortement boisée, la fille aperçut de grandes marguerites jaunes au coeur noir. Instantanément, le désir lui vint d'en faire un bouquet. Mais il fallait aborder dans l'île. L'homme accosta sur le rivage, tira la chaloupe à terre et aida Fernande à débarquer. Immédiatement, elle se mit à cueillir les éclatantes fleurs sauvages. Debout, le garçon l'observait, suivant les mouvements harmonieux de son corps lorsqu'elle se courbait et se redressait. Dans sa belle robe neuve elle-même était une fleur d'une rare beauté. En quelques minutes elle forma une gerbe lumineuse. Pour montrer sa satisfaction, elle l'éleva en l'air, la montrant à son compagnon. Dans les branches des arbres, les oiseaux chantaient, l'eau miroitait au soleil et un grand calme reposant s'étendait sur ce coin de terre. En ce moment, Fernande se sentait parfaitement heureuse, tellement il faut peu de choses pour contenter le pauvre coeur humain.

Un canot-automobile contenant une demi-douzaine de personnes passa rapidement.

— Ils s'en vont à la plage, fit l'homme. Toute la population va se baigner là.

Le canot s'éloigna dans un bruit d'explosions du moteur.

Vibrante de joie, Fernande tenant son bouquet de marguerites contemplait le paysage. Soudain, l'homme s'approcha d'elle et passant son bras autour de sa taille avança sa figure vers la sienne. Surprise et apeurée, Fernande recula la tête, mais l'autre la tenant solidement, écrasa ses lèvres d'un ardent baiser. Terriblement effrayée, Fernande tenta de se dégager et se mit à crier, mais avec une force irrésistible, le garçon l'entraîna sous bois. Sentant un malheur qui fondait sur elle, Fernande redoubla ses cris et lutta furieusement, mais un rude coup de poing sur le nez et la bouche l'étendit sur le sol. A moitié assommée, elle sentit vaguement qu'on lui arrachait ses vêtements, elle eut la sensation d'une déchirure dans son corps, puis elle perdit connaissance. Un temps inappréciable, elle resta gisante sur l'herbe, dans l'ombre des arbres. Puis lentement, son esprit obscurci s'éclaira. Alors, elle regarda autour d'elle. Elle était seule et avait mal. Ses lèvres étaient meurtries, saignantes. Une hémorragie nasale avait maculé de sang sa belle robe à fleurs. Une de ses dents était cassée à la racine et deux autres étaient presque complètement arrachées. A côté d'elle, piétiné, était le bouquet de marguerites, mais le pire c'était cette idée qui affolait son cerveau, ce brutal viol de sa chair. Elle avait laissé sa place au restaurant pour éviter les tentatives galantes de son patron et voilà qu'un inconnu avait possédé son corps. Brusquement, elle comprit qu'une fatalité pesait sur elle, que son destin ne lui réservait que des calamités. Le nez et la bouche en sang, sa robe souillée, déchirée, l'esprit dans un trouble sans nom, elle restait là écrasée sur le sol, misérable loque, en proie à un indicible désespoir. Son compagnon était parti et la chaloupe disparue. Elle se trouvait seule dans cette île. Quelques embarcations passèrent à quelque distance. Dans l'état où elle

était, elle n'osait appeler, songeant aux explications qu'il faudrait donner, à la honte qu'il faudrait avouer. Soudain, elle se rappela qu'elle avait laissé dans la chaloupe sa sacoche contenant la clef de sa maison. Ainsi, elle ne pourrait même entrer chez elle sans aller chez le serrurier. Et comment pourrait-elle retourner à la ville avec sa robe révélatrice d'un drame et sa figure tumefiée ? Puis, lorsque reviendrait sa maîtresse, comment expliquerait-t-elle ses dents brisées ? Mon Dieu, que d'histoires ! Accablée, elle demeurerait à l'endroit où elle avait été terrassée, ne sachant que faire. Le temps s'écoulait, mais elle ne bougeait pas, plongée dans un abîme d'affliction. Pourquoi persister à vivre ? Pour continuer à soigner la pitoyable invalide, la faire manger, la laver, la nettoyer ? Et quand la vieille serait morte, quelle besogne devrait-elle accomplir pour gagner sa vie ? Péni-blement, elle faisait ces réflexions. Ses idées étaient confuses. Elle avait mal à la tête, résultat du coup de poing de l'agresseur. Ses lèvres fendues, enflées et son nez écrasé étaient douloureux. Avec cela, elle se sentait effroyablement souillée. L'immense misère de la vie lui apparaissait et elle regardait la rivière où elle pourrait trouver la fin de tous ses maux. Un grand détachement de toutes choses entraînait en elle. Un moment, elle pensa à l'invalide dont elle était chargée, à l'invalide qui l'attendait là-bas, et qui, seule dans sa maison, privée de soins et de nourriture, mourrait de faim dans son ordure. En imagination, elle voyait Mme Raymond et sa fille rentrant à la ville après leur séjour à la mer, elle les entendait sonner à la porte afin d'éviter de chercher la clef dans leur sacoche. Puis, comme personne ne répondait, il lui semblait entendre la mère dire d'un ton irrité : Mais, qu'est-ce qu'elle fait donc cette fille ? Alors, Mme Raymond ouvrirait elle-même pendant que le chauffeur du taxi attendrait ses valises à la main. Les deux femmes seraient surprises par le grand silence, par cette absence de tout signe de vie. Inquiètes, elles courraient à la chambre de la vieille grand-mère

où elles trouveraient un cadavre en décomposition, répandant une odeur infecte. Oui, ce serait ainsi. Mais que lui importait à elle broyée par l'impitoyable meule de la vie la sordide et triste fin de l'invalidé ? Alors, rassemblant le peu d'énergie qui lui restait, elle se leva, fit quelques pas et se trouva au bord de la rivière. Poussée par son destin, elle y plongea. Un moment, elle se débattit mollement, dernière révolte de l'animal humain ; sa belle robe bleue à grandes fleurs rouges émergea pendant quelques secondes, puis le corps disparut sous l'eau.

LORSQUE REVIENT LE PRINTEMPS

SUR une mince planchette clouée à l'abri servant de station à la ligne électrique qui desservait la localité, l'on pouvait lire en caractères à demi effacés, tellement il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas été repeints : Potasses. C'était le nom de l'endroit. Il y avait là une quarantaine de maisons groupées sur un plan en équerre. Les unes suivaient la rivière aux Poux, les autres bordaient la rue des Catafalques qui s'enfonçait dans les terres. La plupart de ces dernières étaient en forme de boîte, à toit plat, recouvertes de papier goudronné, maisons noires, d'aspect lugubre et bâties de la façon la plus économique possible. Une partie de ces habitations était occupée par des gens vivant là toute l'année, mais l'autre, la plus nombreuse, appartenait à des petites gens de la ville qui voulaient passer sans grands frais les mois d'été à la campagne. Chacun s'était construit une maison comme son voisin, une boîte recouverte de papier goudronné. Plus tard, s'ils en avaient jamais les moyens, ils feraient poser là-dessus une imitation de briques. Mais jusqu'ici, aucun n'était devenu assez riche pour se payer ce luxe. Ils gagnaient de petits salaires, vivaient chichement, ne possédaient pas d'économies, mais l'été ils venaient à Potasses et se donnaient l'illusion d'être heureux. A côté ou en arrière de chaque demeure adossée à la remise à bois ou sise au bout

du jardin était une petite cabane de trois pieds de largeur, guère plus haute qu'un homme, construite en bois brut, jamais peinte, penchant d'un côté ou de l'autre. Telles quelles, elles suffisaient à l'usage qu'on en faisait. Lorsqu'on en ouvrait la porte, l'on entendait le bourdonnement de grosses mouches verdâtres. Le soir, lorsque la fraîcheur sortait de la terre après la chaleur du jour, l'odeur de ces réduits montait, se mêlait, se confondait et remplissait l'atmosphère. L'on respirait alors une senteur fétide, une senteur d'excréments que le soleil a fait mijoter et qui répandent leur fumet. Mais les habitants de Potasses n'étaient pas difficiles et ils s'accommodaient de ces relents. Assis sur leur véranda, ils écoutaient le jazz ou les discours vides d'idées que leur apportait la radio. Il y avait un club qui jouait des parties de fers à cheval.

Une pauvre villégiature que Potasses, mais tout le monde ne peut pas s'offrir un séjour dans les Laurentides, à la Malbaie ou à Old Orchard. Et c'était commode ce petit trou, car quatre fois par jour, le tramway prenait les voyageurs et les conduisait à la ville et quatre autres voitures les ramenaient et cela, pour un prix modique.

Un drôle de cours d'eau que cette rivière aux Poux. Pas un arbre ni une pierre sur ses bords. Nus aurait-on dit. Et les seuls poissons que l'on y trouvait étaient la barbotte et l'anguille. Un petit pont couvert en bois reliait les deux rives, un pont à péage : cinq sous pour les voitures à traction animale et dix sous pour les automobiles. Il avait été érigé à un endroit où une langue de terre qui s'avancait, rétrécissait d'un tiers la largeur de ce canal naturel. Deux maisons, celles du péager et celle du père Toussaint Malo se trouvaient nichées tout à côté du pont. Pas pittoresque du tout ce pays et l'on se demandait comment des gens qui ont quelques sous pouvaient avoir l'idée de passer là la belle saison.

Au commencement de l'été, l'avocat Delphis Jarsais s'était fait construire une coquette petite villa en face de la rivière. Alors que les ouvriers étaient à creuser les fondations, un badaud, pauvrement vêtu, s'était amené et, les mains dans les poches, une cigarette au coin de la bouche, avait regardé ces gens qui bêchaient le sol, remuaient de la boue et de grosses pierres, peinaient pour gagner leur vie.

— Aimerais-tu à travailler ? lui demanda le contracteur, vêtu de salopettes bleues et qui besognait plus vite que ses hommes.

— Combien que ça paie ? s'informa l'homme.

— Deux piastres par jour.

— Deux piastres par jour ! ricana-t-il. Moé, je travaillerai jamais pour ça. Moé, je ne casse pas les prix. Moé, c'est trois piasses par jour ou rien.

— Alors ce sera rien, riposta le contracteur, car je ne gagne moi-même que trois piastres et j'imagine que je dois valoir un peu plus que mes hommes.

— Dans ce cas là, prends en d'autres que moé.

— Ben, je vas te parler franchement. Si je t'ai offert de te prendre, c'était pas que j'ai tant besoin d'aide, c'était pour t'obliger, mais tu ne me fais pas de peine en refusant.

— Je ne t'ai jamais demandé de m'aider, déclara l'individu en envoyant une bouffée de la fumée de sa cigarette à la figure du contracteur.

— Ça, c'est vrai. Tu ne m'as jamais demandé, mais ça pourrait bien arriver un jour.

L'homme lança de façon méprisante un jet de salive et les mains toujours dans ses poches, s'éloigna nonchalamment, en traînant les pieds.

— Ça, c'est Pintault et vous aurez besoin de barrer vos portes en partant à l'automne, remarqua le contracteur à l'avocat Jarsais qui était arrivé sur les entrefaites et voulait voir com-

ment marchaient les travaux. Il refuse maintenant de travailler, mais l'hiver prochain, je ne sais ce qu'il fera pour manger.

— Ce salaud de contracteur voulait me faire travailler pour deux piasses par jour, annonça Pintault à sa femme lorsqu'il fut de retour à la maison. Ça travaille pour un richard pis ça voudrait que nous autres on se désâme pour un p'tit deux piasses. Pas moé, dans tous les cas.

— Combien qu'ils en ont d'argent, son père, ces richards là ? demanda Mina, la petite fille de Pintault, à qui sa mère enlevait ses poux avec un peigne fin.

— Combien ils en ont d'argent ? Un tas gros comme la maison, ben sûr.

— Pis, son père, est-ce qu'ils se torchent avec des piasses ce monde là ?

— Ben, ils se torchent pas comme toé avec une poignée d'herbe ou un p'tit bout de bois.

* * *

Monsieur et madame Jarsais étaient installés depuis quinze jours avec Lucille, leur fillette de dix-huit mois, dans leur maison neuve, lorsqu'un soir, après le souper, un particulier se présenta chez eux.

— Vous n'auriez pas besoin d'une jeune fille pour aider au travail de la maison ? demanda-t-il.

— Quel âge a-t-elle ? demanda madame Jarsais.

— Quinze ans et demie.

— Est-ce qu'elle sait un peu travailler ?

— Elle fera ce que vous lui direz de faire.

— Où demeure-t-elle ? s'enquit encore la jeune femme.

— Ici, rue des Catafalques, répondit l'homme en indiquant de la main les maisons noires, là-bas.

— Maintenant, quel salaire faudrait-il lui donner ?

— Oh ! une piastre et demie par semaine.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

— Je vais aller la chercher.

— Elle pourrait peut-être promener Lucille dans son carrosse, fit madame Jarsais à son mari pendant que l'étranger s'éloignait.

— Fais comme tu voudras.

Une demi heure plus tard, l'homme réapparaissait accompagné d'une fille mal vêtue, mal peignée et apparemment pas très propre. Avec cela, l'air bestial, stupide, franchement laide, bien pénible à voir.

— Tu veux t'engager ? demanda la dame.

Alors, d'une voix qui était comme un grognement :

— C'est lui qui veut.

Le mari et la femme se regardèrent. Décidément, ils étaient mal impressionnés.

— Vous savez, elle est un peu simple, elle n'a pas tout son génie, fit celui qui l'accompagnait, mais pour travailler, vous serez satisfaits.

Les deux époux paraissaient hésitants. Ils allaient répondre par un refus. L'homme vit l'enfant de l'avocat qui reposait dans sa voiture sur la véranda.

— Elle pourrait promener ce beau bébé là à la journée, fit-il.

A cette remarque, la jeune mère flattée, trouva la fille moins repoussante à voir.

— Veux-tu que nous l'essayions une semaine ? demanda-t-elle à son mari.

Et l'idiote, Délima Rabotte, entra comme bonne chez le ménage Jarsais.

C'est ainsi que s'accomplit notre destinée.

C'était réellement un couple bien assorti que monsieur et madame Jarsais. Un bel homme élégant, poli, courtois, distingué, et elle, une gentille petite femme, aimable, souriante, vraiment charmante. Quant à Lucille, c'était une délicieuse en-

fant blonde avec de beaux yeux bleus et une adorable petite bouche. La regarder était une joie précieuse.

Les semaines s'écoulèrent. L'idiote on la gardait par charité, car c'était réellement bien désagréable de l'avoir devant les yeux et sa voix qui était comme un grognement estropiait les mots, était fort agaçante à entendre.

— Cette pauvre fille, c'est pas de sa faute si elle est faite ainsi, disait madame Jarsais, indulgente et bonne.

Un matin vers le milieu d'août, la jeune femme avait pris son enfant sur ses genoux et la regardait avec amour quand elle s'exclama soudain : Mais, qu'est-ce qu'elle a donc Lucille ? Elle n'a pas le même air qu'autrefois, ses yeux ne sont pas les mêmes. On dirait qu'ils ne sont plus aussi vivants, qu'elle ne me reconnaît pas.

Inquiète, alarmée, elle scrutait cette petite figure blonde qui était son adoration. Mais oui, il y a sûrement quelque chose, se dit-elle.

Alors, ne pouvant supporter l'oppression dont elle se sentait accablée et voulant se débarrasser de cette angoisse qui l'étreignait, elle mit l'enfant dans sa voiture et, sans songer à la distance, partit pour aller voir le médecin. Ce dernier, un vieux praticien, examina la fillette, plongeant ses regards dans ses yeux bleus. Sa figure avait pris une expression grave.

— Et vous, madame, vous ne souffrez de rien ? Vous n'êtes pas malade ? demanda-t-il.

— Moi ? mais je n'ai jamais été malade de ma vie.

— Non ?

Il paraissait un peu embarrassé.

— Madame, voudrez-vous dire à votre mari de venir me voir ce soir lorsqu'il reviendra de la ville. J'aimerais à lui demander certaines informations.

La jeune femme retourna chez elle plus inquiète que lors-

qu'elle était partie et mille hypothèses se heurtaient dans son esprit.

— Je suis allée cet après-midi chez le médecin au sujet de Lucille. Tu sais, cet enfant a dans le regard quelque chose qui n'est pas naturel. Cela me trouble tellement que je n'ai pu attendre.

— Qu'a-t-il dit ? interrogea le père.

— Bien, c'est là ce qui m'alarme davantage. Il ne m'a rien dit, sinon qu'il désire te voir pour te demander certaines choses.

La figure de monsieur Jarsais prit une expression étonnée.

— J'y vais immédiatement, déclara-t-il.

Prenant son chapeau, il sauta dans son auto et disparut rapidement.

— Vous voulez me parler, docteur ? demanda-t-il en arrivant.

— Oui, fit le praticien en regardant attentivement l'homme qui était devant lui. Voici. Votre femme est venue me voir cet après-midi avec votre enfant. Je n'ai voulu rien dire avant de vous voir. Maintenant, je vais vous poser une question, bien simple, mais très importante : Etes-vous en parfaite santé ?

— Certainement.

— Avant de vous marier, vous n'avez pas eu de maladie sérieuse ?

— Non, jamais. A quinze ans, j'ai eu la fièvre typhoïde. C'est tout.

— Et votre famille se compose uniquement de vous, de madame et de la petite ?

— Oui.

— C'est seulement vous deux qui prenez soin de l'enfant ?

— Ah, non ! Nous avons une petite bonne, une simple d'esprit que nous avons engagée en arrivant ici.

— Allez, je vous prie chercher la petite servante.

— Le mari revint, remorquant l'idiote

En l'apercevant, la figure du médecin s'obscurcit, comme s'il avait vu passer le malheur.

— Ecoute, fit-il, tu es malade ?

— J'sais pas, grogna la fille.

— Je vais être obligé de l'examiner.

Et il la fit passer dans son cabinet privé.

— Avec qui as-tu couché ? demanda-t-il après un sommaire examen.

— Avec l'homme à maman, grogna-t-elle, mais j'aimais pas ça. C'était pas bon. C'est lui qui voulait.

— Qui est-ce, l'homme à ta mère ?

— Rabotte

Ah, oui ! Le médecin avait pris un air infiniment dégoûté. Oui, songeait-il, un vaurien qui se fait vivre par la mère et la fille et qui les a pourries toutes deux.

— Mon pauvre monsieur, votre servante est syphilitique, syphilitique purulente. Elle a contaminé votre enfant et le mal s'est jeté sur ses yeux. Je ne veux pas vous désespérer, mais je dois vous dire que sa vue est en danger. J'espère toutefois qu'il n'est pas trop tard, mais il y n'y a pas de temps à perdre. Allez voir un spécialiste et dites-lui ce qui en est.

Monsieur Jarsais était atterré. Il lui semblait vivre un cauchemar, mais ce n'était pas un songe. Le malheur s'était abattu sur sa famille. La fatalité avait jeté son dévolu sur elle.

La mère devint à moitié folle de désespoir lorsque son mari l'eût mise au courant de la tragédie qui planait sur eux. Alors, le lendemain, malheureux comme les pierres, ils partirent pour la ville afin de consulter un spécialiste.

Ah ! que ne donneraient-ils pas pour qu'il sauve la vue de leur enfant, pour qu'elle ne devienne pas aveugle ?

Aux premiers jours de septembre, les citadins qui avaient passé l'été à Potasses, commencèrent à retourner à la ville. Le gros de l'exode se fit le lundi, fête du Travail. Presque toute cette journée, des camions lourdement chargés de meubles, de malles et de mille objets hétéroclites défilèrent sur la route longeant la rivière aux Poux. La rue des Catafalques déménagea presque complètement. Les étrangers partis, il ne resta plus là qu'une douzaine de familles. Il y avait la vieille Angèle Malois, 89 ans qui vivait avec sa petite fille dans une vieille mesure toute délabrée et qui, malgré son grand âge, cultivait encore dans son jardin des pommes de terre et des légumes pour sa provision d'hiver ; Denis Ploche, paresseux invétéré qui vivait de vols et de rapine, Ildège Bocareau, chauffeur de taxi, petit homme noir à tête frisée qui ne pouvait dire une phrase sans blasphémer et dont la femme était dans un état de tuberculose très avancée, Liose Bocareau, mère d'Ildège, grosse matrone à la poitrine ballottante qui, pendant des années, avait vécu maritalement avec son fils, la famille Rabotte qui achetait jamais autrement qu'à crédit, Gédéon Labrisse et sa fille, Léo Thouin qui fabriquait clandestinement du whiskey, la veuve Marion, la famille Farineau et quelques autres.

— Comment ces gens s'arrangent-ils pour subsister ? avais-je un jour demandé au boulanger.

— Oh ! ils vivent de grippe et de grappe, de peine et de misère, mais ils prennent bien les choses et ne sont pas plus malheureux que les autres, avait-il répondu.

* * *

Il y avait vingt ans que monsieur Clodomir Restaire était établi à Potasses. C'était un ancien navigateur qui avait fini de naviguer. Vers ses quarante-cinq ans, il avait reçu un petit héritage et, comme c'était un homme tranquille, pas ambitieux, aimant la nature, il avait renoncé à son métier pour vivre une vie

paisible à la campagne. Alors, après avoir cherché à droite et à gauche, il avait acheté une vieille maison sur la rivière aux Poux. Pour cela, il n'avait consulté personne, car il était célibataire. Dans sa retraite, il vivait seul préparant lui-même ses repas, n'allant nulle part, ne recevant personne, si ce n'est un neveu demeurant à la ville qui venait parfois passer un dimanche chez son oncle, pendant la belle saison. Dans le voisinage, on disait que le vieux était un peu maniaque.

La solitude convenait admirablement à Clodomir Restaire, car c'était une âme simple, religieuse, que le spectacle des splendeurs de l'univers faisait vibrer d'une émotion profonde. Le reflet de la lune sur la rivière, le murmure du vent dans le feuillage, le silence recueilli de la nuit le faisaient vibrer intensément et lorsqu'il contemplait l'arc immense de la Voie lactée, si loin, si loin, au dessus de sa petite maison, il lui semblait qu'il communiait avec l'infini. Ce solitaire avait la passion des fleurs et il s'était créé en face de la rivière un parterre dans lequel il cultivait toutes les variétés possibles de rosiers qu'il pouvait trouver. Les roses, il les voyait se former, s'ouvrir, s'épanouir, s'effeuiller ensuite sur le sol, mais jamais il n'en cueillait une pour la mettre dans un vase, jamais il ne faisait un bouquet. Son bonheur se bornait à voir ses roses sur leur tige, sans en détacher aucune. Dans ce jardin cultivé avec amour, elles vivaient leur brève existence et il jouissait de leur charme, de leur beauté, de leur parfum. Il les entourait de tous les soins possibles et il était bien récompensé de ses labeurs. Clodomir Restaire était un homme heureux. Négligemment vêtu, il possédait de fabuleuses richesses, car toutes les merveilles du jour et de la nuit lui appartenaient. Au milieu de tous les êtres misérables, crapuleux qui l'entouraient, qui s'abandonnaient à leurs instincts les plus vils, il goûtait un bonheur parfait.

Cette année là, les roses avaient été, si l'on peut dire, plus belles que jamais et le solitaire de la rivière aux Poux bénissait

son destin. Il y avait vingt ans qu'il vivait sur ce coin de terre et chaque été avait été un enchantement. Maintenant, il avait soixante-cinq ans. Un matin de septembre, le laitier qui déposait chaque matin une chopine de lait à sa porte, constata que la bouteille qu'il avait laissée la veille n'avait pas été déplacée. Il supposa que monsieur Restaire était allé à la ville par affaire et qu'il reviendrait dans la journée. Mais le lendemain, lorsqu'il repassa et qu'il vit encore le flacon à la même place, il se dit qu'il était peut-être arrivé malheur au solitaire. Il frappa. Pas de réponse. La porte n'était pas fermée à clé. Il entra. Le maître du logis paraissait absent. Après avoir visité sans succès les différentes pièces, l'homme pénétra dans la chambre de toilette. Là, culotte baissée, assis sur le siège des cabinets, dans la pose du Penseur de Rodin, était monsieur Restaire, mort. Il avait dû trépasser subitement, foudroyé par une congestion cérébrale ou une syncope.

On trouva chez lui un testament par lequel il léguait sa petite propriété à son neveu. Ce dernier vint avec sa jeune femme pour les funérailles. Celle-ci, petite blonde insignifiante et fade, un chapeau pointu sur la tête, en souliers à talons exagérément hauts, les lèvres et les ongles rouges brique, inspectait la maison et le jardin.

— Bien, tu sais, disait-elle ironiquement à son mari, c'est un fameux héritage qu'il nous laisse là, ton oncle. Qu'est-ce que tu veux que nous fassions de cette bicoque ? Il n'y a rien ici pour s'amuser, pour se distraire. C'est vraiment plate. Au lieu de cette cabane, est-ce qu'il n'aurait pas pu nous donner une couple de mille piastres, par exemple ? Avec ça, on aurait pu s'acheter une belle automobile et aller passer nos vacances à Old Orchard ou dans les Laurentides. Mais ici, qu'est-ce que tu veux faire ? Puis, ces rosiers là, c'est un vrai embarras. Ça ressemble à des framboisiers ; ça a l'air habitant en grand. Qu'est-ce que ça donne ça, des roses ? Tu ne vas pas en faire le

commerce, toi, hein ? Va falloir arracher ça. Oui, c'est ça : on va les enlever, ces rosiers. On pourra peut-être en garder un ou deux pour faire un bouquet. Puis, on se fera construire un tennis. Comme ça, quand on aura de la visite, le dimanche, on pourra jouer quelques parties avec nos amis. On n'est pas des sauvages. Faut avoir l'air du monde.

Tout en parlant et en marchant à côté des plates-bandes, elle détacha d'un rosier, une baie rougeâtre.

— Et ça, est-ce bon à manger ? C'est pas poison, j'espère. Elle y mordit légèrement.

— Sais-tu ce que tu manges ? lui demanda son mari amusé. Non ? Un gratte-cul.

— Pouah ! fit elle, en crachant la baie. Bien, ça devait être un vieux cochon, ton oncle, pour cultiver des arbustes qui produisent des fruits de ce non là. On va les faire arracher et nous construirons un tennis.

Et d'un air de dédain, elle regardait les rosiers que le vieil homme avait plantés et cultivés avec amour et qui lui avaient donné un bonheur fabuleux.

— C'est bon, on fera un tennis, répondit le mari qui marchait toujours d'après les dires de sa femme.

* * *

Les étrangers étaient partis depuis un mois lorsque, par un sombre soir d'octobre, l'on entendit vers les dix heures quelqu'un qui sonnait une cloche, rue des Catafalques. Le plombier qui passait par hasard dans les environs accourut. C'était la vieille Malois, la doyenne de la localité, qui appelait ainsi au secours, car elle se sentait très mal et se trouvait seule, Yvonne, sa petite fille, étant sortie pour une demi heure. Elle était là, agenouillée sur son perron, si faible qu'elle ne pouvait se tenir debout. Dame, à quatre-vingt-neuf ans, quand la maladie vous attaque

soudain comme un voleur, les forces se sauvent. On aurait pu croire qu'elle allait mourir.

— Voulez-vous que j'aille chercher le docteur ? demanda l'homme.

— Non. Je n'ai pas d'argent pour le payer. Faites plutôt venir le prêtre.

— C'est bon, mais je vais d'abord vous coucher. Puis, j'irai dire à Yvonne de venir prendre soin de vous. Ensuite, je ferai savoir au curé que vous voulez le voir.

La vieille qui avait mangé la moitié d'une anguille pour son souper eut une terrible indigestion, elle fut malade à en crever, mais ne mourut pas.

Deux jours plus tard, le boulanger entra chez elle et la trouva dans son lit, assise sur son pot de chambre et prenant en même temps son déjeuner, mangeant un bout de boudin noir qu'elle tenait avec ses doigts tandis qu'un autre bout reposait dans son assiette, devant elle. Elle mangeait et sa figure faisait, de temps à autre, des grimaces et des contorsions, cependant qu'une odeur nauséabonde se répandait dans la pièce. Sortie pour faire une commission. Yvonne revint et arracha de sous la vieille le vase dans lequel le boulanger crut voir deux autres bouts de boudin noir.

* * *

Denis Ploche qui habitait l'une des dernières maisons de la rue des Catafalques on n'aurait pu dire que c'était un travailleur. Un vrai paresseux, un flanc mou qui ne pouvait se décider à faire oeuvre de ses bras. Si un fermier pressé de besogne s'adressait à lui et lui demandait de faire quelques journées, il avait toujours un prétexte pour se dérober ; la couverture de sa maison faisait eau et il devait la réparer, il devait nettoyer son puits qui était presque à sec dans le moment, sa vieille mère était malade et il ne pouvait la laisser seule, enfin, tout ce qu'il pouvait imaginer pour continuer à paresser. Il avait bien un cheval et un tom-

bureau avec lesquels il faisait de temps à autre un peu de charroyage, mais le travail lui répugnait et c'était souvent sa mère qui devait aller donner une brassée de foin à la bête dans la petite écurie en arrière de la maison. Ploche qui était veuf avait un fils de treize ans qui fuyait autant que possible la demeure paternelle car outre qu'il devait être le serviteur de son père, ce dernier le battait comme plâtre à propos de tout et de rien. Il le faisait marcher au bâton. Lui, Denis Ploche, l'hiver, il se chauffait auprès de son feu en fumant des cigarettes. Et son feu, il l'entretenait en démolissant les clôtures, les escaliers en avant des maisons des citadins, ses voisins d'été. Les scrupules ne l'étouffaient pas. Il avait besoin de bois, il allait au plus proche. Paresseux et voleur, mais tout le monde ne peut être travailleur et honnête.

Souvent, le fils se réfugiait chez l'épicier Dumont qui, le prenant en pitié, le nourrissait à peu près et lui donnait de ci de là une pièce de monnaie pour le payer des courses qu'il lui faisait faire. Un soir, à l'approche des fêtes, le fils raconta en entrant chez son père qu'il avait bien failli être enfermé dans la cave à l'heure de la fermeture du magasin.

Tout de suite, le père eut une idée.

— Ecoute, dit-il à son garçon. Trouve une occasion. Cache-toi quelque part, un soir, et quand tout le monde sera parti, attends-moi. Si tu n'es pas revenu ici vers dix heures, j'irai rôder dans les environs et tu m'ouvriras la porte. Tu comprends ?

— Oui, poupa.

Ainsi fut fait. Donc, une nuit, grâce à la connivence et à l'aide du garçon, Denis Ploche pénétra au milieu de la nuit dans l'épicerie, vola trois caisses de bière, quatre cents cigarettes et râfla tout l'argent de la caisse moins une pièce de cinquante sous en plomb qui était là depuis deux ou trois ans.

Tout de suite, l'épicier Dumont soupçonna le jeune Ploche

d'avoir trempé dans cette affaire. Le fait d'avoir laissé la fausse pièce témoignait clairement que le voleur était un familier de la maison et n'avait pas voulu s'en embarrasser. Alors, Dumont fit venir un détective qui questionna le commissionnaire. Celui-ci avoua sans se faire prier et signa même une confession. Ensuite, le policier se rendit chez le père, qu'il trouva assis près de son feu, jouant de l'accordéon. Tout d'abord, Ploche nia hardiment, mais lorsque le détective lui montra la confession de son fils, il s'écria :

— Le p'tit maudit, quand je vas lui mettre la main au collet, il va manger la meilleure ronde qu'il a jamais attrappée.

Le policier eut ensuite la preuve complète du vol lorsqu'il découvrit les cigarettes dans le grenier de l'écurie et trouva les caisses de bière dans la vieille huche hors d'usage. Ploche fut conduit à la cellule de la localité en attendant de comparaître devant le magistrat.

Rencontrant un camarade, le fils s'exclama :

— Ah ! je lui ai joué un maudit tour. Je l'ai mis dans le trou. Pis, j'te dis qu'il va aller en prison et qu'il va être un bon bout de temps sans me sacrer ane volée.

Et il s'éloigna en riant.

Instruit de l'affaire, un oncle du garçon, cordonnier de son état dans la paroisse voisine, et sans enfant, vint chercher son neveu et l'amena chez lui pour lui apprendre son métier.

Ploche fut condamné à quatre mois de prison.

Mais come un malheur n'arrive jamais seul, la vieille Ploche mourut subitement un mois après la condamnation de son fils. Un ami vint informer celui-ci de la mort de sa mère.

— Baptême ! Qui est-ce qui va avoir soin de mon joual ? s'exclama-t-il.

* * *

Comme une épave que le courant, après l'avoir longtemps balottée rejette un jour sur la grève, Prosper Mailloux avait un

soir échoué à Potasses. Il était arrivé en haillons, sale, sordide, puant l'alcool et la démarche pas bien sûre. Et vieux ! Vrai, une épave qui avait roulé. Il allait par les chemins, tâchant de gagner sa vie. Alors, le fermier Zotique Chartier, en retard dans ses travaux l'avait recueilli, embauché. Quand on ne trouve pas ce que l'on voudrait on prend ce que l'on peut. Lorsqu'on l'interrogeait sur son âge, Mailloux déclarait qu'il avait soixante-quatre ans, mais à travers ses contradictions, l'on arrivait à comprendre qu'il en avait dix de plus. Dans sa vie, il avait toujours porté son salaire à la taverne ce qui, comme on sait, est une mauvaise banque. Mais il n'avait jamais eu d'ambition cet homme. Il travaillait six jours et il buvait le septième. Comme ça, depuis sa jeunesse et il y avait apparence que ça continuerait. Mais voilà que quinze jours après son arrivée chez le fermier Chartier, voilà qu'il rencontre Georgina Labrisse, fille de quinze ans, ronde de la poitrine et des hanches, l'air un peu niaise, qui demeurerait avec son père, rue des Catafalques.

Alors, voilà le vieux Prosper amoureux de la jeune Georgina, mais là, amoureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, amoureux comme un vieux fou de soixante-quatorze ans. Il lui donnait des rendez-vous derrière la grange du fermier Chartier. Après avoir trait les vaches et avoir soupé, il allait s'asseoir sur une poutre qu'il avait roulée près du bâtiment et il attendait sa dulcinée. Parfois, elle était en retard, elle le faisait attendre un peu, mais quand il la voyait apparaître, il était ravi, il se sentait du bonheur plein son être.

Dans l'ombre, derrière la grange, assis sur la poutre, sentant la vache, le fumier, la sueur, tout en haillons, le vieux, avec ferveur tenait dans la sienne la main de son amie.

— T'aimerais ça, hein, avoir une belle robe ? disait-il, ben, à ma prochaine paye, je t'en achèterai une.

— Si tu voulais, lui dit-il un soir, on se marierait au printemps.

— Moi, je veux bien, mais faudrait un peu d'argent, dit-elle.

— Oui, mais je vas en gagner. Puis, tu sais, j'ai prêté mille piastres à un cousin et je vas lui dire de me rembourser. Avec ça, hein ? on pourra se mettre en ménage.

— Avec mille piastres on sera parmi les plus riches ici.

— Puis, tu m'aimeras toujours ?

— Tant que vous vivrez.

Derrière la grange, avec sa dulcinée, le vieux vivait de beaux moments.

Mis au courant de l'affaire, le père Labrisse voulut mettre le holà et faire cesser les rendez-vous, mais lorsqu'il vit la robe donnée par Prosper, il se radoucit et se montra plus tolérant. Même, un jour, au déjeuner, il fit la leçon à sa fille pour rouler le bonhomme.

Le vieux Prosper était bien heureux. Mais un soir, il rencontre sa belle se promenant avec une jeunesse de son âge. Alors, le voilà pris d'un accès de jalousie, et qui s'en va noyer son chagrin à la taverne et dépense son salaire de la quinzaine.

Au rendez-vous qui suivit, il y eut de l'orage. Le vieux reprochait à la fille de lui être infidèle et celle-ci blâmait Prosper de s'être enivré et d'avoir gaspillé son argent.

— Si vous voulez qu'on se marie, nous faut de l'argent, disait-elle.

Le vieux comprenait qu'elle avait raison.

— Tenez, ajouta-t-elle, on va faire une chose. Quand vous serez payé, vous me le donnerez votre argent et je le serrerai pour vous. Comme ça, au printemps, on aura une petite somme. Le vieux y consentit. Alors, à chaque quinzaine, il lui apportait le salaire que lui avait payé le fermier Chartier. Pendant ce temps, il était en haillons, sordide. Un pantalon troué de tous les côtés et une vieille chemise déchirée. Avec cela, des chaussures qui n'avaient plus de semelles.

— Mais, habillez-vous donc, monsieur Prosper, lui disait la femme du fermier. Vous êtes tout nu.

— Oui, c'est ça, à la prochaine paye.

Mais la prochaine paye passait de la main du vieux Prosper dans celle de la jeune Georgina.

Avec le froid, les rendez-vous derrière la grange durent cesser. Les amoureux devaient se borner à faire un bout de promenade.

Prosper continuait à se priver des vêtements indispensables et remettait son salaire à sa dulcinée.

— Combien en as-tu d'argent ? lui demanda-t-il un jour.

— Plus de cinquante piastres, répondit-elle.

— Pis, il n'y a pas de danger que tu le perdes ?

— Vous savez bien que non. Si on veut se marier au printemps, faut pas que je le perde.

— T'es ben fine, Georgina.

L'on approchait de la fin de l'hiver et le vieux, plus en hâillons que jamais, déclarait chaque jour qu'il était pour se marier au printemps et que Georgina serrait son argent. Puis, voilà qu'il se trouve un jour presque face à face avec sa douce amie se promenant avec un garçon d'une vingtaine d'années. Elle passe à côté de lui sans le regarder puis, un moment après, il entend des rires. Bien sûr que l'on se moque de ce vieux guenilleux. Lui, il avait reçu un coup si inattendu qu'il ne savait plus que faire. Alors, le jour suivant, il la guette pour avoir une explication, mais lorsqu'il s'approche pour lui parler, elle lui fait de la main un geste pour lui dire de s'éloigner.

Alors, furieux, il s'écrie :

— Maudite garce, donne-moé mon argent !

— Vieux fou ! fait-elle d'un ton méprisant, et elle s'en va.

Et le bel amour gisait par terre dans la boue.

Le vieux Prosper n'en revenait pas. Il était au désespoir. Lui qui comptait se marier au printemps, voilà qu'il était mis

de côté avec dédain comme un objet de rebut. Et tout cet argent qu'il avait confié à la Georgina de son coeur et qu'il ne reverrait pas. Perdre une amoureuse et ses pauvres sous, c'était bien du malheur. Ah ! ce qu'il s'était fait berner, songeait-il en lui-même. Il éprouvait une peine immense et il était irrité, profondément humilié d'avoir été joué ainsi. Il fut deux jours sans parler, l'air étrange. Puis voilà que le fermier l'entend une nuit qui marchait dans sa chambre en se parlant à lui-même, à haute voix.

— Le vieux devient fou, dit-il à sa femme.

Le lendemain, l'amoureux de Georgina ne parlait que d'une façon incohérente. La tête lui avait démenagé. Simplement bon pour l'asile.

* * *

Depuis une couple d'années déjà, le fils Laurin et sa mère n'arrivaient pas à s'entendre. Cela, parce que Gédéon qui avait vingt-cinq ans voulait épouser la veuve Marion de la rue des Catafalques, qui avait trois fillettes de cinq, sept et dix ans. Une petite femme bien gentille, bien aimable et bien raisonnable, mais la mère Laurin, veuve également, ne voulait pas entendre parler que son fils lui donnât pour bru une femme qui avait déjà une famille. Ça ferait trop de monde dans la maison, disait-elle, on ne pourrait pas s'accorder. Le fils insistait, énumérant toutes les qualités de celle qu'il aimait.

— Si tu la maries, tu t'en iras où tu voudras, mais ne l'amène pas ici. Je ne veux pas la voir. Il y en a des filles dans la paroisse. Prends une fille, une bonne fille. Ça me fera plaisir de vivre avec vous deux, mais pas une veuve avec trois enfants.

Gédéon avait beau dire que c'était la veuve Marion qu'il aimait, sa mère ne voulait rien entendre.

— Ecoute bien ceci. Si tu maries la veuve, je te déshérite.

Je ne te laisserai jamais un sou. Je donnerais plutôt la terre et l'argent aux missionnaires.

Alors, le fils devait ronger son frein, car il n'avait pas de métier, n'était pas instruit, n'avait pas de moyens de gagner sa vie. Simplement, il était fermier, cultivait les cinquante arpents laissés par son père. Avec ses seules ressources, jamais il ne pourrait faire vivre la veuve Marion et ses fillettes. Alors, Gédéon condamnait durement l'imprévoyance de son père qui, en mourant, avait laissé tous ses biens, la terre et deux mille piastres, à sa mère et rien à son fils. S'il lui avait donné la terre à lui et l'argent à sa mère, tout eût été pour le mieux. Et il rageait contre sa mère qui avait des idées croches, qui voulait l'empêcher d'épouser la veuve Marion parce qu'elle avait trois enfants.

Dans les familles, on ne s'entend pas toujours aussi bien qu'on le désirerait.

— Cette sacrée vieille folle, si elle pouvait crever, disait un soir à la veuve, Gédéon exaspéré des continuels refus de sa mère.

— Ne parles donc pas ainsi, riposta la veuve Marion. Tu sais, il faut comprendre le point de vue de chacun. Ainsi, par exemple, si j'étais à sa place, peut-être bien que je dirais la même chose qu'elle. Tu sais, les jeunes ont leurs idées, mais les vieilles gens ont aussi les leurs et ils ne pensent jamais de la même manière, ils ne voient pas les choses de la même façon.

— Non, tu ne parlerais pas comme elle, tu as bien trop de bon sens, toi. Toi, tu raisones, mais elle ne raisonne pas. C'est une vieille entêtée, une tête croche.

— Si tu veux, mais ça n'avance à rien de parler ainsi.

— Ben, moi, ça me soulage un peu parce que je trouve que c'est tellement injuste de nous laisser attendre quand on voudrait se marier et quand on sait qu'on serait tous heureux.

— Elle changera peut-être d'idée, fit tristement la jeune

veuve pour calmer un peu son ami, car elle ne croyait guère à ce qu'elle disait, parce qu'elle savait ce que c'est qu'un entêtement de vieille femme.

Or, à quelque temps de là, Gédéon revenant de chez son amie, rencontra non loin de chez sa mère, Jacques Dupré, valet de ferme chez les Tessier. Ils échangèrent un bonsoir.

Une semaine plus tard, Gédéon croisa encore Dupré.

— Je me demande ce qu'il a celui-là, à venir rôder par ici, se dit-il à lui-même.

Il ne devait pas tarder à l'apprendre car, rentrant quelques jours plus tard un peu plus tôt que d'habitude, il se heurta presque à Dupré qui sortait de chez sa mère.

— Bonsoir, fit Dupré.

Gédéon ne répondit pas.

Lorsqu'il entra, sa mère enlevait son beau tablier des dimanches qu'elle avait passé par dessus sa robe et, sur la table, était une assiette vide avec un couteau et une fourchette, et à côté, une tarte entamée. Quelqu'un avait pris une collation. La mère Laurin avait l'air pas mal gênée et le fils était furieux. Toutefois, il ne dit rien, entra dans sa chambre, se jeta sur sa paillasse, mais ne dormit pas. Dans l'obscurité, il se parlait à lui-même : Ainsi, cette vieille tête dure qui refusait de lui laisser épouser la veuve Marion recevait, pendant qu'il était sorti, un garçon de près de trente ans plus jeune qu'elle. Si ce n'était pas ridicule, si ce n'était pas triste à faire pleurer. Bien certain qu'elle était toquée. Un gars qui ne savait même pas labourer proprement, qui gagnait une piastre par jour dans le temps des travaux et qui se louait ensuite pour un salaire nominal le reste du temps. Un garçon avec une longue tignasse frisée qui lui pendait sur le front, qui lui tombait sur la joue et qu'il renvoyait en arrière à tout moment. Oui, elle avait du goût la bonne femme. Et elle lui faisait manger ses tartes en attendant qu'il mange son argent, car elle va le marier. Ben sûr. Et moi ? Il

rageait d'une rage impuissante. Fallait-il qu'il fut borné son père pour avoir laissé tous ses biens à sa femme ? C'est un étranger qui en bénéficierait tandis que son fils aurait la grande route pour partage. Laisser de l'argent à des femmes, quelle folie ! Elles se font jouer. Toutes. Le premier venu qui leur joue la comédie de l'amour, elles le gobent, elles boivent ses paroles, ses cajoleries.

Et plus elles sont vieilles, plus elles sont folles.

Ce fut au déjeuner, le lendemain, que la scène éclata entre le fils et la mère.

— Alors, tu as eu de la visite hier soir ? demanda-t-il, ironique.

— Bien, monsieur Dupré est arrêté cinq minutes en passant.

— Et c'est parce que tu avais deviné qu'il arrêterait cinq minutes en passant que tu avais fait des tartes.

— J'espère que je suis libre d'offrir un morceau de tarte à un visiteur ?

— Tu es libre de faire ce que tu voudras et je m'imagine bien que tu vas faire la plus grosse bêtise de ta vie.

— Oui ? Alors, si je me mariais avec monsieur Dupré, ce serait une bêtise, tandis que si tu épousais la veuve Marion, ce serait la plus belle chose qu'on pût imaginer ? Ce qui est un crime pour les autres est un acte digne d'éloges pour soi.

— Ben, écoute. Je vas te dire une chose. Tu as cinquante-cinq ans, tu as les cheveux gris, tu es usée, tandis que lui a vingt-six ans. Avant six mois il t'appellera memère.

— Ben, je préférerais me faire donner ce nom-là par lui dans six mois que de me le faire donner maintenant par les petites filles de la veuve Marion. Dans tous les cas, ce n'est pas toi qui vas me faire la leçon et me dire ce que je dois faire ou ne pas faire. J'ai idée de me marier et je vas me marier.

D'ordinaire, les gens âgés qui ont l'expérience de la vie, pèsent leur paroles, ne parlent qu'après avoir réfléchi et ils

savent ce qu'ils disent, mais cette vieille femme que chatouillait un regain de passion n'avait plus la tête à elle comme l'on dit souvent et elle ne réalisait pas la portée de ses actes et de ses dires. Cette veuve desséchée, parce qu'un jeune homme avait serré dans la sienne sa main déformée, aux doigts noueux et lui avait dit en la regardant en face qu'elle était encore plus belle que toutes les filles de la paroisse, elle était devenue complètement détraquée.

— La veuve Marion, la veuve Marion, répéta Gédéon piquée par la manière de parler de sa mère. Tu pourrais peut-être dire madame Marion. Moi, quand je te parle de Dupré, je ne dis pas l'homme engagé des Tessier.

Et une fois le feu allumé, il prit du temps à s'éteindre.

Finalement, Gédéon sortit pour vaquer aux travaux. Il avait la rage dans le coeur et il avait besoin de s'occuper, de se dépenser.

Ce soir-là, immédiatement après le souper, il se rendit chez son amie et lui raconta ce qui était arrivé.

— Mon pauvre Gédéon, répondit-elle, je ne vois pas ce qu'il y a à faire. C'est un malheur qui nous arrive. Bien sûr que ta mère est tombée dans le panneau. Pas une fille n'en voudrait de ce garçon, mais une vieille femme qui n'espérait plus rien se pâme à l'entendre débiter la pire simplicité. Tu comprends, c'était fini l'amour, puis voilà un garçon qui vient lui roucouler des petits mots doux, et elle, tout de suite, elle prend ça au sérieux. Elle pleurera plus tard, mais en attendant, c'est bien triste pour nous. J'espérais bien que nous nous serions mariés au printemps.

— Oui, hein ?

Ils se séparèrent bien découragés.

Un soir, comme ils achevaient de souper, la vieille parla soudain :

— Je voulais te dire ça. C'est monsieur Dumont qui commandera ici. J'espère que tu ne feras pas la mauvaise tête. Je ne te mets pas à la porte. Vous pouvez vous entendre très bien tous les deux. Puis, je vas te le dire de suite. Nous nous marions dans quinze jours.

Le fils courba un peu la tête, mais ne répondit pas. Ainsi, dans la maison de son père, sur la ferme de son père, il serait le serviteur d'un valet de ferme qui prendrait la place de son père dans le lit où il était né. Depuis qu'il était jeune homme, il s'était habitué à l'idée que la ferme lui appartiendrait un jour, qu'il continuerait de vivre sous ce toit où il avait été élevé et qu'il fonderait là une famille à son tour. Et maintenant, tout cela s'écroulait comme un château de cartes. Et le pire était qu'il était dépouillé par sa propre mère au profit d'un étranger. Etre trompé par un ami en qui l'on a toute confiance, c'est un coup cruel, mais par sa mère, c'est ce qu'il y a de pire.

Le temps passait et Gédéon restait taciturne. Plus jamais un mot. La mère aurait bien voulu connaître ses intentions, qu'il l'informât de ses plans, mais rien, un silence absolu. Il était muet à table, muet tout le jour. La date du mariage approchait à grands pas. Le fils n'ouvrait pas la bouche. Le malheur l'accablait.

L'on se trouva à la veille de l'événement. Le soir, selon son habitude, Gédéon alla voir son amie. Ce fut une bien triste entrevue. Il revint tard. Il tardait à se coucher. Finalement, elle s'endormit. Le lendemain, lorsqu'elle se leva pour s'habiller pour ses noces, elle aperçut soudain, pendu au cadre de la porte, le corps de son fils.

* * *

Depuis le printemps jusqu'à l'automne, chaque jour de beau temps, on voyait Toussaint Malo assis sur une planche posée sur deux bûches, le dos appuyé à une pile de bois, les mains

*Le haut. étendu dans son lit, sa mère
l'attendait son va - p. vient.*

sur les cuisses, regardant vaguement devant lui. Ce n'était pas un rentier, mais il était incapable de travailler. Depuis longtemps, il souffrait d'une hernie qui, négligée, était devenue avec les années une monstrueuse infirmité. Il était crevé juste à l'endroit de l'organe sexuel et il avait là, une masse oblongue, un sac en forme de cruche, rempli d'intestins et terminé par un bout de chair tout court qui faisait songer à un minuscule goulot. Alors, inapte à toute besogne, il passait ses journées assis sur une planche, regardant devant lui.

Sa maison était tout près du pont, collée pour ainsi dire à celle du père Pilon, le péager. Sa vie au Crevé était difficile. Son fils qui était loin d'être riche lui payait une pension de cent piastres par an. Alors, il menait une petite existence bien modeste, bien frugale. Sa femme aidait de son mieux à gagner la pitance en faisant des couvre-lits qu'elle vendait aux citadins en villégiature ou aux passants.

Les gens qui tournaient pour traverser le pont ne pouvaient manquer de voir Toussaint Malo assis sur sa planche, les mains posées sur les cuisses comme un pharaon égyptien et un couvre-pieds d'indienne placé sur une chaise et servant d'enseigne. Avec la pension du fils et les courtepointes on arrivait à se réchapper, à ne pas mourir de faim.

Quelques fois, entre hommes, on parlait de Malo et de son infirmité et cela prêtait à rire. Jamais on n'avait rien vu de semblable. Etre difforme comme cela paraissait chose impossible. Cela l'obligeait à porter un pantalon presque aussi large qu'une jupe. Il était bien affligé Toussaint Malo, infirme et pauvre. Bien à plaindre. Et voilà qu'on avait tenté de le voler ce malheureux. Chaque année, il élevait un porc pour avoir sa provision de viande pour l'hiver. D'ordinaire, il faisait boucherie dans le courant de décembre, mettait le lard dans un saloir et serrait les rôtis dans la cuisine d'été adjacente à sa maison et qui était sa glacière pendant l'hiver. Il avait tué son cochon

quelque temps avant Noël et se disait, non sans satisfaction, que les fêtes ne se passeraient pas trop mal. Or, une nuit qu'il dormait profondément, il fut soudain éveillé par un craquement, comme quelque chose qui se casse. Péniblement, il se leva et, par la fenêtre, regarda au dehors. Là, dans les ténèbres, il distingua vaguement la forme d'un homme qui, après avoir brisé le cadenas, pénétrait dans le bas-côté où étaient ses rôtis.

— On nous vole ! fit Malo à sa femme.

Aussi vite qu'il put, il mit ses chaussures et coiffé de la tuque qu'il mettait pour dormir, saisit son tisonnier, ouvrit la porte et se trouva presque en face d'un grand gaillard qui sortait de la glacière avec une poche sur l'épaule. Malo tenta de lui asséner un coup de sa barre de fer, mais l'autre, agile et d'une vigueur remarquable, évita le choc, lui fit sauter son arme des mains, lui enfonça sa tuque sur le visage jusqu'aux épaules et, d'une grande poussée, l'envoya tomber dans un banc de neige. Juste au moment où, croyant avoir la partie gagnée, le voleur rechargeait son sac sur son épaule et allait prendre la fuite, il reçut en pleine figure un paquet de tisons et de cendres rouges. Dans la nuit, l'on entendit un hurlement terrible. L'homme laissa tomber sa charge et aveuglé, affolé de douleur, se mit à hurler lamentablement et à pousser d'horribles blasphèmes, tournant en rond sur place, ne sachant plus que faire ni où aller. La terrifiante plainte s'entendait au loin dans la nuit noire. Le vieux Pilon, péager du pont, arriva à moitié habillé, se demandant ce qu'il y avait. Pendant ce temps, Toussaint Malo se remettait debout, relevait la tuque enfoncée sur sa figure et entraînait à la maison passer sa culotte et chercher un fanal. Le voleur continuait de hurler, de se lamenter et de blasphémer. En s'approchant de lui avec la lumière, on reconnut Pintault, Pintault qui, à l'été, avait refusé de travailler pour un "p'tit deux piasses par jour". Il avait la figure atrocement brûlée par la cendre rouge. Docilement et gémissant toujours, il se laissa conduire chez le méde-

cin, qui immédiatement, fit venir une voiture d'ambulance pour le conduire à l'hôpital. La vieille Malo expliqua que lorsqu'elle avait entendu son homme dire que les voleurs étaient là, elle avait mis ses souliers à la hâte, avait saisi une petite pelle en fer dont elle se servait pour nettoyer le poêle, l'avait plongée dans le feu, avait couru dehors et était arrivée juste à temps pour lancer sa mitraille à la face du maraudeur.

Alors, Pintault avec sa face qui n'est plus qu'une affreuse plaie, il passera bien tristement le temps des fêtes.

* * *

Les Farineau c'étaient des gens respectables. Pauvres, mais honnêtes. Téléphore Farineau, le père, était homme de peine. Il s'employait six mois chez un fermier, deux mois ou deux semaines chez un autre, fournissant sa journée de travail, faisant vivre les siens et ne se plaignant pas du sort. Les siens, c'étaient sa femme et ses deux enfants : Castorien, quatorze ans, qui commençait à gagner en aidant à la récolte des framboises, des pommes, etc., et Rosanna, treize ans, qui allait encore à l'école.

Or, fréquemment, Rosanna était malade pendant la classe, rendant les aliments qu'elle avait pris. Presque chaque jour, elle vomissait comme ça, subitement. La religieuse qui enseignait aux fillettes lui demanda :

— Mais, qu'est-ce que vous avez donc à être malade comme ça ? Qu'est-ce que vous avez mangé ?

Et Rosanna de répondre :

— De la soupanne, du pain avec de la mélasse et une tasse de lait.

L'institutrice était bien intriguée.

— Dites à votre mère de vous conduire chez le médecin. C'est pas naturel ça, d'être malade si souvent.

Dans toute la rue des Catafalques on savait que la jeune Farineau vomissait presque chaque jour en classe et l'on se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir.

Comme Rosanna restituait encore quelques jours après l'avertissement donné par la soeur, celle-ci lui demanda :

— Etes-vous allée chez le médecin ?

— Non, répondit Rosanna.

Alors, la religieuse écrivit un billet et le donnant à la petite :

— Remettez ça à votre maman.

Donc, sur l'avis pressant de l'institutrice, la mère Farineau accompagnée de sa fille alla consulter le docteur. Celui-ci interrogea la jeune Rosanna, l'examina et n'eut aucune peine à constater qu'elle était enceinte. En poursuivant plus loin ses questions, il apprit que c'était là le résultat de ses jeux avec son frère.

Alors, au lieu de retourner à l'école, ou elle serait une cause de scandale, la précoce Rosanna est maintenant en vacances. Et le père et la mère Farineau sont bien humiliés, de bien méchante humeur.

En sortant de la maison où il vient de livrer le pain, le boulanger déclare à une connaissance que la pâte lève.

* * *

Face au vent qui les giflait et les cinglait, François Poulin et Firmin Groult descendaient cette veille de Noël la rue des Catafalques. Ils parlaient en faisant de grands gestes.

— Ça, c'est ben maudit, un soir comme ça et pas avoir seulement une piasse dans sa poche, se lamenta Groult.

— Si on avait seulement cinquante cents.

— J'te dis que ça va être sec en torrieu.

— J'ai essayé toute la semaine d'accrocher quelque travail à faire. Rien.

— Quand on pense qu'on ne peut même pas s'acheter une boîte de cigarettes.

— Tiens, si je rencontrais un habitant, je te l'étendrais dans la neige avec trois ou quatre coups de poing et je lui arracherais son argent.

— T'en rencontreras pas.

— Ben certain qu'on n'aura pas mal aux cheveux demain.

Tout en maudissant leur mauvaise fortune, ils arrivèrent pas mal découragés au restaurant du coin. Par habitude, ils y entrèrent. Un crooner bêlait à la radio et cinq ou six jeunes gens assis autour d'une table contemplaient stupidement des bouteilles de coca-cola vides. Près de la porte était un énorme gobe-sous. François Poulin eut une inspiration.

— Je joue mon dernier cinq cents, annonça-t-il.

Et fouillant dans sa poche, il sortit une pièce de monnaie qu'il jeta dans l'appareil, puis il pressa le levier. Aussitôt, l'on entendit un bruit argentin. La figure de Poulin s'illumina. La fortune lui souriait.

— Deux piasses et cinquante-cinq cents, fit-il après avoir compté les pièces sorties du ventre de la machine.

Les témoins de ce coup chanceux regardaient Poulin avec envie et escomptaient déjà une invitation à prendre quelque chose, mais après avoir réclamé une boîte de cigarettes, il enfouit l'argent dans sa poche, entraînant son camarade et fermant la porte derrière lui. Cela ressemblait à une fuite. La visite des deux jeunes gens n'avait été qu'une brève apparition.

Assis à leur table, les habitués restaient stupéfaits.

— Tu parles d'un râleux. Il ramasse plus de deux piasses et se sauve sans rien offrir.

Cela résumait l'opinion de chacun.

— Toi, tu voulais assommer un homme pour le dévaliser, pis moé, j'ai vidé la machine. A c'heure, on va aller chez Léo Thouin pis on va s'acheter une bonne bouteille de whiskey.

Léo Thouin c'était celui qui avait un alambic dans sa cave et qui fournissait d'alcool la population de Potasses.

Alors, après avoir descendu d'une humeur massacrant, il y a dix minutes la rue des Catafalques, ils la remontaient maintenant plus joyeux. Ils trouvèrent Thouin faisant une belle

attisée avec des éclats de planche qui auraient pu provenir d'une clôture ou d'un escalier. Un flacon aux trois quarts vide était sur la table près de laquelle étaient assis Eucher Dault, Ildège Bocareau et Phonse Damphousse.

— Ben, blasphème, vous arrivez à temps fit Thouin. Il reste encore deux verres.

— C'est du bon bois sec, ça, fit Poulin narquois, en désignant les éclats de madrier dont Thouin achevait de bourrer son poêle.

— Toi, passe pas de remarques, hein ?

— Oui, du bon bois sec, du bon whiskey, on ne manque de rien ici, ajouta-t-il en se versant un coup.

— Ben, tu sais, on s'arrange comme on peut, répondit Thouin.

Vrai, la soirée était loin de s'annoncer si bien une demi-heure plus tôt.

— Ane partie de cartes ?

— Trichez pas.

— Tu me connais.

— C'est pour ça que je le dis.

— Tiens, brasse.

A chaque service, Bocareau recevait un bien mauvais jeu. La chance n'était pas pour lui ce soir et il égrenait à chaque fois une belle litanie de blasphèmes. Pour se consoler, il prenait un verre et les autres l'accompagnaient.

Avec les cartes et le whiskey, le temps passe vite. Il était près de onze heures et demie et l'on avait bu copieusement, lorsque François Poulin fort éméché, jeta son jeu sur la table, leva ses bras au-dessus de sa tête en s'étirant et annonça :

— Moé, je vas à la messe de minuit.

— Moé aussi.

— Moé aussi.

Chacun se levait.

— Pis, on va apporter une bouteille pour se réchauffer en chemin. C'est moé qui la paie, fit Poulin.

— Ecoutez, mes vieux, fit Thouin, en remettant à ce dernier le flacon d'alcool de sa fabrication et en empochant la monnaie qu'il lui remettait, je ne suis pas riche, mais si vous avez chacun cinquante cents, vous pourrez trouver un bon réveillon au retour. Tiens, sentez-moi ça, dit-il, en entr'ouvrant la porte du fourneau de son poêle.

Les autres humèrent une bonne odeur de volaille en train de rôtir.

— D'où ça vient-il ce poulet-là ? demanda Dault.

— Toé, t'es trop curieux. Tu lui demanderas ça à lui-même tout à l'heure. Peut-être qu'il te le dira.

Plus qu'à moitié ivres, et titubant, Poulin, Groult, Dault, Bocareau et Damphousse sortirent dans la nuit glacée, et, s'accrochant les uns aux autres, se dirigèrent vers l'église.

— Ben certain qu'il l'a volé, remarqua Dault qui pensait au poulet.

— Dans tous les cas, il sera aussi bon, n'est-ce pas que s'il l'avait acheté au marché et tu en auras pour ton cinquante cents, déclara Poulin.

Des traîneaux remplis de fidèles dépassaient le groupe de piétons en jetant leur tintement de grelots. A marcher dans la neige, les jambes molles et la tête lourde, nos gars étaient un peu fatigués en arrivant. Le temple était déjà rempli de dévôts.

— On monte au jubé, déclara Poulin.

Leurs grosses bottes frappant et heurtant les degrés faisaient un vacarme dans l'escalier. Les compagnons allèrent se placer au premier rang, en avant. Se trouvant subitement à la chaleur après avoir été au froid, les cinq camarades se sentirent un peu étourdis. Alors, pour se mettre à l'aise, ils enlevèrent leurs paletots et s'assirent confortablement. Prenant la bouteille dans sa poche, Poulin prit une bonne lampée et passa le whiskey

à son voisin. Indigné d'une pareille conduite dans le lieu saint, la nuit de Noël, l'un des paroissiens indigné les apostropha :

— Tas d'ivrognes, si vous voulez boire, allez boire dehors !

— Toé, beluet, sacre-nous la paix, riposta Poulin.

Ne voulant pas se mettre dans son tort, le paroissiens descendit avertir le garde-chiens, Noé Couillard. Ce dernier, un colosse de plus de six pieds, avec d'abondants cheveux noirs, et très fort, accourut aussitôt. C'était un rude gaillard, pas peureux. Pendant des années, il avait vécu dans une réserve indienne, avait appris la langue iroquoise et, en plusieurs occasions, avait servi d'interprète devant le magistrat.

Parfois on le désignait par ce nom : Le Sauvage.

— Sortez tout de suite, intima-t-il d'un ton impérieux aux fauteurs de désordres ou je vas vous sortir.

— Ben, essaye donc de me sortir, maudit sauvage, fit Poulin que la menace de Couillard n'intimidait nullement.

Le garde-chiens le saisit par le bras pour l'entraîner, mais ses copains se portèrent à la rescousse, se jetant sur le Sauvage et cherchant à libérer leur camarade. Couillard étendit Dault sans connaissance d'un moulinet de sa gauche, mais Ildège Bocareau qui était un peu boxeur, lui planta un rude coup sur le nez, faisant jaillir le sang.

— Sors-les ! sors-les ! clamaient les témoins du spectacle.

Couillard était fort mais il avait à lutter contre quatre adversaires jeunes et vigoureux, et Bocareau se battait comme un forcené. La partie était dure et il y avait du remous. Soudain, l'on vit un corps passer par dessus la balustrade du jubé et s'abattre dans la nef au milieu de l'assemblée des fidèles. C'était Poulin qui, en voulant lancer le garde-chiens dans le vide, y avait été précipité lui-même. En le voyant plonger, bras et jambes écartés, les femmes poussèrent des cris d'effroi. Poulin tomba comme une masse. Il s'abattit sur le dos d'un banc et assomma dans sa chute la mère Dagenais qui était là avec son

mari. Il resta écrasé, incapable de se relever. On le ramassa. Il poussait de sourds gémissements. On le sortit de l'église pendant que le garde-chiens qui avait empoigné Bocareau et Groult chacun par un bras les traînait, leur faisait descendre l'escalier plus vite qu'ils ne l'avaient monté et les rejetait hors du temple. Ce fut dans l'église un bel émoi. Dans ce brouhaha, Omer Balais, ramassa la bouteille de whiskey abandonnée par les cinq sôulauds et la dissimula dans ses habits.

— On boira ça au retour de la messe, se dit-il.

Le médecin constata que Poulin avait la hanche brisée tandis que sa jambe gauche était fracturée en deux endroits. Triste condition pour fêter la Noël. Alors au lieu de prendre un joyeux réveillon au poulet chez Thouin, il a pris le chemin de l'hôpital.

* * *

Un matin de janvier, la veuve Bocareau sortit de chez elle, descendant la rue des Catafalques, pour aller acheter une moitié de tête de cochon chez le boucher. C'était une grosse et forte femme, une rude gaillarde, à la physionomie bestiale, qui n'avait pas froid aux yeux. Peu de temps après la mort de son homme, elle avait pris dans son lit son fils Ildège, âgé de dix-huit ans, et, pendant quelques années, ils avaient vécu comme mari et femme. Puis, le garçon était devenu amoureux de Caroline Damien. Cela avait amené de violentes scènes entre la mère et le fils. Ce dernier avait passé outre à toutes les défenses et avait épousé la fille. Le matin du mariage, la virago avait administré une terrible râclée à son fils. Celui-ci toutefois, ne lui avait pas gardé rancune. Il comprenait ça, mais, d'un autre côté, la matrone avait voué à sa bru une haine féroce et, chaque fois qu'elle la voyait, elle éprouvait le besoin de la blesser par des paroles empoisonnées. Or depuis quelques mois, la bru souffrait de tuberculose ; elle dépérissait, s'en allait rapidement.

C'est la consommation galopante, disaient les gens. En passant devant la maison de la malade, la veuve ne put résister à la tentation d'entrer. Elle avait l'envie de mordre, de faire du mal. Son fils était sorti. Dans la chambre à côté de la cuisine, elle aperçut sa bru dans son lit. Sur l'oreiller, sa figure pâle, émaciée, aux yeux éteints, laissait comprendre que la maladie avait fait son oeuvre. Au lieu d'attendrir la belle-mère, ce spectacle ne fit que la rendre plus féroce.

— Est-ce aujourd'hui que tu vas mourir ? demanda-t-elle. Tu as l'air à l'agonie.

Misérable loque, sans force et sans courage, que la vie désertait, Caroline répondit tout de même :

— Je ne vas pas mourir. Je vas guérir. Au printemps, je serai bien.

— Au printemps tu seras bien ? Au printemps, on va t'enterrer. Tu vas mourir et l'on va mettre ton cercueil dans le charnier avec une trentaine d'autres, clama l'implacable ennemie.

— Non, je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas passer l'hiver dans le charnier ! cria la malheureuse effrayée et désespérée.

— Oui, tu vas mourir et, au printemps, quand on te sortira du charnier, tu auras la figure couverte de mousse, une mousse d'un pouce de long, comme de la barbe. Tu auras de la barbe.

Les yeux démesurément agrandis, dans un effroi sans nom, la malade ouvrit la bouche pour crier quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Ce fut un flot de sang qui s'échappa, coula sur son menton et se répandit sur l'oreiller.

La malade était morte, tuée par l'effort qu'elle avait fait pour clamer sa révolte.

Alors, la matrone sortit de la chambre, franchit le seuil de la maison et s'en alla chez le boucher, acheter une moitié de tête de cochon.

Ça faisait près de trente ans qu'Ambroise Pilon était péager au pont de la rivière aux Poux. Chaque jour, il guettait les voitures qui venaient et il percevait le droit de passage. Il y avait de bonnes journées : le dimanche, les matins de noces et d'enterrement, mais il y en avait aussi d'autres où la recette était maigre. Une vieille boîte à cigares servait de caisse au péager. Il y déposait la monnaie de ceux qui voulaient traverser le pont. Un jour, un bicycliste avait étendu Pilon par terre d'un rude coup de poing, avait vidé le contenu de la boîte dans un sac et était reparti à toute vitesse. Il y a de par le monde des gens bien malhonnêtes. A ce métier de péager, Pilon n'était pas devenu riche, mais on peut en dire autant de presque toutes les autres manières de gagner sa vie. Sa maison à Pilon était bâtie tout à côté du pont et, de sa porte, il avait vue sur toute la rivière, fort rétrécie à cet endroit par une pointe qui s'avavançait au tiers de sa largeur. Ce pont lui donnait son pain de chaque jour, mais la rivière lui avait pris ses deux fils, deux garçons de six et huit ans, qui s'étaient noyés en jouant sur la glace trop mince. Jamais il n'avait eu d'autres enfants.

Depuis le temps qu'il était péager, Pilon avait appris à connaître tous les habitants de la région et, à causer un moment avec l'un, avec l'autre, il en connaissait long sur les affaires de chacun. Donc, il vivait sa petite vie et il n'était pas trop malheureux tout de même, lorsque sa femme tomba malade, frappée de paralysie. On dut la mettre au lit ; elle ne pouvait plus dire que deux mots : non et maudit. Commode ou pas commode, la vie continuait. Pilon recevait ses péages et sa soeur s'occupait de sa femme immobilisée sur sa couche. On voit le mal des autres et l'on se demande toujours ce qui va nous arriver à nous-même. Parfois, Pilon s'arrêtait de penser aux histoires qu'on lui racontait et il s'inquiétait sur lui-même. Comme si ce n'était pas assez que sa femme fût paralysée, lui aussi se sentait malade. Souvent, il restait là songeur, cherchant à deviner ce qu'il pouvait

bien avoir. Il y en a tant de maladies. Parfois on en guérit et parfois aussi, on en meurt. Lui, c'était quelque chose à l'intérieur du corps qui le minait pour ainsi dire. Ces maux qu'on ne voit pas, dont on ne sait pas le nom, c'est bien inquiétant. C'est ça qui vous tracasse la nuit, quand vous ne pouvez dormir.

Le péager alla consulter le médecin. Comme cela arrive souvent, il ne paraissait pas savoir ce dont souffrait le malade. C'est difficile à dire. Je ne crois pas que c'est grave, prenez bien soin de vous. Ne mangez pas de viande. Voilà ce que disait le docteur et voilà ce que ses confrères disent à tout le monde. Un matin de janvier, Pilon ne put se mettre debout comme d'habitude. Il dut rester couché. Sa femme paralysée dans un lit, lui gravement malade dans un autre, c'était bien ennuyeux. Le médecin fut appelé. C'est incroyable comme ils ne sont pas bavards ces gens-là. Tout de même, il laissa une bouteille de remèdes. Et pas une bouchée de viande, fit-il en prenant son chapeau.

Avec deux malades dans la maison, la parente qui en prenait soin n'était pas au pique-nique. Puis, voilà que Pilon se mit à vomir. Il vomissait souvent, ne pouvait rien garder de ce qu'il mangeait. Et sa femme était presque complètement paralysée. On avait de la peine à la comprendre lorsqu'elle bredouillait : non ou maudit.

Maintenant, le mal empirait. Pilon souffrait atrocement, de véritables tortures. Pour le calmer, le médecin lui faisait prendre des pilules de morphine, mais l'effet passait rapidement et les douleurs reprenaient. Dans cette vieille maison, à côté du pont, deux êtres subissaient leur triste sort. Bien sûr qu'ils souffriraient jusqu'à la mort. L'estomac du malade ne pouvait plus rien garder du tout. Toujours des vomissements.

Cet hiver-là paraissait interminable. Cependant, le temps devenait plus doux, le soleil faisait fondre la neige, mais Pilon et sa femme ne prenaient pas de mieux. Sans qu'on sût d'où

venait cette information, les gens affirmaient que Pilon souffrait de cancer d'estomac.

Depuis quinze jours, la température était tiède et la neige avait fondu rapidement. Pilon, lui, se sentait plus mal. Chacun disait qu'il n'en avait pas pour longtemps. Un vendredi soir, vers les neuf heures, il poussa soudain un sourd gémissement, puis le sang, un sang noir, fétide, se mit à lui sortir de la bouche, du nez, des oreilles, inondant l'oreiller, les draps, sa chemise de nuit. Il était mort.

Le lendemain on le mit dans son cercueil pendant que sa femme qui paraissait plus mal et qui ne pouvait plus dire non ni maudit, gisait sur son lit, absolument immobilisée.

Le dimanche, au prône, le curé recommanda Ambroise Pilon aux prières et annonça que les funérailles auraient lieu le lundi. A peine, le prêtre était-il remonté à l'autel après son sermon que les fidèles réunis dans l'église entendirent soudain un grand fracas, un bruit formidable. C'était comme une série d'explosions. L'on se précipita vers la porte du temple. C'était la débâcle qui se produisait sur la rivière aux Poux, mais une débâcle comme on n'en avait jamais vue. Avec une force irrésistible, l'eau repoussait la glace qui se brisait, s'amoncelait en espèces de montagnes qui s'écroulaient, se renversaient. Arraché de ses assises, le pont en bois fut emporté avec les maisons de Pilon et de Toussaint Malo. Les cierges qui brûlaient près du cercueil du mort mirent le feu aux tentures et, en un moment, au milieu des amoncellements de glace, l'on vit les flammes qui dévoraient le logement, pendant que l'on entendait des cris déchirants, des appels au secours désespérés. La paralytique devrait griller dans son lit près de sa belle-soeur affolée et du cadavre de son mari. Impossible de porter secours à personne, car la rivière débordant de son lit, inondait les champs, charriant les pyramides de glace, barrant la route et entraînant dans la

mort Toussaint le Crevé et sa femme, dont la maison était broyée, écrasée.

Quatre personnes qui avaient péri et un cadavre carbonisé dans son cercueil. Un grand malheur dont on parlera longtemps.

* * *

L'hiver était fini. Le printemps était arrivé.

La glace était partie. La débâcle avait coûté quatre vies humaines, mais il faut bien mourir un jour. Les victimes avaient disparu avec leurs pauvres meubles et toutes leurs possessions.

L'on construirait un nouveau pont et il y aurait un autre péager. L'on ne verrait plus Toussaint le Crevé assis sur une planche, les mains posées sur ses cuisses dans la pose d'un pharaon.

Les corneilles traversaient le ciel bleu de leur vol noir en faisant entendre leur rude et dur croassement. La sève montait dans les arbres ; la rivière roulait une eau noirâtre et vaseuse. Avec son vent cinglant, ses averses, ses gros nuages gris et aussi, ses heures ensoleillées, le printemps était arrivé. Il sortait de la terre et du firmament.

Dans quelques semaines, les citadins prendraient le chemin de la rivière aux Poux et de la rue des Catafalques. Ils viendraient refaire leurs clôtures, leurs escaliers et leurs vérandas qui avaient fait de si beau feu pendant l'hiver. On ne reverrait pas toutefois les époux Jarsais. En effet, le jour de la débâcle, l'on avait vu sur leur terrain une enseigne : Propriété à vendre et l'on avait appris que leur fillette Lucille à qui la petite bonne avait communiqué la syphilis était devenue complètement aveugle en dépit de tous les soins du médecin. Alors, ses parents démoralisés avaient décidé de vendre la maison qu'ils avaient fait bâtir l'année précédente et de ne jamais revenir à Potasses.

Le jardin de rosiers du solitaire que l'on avait trouvé mort

dans sa chambre de toilette disparaîtrait. Déjà, le contrat pour la construction d'un tennis était donné. Les héritiers étaient des sportifs que les roses n'intéressaient pas.

La vieille Malois qui avait bien failli mourir d'une indigestion l'automne dernier et qui aurait quatre-vingt-dix ans dans deux semaines, était solide maintenant et elle avait déjà commencé à travailler dans son jardin. Elle déclarait qu'elle se rendrait à quatre-vingt-dix-neuf ans.

— Pourquoi pas à cent ans ! lui demandait une voisine.

— Ah ! cent ans, c'est beaucoup trop. C'est comme cent piasses. J'ai jamais eu cent piasses de ma vie. C'est ben difficile d'avoir cent piasses et c'est ben difficile de se rendre à cent ans. Quand j'aurai quatre-vingt-dix-neuf ans, ils pourront m'enterrer.

Le vieux Prosper qui était devenu fou à la suite d'une déception d'amour à soixante-quatorze ans, serait incessamment conduit à l'asile. Le médecin et le maire avaient signé les papiers à cet effet.

Bientôt, l'on sortirait du charnier le corps de Caroline Bocareau qui avait eu tant peur de mourir et on l'enterrerait. Comme le lui avait dit sa belle-mère, elle aurait sûrement à cette heure un visage couvert de mousse grise, comme de la barbe, mais elle ne se verrait pas dans un miroir avant de descendre dans sa fosse.

Et l'incestueuse liaison entre la mère Bocareau et son fils reprendrait peut-être.

Pintault qui s'était fait poiver la figure de cendre rouge par la mère Pilon alors qu'il tentait de voler des rôtis commencerait à sortir. Il a un masque bien ravagé, pas beau du tout à voir.

François Poulin qui avait eu la hanche et la jambe cassées au cours d'une bataille, à la messe de minuit, laisserait l'hôpital dans quelques jours.

Prochainement, Denis Ploche sortirait de prison et recommencerait ses vols et ses maraudes.

Rosanna Farineau qui, à treize ans, était enceinte des oeuvres de son frère, accoucherait sous peu.

Et la mère Laurin dont le fils s'était pendu parce qu'il ne pouvait épouser la veuve Marion, se marierait avec le valet de ferme Dupré qui est trente ans plus jeune qu'elle.

C'est un hiver de passé, de fini.

Le printemps est arrivé et la vie continue.

LA VOCATION MANQUÉE

C'EST après-midi là, le forgeron Anthime Bergevin sanglé dans un tablier de cuir et un bout de pipe entre ses dents était à ferrer le cheval du fermier Masson qui, assis sur une caisse vide, suivait ses mouvements.

— Oui, disait le cultivateur, je vais faire un peu de battage avant que mon garçon parte pour le grand collège. Je voudrais qu'il m'aide pendant les quelques jours qu'il doit encore passer à la maison.

— Ah ! vous envoyez votre garçon au grand collège ? demanda le forgeron.

— Oui, on a décidé ça, moé pis ma femme. Vous savez, l'instruction ça vaut une terre.

— Pis, c'est-il un bon collège cette maison où vous l'envoyez ?

— J'vous cré. C'est là que monsieur Tisseur a fait son cours.

Monsieur Tisseur c'était le député du comté, qui arrivait chaque dimanche à la messe en haut de forme, qui occupait le premier banc en avant, dans la rangée centrale et qui faisait de si beaux discours sur le husting à l'époque des élections. En prononçant le nom du député, le fermier Masson voyait déjà son

filis arrivant à l'église en chapeau de soie et parlant à la foule des habitants du haut de la tribune, sur la place publique.

— Ben, je pense que c'est une bonne idée que vous avez là. Pis, combien que ça coûte pour aller à ce collège là ?

— Cent-dix piastres pour la classe et la pension pendant dix mois. Il y a les livres en plus.

— C'est raisonnable. C'est pas la mort d'un homme.

Son travail de la journée finie, le forgeron rentra chez lui pour souper.

— Masson envoie son fils au grand collège, dit-il à sa femme. J'ai pensé à ça. On pourrait peut-être mettre Gaspard à la même place. C'est un garçon feluette qui ne pourra jamais être forgeron. S'il étudiait pour se faire prêtre, je pense que ce serait la meilleure chose pour lui. Qu'en penses-tu ?

— Si tu crois être capable de payer le collège, moé je suis pour ça. C'est assez de nous autres qui travaillons et avons de la misère. Quand il sera instruit, il sera monsieur. Et s'il est nommé curé un jour, on pourra aller vivre avec lui.

Et c'est ainsi que fut décidé le sort de Gaspard Bergevin, fils du forgeron, qui partit quelques jours plus tard pour le grand collège afin d'étudier pour se faire prêtre.

En rangeant ses effets dans sa malle, il trouva trois billets d'une piastre que sa mère avait placés dans le fond d'une chaussette, pour ses petites dépenses. Le trésor fut vite épuisé cependant, car quelques jours après son arrivée, le père Etienne, maître de récréation qui tenait un petit commerce de friandises et d'articles de sport s'acharna après lui pour lui vendre un fleuret. Gaspard que cet instrument laissait fort indifférent se défendit tout d'abord, mais il fut tellement importuné par le religieux âpre au gain, qu'il finit par céder et lui remit deux des billets économisés par sa mère. Un peu plus tard, on l'informa que le paroissien romain dans lequel il avait suivi la messe jusque là, n'était pas l'article voulu et qu'il lui faudrait un eucologe. La dernière

piastre de la maman y passa. Il lui restait une pièce de dix sous au fond de sa poche. Mais le père André, son professeur de classe, fit une collecte parmi ses élèves afin de faire brûler un lampion devant la statue du Sacré Coeur. Son dix sous s'en alla. Alors, délesté de ses richesses et muni d'un fleuret et d'un eucologe, il se lança dans l'étude du grec et du latin.

A son école, la grammaire, l'histoire sainte, l'histoire du Canada, l'histoire de France, la géographie l'avaient intéressé, mais ces vieilles langues du passé lui parurent bien fades, bien arides. En déclinant rosa, la rose, le jeune Gaspard sentait l'inutilité, la vanité de ces études. Cela lui faisait penser à un jeu de patience. Autrefois, lorsqu'il avait maîtrisé une page d'histoire, il avait appris quelque chose, mais piocher le latin et le grec lui semblait du temps perdu, un effort dépensé en pure perte. Toutefois, il s'appliquait avec ardeur et tenait un bon rang parmi ses condisciples, mais son camarade Masson que ne rebutait pas comme lui la langue de Cicéron et celle d'Esopé, était un brillant élève, l'une des vedettes de la classe.

Une chose qui choqua Gaspard au collège, ce fut que les élèves ne pouvaient cacheter les lettres qu'ils adressaient à leurs parents. Le règlement voulait qu'elles fussent données au père sans être fermées. De même, celles qui arrivaient étaient ouvertes avant d'être remises à leur destinataire. En lui-même, Gaspard estimait que c'était là une mesure bonne pour les prisons et les pénitenciers.

A faire des thèmes latins et des versions, les jours s'écoulerent lentement et l'on arriva à la fin de l'année scolaire. Gaspard obtint le premier prix d'instruction religieuse tandis que son camarade Masson décrochait une demi douzaine de beaux volumes pour ses succès dans le grec et le latin.

Gaspard partit pour ses vacances laissant accroché dans la salle de récréation le fleuret qu'il avait acheté en arrivant et qu'il n'avait jamais touché depuis.

— Puis, vas-tu faire un prêtre ? lui demanda sa mère la journée de son retour à la maison paternelle.

Gaspard eut une expression étonnée.

— Mais bien certain, répondit-il. C'est pour cela que vous m'envoyez au collège.

Car c'était un garçon sans volonté qui aurait été bien embarrassé de prendre une décision, de faire lui-même le choix d'une carrière. Ses parents lui avaient dit qu'ils lui faisaient faire des études pour qu'il devint prêtre un jour et il se ferait prêtre. On lui montrait la route à suivre et, docilement, il la suivait. C'était simple.

Les deux mois de vacances s'écoulèrent sans qu'il les vît passer, pour ainsi dire. Alors, en septembre, lui et son camarade Masson reprirent le chemin du collège.

Le professeur, le père Ambroise, était un jeune qui manquait d'expérience et qui n'inspirait guère de sympathie. Ça marchait lentement et sans entrain dans sa classe. L'on avait chaque semaine une heure d'instruction religieuse. Un jour, le père voulant stimuler la ferveur de ses élèves leur raconta une histoire édifiante. C'était au sujet de la dévotion à Marie.

— Il y avait, disait-il, un jeune homme qui avait pris pour pratique de sa vie de faire chaque jour une prière à la Vierge. Jamais il n'y manquait et, après avoir récité quelques *Ave Maria*, il se sentait heureux et réconforté. Un jour, il dut partir pour la guerre. Il avait confiance que la mère de Dieu veillerait sur lui et le protégerait. Aussi, il n'avait garde de manquer de l'invoquer. Un jour cependant, il négligea de faire sa prière habituelle, et ce jour là, il tomba entre les mains de l'ennemi qui l'emmena prisonnier. Se rappelant son omission, il se mit à prier Marie avec ferveur, l'appelant à son secours. Alors, la Vierge descendit du ciel, l'arracha des mains de ses adversaires, et l'enleva dans les airs pendant que les soldats restaient le bec à l'eau.

Ayant ainsi parlé, le père Ambroise se tut, mais son sourire laissait entendre que la Vierge avait joué là un maudit bon tour aux ravisseurs du pieux jeune homme.

Au cours de l'hiver, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara dans le collège. Bientôt, l'infirmerie se trouva plus que remplie. Plusieurs des malades furent transportés à l'hôpital, d'autres furent envoyés chez des parents. Masson, camarade de Gaspard, fut l'un des premiers atteints. Comme son cas devenait grave, il fut expédié dans une institution pour maladies contagieuses. L'épidémie cessa lentement. Les uns après les autres, les convalescents revinrent au collège. Masson, lui, ne revint pas. Dans son cercueil, on le renvoya chez lui et on l'enterra dans le petit cimetière de sa campagne. Ses études étaient terminées.

Cette mort porta un rude coup à Gaspard, car désormais, il se trouvait bien seul, bien isolé parmi ces étrangers avec qui il ne pouvait se lier. Masson n'était pas ce qu'on peut appeler un ami, mais c'était un franc et loyal camarade qui venait du même coin de terre que lui. Il le regretta fort.

Comme il n'avait pas de parents chez qui aller, Gaspard avait toujours passé ses journées de congé au collège, mais un jour un ancien camarade de son père qui tenait un petit restaurant vint le chercher et l'amena à la maison pour l'après-midi. Ce furent là pour lui quelques heures fort agréables et il écrivit à ses parents, racontant comme il avait été bien traité par ces aimables gens. Comme le forgeron avait affaire à aller en ville, il fabriqua une belle enseigne : "Liqueurs, tabacs, bonbons", pour l'ami qui s'était intéressé à son fils.

Gaspard continuait de piocher le latin et le grec, mais plus que jamais, il sentait le vide et le néant de ces stériles études. Malgré cela, il se maintenait à un bon niveau parmi ses condisciples car il travaillait ferme et s'appliquait à suivre les explications.

Après un avant-midi passé à réciter les leçons, à traduire un texte, à écouter des commentaires, les élèves descendaient au réfectoire où les attendait un rôti de veau insuffisamment cuit, pâle, fade, sans aucun goût, que l'on mangeait pour apaiser sa faim. Pour dessert, un pot de confitures aux tomates et une tasse de breuvage insipide baptisé café. Et le vendredi, l'on servait un macaroni sans aucun assaisonnement et dont une bonne moitié restait au fond des assiettes. Mais pour cent-dix piastres pour la pension et les cours, l'on ne pouvait s'attendre à un festin.

De nouveau, les vacances revinrent.

Le forgeron travaillait dans sa petite boutique et il devait ménager et économiser de toutes façons pour arriver à payer le collège de son fils. Gaspard se disait que lorsqu'il serait curé un jour, son père et sa mère se reposeraient dans son presbytère, mais d'ici là, il y avait du temps.

Comme préparation à une bonne année d'études, celle-ci, commençait par une grande retraite de trois jours. Elle avait lieu une semaine après la rentrée des classes, car l'on attendait les retardataires. Il y avait messe le matin, sermon l'avant-midi, lectures pieuses, méditation et prière le soir. Le tout se terminait par la confession et la communion. Les offices avaient lieu dans la chapelle du collège construite dans le sous-sol de la maison et que les élèves avaient surnommée les Catacombes. Cette cave avait un plafond bas et l'on éprouvait en entrant là comme une sensation d'étouffement, d'écrasement. Le prédicateur cette année là, était le père Athanase, un grand gaillard dont la figure sanguine, apoplectique, semblait avoir été taillée à coups de hache dans une souche par un bûcheron malhabile. Et cette figure était rouge, rouge comme ces fanaux que l'on pose dans les rues pour indiquer un danger. Le père montait dans une petite chaire adossée à un pilier auquel était attachée une ampoule électrique dont l'éclat mettait en relief les violentes sail-

lies de son visage. Dès son premier sermon, il parla de la mort subite et de l'enfer. Il avait un débit dramatique au possible et il citait des faits, racontait des histoires pour impressionner fortement ses auditeurs. Un pauvre malheureux avait commis un péché mortel et il était mort subitement sans avoir eu le temps de se confesser. "Il était mort en état de péché mortel. Il était damné, damné pour toujours, damné pour l'éternité", clamait la voix sépulcrale, caverneuse du prédicateur. Ou bien encore, c'était un personnage qui avait vécu comme un saint, que l'on considérait comme tel, que l'on allait enterrer avec vénération et qui, soudain, alors que chacun contemplait le catafalque entouré de cierges sous lequel se trouvait le cercueil, lançait d'un accent désespéré et d'une voix lugubre un "Je suis damné, damné pour avoir caché un péché mortel à confesse", qui faisait frissonner toute l'assemblée. Pendant trois jours, deux fois par jour, ce fut à coups de morts subites et de "Je suis damné", une canonnade à boulets rouges. Le père faisait le siège des jeunes âmes qui se trouvaient là. Ah ! il en connaissait des histoires effarantes, ce prédicateur. Un plein arsenal. Du haut de sa chaire, sa figure sanguine éclairée par l'ampoule électrique au dessus de sa tête, il lançait sur ses auditeurs épouvantés, toute sa mitraille infernale. Il fallait des nerfs solides ou une conscience bien en paix pour ne pas être dans des trances horribles. A l'entendre, l'on voyait rougeoier les flammes éternelles dont le reflet semblait illuminer sa figure. L'on entendait grésiller les chairs et l'on avait la vision des démons attisant le feu de l'enfer et celle des damnés se tordant dans d'horribles convulsions.

Le dernier jour, le jour du grand lessivage, les élèves se rendaient par groupes dans la salle où trois ou quatre pères entendaient les confessions. Ces jeunes gens avaient la mine soucieuse d'accusés subissant leur procès, attendant la sentence du juge. Tour à tour, ils allaient s'agenouiller et déposer au confessionnal leur poubelle de vidanges, leur vase d'ordures. Le

soir, au lit, ils ne pouvaient s'endormir. Toujours, ils continuaient d'entendre la voix du prédicateur. Ses "Il était mort en état de péché mortel, il était damné, damné pour toujours", résonnaient encore à leurs oreilles. Et ils voyaient le masque rouge du père, ce terrible masque rouge, ce masque à la bouche béante, criant les paroles de désespérance qui jaillissaient soudain des cercueils : "Je suis damné". Pendant des heures, ils frissonnaient sur leur couche et lorsqu'ils réussissaient enfin à s'endormir, leur sommeil était peuplé de cauchemars.

Les jours d'épouvante prirent fin. Les esprits excités se calmèrent, les imaginations tempêtueuses s'apaisèrent. Les classes recommencèrent et l'on se mit à piocher le grec et le latin.

Gaspard profita du premier congé du mois pour aller rendre visite au brave homme qui, l'année précédente, était allé le chercher au collège pour l'amener chez lui. Lentement, il suivait la rue, cherchant la belle enseigne "Liqueurs, tabacs, bonbons" peinte par son père. Il crut reconnaître la maison, mais elle était occupée par un serrurier. Tout de même, il entra pour s'informer. On lui dit que le précédent locataire était mort. Le collégien s'en retourna bien chagrin, car il avait trouvé là une cordiale réception. Tristement, il réfléchissait que la vie est brève et que les hommes sont bien peu de chose. En route, il arrêta devant la montre d'un marchand de livres d'occasion et, comme il avait quelques sous dans sa poche, acheta pour un prix minime, deux vieux bouquins salis et jaunis : *Paul et Virginie* et un roman d'Henri Conscience, qui avaient dû traîner longtemps à l'étalage du libraire. De retour au collège, il les serra dans sa malle. Trois ou quatre semaines plus tard, en cherchant une chemise, il constata que les deux volumes étaient disparus. Des mains indiscreètes avaient fureté dans son coffre et avaient confisqué les deux pauvres livres. Certes, il regrettait la perte des deux brochures, mais le procédé dont on s'était servi le révoltait.

En classe, l'on traduisait les *Métamorphoses* d'Ovide. Le

professeur s'efforçait de faire voir à ses élèves les beautés du poète latin.

— *Procumbit humi bos.* Ça, c'est de l'harmonie imitative. Vous voyez le boeuf qui s'écroule sur le sol, vous entendez le bruit de sa chute.

Procumbit humi bos. Le père paraissait trouver cela très beau. De ses lippes pendantes s'échappaient des postillons. Il éprouvait de la volupté à répéter ces trois mots latins.

Procumbit humi bos. Oui, un tambour qui donne un coup de maillet sur sa grosse caisse ou une pile d'assiettes qui s'écroule au plancher, cela on l'entend, se disait Gaspard, mais le texte du poète latin le laissait sourd. Et dire pourtant qu'il en avait vu tomber des boeufs assommés par le boucher dans sa petite campagne, mais il n'avait jamais entendu le bruit de la chute.

Procumbit humi bos. Gaspard emporta ce souvenir de cette année de classe.

Au réfectoire, à la table où il était placé, Gaspard avait charge de dépecer les éternels rôtis de veau mal cuits et de servir ses camarades. Or, il arrivait souvent que lorsqu'il avait donné la part de ses neuf compagnons et que son tour de mettre un morceau dans sa propre assiette était enfin arrivé, ceux qui avaient été servis les premiers et qui avaient déjà tout dévoré, passaient de nouveau leur couvert vide et réclamaient une seconde portion. Un jour il se trouva à avoir donné jusqu'à la dernière bouchée de viande. Il ne restait rien pour lui-même. Ah, tant pis ! Il mangerait seulement du dessert, de la confiture de tomates. Justement, il en restait beaucoup dans le pot lorsqu'il arriva à lui de l'autre bout de la table. Alors, il se servit copieusement. A la première cuillerée, il fit une grimace pendant que tout le groupe qui l'observait sans qu'il s'en rendit compte, éclatait d'un formidable éclat de rire. Bien repu, l'un des convives avait vidé la salière dans le plat de confiture. Et Gaspard sortit de table sans avoir dîné.

Un autre jour, le père Zéphirin qui avait la surveillance de la salle à manger était descendu de sa tribune et circulait entre les tables, échangeant quelques phrases avec les élèves. C'était un homme dans la trentaine, maigre, décharné, avec un teint de tuberculeux, les joues et le menton couverts d'une petite barbe follette, de couleur rousse. Il s'était arrêté un moment à la table de Gaspard où l'on discutait en ce moment des vocations futures. Les élèves interrogeaient le père et lui demandaient ce qu'ils feraient lorsqu'il auraient fini leur cours.

Avocat, commerçant, politicien, répondait-il.

Gaspard, lui, n'avait pas besoin de poser de question pour connaître l'avenir. Sa vocation à lui était décidée depuis des années. Il serait prêtre. Néanmoins, au moment où le surveillant allait s'éloigner :

— Et moi, père, qu'est-ce que je ferai dans la vie ? interrogea-t-il pour la simple curiosité de savoir ce que répondrait le religieux

Ce dernier le regarda un moment, puis :

— Vous viendrez me voir privément et je vous le dirai, répondit-il, à la surprise de Gaspard.

Les classes prirent fin et les élèves allèrent rejoindre leur famille.

Près de la gare où Gaspard devait prendre son train était un étalage de bouquiniste. En passant, il jeta un coup d'oeil sur les livres posés sur une planche et se mit à feuilleter les *Trois Mousquetaires* de Dumas. Après avoir lu une vingtaine de lignes, il replaça le volume et en prit un autre, *Candide*, de Voltaire, dont il parcourut une demi page. Comme il n'avait pas d'argent à dépenser pour des bouquins, il s'en alla acheter son billet de chemin de fer.

En arrivant à la maison, Gaspard trouva sa mère malade, chétive. Son père aussi était bien caduc. Ah ! qu'il aurait ai-

mé à cette heure être curé pour les amener dans son presbytère afin de leur permettre de se reposer. Cela viendrait un jour.

A l'automne, le père Antoine était le prédicateur de la retraite. Deux fois par jour, pendant trois jours, il dénonça les mauvaises lectures qui corrompent l'esprit et le coeur, et la criminelle habitude de ne pas assister à la messe le dimanche. Gaspard l'écoutait sans être bien impressionné, mais il crut qu'il se rendrait intéressant en s'accusant de ces deux fautes à confesse. Des mauvais livres, il en avait tenu deux entre ses mains, il les avait feuilletés, en avait lu une demi page lorsqu'il s'était arrêté chez le vendeur de vieux bouquins. Et la messe, il l'avait manquée à plusieurs reprises. Sa famille demeurait à plus d'une lieue de l'église et ne possédait pas de voiture pour s'y rendre. Alors, de temps à autre, le forgeron ou sa femme profitait de l'obligeance d'un voisin qui leur accordait une place dans son boghei pour aller assister à l'office divin, mais ce n'était pas chaque dimanche. On fait comme on peut, n'est-ce pas ? Lui, Gaspard avait fait le trajet à pieds à plusieurs reprises, mais par des jours pluvieux ou des routes boueuses, il était resté à la maison. Oui, il s'accuserait de ces deux fautes. Ce ne serait pas un mensonge, il ne ferait pas une mauvaise confession. Bien sûr que le père serait impressionné. Alors, son tour venu, Gaspard alla s'agenouiller et raconta son petit boniment. Le confesseur l'écouta simplement, ne lui fit aucune exhortation, lui imposa une pénitence et lui accorda l'absolution. Comme c'était la règle, Gaspard glissa son billet de confession et se retira. Décidément il avait raté son effet. Apparemment, le père ne l'avait pas remarqué.

Les classes recommencèrent. L'on prenait de fortes doses de grec et de latin. Plus que jamais, Gaspard sentait le vide et l'inutilité de ces études. Cela lui donnait l'impression d'un cultivateur qui labourerait un champ de cailloux. Mais enfin, puisque cela était nécessaire pour se faire prêtre, il se résignait. Tout

de même, il se demandait parfois, si de s'adresser à Dieu en latin lui était plus agréable qu'en français et si le *Pater* était préférable au *Notre Père*.

La retraite était terminée depuis deux semaines, lorsque Gaspard fut un midi appelé chez le supérieur.

— Mon enfant, lui dit-il, j'ai le regret de vous dire que vous n'êtes pas un élève qui convient à cette maison. Nous ne pouvons garder ici de garçons qui fréquentent des salles de lecture et se régalent de mauvais livres. Vous passerez à la procure et l'on vous remettra l'argent versé par vos parents.

Gaspard demeurait immobile, comme changé en statue. C'était plus que de la surprise, c'était de la stupeur. On le mettait à la porte. Evidemment sans motif, mais il se rendait compte que le billet de confession qu'il avait remis au père Antoine en sortant du tribunal de la pénitence avait fait du chemin et qu'il était arrivé annoté au supérieur. En ce moment, Gaspard était moins glorieux que lorsqu'il s'était, par vanité, accusé de fautes, qu'en réalité, il n'avait pas commises. Il avait cru alors se rendre intéressant et voilà qu'on l'expulsait du collège. En sortant, il comprit que le confessionnal était la police secrète de la maison.

Tout d'abord, il alla au plus pressé. Il se chercha une chambre. Lorsqu'il aurait un coin pour dormir et se reposer, il aviserait. Il se donnait quelques jours pour décider de ce qu'il ferait. D'un pas nerveux, il arpentait les rues, cherchant un logis. Certes, les enseignes de "Chambres à louer" se rencontraient à chaque pas, mais il fallait choisir quelque chose d'un prix modique. Après avoir erré quelque temps dans des grandes rues bordées de belles maisons en pierre, il jugea qu'il marchait inutilement et il s'aventura dans des quartiers moins élégants, aux rues plus étroites, plus modestes, franchement plus pauvres. Alors, il se sentit plus à son aise. Finalement, après avoir

longtemps hésité, il se décida à sonner à une porte. Une grosse femme en robe d'indienne vint lui ouvrir.

— Je voudrais une chambre, dit-il, pas une grande, une petite, car je ne peux pas payer cher.

La grosse femme sourit.

— J'ai, dit-elle, un petit boudoir qui vous conviendra peut-être. Je vous le laisserai pour une piastre par semaine.

Elle lui fit monter un escalier et lui fit voir une pièce minuscule meublée d'un lit de camp et d'une chaise Il y avait place pour une malle.

— C'est bon, dit-il. Cela me va.

— Voulez-vous prendre la pension aussi ? interrogea la femme.

— Non, merci, répondit-il.

Et il s'installa chez la veuve Gélinas.

Ce soir là, étendu sur son étroite couchette, il s'efforçait de prendre connaissance avec ce qui lui arrivait et d'envisager la situation. Sûrement qu'il ne pouvait prendre une brusque décision sur ce qu'il allait faire. Il se donnait quelques jours pour réfléchir.

Le lendemain, après avoir erré par la ville, il alla sonner à la porte d'un autre collègue. On l'accepterait, mais le prix de la pension et de l'enseignement était de vingt piastres plus élevé que là d'où il sortait. Et il savait que son père avait déjà de la difficulté à s'acquitter de son obligation actuelle. Perplexe, il se demandait ce qu'il allait faire Tout en marchant, il passa devant un vaste édifice au rez-de-chaussée duquel on voyait de grandes affiches imprimées collées dans les fenêtres "Quartiers généraux de M. Siméon Lanctot, candidat libéral". A des tables, à des bureaux, des gens étaient occupés à écrire. Des messieurs debout, discutaient. Gaspard se rappela que l'on se trouvait en temps d'élections. Sous le coup d'une impulsion subite,

il entra et s'adressant à un personnage assis devant un gros pupitre, il lui demanda s'il n'y aurait pas de travail pour lui.

— Ca se pourrait. Attendez un moment.

Gaspard s'assit sur un banc, regardant les commis qui adressaient des enveloppes, d'autres qui les prenaient et y glissaient des circulaires imprimées, d'autres encore, qui téléphonaient. Des gens entraient et sortaient continuellement. Beaucoup d'animation dans ce bureau. Au bout de vingt minutes, un particulier dans l'âge mûr, les cheveux gris, un oeil vairon, qui venait d'arriver, alla parler à celui qui paraissait être le chef. Celui-ci lui indiqua le jeune homme qui attendait. L'autre alla à lui.

— Voici, dit-il, une liste d'électeurs. Vous allez aller à chacune de ces adresses et vous demanderez le numéro de téléphone que vous inscrirez dans un cahier. Pour ça, vous recevrez une piastre et demi par jour. Cela vous convient ?

— Oui, balbutia Gaspard au comble de la joie.

Et il partit avec sa liste et son cahier.

Le samedi soir, celui qui lui avait donné ses instructions, lui remit son enveloppe de paye.

— Ne pourriez-vous me prêter deux piastres pour m'aider à payer mon loyer ? demanda-t-il.

Comprenant que les choses se passaient ainsi pour obtenir des emplois, Gaspard, sans un mot, tendit les deux billets d'une piastre.

Le lundi, lorsqu'il retourna au bureau, on n'avait plus besoin de lui.

A ce moment là, il était résolu à aller voir son père et à lui dire qu'il changeait de collège. Or, le soir, monsieur Rameau, l'un des locataires de la pension Gélinas l'arrêta au passage comme il se rendait à sa chambre et se mit à causer avec lui. C'était un homme qui souffrait d'être enfermé seul et qui avait le besoin absolu de parler à quelqu'un, de dire n'importe quoi,

d'avoir un auditeur. Il raconta à Gaspard qu'il était huissier depuis vingt ans. C'était un mauvais métier qui n'enrichissait pas son homme, car les avocats ne se décidaient jamais à payer les honoraires de ceux qui signifiaient leurs procédures. En général, ils ne donnaient qu'un faible acompte et encore, obligeaient-ils l'huissier à faire une réduction d'un quart sur le tarif établi. Lui, les avocats pour qui il travaillait lui devaient plus de mille piastres. Ce serait bien commode s'il avait ce montant. Ayant parlé de lui, l'huissier demanda à Gaspard ce qu'il faisait. Ce dernier répondit qu'il sortait du collège mais que, pour le moment, il ne faisait rien.

— J'ai parfois besoin de quelqu'un comme recors. Si ça vous intéressait de m'accompagner, ça paierait toujours vos repas.

— Je suis à votre disposition, répondit Gaspard.

— Dans ce cas, j'ai une vente demain. Vous viendrez avec moi.

Cela lui rapporta une piastre.

Chaque jour, il se disait qu'il irait voir ses parents pour leur annoncer qu'il changeait de collège, mais il retardait, pensait que s'il laissait s'écouler un mois, ce serait autant de moins sur la pension et, en fin de compte, son père se trouverait à payer le même prix que chez les pères.

L'huissier lui faisait gagner quelques pièces de cinquante sous, mais il vivait bien pauvrement. D'ordinaire, il déjeunait d'un gâteau, dînait d'une assiettée de soupe et finissait la journée avec un plat de fèves au lard. Quand on a dix-huit ans et qu'on est d'une constitution débile, ce n'est pas là un régime fortifiant.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis son départ de chez les pères, lorsqu'il se résolut enfin à aller voir ses parents. Il débarqua à la gare de sa campagne et, à pieds, prit la route conduisant à la boutique de forge. Il passait devant des maisons,

reconnaissait des gens qui le regardaient venir. Encore six arpens et il serait chez lui.

— Mais c'est toi, Gaspard? fit un fermier occupé à réparer sa clôture au bord du chemin

— Mais oui, c'est moi.

— D'où sors-tu donc ? tu arrives bien en retard.

— En retard pour quoi? riposta Gaspard.

— Mais pour le service de ton père et de ta mère. On ne t'a pas vu. Les gens se demandaient ce qui t'était arrivé.

— Le service de mon père et de ma mère? balbutia Gaspard qui ne comprenait rien.

— Bien oui, on t'a télégraphié pour venir à l'enterrement, mais tu n'es pas venu.

— Mon père et ma mère sont morts ?

Et Gaspard se serrait le front dans sa main comme s'il allait éclater.

— Comment, tu ne le savais pas?

— Je ne sais rien, répondit Gaspard, d'une voix sourde, étouffée.

— Ben, mon pauvre garçon, ton père et mère ont péri, brûlés. La maison, la boutique de forge ont flambé, ont été consumées en moins d'une demi heure. Tu comprends, des bâtisses en bois, quand il vente, ça s'en va vite. C'était un feu, je ne te dis que ça.

Gaspard demeurait atterré.

— Tu comprends ben, personne ne sait comment c'est arrivé, mais moé, j'ai mon idée. J'ai souvent pensé à ça et je me dis que, le soir, l'huile a manqué dans la lampe. Alors, ton père est allé chercher la canisse pour la remplir et ta mère a dévissé le brûleur mais a laissé la mèche dans le fond. Tu comprends, elle voulait la garder allumée pour que ton père puisse voir clair. Dans mon idée, ta mère a dû échapper le brûleur et alors, ton père surpris, a fait un faux geste et a versé à côté. Le feu

a pris à leur vêtements et ils ont péri. Nous autres, les voisins, lorsqu'on a vu les lueurs rouges, nous sommes accourus, mais il n'y avait absolument rien à faire, pas moyen d'approcher de la maison qui était un brasier, ni même du puits pour tirer un siau d'eau, pour essayer d'éteindre. Il n'y avait qu'à regarder.

En écoutant ce récit, Gaspard considérait l'homme devant lui et il assistait à la scène tragique. Il voyait la cheminée de la lampe sur la table, sa mère tenant le brûleur dont la mèche était allumée et son père versant le pétrole avec le bidon. Soudain, sa mère échappait le brûleur et son père faisant un brusque geste, versait l'huile à côté. Un jet de flammes mettait le feu aux vêtements des deux époux qui, en un moment, étaient terriblement brûlés pendant que l'incendie se propageait, dévorait la table et se communiquait à toute la maison puis à la boutique de forge adjacente.

— Ça s'est peut-être passé autrement, mais c'est mon idée que c'est ainsi que le malheur est arrivé, conclut le fermier. Pis, toé, qu'est-ce que tu vas faire à c'heure? demanda-t-il pour finir.

— Bien, je ne le sais pas encore.

Et la tête lourde, les idées confuses, subitement veilli de dix ans, Gaspard s'éloigna pour se rendre à l'emplacement où s'élevait autrefois la maison paternelle.

— Le pauvre diable, fit le fermier qui le regardait s'en aller, les épaules soudain courbées comme un vieillard.

Là-bas, tout était disparu. Il ne restait plus qu'un étroit solage, un amoncellement de briques provenant de la cheminée écroulée et un poêle en fonte, dans ce qui était autrefois la cave. Tout avait été consumé. Gaspard contemplait ces ruines, Non, ses parents ne finiraient pas paisiblement leurs jours avec lui dans un presbytère. Lui-même, par la force des choses ne serait jamais prêtre. Il était là comme une statue devant ces vestiges de ce qui avait été le toit familial. Désormais, il était

seul dans la vie. Il avait probablement des parents quelque part dans la Nouvelle Angleterre où son père et sa mère avaient été élevés, mais il ne les avait jamais vus. Comme cela arrive souvent, on s'était désintéressé les uns des autres. Le temps et la distance avaient rompu les liens de famille. Ni d'un côté ni de l'autre, on n'avait jamais écrit, jamais donné de nouvelles. On était devenu étrangers.

Alors, il ne serait pas prêtre. Il ne pouvait pas retourner au collège, car il était maintenant sans ressources et il lui faudrait gagner son pain. C'était comme si, après avoir parcouru un grand bout de chemin, il lui fallait retourner en arrière pour prendre une autre route. A cette idée d'avoir à travailler pour vivre, il se sentait sans courage, car ces années qu'il avait perdues à piocher le latin et le grec ne l'avaient guère préparé à la lutte. Une immense lassitude, un amer dégoût de la vie l'envahissaient. Sans force et sans énergie devant l'avenir. A ce moment, il envoyait son ancien camarade Masson mort de la fièvre typhoïde à sa deuxième année de collège. Ses épreuves à lui étaient terminées tandis que les siennes ne faisaient que de commencer.

Après un dernier coup d'oeil jeté sur les ruines, il retourna à la gare du village pour prendre son train. Il était tellement abattu qu'il n'eut pas le désir d'aller une minute au cimetière voir la tombe de son père et de sa mère. Assis dans le wagon, la figure collée à la vitre de la fenêtre, il regardait disparaître le paysage familier; il s'éloignait et il savait que c'était pour ne jamais revenir.

Gagner sa vie. Quand on n'est pas préparé, qu'on n'a pas de métier, pas d'expérience, qu'on ne sait rien faire, qu'on possède seulement un léger bagage de grec et de latin, c'est un terrible problème.

Alors, il se mit à courir par la ville, cherchant un emploi quelconque, mais il ne savait où aller, à qui s'adresser. L'huis-

sier Rameau réclamait parfois ses services, mais au lieu de lui donner une piastre pour sa journée, il profitait de l'embarras du jeune homme pour ne lui donner que cinquante sous.

Un jour, il apprit qu'un impresario organisait un spectacle d'artistes amateurs à un théâtre. La pièce devait tenir l'affiche une semaine. Hardiment, il se présenta. A sa surprise, car il n'espérait rien, il obtint un rôle de figurant. Cela lui donnerait trois piastres pour une semaine de répétitions et six piastres pour la semaine où il paraîtrait sur la scène. Tel que convenu, il fut payé pour les répétitions, mais après cinq jours de représentations, l'impresario constatant son insuccès, abandonna tout simplement la partie, gardant pour lui les maigres recettes et ne payant personne. Gaspard apprenait les dures leçons de la vie.

Comme toujours, il déjeunait d'un gâteau, dinait d'une assiettée de soupe et finissait la journée avec un plat de fèves au lard. Et chaque semaine, il devait payer une piastre à la veuve Gélinas pour sa petite chambre.

Ce fut un dur hiver...

Au printemps, il réussit à se faire engager pour prendre les noms des citoyens pour l'almanac des adresses. Il fit quelques semaines assez fructueuses et, pour la première fois depuis des mois, put se payer un vrai repas. Du matin au soir, il sonnait à chaque porte. Parfois, des gens après avoir donné leur nom et leur métier ou leur profession, causaient un moment avec lui. C'est ainsi qu'un professeur qui donnait des leçons privées entama la conversation, expliquant son travail à Gaspard. Alors, voyant que le jeune homme possédait quelques connaissances, il lui demanda s'il ne prendrait pas charge de quelques classes pour lui. Le salaire serait de sept piastres par semaine.

Ainsi, Gaspard devint professeur à l'école de monsieur Lionel Aumais. Le soir, il préparait ses cours et corrigeait les devoirs des élèves. Après la période d'atroce misère qu'il ve-

nait de traverser, la certitude de recevoir son salaire chaque semaine était un sentiment extrêmement réconfortant. Il se reposait sur l'oreiller de la sécurité. Cela lui permit de s'acheter un complet qu'il payait par versements, quelques chemises et une paire de chaussures.

Un soir qu'il était dans sa petite chambre, la fille de la veuve Gélinas entra et, après quelques phrases :

— Paie-moi une bouteille de bière et l'on couchera, dit-elle.

Le sang lui battit dans les artères, car il ne connaissait pas encore la femme. Fouillant dans sa poche, il lui tendit le prix de deux bouteilles. Une demi heure plus tard, elle revint et, tout de suite, il la posséda, mais la détente se produisit si vite qu'il n'éprouva presque rien.

— Ça te prend pas de temps à toi, dit la fille d'un air déçu. Tu es donc bien pressé.

Après l'émoi qu'il senti lorsqu'elle lui avait proposé la chose, il trouvait que c'était une piètre expérience, une bien triste initiation. Néanmoins il récidiva. Chaque samedi, après le dîner, la fille venait, aux mêmes conditions, réclamer ses deux bouteilles de bière. Il n'était pas le seul à avoir ses faveurs. En effet, à tour de rôle, elle visitait chacun des locataires de la maison, obtenant de l'un trois bouteilles, d'un autre six, d'un vieux fabriquant de boutons, une caisse entière. Alors, elle passait le samedi après-midi et le dimanche à moitié ivre quand elle ne l'était pas tout à fait. Un jour, elle arriva à Gaspard.

— Je vais te montrer quelque chose, dit-elle.

Et ouvrant sa malle qui était dans le corridor, elle en sortit un bocal rempli d'alcool dans lequel était un fœtus.

— C'est un enfant que j'aurais eu lorsque j'ai été débauchée, dit-elle. Lorsque l'homme m'a vue enceinte, il m'a conduite chez un médecin qui m'a débarrassée.

Et après avoir regardé un instant cet enfant qui n'avait

pas connu la vie, elle le replongea dans les ténèbres de sa malle.

Monsieur Aumais qui dirigeait l'école où Gaspard était professeur associé était un homme bien malade. C'était même pour cela que le garçon avait été engagé, car ses forces ne lui permettaient plus de remplir seul la besogne. Depuis près de vingt ans qu'il donnait des cours privés, il n'avait jamais eu besoin d'aide. Autrefois, il jouissait d'une grosse santé comme disaient familièrement ses amis, mais depuis quelques années, il avait fondu pour ainsi dire. Si on le regardait un moment, on voyait qu'il avait la peau flasque, l'air abattu, la figure malade. Ses vêtements étaient devenus trop grands. Il a perdu cinquante livres, disait-on parfois en parlant de lui. Gaspard apprit qu'il souffrait du diabète. Avec cela, il était incapable de suivre le régime sévère que le médecin lui avait prescrit. Un matin, ce fut la femme du professeur qui vint ouvrir la porte de la salle des cours lorsqu'arriva Gaspard. Elle lui expliqua que son mari était très mal, qu'il serait quelques jours sans pouvoir donner ses leçons et elle le pria de faire de son mieux pour le suppléer. Le soir, il apprit que monsieur Aumais était parti pour l'hôpital où il devait se faire amputer une jambe. Gaspard prit donc l'entière direction des cours. Depuis les quelques mois qu'il enseignait, il avait acquis une certaine expérience et il se surmenait maintenant pour que les élèves ne souffrissent pas trop de l'absence du maître.

Monsieur Aumais fut quinze jours à l'hôpital, puis la voiture de l'ambulance le ramena chez lui. Il était loin d'être en état de reprendre sa besogne. Un peu plus d'un mois s'écoula et le malade dut retourner à la salle d'opération. Il tenait tant à vivre, le pauvre homme, qu'il consentit à se laisser couper l'autre jambe. Il mourut trente-six heures plus tard. Gaspard et la plupart des élèves assistèrent à ses funérailles. Et la veuve lui annonça que l'école fermait ses portes.

La menace de l'avenir, l'incertitude du lendemain, le problème du pain quotidien le harcelèrent de nouveau, hantèrent ses jours et ses nuits. Il ne pouvait dormir, effrayé par le spectre de la misère qui se dressait de nouveau devant lui. L'huissier Rameau l'employa encore quelques fois comme recors, mais cela lui payait à peine une couple de maigres repas. Puis, voilà qu'un jour, la veuve Gélinas l'informa qu'elle se voyait dans l'obligation d'augmenter le loyer de sa chambre. Elle-même devait payer plus cher. En outre, quelqu'un lui avait offert une piastre et demie pour le minuscule boudoir.

— Je ne peux donner davantage, répondit Gaspard. Je partirai samedi.

Alors, il dut courir non seulement pour se trouver du travail, mais un gîte. Il se cherchait une chambre, une chambre à bon marché, un coin pour se coucher, pour dormir. Il finit par trouver. Dans une ruelle sordide, bordée de vieilles et sales maisons en briques, — la plupart des lupanars ou des boîtes louches — il loua pour quatre piastres par mois, un sombre réduit au fond d'un logis de quatre pièces en enfilade. En avant, il y avait une chambre, ensuite, la salle à manger, puis la cuisine et, tout à l'arrière, son trou. Lui, il était entre les cabinets et le hangar. Pour se rendre à sa niche, il lui fallait suivre un étroit corridor et traverser la cuisine. La chambre ne possédait qu'une demi fenêtré par où le soleil entraît environ une demi heure le matin. Un petit lit à couvertures élimées et la malle de collégien de Gaspard étaient les seuls meubles. Une anglaise, Mme Cattell, veuve de cinquante-cinq ans environ, occupait le logis depuis trois ans. Chaque soir, vers les huit heures, elle sortait pour quelque besogne que Gaspard ne connaissait pas. Invariablement, il entendait ses pas traînants se dirigeant vers les cabinets, puis le bruit de la chute d'eau et les pas qui s'éloignaient. La porte de la maison se fermait ensuite et il demeurait seul. Seul être humain, car les rats trottaient dans les murs

comme s'ils se poursuivaient dans des galopades effrénées. Le hangar en était rempli et ils faisaient là un sabbat infernal. Un vrai trou cette chambre et bien propre à inspirer des idées de suicide.

Gaspard usait ses semelles de bottines à courir à travers la ville. Désespérément, il cherchait du travail et ne trouvait rien. Quand on n'a ni parents ni amis pour vous soutenir, ni quelqu'un pour vous aider de son influence, la tâche de gagner sa vie est bien dure, bien difficile. Il était perdu au milieu d'un peuple d'étrangers. Aucune sympathie n'allait à lui. Un jour, dans un quartier résidentiel, il vit une équipe de jeunes gens, un sac de toile passé sur l'épaule, comme une besace, distribuant de porte en porte des annonces imprimées. Avisant le chef qui surveillait le travail de ses hommes, tout de suite il l'aborda.

— Vous n'auriez pas une place pour moi? demanda-t-il.

L'homme le regarda un moment.

— Il y a peut-être moyen d'en trouver une, dit-il. Viens me voir, samedi après-midi.

Et il lui tendit une adresse qu'il venait de griffonner.

La journée dite, à deux heures, Gaspard se présentait au numéro indiqué.

— Bon, fit le chef d'équipe. Je vas te dire tout de suite ce qui en est. Le salaire est de sept piastres par semaine. J'avais tous mes hommes, mais j'en ai slacké un pour te prendre. Ça vaut quelque chose, ça. Pendant trois mois, sur ton sept piastres, tu m'en remettras deux. Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que c'est correct, répondit Gaspard.

— Alors, à lundi matin.

En retournant à sa niche, Gaspard se disait qu'il prenait la place d'un autre, mais il n'avait pas le choix. La seule autre alternative était de crever de faim.

Alors, un sac sur l'épaule avec un tas d'autres esclaves, il distribuait des imprimés de porte en porte. La tâche était plus

dure qu'on aurait pu le croire, car il lui fallait constamment monter les escaliers extérieurs et, le soir, il était à bout de forces. Puis, avec cela, il n'était pas tranquille. Certes, il comptait bien travailler pendant trois mois, alors qu'il donnait une partie de son salaire, mais ensuite, ne serait-il pas congédié comme celui dont il avait pris la place? Enfin, c'était toujours un répit!

Un soir, au moment où il se glissait dans son lit, sous ses couvertures élimées, il se mit à tousser. Le lendemain, il toussa encore et les jours suivants. Dame, quand on est de faible constitution et que l'on ne mange presque jamais à sa faim, il n'est pas étonnant que les forces diminuent et que l'on se mette à tousser.

D'ordinaire, il était tellement fatigué sa journée finie, qu'il arrêta en route pour manger un plat de fèves au lard, arrivait chez lui et se jetait sur sa couche, parfois même sans se dévêtir, tout habillé. Et il dormait comme une brute pendant une heure ou deux. Ensuite, les ébats des rats entre les murs et le gargouillement de l'eau dans les cabinets, l'éveillaient. Et il avait toutes les peines du monde à se rendormir. Il avait des quintes de toux qui le secouaient, lui déchiraient la poitrine, le mettaient en nage. Avec cela, il éprouvait une sensation de faiblesse extrême. Au matin, il se levait péniblement, nullement reposé et, sans force et sans courage, sortait pour aller se remettre à sa distribution d'annonces, monter des escaliers.

Un soir, comme il traversait la cuisine pour se rendre à sa chambre, Mme Cattell l'arrêta au passage.

— Vous ne prendriez pas une assiettée de soupe? demanda-t-elle.

Gaspard qui n'avait mangé qu'un hot-dog ne put refuser cette politesse. Alors, la veuve lui avança une étroite chaise en bois non peinte et lui servit un bol de liquide dans lequel nageait quelques bouts de macaroni. Et pendant qu'il happait

son bouillon, elle s'informa de sa santé. Elle s'était levée pour aller à son armoire et, debout, déclarait qu'elle-même n'était pas très forte maintenant, mais que, dans sa jeunesse, elle était solide, ronde et grasse, et son geste précisait sur sa poitrine plate et sur sa maigre croupe des appâts disparus. Mais cette évocation de formes évanouies ne pouvait troubler et aguicher le pauvre diable, accablé de fatigue, épuisé par la faim continue et miné par la maladie. La réaction à la mention des charmes défunts fut nulle.

Un autre jour, Mme Cattell était simplement en jupon lorsque Gaspard traversa la cuisine. Une fois encore, elle lui offrit un bol de soupe et elle ne prit pas la peine de passer une jupe lorsqu'il s'assit en face d'elle. Le bouillon avalé, la veuve allait et venait dans la pièce dans son demi déshabillé, racontant des choses insignifiantes, mais la vue du jupon qui cachait un squelette ne pouvait stimuler un homme fourbu, atteint de tuberculose. Non, il n'avait pas le goût de ronger un os. La veuve en fut pour ses frais, mais jamais plus, elle n'offrit quoi que ce soit à son locataire.

La journée finie, l'un des membres de l'équipe faisait parfois un bout de chemin avec Gaspard. Il se nommait Alphonse Rocher. Son père était riche, très riche. Il doit posséder trois cent mille piastres au moins, disait le fils. C'est un vieux toqué. Un soir, sans seulement me donner une piastre, il m'a flanqué à la porte! Ah! fainéant, tu ne veux pas t'occuper qu'il a hurlé, eh bien, on va voir ce que tu vas faire. Débats-toi! Dis-moi pourquoi que j'aurais travaillé quand mon père a plus d'argent qu'il en dépensera jamais et que je pourrai en dépenser moi-même. Pourquoi se donner de la peine, s'exténuer, se faire mourir pour amasser des richesses quand on en a déjà suffisamment?

Il était fielleux.

Oui, j'ai de la misère, continuait-il, mais je n'en aurai pas

toujours. Il va bien finir par crever le vieux un jour et il n'emportera pas son argent en terre, hein? Alors, j'aurai mon tour et je me vengerai. Je me vengerai sur tout le monde. Quand je serai fortuné, par les grands froids d'hiver, je mettrai une petite annonce dans le journal: "On demande un homme pour travail facile. Pas besoin d'expérience. Bon salaire". Alors il viendra des gens, cent, deux cents, trois cents. Ils formeront une foule devant ma porte. Mois, je serai assis au chaud, fumant un bon havane, avec un verre de vieux cognac sur la table. Je regarderai monter la fumée de mon cigare, je prendrai une gorgée de liqueur, puis j'irai à la fenêtre et contemplerai cette troupe de pauvres hères battant de la semelle sur le pavé et se tapant dans les mains pour les réchauffer. Et je dirai: Mangez-en de la misère, tas de maudits. J'en ai eu assez, moi, autrefois. Puis j'appellerai la police pour disperser ce rassemblement et j'expliquerai que j'ai été la victime d'un mauvais farceur qui a inséré l'annonce dans le journal.

Sinistre ce Rocher. Une poche de fiel sur le cœur.

Un samedi, après que chacun eut été payé, le chef de l'équipe suggéra:

— Allons prendre un verre à la Bisaillon.

Docilement, le groupe le suivit. Ils entrèrent dans un bar.

— Un gin pour moi, fit le chef.

— Et vous autres? interrogea le commis.

— Un gin.

— Un gin.

— Un gin.

— Et vous? fit le garçon en veston blanc, en s'adressant à Gaspard qui n'avait encore rien dit.

— La même chose que les autres, répondit-il simplement.

Jamais il n'avait bu. Il ne connaissait pas le goût de l'alcool. En portant le verre à ses lèvres, il eut envie de cracher la

première gorgée tant cela lui parut mauvais. Une fausse honte l'en empêcha. C'était aussi désagréable que de prendre un remède, un médicament. Mais lorsque la boisson descendit en lui, il crut que c'était un élixir divin. Après avoir vidé sa coupe, il ressentit une chaleur, un bien-être inconnus jusque là et des forces lui revinrent soudain. C'était quelque chose de miraculeux. Franchement, c'était la meilleure sensation qu'il avait jamais éprouvée. Et lorsqu'il sortit de l'établissement, il avait en lui et pour toujours, un impérieux et irrésistible besoin d'alcool.

A partir de ce jour, il eut constamment un flacon de genièvre chez lui. En arrivant, après son travail, il en prenait une large lampée, puis, avant de se coucher, il se versait encore une grande rasade. Tout de suite, il était stimulé, ragaillardi, réchauffé. Il avait l'impression que ce verre de liqueur se répandait dans tout son être, circulait dans ses veines, l'emplissait de bien-être. Seulement, cela ne durait pas et il se sentait ensuite plus faible, plus affaibli, plus glacé et plus démoralisé.

En distribuant ses imprimés, en montant les escaliers, il toussait. Dans son lit, il toussait. La nuit, il s'éveillait et il toussait. En se levant le matin, il toussait.

— C'est un consommateur, remarquait parfois l'un de ses compagnons de travail.

— Oui, et il ne fera pas vieux os, répliquait un autre.

Aussitôt qu'il se mettait son ballot d'annonces sur l'épaule et qu'il commençait sa distribution, il se sentait un point dans le côté et il étouffait. Par moments, il aurait pu se laisser choir sur le pavé et crever là. Alors, il prit l'habitude de porter sur lui une fiole de gin et d'en prendre une gorgée de temps à autre. Son vorace appétit, cet appétit qui l'avait tant fait souffrir de la faim était disparu, mais il éprouvait l'irrésistible besoin de sentir descendre en lui le gin bienfaisant. La nuit, il devenait couvert de sueurs froides qui mouillaient son drap. Parfois, il

songeait à aller consulter un médecin, puis il réfléchissait qu'il n'avait pas d'argent pour le payer non plus que pour s'acheter des médicaments. . . D'ailleurs, il se rendait compte que c'était inutile. Il était trop tard. Alors, il achetait un flacon de gin.

Vers la fin de l'après-midi, lorsqu'il rentrait chez lui ou le soir, lorsqu'il sortait quelques minutes, Gaspard voyait dans sa sordide ruelle les prostituées embusquées derrière les rideaux de leur fenêtre, tambourinant sur les vitres pour attirer le passant. D'autres plus hardies, la figure violemment fardée, se tenaient patiemment sur les degrés de leur perron, interpellant les mâles qui s'aventuraient dans ces parages, tâchant de les raccrocher. Quelques-unes même, les happaient par le bras, s'efforçant de les entraîner chez elles. Des injures, des mots orduriers s'échangeaient, parfois même des coups. Des hommes ivres franchissaient le seuil des lupanars.

En remettant son loyer du mois à la logeuse, Gaspard lui avait dit :

— Parfois, j'ai besoin de me reposer, ne vous occupez pas de moi. Même, vous n'avez pas à faire le lit. Je verrai à ça.

Mme Cattell n'avait rien à redire. Chacun connaît son affaire, se disait-elle.

Tout en distribuant ses imprimés, son sac de toile sur le dos, il lui arrivait de penser au père Zéphirin qui, un jour, au réfectoire, lui avait dit d'aller le voir privément, pour lui prédire quelle serait sa vocation. Il était curieux de savoir ce que le religieux avait dans l'idée à ce moment. Prévoyait-il la vie misérable que le jeune élève mènerait plus tard ?

Ses forces diminuaient rapidement. Un samedi matin, lorsqu'il se leva, il crut qu'il ne pourrait se tenir debout. Il avait un point dans le côté, étouffait, et ses jambes fléchissaient, avaient peine à le porter. Comme il avait fait si souvent dans ces derniers temps, il prit un verre de gin et sortit, mais à peine

dehors, il se sentit tellement faible qu'il ne pouvait plus avancer. Après avoir fait quelques pas, il fut obligé de s'arrêter un moment et de s'appuyer à une maison pour se soutenir. Tout autre jour, il serait retourné chez lui, mais comme c'était le samedi, il voulait recevoir sa paye. Cet avant-midi là, il dépensa et épuisa ce qui lui restait de force et d'énergie. Son enveloppe dans sa poche, il s'acheta un flacon de gin, quelques gâteaux et rentra chez lui. Ce n'était pas un homme, c'était une lamentable loque. Tout de suite, il se laissa choir sur son lit. A cette heure, il comprenait que c'était la fin. Lui qui autrefois, avait espéré se faire prêtre, qui se voyait lisant son bréviaire en se promenant sur la véranda de son presbytère, pendant que son père et sa mère se reposaient au jardin ou dans une confortable salle à manger, il mourait seul, sans aucun soin, ~~ni prêtre~~, chez des étrangers, dans une chambre sordide.

Il se sentait s'en aller comme un noyé qui enfonce dans l'eau. Son seul viatique était le flacon de gin posé sur sa pauvre malle à côté de son lit. Péniblement, tant il était faible, il en prenait par moment une gorgée. Ses idées étaient brumeuses et il ne se rendait pas bien compte de rien. Dans sa chambre glacée, il gisait, la tête sur son oreiller sale, recouvert de minces couvertures, l'esprit tellement perdu qu'il ignorait si c'était le jour ou la nuit. Il sommeillait, s'éveillait, l'esprit dans d'épaisses ténèbres. A un moment, il retrouva un peu de lucidité, Alors, il songea à ses parents brûlés à mort dans leur maison et il avait la vision de deux corps carbonisés, n'ayant même plus figure humaine. Puis, il lui sembla apercevoir le masque fruste, sanguin, du père Athanase clamant d'une voix dramatique: Il était damné, damné pour toujours. Puis, tout s'effaça et il retomba à un sommeil qui ressemblait à l'anéantissement.

L'on était à la fin d'octobre et il faisait froid dans la maison. Probablement que Mme Cattell n'avait pas d'argent pour acheter du charbon.

et ajouti d'un piece inprimem.
G.L.

Deux jours passèrent sans que le malade s'en rendit compte. Subitement il se fit une éclaircie dans son esprit et il regarda autour de lui. Par l'étroite fenêtre de sa chambre, il venait un peu de jour. Il ne savait si c'était le matin ou le soir, puis sans aucune raison, il eut la conviction que c'était le soir. Ce sera ma dernière nuit, pensa-t-il. Demain, je serai mort. Et il n'avait ni crainte ni regret.

Le lendemain, il était encore vivant, mais il avait perdu la notion des choses. Il n'était pas complètement sans connaissance, mais il semblait dans le noir. La fin semblait prochaine. Les heures coulèrent lentement, le soir arriva et Gaspard respirait encore.

Au dehors, à cette heure, dans la ruelle sordide où le vent froid soulevait la poussière et faisait tourbillonner des lambeaux de journaux et de vieux papiers, les prostituées embusquées derrière les rideaux de leur fenêtre tambourinaient sur les vitres pour attirer l'attention du passant. D'autres, la figure grossièrement peinte, se tenaient sur le pas de leur porte, interpellant les mâles, les accrochant par le bras pour les entraîner. Des hommes ivres et des jeunes gens franchissaient le seuil des lupanars.

Et dans la chambre glacée, sans feu, étendu sur un drap malpropre, la figure sur un oreiller sale, son flacon de gin presque vide posé sur la malle achetée pour aller au collège afin qu'il devint prêtre un jour, Gaspard était à l'agonie. Depuis des heures, l'obscurité avait envahi la pièce. Là, dans le froid et les ténèbres, l'on n'entendait qu'un faible soupir.

Des pas glissèrent sur le plancher dans la maison silencieuse. C'était Mme Cattell qui, au moment de partir, faisait sa petite visite aux cabinets. Au bout d'une minute, il y eut un bruit de chute d'eau et, à ce moment, de l'autre côté du mur, le mourant expira.

FIN.

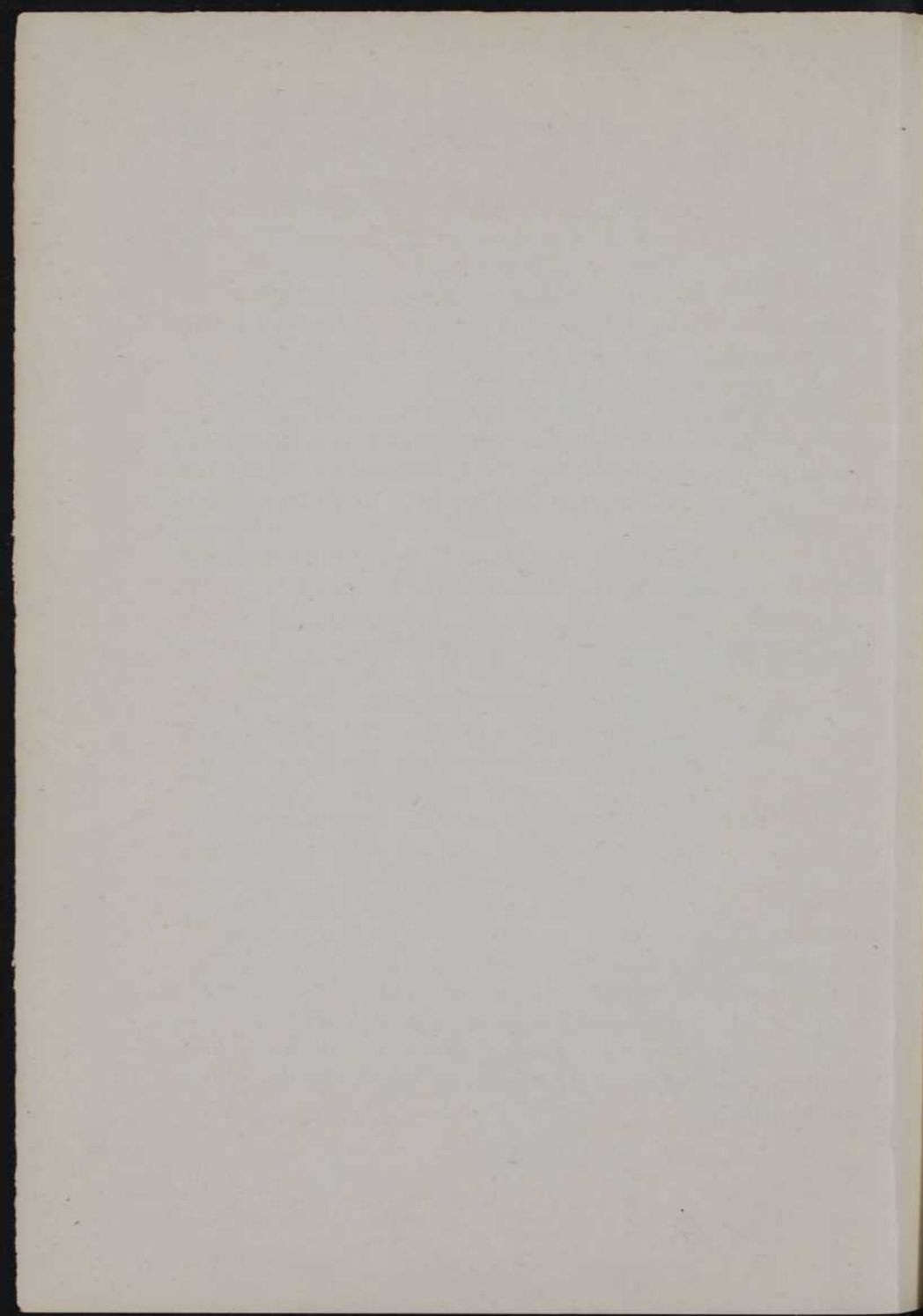
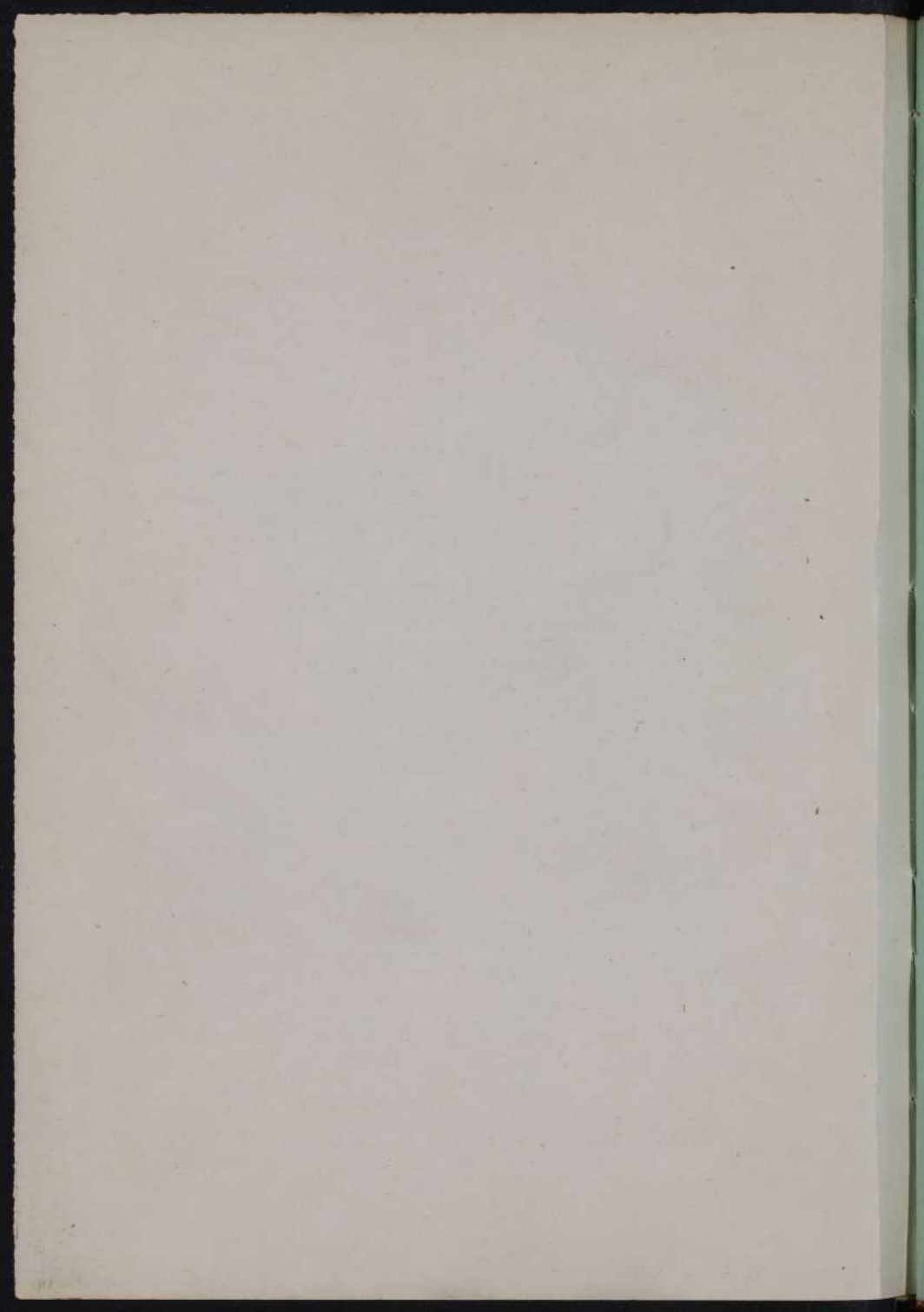


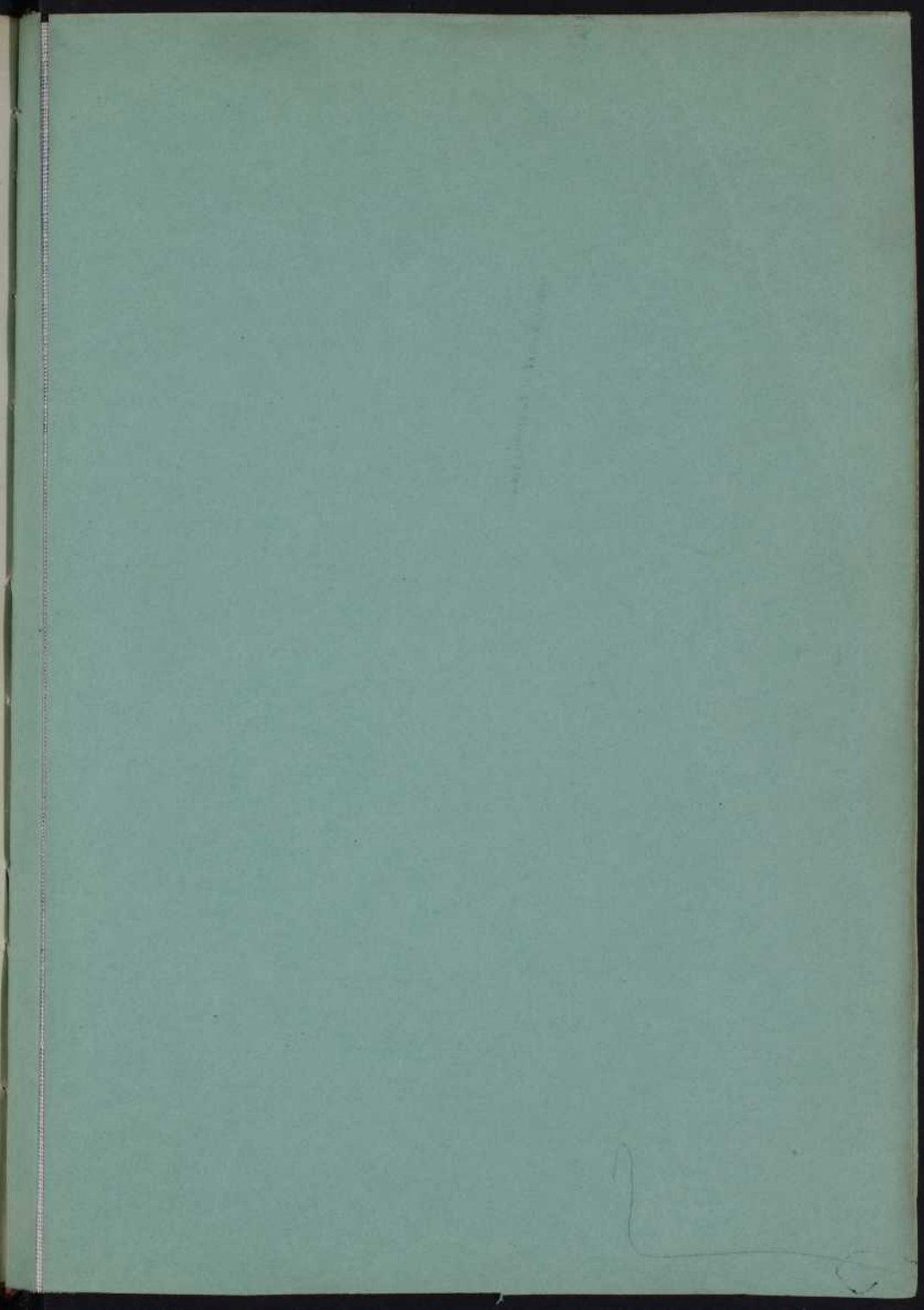
TABLE DES MATIÈRES

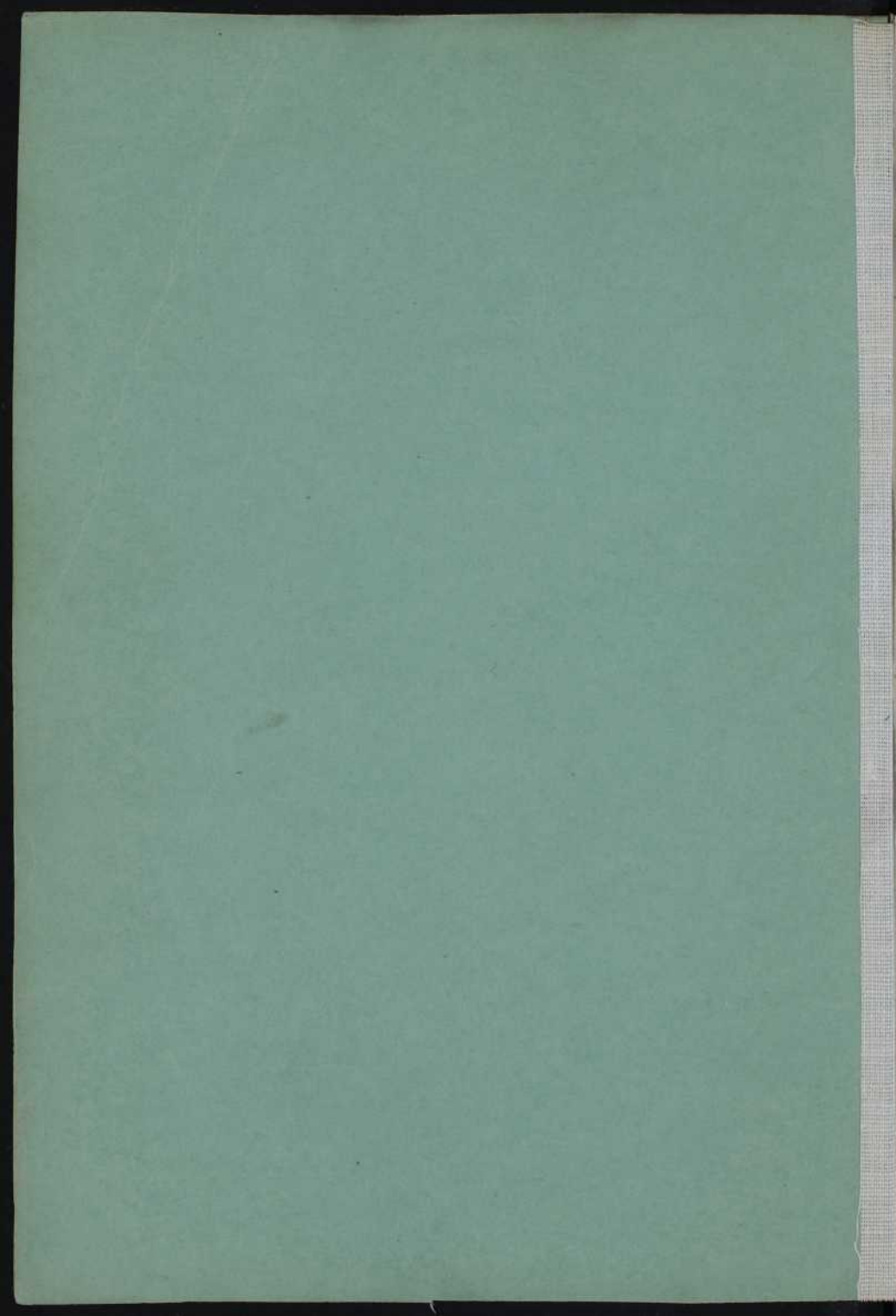
La fin du voyage..	15
Les chauves souris..	54
La pension Rapin..	62
Le mouton noir..	77
Les trois soeurs..	91
Confidences..	108
La plus belle soirée de sa vie..	116
Propos de Diogène..	121
La maison..	146
Le Whistling Kid..	156
Mame Pouliche..	160
L'art de se la couler douce..	173
Le Cheval blanc..	186
Le valet de ferme..	196
Il maria sa fille..	205
Une faillite..	217
Les deux frères..	240
L'héritage..	256
La rencontre..	265
La rouille..	274
L'échéance..	309
Un après-midi de congé..	328
Lorsque revient le printemps..	342
La vocation manquée..	382

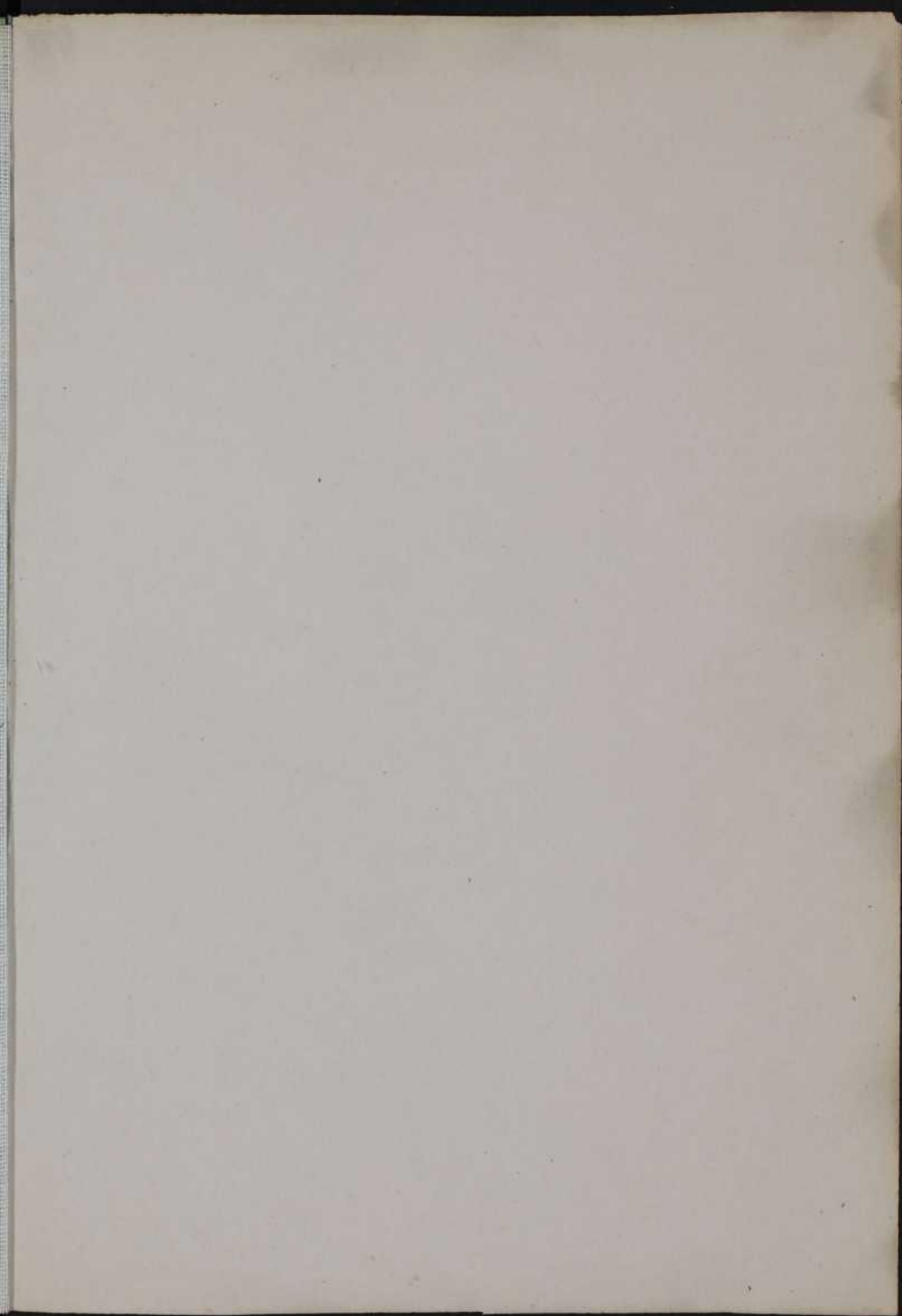
22-30-44

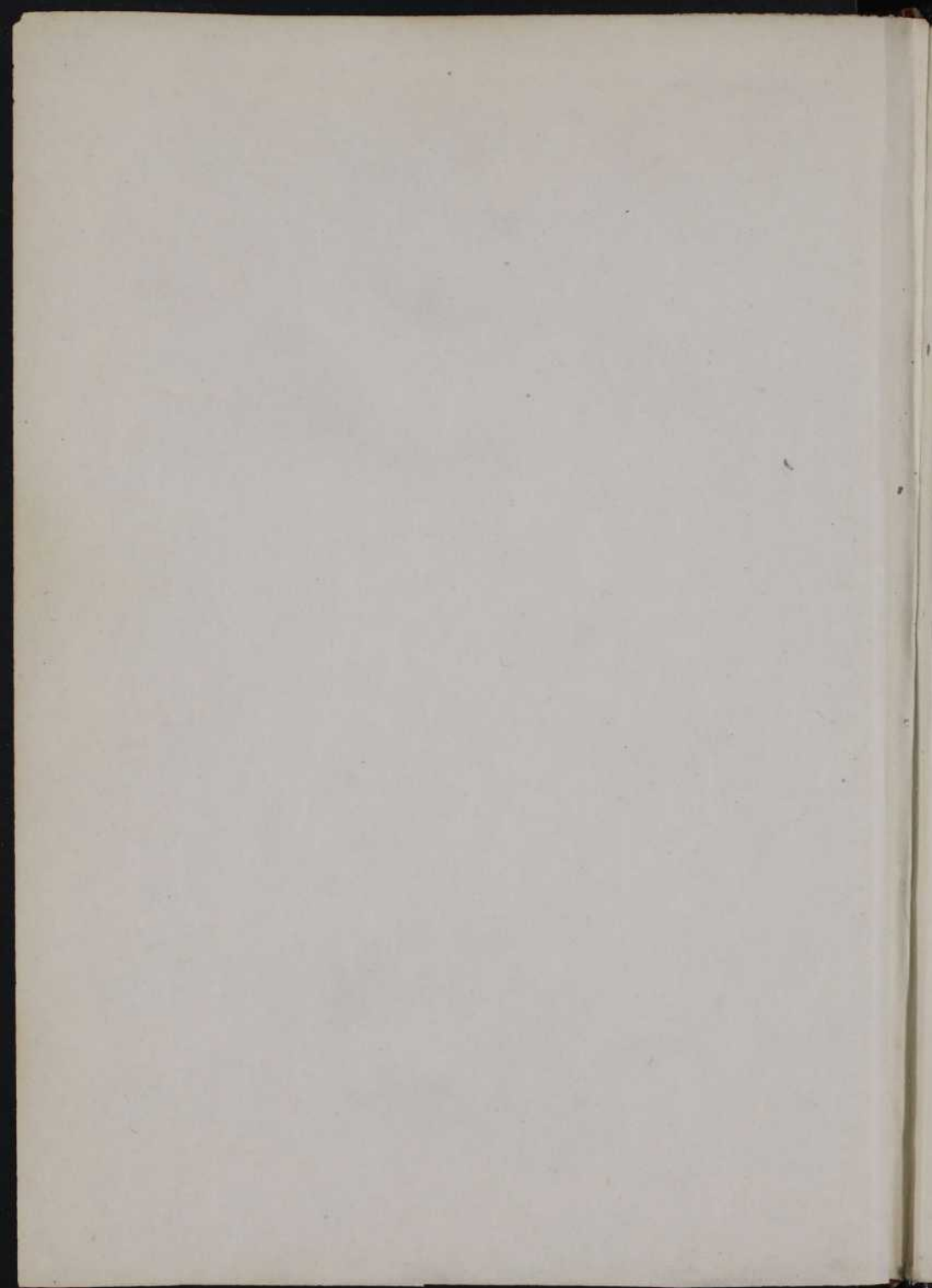
LA PRESENTE EDITION A ETE
ACHEVEE D'IMPRIMER LE
SEIZE MARS MIL NEUF CENT
QUARANTE-DEUX A
L'IMPRIMERIE de LAMIRANDE
4557, RUE SAINT-DENIS
MONTREAL, (CANADA)

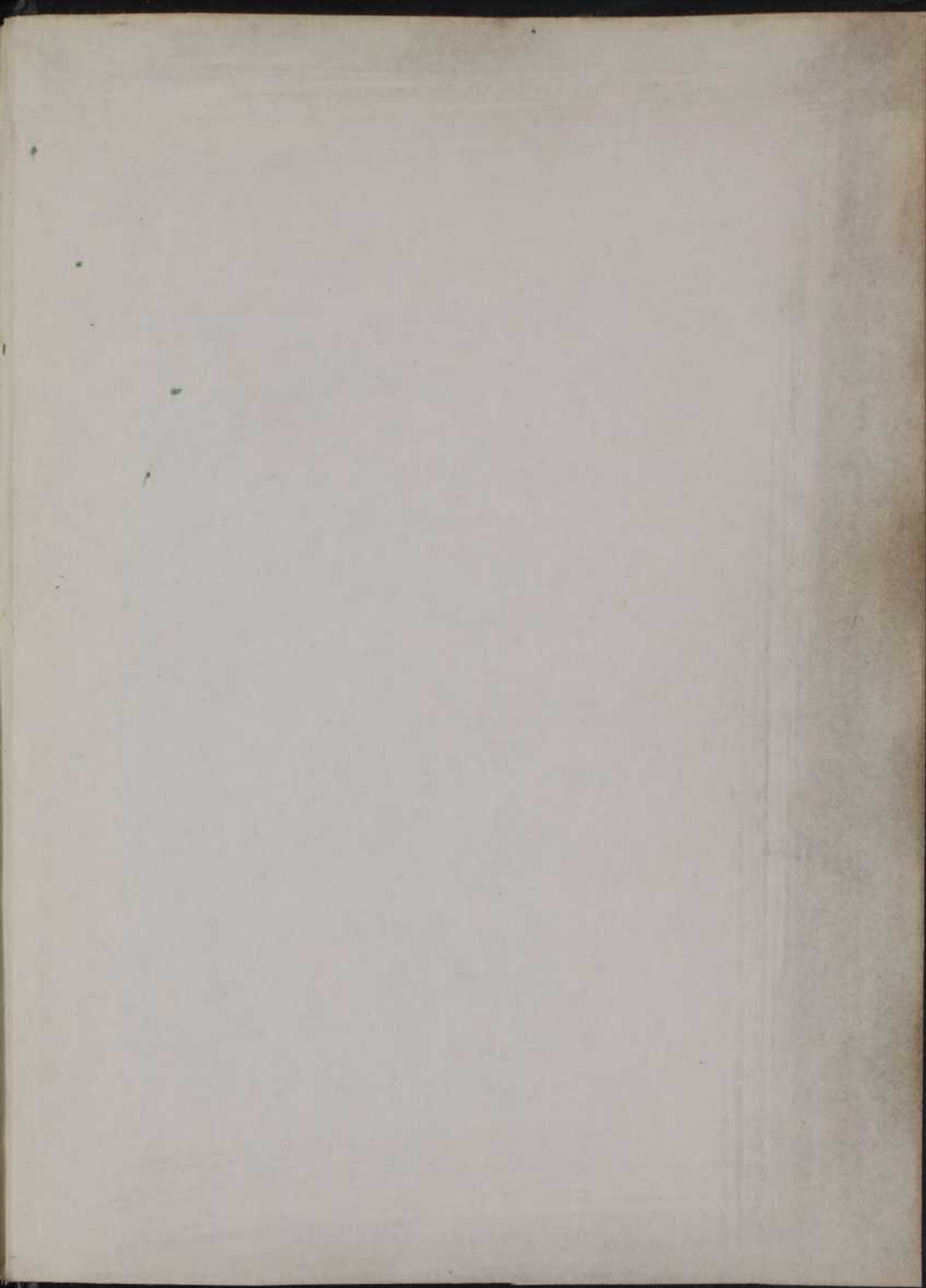












BNQ



000 187 352